

LA CLÉ SOUS LE DINOSAURE

CAT-EVASION

LA CLÉ SOUS LE DINOSAURE

Romans du même auteur

Un si joli bâton

À travers le temps

Objection accordée

Le pont

Copyright ©Cat Evasion

ISBN n° 978-2-9817618-6-6 - Imprimé

ISBN n° 978-2-9817618-7-3 - Pdf

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
interdits

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1	7
CHAPITRE 2	35
CHAPITRE 3	55
CHAPITRE 4	73
CHAPITRE 5	87
CHAPITRE 6	107
CHAPITRE 7	127
CHAPITRE 8	139
CHAPITRE 9	159
CHAPITRE 10	189
CHAPITRE 11	237
CHAPITRE 12	281
CHAPITRE 13	309
CHAPITRE 14	349
CHAPITRE 15	365
CHAPITRE 16	383
CHAPITRE 17	413
CHAPITRE 18	451
CHAPITRE 19	491

CHAPITRE 1

Légèrement agacée, Annelou interrompit la relecture de la première partie de son article quand retentit le son familier lui annonçant l'arrivée d'un nouveau message. Elle l'ouvrit rapidement en voyant qu'il émanait de son patron.

— Quoi ? ! !

Les yeux écarquillés, elle le relut une deuxième fois, approcha ses yeux de l'écran, puis rejeta son dos contre le haut dossier de son fauteuil, interloquée.

— Mais qu'est-ce qui lui prend, d'un coup ?

Réfléchissant à toute vitesse, elle parvint à la seule conclusion possible : Richard venait de lui faire une stupide blague. Elle eut un sourire, mi-amusée, mi-irritée – car sa blague n'avait absolument rien de drôle – et elle se remit au travail.

Elle maugréa quelques jurons bien sentis quand, une demi-heure plus tard, retentit le même son, venant de nouveau troubler sa concentration. Sans ouvrir sa messagerie, elle prit le temps de terminer ses deux derniers paragraphes et de relire son article au complet. Annelou corrigea quelques coquilles, changea quelques

mots et, enfin satisfaite du résultat, l'envoya au rédacteur en chef.

Alors seulement, elle prit connaissance du dernier email :

"Annou, tu n'as pas donné suite à ma demande. Je veux m'assurer que tu as bien reçu mon message."

La jeune femme se sentit blêmir. Ce n'était donc pas une blague ? Le mieux était d'en avoir le cœur net. Annelou redressa sa haute taille, lissa, d'un geste nerveux, sa jupe sur ses longues cuisses minces et se hâta vers le bureau de Richard, faisant claquer, d'un pas furieux, ses talons aiguilles sur le plancher du corridor désert.

Sans frapper, elle ouvrit la porte à la volée et s'indigna :

— Est-ce que je t'ai fait quelque chose, Richard ? ! Est-ce qu'il y a quelque chose, dans mon travail, qui ne te convient pas ? ! Si c'est ça, tu n'as qu'à me le dire au lieu de m'imposer cette ignoble corvée ! ! !

— Annou ! Quelle belle surprise ! Tu as donc reçu mes emails ?

Les yeux malicieux de Richard à travers ses petites lunettes rondes, son sourire espiègle qu'il essayait de

masquer sous sa grosse moustache grisonnante, augmentèrent la colère d'Annelou.

— Oui, je les ai reçus ! Et je ne crois pas avoir rien fait de si mal qui mérite une telle punition ! !

Un rire narquois provenant du fauteuil face à Richard, fit réaliser à Annelou que ce dernier n'était pas tout seul. Mais quand le fauteuil pivota et que l'homme se leva, Annelou sentit le sang se retirer de son visage. L'homme s'avança d'un pas souple de félin et s'approcha de la porte où elle se tenait. Aussitôt, Annelou fit un pas de côté pour l'éviter. Il eut un sourire carnassier et ses yeux gris s'allumèrent d'une lueur moqueuse. Il susurra d'une voix grave :

— J'espère que tu arriveras à le convaincre. Moi, je n'y suis pas parvenu et je n'ai pas plus envie que toi de participer à cette mascarade. Bonne chance, chérie !

— Ne m'appelle pas chérie, espèce de ...! de ...!

Comme elle ne trouvait pas de mot assez fort, Gabriel s'éloigna avec un éclat de rire, ce qui la rendit encore plus furieuse qu'elle ne l'était. Elle pivota vers Richard et se planta, droite, devant son bureau :

— Il est hors de question que je travaille avec ce trou de cul ! ! Sinon, le prochain papier que tu recevras de moi, ce sera ma démission !

— Bon ! Ça y est ? Tu as fini ? Assieds-toi, Annou et respire. Tu vas me laisser parler et m'écouter attentivement.

Annelou poussa un soupir et prit place dans un des fauteuils face à lui, demeurant sur ses gardes, prête à argumenter avec la dernière énergie.

Richard se renversa dans son fauteuil, l'observa en silence, laissant la tension retomber. Jugeant qu'elle s'était suffisamment calmée, il s'avança et plaça ses coudes écartés sur son bureau. Il plongea son regard dans celui d'Annelou et commença d'une voix calme et posée :

— Annou, ce n'est ni une corvée, ni une punition. Je sais que ça peut te sembler étrange mais c'est réellement ce que je veux : toi et Gabriel, vous allez écrire une histoire ensemble. Pas un roman, évidemment. Juste une courte histoire d'une cinquantaine de pages avec deux personnages principaux, un homme et une femme. Arrangez-ça comme vous voulez, il n'y a rien d'obligé, ni dans le thème, ni dans le sujet. La seule chose qui est obligée est que vous écriviez ensemble, c'est tout.

Annelou le dévisagea, incrédule. Cela ressemblait si peu à Richard qu'elle avait du mal à comprendre où il voulait en venir.

— Mais pourquoi ? Quel est l'intérêt ? Je ne comprends pas...

— Tu comprendras en temps voulu. Ce n'est pas si long à faire et, si vous y mettez chacun un peu du vôtre, ça sera vite terminé. Vous êtes, tous les deux, mes meilleurs journalistes. Ce sera un jeu d'enfant pour vous.

— Un jeu d'enfant, tu parles ! ronchonna Annelou pour elle-même, triturant ses doigts nerveusement.

— Organisez-vous comme il vous plaira mais je veux ce papier pour dans deux semaines maximum. As-tu des questions ?

— Tu plaisantes ? ! ! J'en ai une tonne et demie de questions ! Mais une seule est importante : pourquoi fais-tu ça ?

— Je te l'ai dit, Annou, tu comprendras en temps voulu. Mais même si ça te semble absurde, crois-moi, c'est important et j'ai de bonnes raisons.

— Et pourquoi, lui ? Avec tous les journalistes que tu as sous la main, pourquoi avoir choisi tes deux meilleurs,

comme tu le dis toi-même ? Si on s'entretue – et c'est ce qui va arriver, sois-en sûr ! – tu n'auras plus personne. Y as-tu seulement pensé ?

Richard retint son rire mais ses yeux s'allumèrent d'une lueur mutine.

— Ça aussi, tu le comprendras en temps voulu. Mais crois-moi, j'ai de bonnes raisons.

Annelou se leva, le dévisagea un instant et son regard bleu et vif, redevenu sérieux, lui enleva tout espoir qu'il aurait pu s'agir d'une blague dont il se serait gaussé plus tard. Sans un mot, elle pivota et sortit du bureau en claquant fortement la porte pour lui signifier son mécontentement extrême. Puis, elle ramassa ses affaires et rentra chez elle.

Après un bain parfumé aux huiles essentielles et un verre de vin, Annelou commença enfin à se détendre. Elle entreprit ensuite l'élaboration d'un plan pour pouvoir exécuter cette tâche ridicule sans avoir à s'approcher de ce personnage immonde et sans cœur.

Elle jeta sur le papier ses premières idées et quand elle eut réussi à les rendre réalisables, elle écrivit un message à Gabriel :

"Je n'ai pas réussi à convaincre Richard, ni à savoir pourquoi il a pris cette décision ridicule. Voici ce que je propose : je prends le rôle de la femme, évidemment, tu prends l'autre. On se met d'accord sur un sujet et on écrit chacun de notre côté. Ensuite, on met tout ça ensemble et on l'envoie à Richard."

La réponse de Gabriel lui parvint une heure plus tard :

"C'est parfait. Comme ça, je n'aurai pas à subir ta présence. Je propose le thème suivant : tu es une top-modèle et je suis un photographe. Déroulement de l'intrigue : tous les deux sont envoyés pour une séance de photos aux Bahamas. Photos érotiques, évidemment."

Il se mit à rire devant la réponse immédiate et outrée d'Annelou. En esprit, il pouvait voir ses magnifiques yeux verts, pailletés d'or, étinceler de fureur et ses lèvres charnues tempêter, tandis que ses joues se teintaient du plus joli rose vif, éclairant son teint nacré :

"Il est absolument HORS DE QUESTION que je me déshabille devant toi, espèce d'animal puant ! ! ! Non ! ! Nous travaillons dans la police. Je suis enquêtrice, tu es mon subordonné. Nous sommes envoyés pour élucider un crime commis sur la dixième avenue, à Manhattan."

Annelou sentit sa fureur augmenter en recevant la réponse de Gabriel :

"Subordonné ? Hum... très difficile pour moi de tenir ce rôle, mais je veux bien le tenter à la seule condition que tu me menottes et que tu joues avec mon corps. Je connais tout un tas de plaisirs inédits que je pourrais te faire découvrir, chérie."

Puis, elle eut un sourire diabolique et écrivit :

"Aucun problème pour te menotter et jouer avec ton corps. En particulier sur des parties assez sensibles, qui pourraient devenir très douloureuses et que j'aurai le plus grand plaisir à torturer. Des plaisirs inédits, oui c'est exact, et surtout pour moi. Et ne m'appelle plus jamais chérie, espèce d'abruti congénital !"

Elle vociféra en lisant la réponse de Gabriel :

"Oh oui, chérie ! Fais-moi mal ! J'adore !"

Annelou referma son ordinateur d'un geste furieux et tenta de se calmer en préparant son souper. Pourquoi avait-il fallu que Richard lui impose cette horrible farce grotesque ?

Dieu qu'elle détestait ce pédant, ce prétentieux, ce ridicule paon qui se pavanait comme un stupide dandy du

siècle passé, cet hypocrite de la pire espèce ! Elle n'avait jamais assez de mots pour le qualifier et cela la mettait doublement plus en rage. Elle pouvait l'insulter, en pensée, autant qu'elle voulait mais dès qu'elle se trouvait face à lui, elle perdait tout son volumineux et encyclopédique vocabulaire pour se retrouver à bégayer comme une idiote, submergée de fureur.

Tout en coupant des légumes à rissoler, elle repensa, avec amertume, à cette fameuse soirée de gala et de remise des prix. Elle avait été nommée pour le prix du meilleur article de l'année et était très heureuse en se rendant à la grande salle où elle devait recevoir son trophée éventuel. Très heureuse et très fière aussi, car elle avait travaillé dur et sans relâche pour parvenir à ce stade avancé dans sa carrière.

Moulée dans une splendide robe de soie rouge qui semblait étirer sa longue et fine silhouette et qui faisait étinceler ses longs cheveux auburn aux reflets cuivrés, chaussée d'escarpins noirs aux talons vertigineux, elle s'était avancée dans la grande salle, grouillante de personnes en tenues de soirée et bourdonnante de conversations. Richard était venu à sa rencontre pour l'accueillir avec un grand sourire et, tandis qu'elle échangeait quelques mots avec lui, elle avait croisé le

regard de Gabriel, fixé sur elle. Un regard profond et intense qui s'était allumé d'une lueur moqueuse en croisant le sien. Il avait levé son verre de champagne dans sa direction puis, s'était détourné pour parler à son photographe attitré qui le suivait sur tous ses reportages.

Annelou ne le connaissait pas vraiment car il travaillait sur d'autres rubriques qu'elle et il était très souvent envoyé à l'étranger pour couvrir des événements politiques et des conflits. Elle savait seulement qu'il était un excellent reporter de guerres et avait lu plusieurs de ses articles avec respect et admiration. Elle ne le croisait que très rarement dans l'édifice du journal et, jusqu'avant cette soirée, elle le trouvait assez séduisant, avec sa haute taille, sa carrure musclée, son air de baroudeur, son teint hâlé, ses yeux gris striés de vert au regard direct et pénétrant, ses joues mal rasées, ses cheveux foncés qui ne semblaient jamais être peignés, son éternel sourire en coin, charmeur et désinvolte. Mais depuis cette soirée, tout ce charme avait disparu, très loin dans les abysses de la rancœur, aux yeux d'Annelou.

Déambulant dans la foule, un verre de champagne à la main, Richard l'avait présentée à plusieurs de ses confrères avec une pointe de fierté toute paternelle dans la voix qui avait ému Annelou. Dès le premier jour où elle avait

commencé à travailler pour lui, Richard l'avait prise sous son aile et aidée, par son écoute attentive, à surmonter bien des déceptions et des chagrins. Son patron connaissait bien le conflit qui la confrontait à son père et l'appuyait dans sa détermination à vouloir faire ses preuves par elle-même, plutôt que de répondre à l'offre empressée de son géniteur de venir travailler dans l'un de ses propres éditoriaux.

L'enthousiasme de son père – dès qu'elle avait obtenu son diplôme de journaliste – avait, peu à peu, laissé place à une profonde déception et, de plus en plus, à une totale incompréhension des volontés de sa fille à vouloir vivre son apprentissage de façon indépendante pour, finalement, aboutir à une attitude glaciale de rejet qui blessait profondément Annelou.

Même si elle avait maintes fois répété à son père qu'un jour elle viendrait travailler avec lui, mais qu'avant ça elle voulait et avait besoin d'acquérir une solide expérience de son côté, celui-ci était resté sur sa position radicale et intransigeante. Et ce conflit avait engendré un silence obstiné, de part et d'autre, les plongeant tous les deux dans une amère tristesse sans qu'ils parviennent pour autant, ni l'un ni l'autre, à faire le premier pas de la réconciliation. Têtus et obstinés, ils restaient tous deux campés sur leurs

positions, fermement convaincus d'avoir raison et d'être l'objet d'une absurde incompréhension de la part de l'autre.

Annelou secoua sa tête pour chasser la tristesse qui la saisissait à chaque fois qu'elle repensait à son père et ses pensées la ramenèrent à cette fameuse soirée.

En prenant le micro, le maître de cérémonie avait invité la foule à venir prendre place dans la salle jouxtant le hall de réception, et à s'installer confortablement pour assister au gala qui commencerait dans quelques minutes.

S'en était suivi un mouvement général où robes de soirée et smokings se croisaient, se séparaient, se retrouvaient, se dirigeant vers la salle, dans un brouhaha entrecoupé d'éclats de rire.

Comme le prix pour lequel Annelou était nominée, ne serait annoncé qu'à la toute fin de la cérémonie, celle-ci s'était octroyée quelques instants de solitude en se dirigeant vers l'une des hautes portes-fenêtres ouvertes sur une grande terrasse. Avant qu'elle ne soit sortie, une fumée de cigarette s'était élevée en tourbillonnant dans la noirceur, lui annonçant une présence et, peu après, lui étaient parvenues des bribes d'une conversation entre deux hommes. Elle avait pivoté et allait se diriger vers une autre sortie lorsqu'elle avait reconnu son prénom dans la phrase

émise par l'un des hommes. Elle s'était rencognée près des lourds rideaux et avait tendu l'oreille. Elle avait reconnu la voix de Gabriel lorsque celui-ci avait répondu à son interlocuteur :

— Annelou Martinez ? Tu es sûr ? J'ai vu qu'elle était là mais je ne savais pas qu'elle était nominée. Et elle est nominée pour quoi ? La meilleure fille à son Papa ?

Gabriel avait ricané d'un air méprisant et son compagnon avait fait de même, avant de préciser :

— Non, pour la même raison que toi : le meilleur article de l'année.

Cette fois, Gabriel avait franchement éclaté de rire.

— Tu plaisantes ? ! Elle écrit sur quoi, elle ? La page nécrologique ?

Son interlocuteur avait répondu avec sérieux :

— Non. Sur des faits de société. Elle dénonce pas mal de choses et elle le fait très bien. Tu ne l'as jamais lue ?

Gabriel s'était renfrogné et avait bougonné d'un ton acerbe :

— Non. Je n'ai pas de temps à gaspiller sur des brouilles. Les conflits sont bien plus importants à couvrir

qu'un ado qui se pique à l'école ou qu'un clochard qui vient de crever, dans l'indifférence générale, au coin de la rue.

— Voyons, Gabriel, qu'est-ce qu'il te prend ? Tu ne parles pas comme ça, d'habitude !

— Des trucs comme ça, j'en vois des milliers, Marc. Des milliers, tous les jours. Et qui s'en soucie ? Des gosses qui jouent et qui tombent sous les balles. Qui est au courant ? Qui le leur apprend, aux gens ? Qui en parle ? Moi ! Pas elle !

— Chacun écrit et dénonce ce qu'il voit. Elle, comme toi.

— Si elle, elle obtient le prix, tu peux être sûr que c'est parce que Martinez est derrière tout ça !

— Ça, j'en sais rien mais c'est vrai qu'elle a de bonnes relations.

— Bonnes ? ! C'est bien plus que ça ! ! Son père possède les trois-quarts de tous les diffuseurs de la presse écrite du pays ! Elle peut se placer où elle veut, quand elle veut, sans même devoir soulever son crayon, sans même avoir à écrire la moindre ligne ! Et en plus, elle a l'air

d'avoir Richard à sa botte ! Cette fille-là, c'est rien d'autre qu'une pistonnée, crois-moi !

Marc avait eu un petit rire et avait souligné :

— Dis-donc, tu es bien remonté ce soir ! Tu es jaloux ou quoi ? C'est l'idée qu'elle puisse te rafler le prix sous le nez qui te met dans cet état ?

— Ça m'étonnerait qu'elle gagne quoi que ce soit, si tu veux mon avis ! Et si ça arrive, ça ne sera sûrement pas grâce à son talent !

Marc avait éclaté de rire.

— Allez, viens ! On va boire un verre, ça va te détendre ! Je crois que tu en as bien besoin !

Annelou, pétrifiée, n'avait eu que le temps de se camoufler derrière les rideaux tandis que les deux hommes étaient entrés dans le grand hall et s'étaient dirigés vers le bar. Dès qu'ils avaient été hors de vue, elle s'était précipitée sur la terrasse et s'était dirigée d'un pas vif vers un endroit sombre et désert.

Elle avait agrippé de ses deux mains la balustrade de béton et avait pris de profondes inspirations, essayant de calmer son indignation outrée mais surtout cet espèce de déchirement qu'elle avait ressenti à se voir traiter et juger

de la sorte par deux personnes qui ne la connaissaient même pas. Étreinte par un profond désarroi, une immense tristesse et une colère sans borne, elle avait eu, tout à la fois, envie d'éclater en sanglots et de hurler de rage. L'image du visage de Gabriel s'était imposée à son esprit et, en pensée, elle s'était appliquée à le démolir, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une bouillie sanguinolente.

Cette mise à mort imaginaire avait eu le mérite de la calmer et de l'aider à se ressaisir. Après quelques minutes, pendant lesquelles elle avait respiré l'air frais de la nuit à pleins poumons, elle s'était dirigée d'un pas altier vers la salle de gala.

Elle avait pris place près de Richard qui lui avait adressé un sourire bienveillant. Dans un brouillard, elle avait entendu, sans l'écouter, le maître de cérémonie annoncer l'un et l'autre des lauréats, avait applaudi aux moments opportuns, l'esprit en ébullition et le cœur encore chaviré de ce qu'elle avait surpris, bien malgré elle.

Enfin, son attention s'était concentrée sur le maître de cérémonie lorsqu'il avait annoncé :

— Mesdames et Messieurs, voici venu maintenant le moment que vous attendez tous ! Sûrement le plus

important de cette soirée ! Car, même si tous les prix remis jusqu'à présent ont tous été significatifs et essentiels, celui qui sera remis dans quelques instants représente la plus grande consécration de notre métier, le plus grand mérite de notre devoir de journaliste et le plus grand hommage à la beauté de notre profession !

Plusieurs applaudissements nourris l'avaient interrompu et il avait poursuivi, avec un sourire, levant la main pour ramener le silence :

— Ce soir, nous avons quatre finalistes qui ont su être à la hauteur de ce grand défi qui nous est lancé, à tous, à chaque jour : informer, dénoncer, prévenir et agir ! Voici donc les quatre nominés pour le prix du meilleur article de l'année : Anton Forest pour son article : *"À quand un réel pouvoir d'achat pour chacun ?"* – Annelou Martinez pour son article : *"Juste quelques minutes de plus"* – Sylvia Bank pour son article : *"Un interminable voyage"* et enfin Gabriel Levantin pour son article : *"Et si c'était chez nous ?"*

Pendant que le maître de cérémonie décachetait l'enveloppe, Annelou avait senti son cœur battre à tout rompre. Toute la foule était silencieuse, suspendue aux lèvres de l'homme qui avait annoncé triomphalement :

— Il a été extrêmement difficile au jury de départager le meilleur article retenu. En conséquence, cette année, exceptionnellement, nous avons deux gagnants ! Ce sont : Annelou Martinez ! ! ! Ex-æquo avec Gabriel Levantin ! ! !

Annelou avait senti son cœur faire un bond dans sa poitrine à l'énoncé de son nom. Et pendant que la salle applaudissait à tout rompre, Richard lui avait donné une étreinte avant de lui faire la bise.

— Félicitations, ma belle ! Tu l'as bien mérité ! Allez, lève-toi ! Va chercher ton prix !

Les jambes légèrement vacillantes, Annelou s'était redressée, avait échangé un sourire avec Richard et s'était avancée, la tête haute et le dos droit, vers l'estrade, sous les applaudissements nourris et les bravos enthousiastes. Une voix l'avait interpellée à son passage :

— Annelou !

Son amie Julie était là, rayonnante de bonheur et les yeux brillants de fierté. Annelou s'était penchée pour l'embrasser et Julie avait chuchoté :

— Je savais que tu le gagnerais, ce prix ! Je le savais ! Tu es la meilleure !

— Merci, Julie !

Le maître de cérémonie lui avait tendu la main et avait serré chaleureusement la sienne, avant de lui donner deux bises et de la diriger derrière le pupitre pour qu'elle fasse un petit discours de remerciements.

Devant elle, trônait un magnifique trophée. À l'intérieur d'un globe de verre transparent, de forme ovoïde, semblait flotter un stylo à plumes en or massif. Immobile au centre du globe, il était figé, en un axe légèrement incliné, comme s'il était prêt à écrire, uniquement retenu par une mince tige de verre en son centre, donnant cette étrange impression de flottaison aérienne.

Elle avait adressé un sourire éblouissant à la salle et s'était figée en voyant arriver Gabriel, d'un pas rapide, sourire aux lèvres, qui saluait et échangeait quelques mots avec les uns et les autres, tout en se dirigeant vers l'estrade. Tout comme pour Annelou, les applaudissements bruyants et nourris à son égard, montrait l'estime dans laquelle la foule tenait ce journaliste hors pair, à la plume acérée.

Annelou, qui avait senti son cœur se serrer au fur et à mesure de la progression de Gabriel, s'était forcée à

concentrer son esprit sur le discours qu'elle avait préparé, pour le cas où elle serait nommée.

Elle avait eu une triste pensée en se disant que son père aurait dû être là pour assister à son succès, fier et heureux de voir le travail de sa fille unique être consacré par ce prix prestigieux. Elle avait tenté, sans grand succès, de refouler cet habituel sentiment de triste amertume qui revenait l'envahir chaque fois qu'elle repensait à son géniteur et qui, ce soir-là, était doublement douloureux alors que les mots de Gabriel, surpris par hasard, résonnaient toujours aussi clairement et encore plus durement dans son esprit.

Elle s'était forcée à sourire tandis que ce dernier grimpaït les marches d'un pas agile et serrait chaleureusement la main du maître de cérémonie. Celui-ci avait dirigé Gabriel aux côtés d'Annelou.

Gabriel s'était penché vers elle et avait chuchoté :

— Félicitations, chérie !

Elle l'avait fusillé du regard puis, renonçant à laisser sortir le flot de paroles qu'elle aurait tant aimé lui cracher à la figurer, elle avait redressé le menton, d'un air méprisant, faisant un pas de côté pour ne plus le sentir si

proche d'elle. Gabriel avait ricané, seulement entendu par Annelou qui se sentait bouillir de rage.

Le maître de cérémonie avait, peu à peu, calmé les applaudissements enthousiastes de la foule et s'était adressé aux gagnants :

— Comme nous n'avions pas prévu d'avoir deux lauréats ce soir, nous n'avons qu'un seul trophée à vous offrir, pour le moment. Nous en ferons fabriquer un autre et, dans l'intervalle, je suppose que vous pourrez vous arranger pour savoir lequel de vous deux gardera celui-ci.

Loin du micro, pour n'être entendue que de Gabriel, Annelou avait chuchoté d'un ton narquois :

— Tu peux le garder, ce prix, avant de faire une crise d'adolescent boutonneux. Quant à moi, je n'ai pas besoin d'un objet pour connaître ma valeur véritable.

Et, avant que Gabriel n'ait pu rétorquer quoique ce soit, Annelou s'était approchée du micro et avait déclaré :

— Mesdames et Messieurs, mes chers amis et confrères, s'il est vrai que d'être nominée pour un prix aussi prestigieux est déjà, en soi, un honneur et une grande source de fierté, le fait de recevoir ce prix provoque ce soir, en moi, une grande émotion et une joie indicible. Je

remercie de tout cœur le jury de me l'avoir décerné. Pour moi, ce prix clôture des années de travail, de recherches, d'errances et de doutes, d'enthousiasme et d'exultation, comme en connaissent tous ceux qui œuvrent dans notre si honorable métier. Ce soir, je voudrais partager ce prix avec celui qui m'a accordé sa confiance depuis le tout début où je suis arrivée dans son journal, petite stagiaire sans expérience mais animée du feu sacré, portée par mon inextinguible soif d'apprendre et mon profond désir de parvenir où je suis maintenant. Cet homme, que je considère comme un père, a su voir en moi ce que d'autres ne voyaient pas et a su me donner la confiance dont j'avais tant besoin pour aller toujours plus loin.

Annelou s'était tue un instant, visiblement émue, et avait repris d'une voix tremblante :

— Merci, Richard ! Quoiqu'il arrive dans ma vie, tu seras toujours quelqu'un de très particulier pour moi et je garderai un souvenir impérissable de ces années passées à travailler à tes côtés !

Un tonnerre d'applaudissements avait salué la fin de son discours et Annelou, essuyant discrètement les larmes d'émotion sur ses joues, s'était écartée pour laisser la place à Gabriel. Celui-ci, tout en l'applaudissant, s'étonnait qu'elle n'ait pas prononcé un seul mot sur son père, grand

magnat de la presse et connu de tous ceux du métier. Il s'était rendu compte, seulement à cet instant, que l'homme n'était pas dans l'assemblée et Gabriel en était surpris.

Il avait adressé un sourire à Annelou mais celle-ci ne le lui avait pas rendu et avait détourné son regard, restant à ses côtés tel que le voulait la bienséance, tout en n'ayant que l'envie de partir au plus vite.

Le discours de Gabriel avait été bref, succinct et avait soulevé l'émotion du public lorsqu'il avait déclaré, pour sa part, vouloir décerner ce prix à un orphelinat qu'il soutenait ardemment, créé pour venir en aide aux enfants victimes de conflits à travers le monde.

Annelou, surprise de cette information dont elle ne savait rien, l'avait applaudi, tout comme la salle entière, avant de s'éclipser rapidement par les coulisses, dès qu'elle avait pu le faire sans attirer l'attention.

Alors qu'elle se hâtait vers les vestiaires pour récupérer son manteau, un bruit de pas rapide derrière elle l'avait fait se retourner et elle avait accéléré en voyant Gabriel lancé à sa poursuite.

Il l'avait interpellée :

— Annelou, attends !

Mais au lieu d'obéir, elle avait encore forcé l'allure. Malgré tout, Gabriel l'avait rejointe et avait marché à ses côtés, avant de lui prendre le bras pour l'obliger à s'arrêter. Elle s'était dégagée d'un mouvement brusque et lui avait fait face. Il avait le trophée à la main et le lui avait tendu :

— Je voudrais que tu le gardes.

— Je t'ai dit que je n'avais pas besoin de ça pour...

— Je sais, l'avait interrompue Gabriel. Mais, je pars la semaine prochaine pour un mois et il serait ridicule qu'il trône sur mon bureau, tout seul. Garde celui-ci et ils m'en feront un autre.

Annelou avait haussé les épaules, pris le trophée et s'était remise à marcher vers les vestiaires. Gabriel l'avait suivie, ce qui avait eu le don de l'exaspérer au plus haut point. Surtout lorsqu'il lui avait demandé :

— Ton père n'est pas venu ?

Elle s'était immobilisée, s'était retournée brusquement et l'avait toisé d'un air furieux, avant d'ironiser :

— Pourquoi cette question ? Tu cherches un poste ? Et qu'est-ce que ça peut te faire, de toute façon, qu'il soit venu ou pas ?

— Rien du tout ! Je demandais ça comme ça, pas besoin de monter sur tes grands chevaux ! Écoute... on ne se connaît pas mais ça serait bien qu'on arrive à en apprendre un peu plus l'un sur l'autre. Il y a une soirée organisée par un groupe de journalistes. Aimerais-tu venir y assister ?

— En effet, comme tu dis, on ne se connaît pas et je ne vois aucune raison valable pour que ça change. Merci mais, non ! Sans façon ! Bonne soirée !

Sur ces mots, elle s'était tournée vers la préposée qui lui avait remis son manteau. Gabriel, surpris par son agressivité, avait grommelé quelques mots inintelligibles et avait fait volte-face pour retourner auprès de ses amis.

Annelou se rendit compte, avec un mouvement d'humeur, que le souvenir de cette soirée et des mots que Gabriel avait prononcés à son égard, lui laissaient, encore maintenant, un profond sentiment de colère et de vive amertume. En faisaient foi ses légumes qu'elle avait si bien tranchés, avec hargne, qu'elle en avait fait presque de la purée. Elle haussa les épaules en se disant : *"Eh bien, comme ça ils cuiront plus vite"*. Elle mit de l'huile d'olive à chauffer dans un wok et y jeta les légumes. Elle y ajouta

un peu de riz, un demi-verre d'eau, assaisonna et laissa le tout cuire, pendant qu'elle se servait un verre de vin rosé.

Même si elle n'avait raconté à personne ce qu'elle avait surpris le soir du gala, Richard savait qu'elle détestait Gabriel, fuyait dès qu'il était dans les parages, s'asseyait le plus loin possible de lui lors des réunions mensuelles et faisait tout pour l'éviter.

Alors pourquoi diable avait-il pris cette stupide décision de les faire travailler ensemble ? ! Et même pas sur un article, qui plus est. Non. Sur un stupide texte, sans intérêt.

Annelou avait beau se triturer les méninges, elle ne parvenait pas à trouver une raison plausible aux agissements inhabituels de son patron. Et comme il semblait qu'elle ne pourrait pas échapper à cette ignoble torture, elle décida que le mieux était de prendre les rênes et de commencer l'histoire, toute seule, à son goût, mettant ainsi Gabriel devant le fait accompli.

Forte de cette décision, elle se sentit plus légère, se disant qu'elle pourrait bâcler cette stupide corvée en quelques jours et, après, être enfin débarrassée de ce supplice qu'était le fait de devoir côtoyer cet être immonde.

Après son souper, elle s'attela à sa tâche et envoya le premier jet de l'histoire à Gabriel. Satisfaite, elle se mit au lit. Mais, l'esprit en ébullition, revivant, par flashes douloureux, les moments de la soirée de gala et ceux de cette journée noire, elle eut beaucoup de mal à trouver le sommeil.

CHAPITRE 2

Dès le lendemain, Annelou se rendit compte que son ingénieux plan était complètement à l'eau. Richard ne l'entendait pas du tout de cette oreille et les convoqua tous les deux dans son bureau. Annelou répondit sèchement au bonjour de Gabriel et s'assit dans le fauteuil, bras et jambes croisés, tapotant nerveusement le sol du bout de son escarpin, pendant que Richard leur expliquait ce qu'il attendait d'eux :

— Quand je dis que je veux que vous écriviez ensemble, ça veut dire : ensemble. Non pas chacun de votre côté, mais bien ensemble. Alors, vous allez convenir d'un moment, chaque jour, et vous travaillerez ici, dans la salle de conférence. Comme vous le savez, cette salle est vide la plupart du temps, hormis pour les réunions mensuelles et les cas d'urgence. Vous pouvez donc l'utiliser aussi souvent et aussi longtemps que vous voulez. Organisez vos rencontres en fonction de vos emplois du temps, mais c'est ici, et uniquement ici, que vous travaillerez sur ce projet.

— Pourquoi cette obligation ? argua Annelou avec une hargne à peine masquée, tu ne nous fais pas confiance pour travailler correctement à distance ?

— Elle a raison, renchérit Gabriel, d'une voix irritée. En quoi notre façon de faire te dérange, tant que tu as le résultat dans le délai imparti ?

Richard eut un petit sourire mystérieux et son regard s'alluma d'une pointe d'espièglerie. Il passa la main sur son crâne dégarni et repoussa son corps replet au fond du fauteuil, les observant à travers ses petites lunettes rondes.

— Non, Annou, tu te trompes ce n'est pas une question de confiance. J'ai pleinement confiance en vous deux et je sais ce que vous valez. J'ai mes raisons pour vous demander ça, comme je vous l'ai dit hier, et vous les comprendrez en temps voulu. Pour l'instant, contentez-vous d'obéir. Trouvez un créneau horaire qui vous convienne, organisez votre temps comme il vous plaira pour écrire, mais je veux avoir le résultat sur mon bureau dans quinze jours maximum. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir pour l'instant.

Annelou consulta sa montre et se leva d'un mouvement brusque. Elle s'adressa à Gabriel sur un ton froid et sec :

— Je t'enverrai mes disponibilités, pour cette semaine, par email.

Puis, elle se tourna vers Richard et ajouta, sur le même ton :

— J'ai rendez-vous avec le directeur du centre d'hébergement des réfugiés dans une demie heure. Un travail autrement plus important que ce... truc stupide et indigeste. Bonne journée, *boss* !

Elle pivota sur ses talons et sortit du bureau en vitesse. Gabriel échangea un regard avec Richard, haussa les épaules et sortit à son tour. Il aperçut la longue silhouette d'Annelou se diriger vers son bureau et prit la direction opposée, vers le sien.

Deux heures plus tard, Annelou mit ses notes au propre et commença à rédiger son article. Puis, elle consulta son agenda et écrivit ses disponibilités sur un email qu'elle envoya à Gabriel. La réponse de ce dernier ne se fit pas attendre :

"Es-tu de retour au bureau ?"

"Oui. Pourquoi ?"

"Amène ton agenda et viens me rejoindre dans la salle de conférence. On ne peut pas le faire de cette façon".

"Et pourquoi pas ?"

Au lieu de répondre, Gabriel se dirigea, à grandes enjambées, vers le bureau d'Annelou. Sans un mot, il

déposa son agenda sur le bureau et s'y accota. Aussitôt, Annelou recula sa chaise, ce qui provoqua un sourire narquois de Gabriel.

— Écoute, Annelou. Comme je te l'ai déjà dit, je n'ai pas plus envie que toi de participer à ce projet ridicule, mais là, tu me donnes des disponibilités de dix à quinze minutes, par-ci, par-là. À ce rythme, on va juste éterniser le problème.

— Je sais, mais quinze minutes, c'est le maximum de temps où je peux endurer ta présence.

— Soit. Mais tu devras faire un effort et qu'on se débarrasse de ce truc débile le plus vite possible.

Annelou l'observa un instant puis concéda :

— D'accord. Après tout, tu as raison. C'est comme enlever un sparadrap : plus on prend de temps et plus c'est douloureux. Autant l'arracher d'un coup et en finir une fois pour toutes.

— Je n'avais encore jamais été comparé à un sparadrap. Habituellement, les femmes apprécient ma présence.

— Eh bien, pas moi !

— Pourquoi ? Tu ne me connais même pas !

— J'en connais bien assez pour savoir à qui j'ai à faire.
Bon, assez bavardé. Regardons ça et finissons-en.

D'un geste brusque, Annelou ouvrit son agenda et le parcourut rapidement. La présence de Gabriel et son regard qu'elle sentait fixé sur elle, la rendaient nerveuse.

— Je pourrai libérer une heure demain, à 14 heures. Ça te convient ?

Gabriel ne répondit pas tout de suite, se contenant de la scruter, cherchant à savoir pourquoi elle était toujours aussi agressive envers lui. Il approuva, sans même consulter son agenda :

— D'accord, demain, à 14 heures. Pour une heure, au moins.

— Une heure, c'est déjà énorme, je te signale. Bon, tu peux déguerpir, maintenant. J'ai du travail sérieux à finaliser.

Il reprit son agenda et, juste avant de sortir, lança :

— As-tu la moindre idée de ce qui lui a pris pour nous imposer ça ?

— Absolument aucune ! Et je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir fait un coup aussi bas !

Annelou lui tournait le dos et s'était remise à l'écriture d'un nouvel article. Gabriel grommela qu'il avait, lui aussi, bien d'autres choses plus importantes à faire que de gaspiller son temps avec elle.

Les pensées d'Annelou tournaient dans sa tête et elle peinait à retrouver sa sérénité. Il n'avait été là qu'une minute, tout au plus, et elle se sentait déjà prête à exploser. Comment trouverait-elle la force de le supporter une heure entière ? Et de renouveler cet exploit pendant plusieurs jours, qui plus est ? Quoiqu'en dise Richard, ils écriraient leur histoire à partir de la base qu'elle avait déjà commencée. Ce serait toujours ça de gagné et un peu moins de temps à passer avec cet être abject, pétri d'insolence et d'arrogance. Elle détestait absolument tout ce qu'il était. Et surtout, elle détestait cette douleur qui l'avait envahie lorsqu'elle avait entendu ses paroles, ce soir-là. Et elle détestait le fait que cette douleur revienne la saisir à chaque fois qu'elle devait le côtoyer. Et, à cet instant, elle détestait même Richard, son ami, son mentor, son confident, son presque père, de lui imposer cette confrontation.

"Finalement, je déteste tout le monde !" se dit Annelou avec un mouvement d'humeur puis, elle se concentra sur son article et, peu à peu, finit par se calmer.

Quand elle eut terminé, elle le relut, le corrigea et l'envoya au rédacteur en chef. Satisfaite, elle s'étira et se redressa pour se diriger vers le bureau de Julie. Cette dernière était au téléphone. Elle adressa un sourire lumineux à son amie et leva son index, lui laissant comprendre qu'elle aurait bientôt fini. Annelou s'installa dans le fauteuil face à elle et laissa son regard errer, repoussant loin dans son esprit les pensées de Gabriel qui venaient l'assaillir à un rythme régulier, comme un fouet s'abattant sans fin sur une plaie à vif.

Enfin, Julie mit fin à son appel, nota les informations importantes qu'elle venait de recueillir et sourit à son amie.

— Qu'est-ce qui t'amène, ma belle ? C'est si rare que tu t'aventures jusqu'ici durant les heures de travail !

— J'avais juste envie d'une pause. Je te dérange ?

— Non, pas du tout ! J'ai terminé pour aujourd'hui. Encore quelqu'un à rencontrer pour finaliser mon article, mais il ne sera là que demain.

— Cool ! Donc, tu es libre ?

— Comme le vent !

— Ça te dirait qu'on aille manger quelque part ?

— Ouiiii ! On va Chez Sue ?

— Excellent choix ! répondit Annelou en se levant, un grand sourire aux lèvres. Je vais chercher mes affaires, on se rejoint dans l'entrée.

Les deux amies déambulèrent dans les rues agitées du centre-ville, animées par une foule bigarrée, savourant les prémices d'un printemps ensoleillé. Le restaurant Chez Sue était bondé mais elles parvinrent à trouver une place sur la terrasse et savourèrent un apéritif, avant de commander, se relatant les derniers événements de leurs vies.

Lorsqu'Annelou parla à Julie du projet absurde de Richard, cette dernière écarquilla les yeux et s'exclama :

— Wow ! ! Tu vas travailler avec le beau Gabriel ? !
Quelle chance ! !

Annelou écarquilla les yeux à son tour et répondit, interloquée :

— Une chance ? ? ! Mais non, Julie, c'est une véritable guigne, au contraire ! Cet homme-là est tellement... ! Si détestable ! Je ne peux pas le voir en peinture !

— Mais pourquoi ? Il est juste adorable ! Et prévenant, et charmant et il est si mignon ! ! Il a ce petit quelque

chose qui fait qu'on adorerait être celle qui compte pour lui...

Julie s'interrompt, les yeux brillants, un sourire flottant sur ses lèvres, perdue dans ses pensées et Annelou la scruta comme si un extra-terrestre venait de poser son vaisseau spatial devant ses yeux.

— Tu es sérieuse ? murmura-t-elle, incrédule.

— Mais bien sûr que oui ! s'écria Julie, surprise. Voyons, Annou, d'habitude, tu serais la première à le trouver de ton goût ! Je ne te reconnais plus !

Annelou non plus ne se reconnaissait plus. Elle hésita à parler à Julie de la conversation qu'elle avait surprise le soir du gala. Elle avait pleinement confiance en son amie pour l'écouter et elle savait que Julie comprendrait alors toutes les réticences d'Annelou, mais revivre encore cette humiliation cuisante, cette fureur et cette tristesse, ne lui disait rien qui vaille et était au-dessus de ses forces. Annelou avait justement proposé cette sortie à son amie pour se sortir ce diable de l'esprit, pas pour replonger dans ce gouffre.

Aussi, elle préféra changer de sujet. Elle devisèrent un long moment sur un dossier de la municipalité qui refusait de créer un nouveau centre d'hébergement pour les

itinérants. Passionnées par leur discussion, elle ne virent pas le serveur, venu prendre leur commande, qui les écoutait avec un sourire en coin, les yeux fixés sur la lueur de passion qui animait les jolis yeux bruns de Julie. Il s'éclaircit la voix et les deux amies parurent, enfin, se rendre compte de sa présence.

— Avez-vous fait votre choix ? demanda-t-il d'une voix grave et profonde, les yeux rivés à ceux de Julie.

Celle-ci se troubla en croisant son regard, sourit, toussota et regarda son amie.

— On prend la même chose ?

— Tout à fait ! répliqua Annelou, amusée.

— Ok. Alors, deux risottos aux crevettes, curry et gingembre et deux salades maison, énonça Julie en jetant un regard embarrassé au serveur qui ne la quittait pas des yeux.

— Excellent choix ! répondit ce dernier d'une voix chaude et douce. Puis-je vous suggérer un vin blanc pour accompagner votre repas ?

— Euh... oui... on vous laisse choisir, balbutia Julie, mais deux verres seulement.

— Merci de votre confiance, vous ne serez pas déçues !
Je vous apporte ça, tout de suite ! s'empressa le serveur,
avant de s'éloigner.

Dès qu'il fut hors de vue, Julie s'éventa de sa main et
Annelou éclata de rire.

— Eh bien, dis-donc ! En voilà un à qui tu n'es pas
indifférente !

— Oui ? Tu crois ? As-tu vu comment il est beau ? !

— Oui, en effet. Il est sûrement nouveau, je ne l'ai
jamais vu avant.

— Moi non plus ! Sinon, je m'en serais souvenue !
Mais, c'est sûr que je viendrai ici plus souvent, maintenant
!

Le rire d'Annelou redoubla quand elle vit son amie
devenir écarlate et baisser les yeux vers la nappe, lorsque
le serveur arriva avec deux verres ballons, remplis de vin
blanc et les déposa sur la table.

— Je vous apporte les salades dans quelques minutes.
J'espère que vous apprécierez mon choix de vin.

— Je n'en doute pas, balbutia Julie en levant ses yeux
vers lui.

Il lui adressa un charmant sourire, plein de douceur, et s'éloigna.

— Je suis foutue, murmura Julie à Annelou, qui souriait d'un air moqueur, je crois que je suis tombée amoureuse de lui. C'est un coup de foudre. Me voilà foudroyée d'un coup !

— Ah... ! décréta Annelou, en goûtant au nectar fruité du vin. Et le "beau" Gabriel, alors ?

Julie pouffa et goûta au vin à son tour, fermant les yeux pour se délecter de sa saveur.

— Gabriel, je te le laisse, ricana-t-elle. Je préfère le beau Gino !

Annelou éclata de rire et trinqua avec son amie.

— Comment sais-tu qu'il s'appelle Gino ?

— Aucune idée !

Les deux amies burent leurs verres en plaisantant de plus belle et lorsque le serveur revint avec les salades, Annelou, déjà légèrement éméchée par le porto de l'apéritif et le vin, lui demanda :

— Comment vous appelez-vous, cher monsieur ?

— Gino, mesdames, pour vous servir !

Les deux amies éclatèrent spontanément d'un rire cristallin, qui se changea vite en fou-rire. Gino déposa les salades et annonça, légèrement vexé, qu'il reviendrait bientôt avec les risottos.

— C'est terrible ! s'affola Julie lorsqu'elles eurent repris leur sérieux, il a dû croire qu'on se moquait de lui !

— Mais non, ne t'en fais pas ! répliqua Annelou en attaquant sa salade de bon appétit.

— Tu es sûre ?

— Non. Mange. On éclaircira tout ça plus tard.

Elles savourèrent leurs salades tout en reprenant leur discussion, interrompue par l'arrivée de Gino. Quand celui-ci revint avec les risottos, Julie leva les yeux vers lui et dit, timidement :

— Ne nous en voulez pas d'avoir ri, tout à l'heure, mais j'avais dit à mon amie que vous vous appeliez Gino. Alors, quand vous nous l'avez confirmé, ça nous a fait rire. On ne s'est pas moquées de vous, c'est ce que je veux dire.

Gino eut un grand sourire et fit un clin d'œil charmeur à Julie.

— J'aurais bien du mal à vous en vouloir pour quoi que ce soit. Surtout que vous avez deviné mon prénom du

premier coup. Pourrais-je connaître le vôtre, si ce n'est pas indiscret ?

Annelou eut un sourire attendri devant les joues subitement embrasées de son amie lorsque celle-ci répondit d'une petite voix :

— Je m'appelle Julie. Et voici mon amie, Annelou.

Gino adressa un sourire à Annelou et tourna de nouveau son regard vers Julie :

— Je suis enchanté de vous connaître. Je vous souhaite un bon appétit. N'hésitez pas à me faire signe si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Il pivota sur ses talons, après avoir adressé à Julie un sourire enjôleur, et s'éloigna pour servir d'autres clients.

— Eh bien, dis-donc ! s'exclama Annelou avec un grand sourire.

— Oh la, la... murmura Julie en s'éventant de nouveau de sa main, il fait chaud d'un coup, non ?

— Oh oui ! Au moins 20 degrés de plus ! ironisa Annelou en souriant.

Et, tout en dégustant son risotto parfumé, Annelou ne put s'empêcher de sourire en voyant Julie tourner

fréquemment son regard dans la direction de Gino, qui allait et venait d'un pas rapide, servant les clients avec dextérité. Celui-ci ne manquait pas, également, de jeter de fréquents regards dans leur direction et lorsqu'il croisait celui de Julie, il lui adressait un sourire charmeur.

D'aussi loin qu'Annelou se souvienne, Julie avait dû tomber amoureuse un bon millier de fois et, chaque fois, selon ses dires, faisait d'elle la victime consentante et comblée du plus beau et plus extraordinaire coup de foudre qui soit.

— Vas-tu lui demander son numéro de téléphone ?

— Et comment ! Je ne laisserai pas passer une si belle occasion !

Annelou sourit tendrement à son amie et ajouta avec douceur :

— Et tu n'as pas peur que ça finisse en queue de poisson, comme les autres fois ?

— Qui ne risque rien n'a rien, ma chérie ! Et tu devrais en faire autant, crois-moi, ça fait le plus grand bien !

— Je ne suis pas sûre du tout d'aimer ce genre de risque !

— Oh, Annelou ! Si tu ne sors pas de ton comportement de nonne ménopausée, tu ne connaîtras jamais l'extase !

Annelou s'étouffa avec sa bouchée de riz, but une gorgée de vin et demanda en riant :

— Et tu en as souvent rencontré des nonnes ménopausées pour savoir comment elles se comportent ?

— Jamais. Mais je peux très bien l'imaginer, souligna Julie, malicieuse. En fait, tu devrais sortir avec moi samedi prochain. Je t'emmènerai dans un bar hyper cool, avec des tonnes de beaux gars qui te font danser et te paient des shooters toute la soirée.

— Dans un but bien précis, bien évidemment...

— Évidemment ! C'est là que ça devient intéressant. Conclusion, tu passes une soirée d'enfer, tu t'amuses comme une folle et tu te fais cajoler tout le reste de la nuit. Au petit matin, le gars disparaît et tu reprends ta vie, pleine d'énergie, sans les inconvénients d'un homme à temps plein dans ton espace. Je t'assure que ça te ferait le plus grand bien d'essayer ça !

— Allons, Julie. Tu me connais assez pour savoir que ce n'est pas fait pour moi.

— Je sais. Mais j'insiste. Tant que tu n'auras pas essayé, au moins une fois, tu ne peux pas affirmer avec certitude que ce n'est pas bon pour toi. Ça fait combien de temps que tu n'as pas eu d'homme dans ta vie ?

— Aucun depuis Christian et ça aussi, tu le sais.

— Même pas un petit coup ? Un petit flirt ? Même pas un baiser ? Mais ta rupture date depuis des années, Annelou !

— Non, même pas rien et ça ne me manque pas du tout. Changeons de sujet, d'accord ? Et concentre-toi plutôt sur ta énième conquête aux muscles d'acier et au regard de braise. Tiens, il te regarde encore justement.

— Cet homme-là me fait un de ces effets ! Incroyable !

Annelou éclata de rire.

— Julie ! Tu dis ça à chaque fois !

— Peut-être, mais celui-là, c'est différent. Je t'assure ! Je le sens vibrer dans chaque cellule de mon corps. Je suis sûre que j'ai rencontré mon âme-sœur. Je te jure, Annelou, que cette fois, c'est vraiment différent !

— Alors, je te crois, puisque tu le dis, ironisa Annelou, omettant de rappeler à son amie que cette phrase aussi, elle l'avait déjà entendue.

Elle laissa donc Julie élaborer sur ces incroyables et non moins délicieuses sensations qui l'agitaient depuis que le beau Gino avait posé les yeux sur elle et leur souper se termina dans la bonne humeur. Quand le serveur s'approcha avec l'addition, il fit un clin d'œil à Julie, avant de tourner les talons. Celle-ci, les joues en feu, trouva une note laissée à son intention :

"Je vous trouve absolument ravissante et j'ai un grand désir d'en apprendre plus sur vous, belle inconnue. Me feriez-vous l'honneur d'accepter une invitation à souper ou simplement prendre un verre, un de ces soirs ? Gino."

Il avait inscrit son adresse e-mail et son numéro de téléphone. Julie, avec un grand sourire, écrivit sur un morceau du napperon en papier :

"Avec grand plaisir, bel inconnu ! Le plus tôt sera le mieux, j'avoue en avoir le plus grand désir, moi aussi. Julie."

Annelou éclata de rire :

— Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort ?

— Pas du tout ! Crois-tu qu'on vive éternellement ?

"Regrettant mon amour et votre fier dédain. Vivez si m'en croyez, n'attendez à demain. Cueillez dès aujourd'hui les

roses de la vie !" déclama Julie d'un ton théâtral, sous le rire d'Annelou. Il savait parler aux femmes, ce Ronsard ! Une jolie et romantique façon de dire : "Viens donc baiser, chérie, avant d'être trop vieille !"

Annelou éclata d'un rire franc. Elle enviait le tempérament fonceur et téméraire de son amie et avait toujours été impressionnée par cette fougue, parfois irréfléchie, qui la faisait se lancer à corps perdu dans toutes les aventures possibles. Annelou savait qu'elle était bien trop sage quelquefois et qu'elle devrait suivre les éternels conseils de son amie pour mettre un peu plus de piquant dans sa vie. Mais Annelou était différente des jeunes femmes de son âge. Elle l'avait toujours été. Peut-être parce qu'elle n'avait jamais connu l'insouciance de l'adolescence, forcée qu'elle l'avait été à toujours tenir un rôle de maîtresse de maison, à prendre sur ses épaules trop fragiles des responsabilités qui n'étaient pas les siennes.

Si sa liaison avec Christian lui avait permis d'alléger un peu son fardeau, pour un temps, ses problèmes de dépendance, n'avaient fait que l'alourdir et lui ajouter une pression dont elle n'avait aucunement besoin. La cassure de cette relation lui avait apporté un tel soulagement qu'elle n'avait plus eu, par la suite, ni le désir, ni le goût de retenter l'expérience. Même si Julie, forte de son savoir

encyclopédique sur la gent masculine, lui avait assuré, avec la plus grande conviction, que tous les hommes n'étaient pas des enfants à prendre en charge et, qu'au contraire, elle pourrait bien rencontrer celui qui serait parfait pour elle. À condition qu'elle sorte un peu de sa coquille et ose enfin affronter le monde. À condition qu'elle arrête de se comporter comme une nonne ménopausée.

Ce fut le discours léger et moqueur que Julie lui tint, une nouvelle fois, sur le chemin du retour. Annelou la laissa parler sans argumenter, se contentant de sourire. Elle s'embrassèrent en rejoignant leurs autos et, tout en conduisant, Annelou eut une pensée pleine de reconnaissance envers son amie qui lui avait, l'espace d'une soirée, permis de libérer son esprit de cette ignoble corvée qui l'attendrait, dès le lendemain.

CHAPITRE 3

La matinée se passa relativement bien, quoiqu'Annelou se sentit de plus en plus nerveuse tandis que se rapprochait l'heure de la confrontation. Cinq minutes avant de quitter son bureau pour la salle de conférence, elle s'obligea à prendre de profondes respirations, essayant de calmer son esprit survolté. Puis, elle imprima les pages de l'histoire déjà commencée et se rendit à la salle de conférence.

Gabriel y était déjà, lui tournant le dos, debout devant l'une des grandes baies vitrées de l'édifice, regardant la ville d'un air absent.

Annelou déposa bruyamment son cahier et son ordinateur portable sur la grande table et Gabriel se retourna d'un mouvement vif. Il eut un sourire moqueur en croisant son regard sombre et en voyant sa mine renfrognée, et s'approcha de son long pas souple et silencieux. Il choisit de s'asseoir sur le fauteuil à côté du sien, amusé de la voir se raidir.

— Il n'y a pas assez de places disponibles ailleurs ?
maugréa-t-elle, d'un ton cinglant.

— Aucune qui soit aussi agréable, susurra Gabriel, amusé de la voir se rembrunir encore plus.

— Bon, on s'y met ? Au lieu de dire des bêtises ?

— Allons-y, concéda Gabriel. On commence comment ? As-tu une idée ?

Annelou lui jeta un coup d'œil irrité.

— Je t'ai envoyé le début d'un texte. J'espère que tu l'as lu ?

— Rapidement.

— Ça veut dire quoi, rapidement ? s'emporta Annelou. Tu l'as lu, oui ou non ? On part avec ça, oui ou non ?

— Relaxe Annelou ! Ok, c'est pas drôle d'être obligé de faire ça, je suis d'accord avec toi, mais si tu es aussi agressive tout le temps, on n'aboutira à rien !

— Je ne suis pas agressive ! s'écria Annelou, hors d'elle. Mais j'ai pris la peine de commencer un texte pour nous faire gagner du temps et toi, tu le lis "rapidement". Si tu n'y mets pas du tien, on n'en finira jamais !

— Ok ! Ok, calme-toi ! Montre-moi ton texte et on va le relire ensemble.

— Non ! Toi, tu le relis et moi, je continue !

— D'accord, concéda Gabriel en se retenant de rire devant son air furieux, montre-moi ça, alors.

Annelou lui tendit les feuilles d'un geste brusque, ouvrit son ordinateur et récupéra son fichier, pendant que Gabriel commençait à lire.

— C'est quoi ce titre ? ! Ça veut dire quoi "Le bigoudi en farigoule" ? ?

— Farigoule, c'est du provençal. C'est du thym sauvage.

— Et bigoudi ?

— Tu ne sais pas ce qu'est un bigoudi ? ! ironisa Annelou devant son air ahuri.

— Pas du tout ! Ah oui !... Attends ! Je crois que je sais ! C'est un instrument de musique qui vient de Bretagne !

— Quoi ? ! s'esclaffa Annelou.

Elle partit d'un immense éclat de rire qui redoubla devant l'air renfrogné de Gabriel. Quand elle parvint à retrouver son sérieux, elle lui lança sur un ton ironique :

— Je crois que tu confonds avec un biniou. Un bigoudi c'est un truc rond et allongé que les femmes se mettent dans les cheveux pour leur donner une forme bouclée.

— Et quel est le rapport avec le texte que tu as commencé ?

— Il n'y en a aucun, répliqua Annelou, moqueuse

— Mais alors, ton titre il ne veut rien dire !

— Absolument rien ! Mais je trouvais ça rigolo. Et puis, on est libre, Richard a dit pas de thème imposé alors j'ai eu envie de lui composer un texte sans queue ni tête.

— Tu as raison. On pourrait même lui dégouter un texte libre de droit en latin.

Annelou écarquilla les yeux et s'exclama :

— C'est une excellente idée ! Je ne crois pas que Richard parle le latin, alors il n'y verra que du feu !

— Et toi, tu le parles ? ironisa Gabriel, d'un ton moqueur.

— Pas du tout ! J'ai quelques notions que j'ai apprises à l'école mais il faudrait vraiment que je me replonge dedans pour m'y remettre.

— Et s'il nous demande une traduction, on fait quoi ?

— On lui dit d'acheter un dictionnaire. Après tout, notre mission sera accomplie et il aura un texte.

— Mais pas écrit par nous.

— Téléchargé par nous, nuança Annelou d'un ton espiègle.

Gabriel eut un petit rire en la dévisageant.

— Tu es très rusée mais ça ne prendra pas avec Richard et tu le sais très bien.

— Oui, malheureusement...

— Et tu connais le Provençal ?

— Quelques mots seulement. J'ai passé une partie de mon enfance là-bas. Bon, assez parlé. On doit s'y mettre sinon on n'en verra jamais la fin. Ce qui est sûr, c'est qu'on va lui donner quelque chose d'indigeste, qui lui fera passer l'envie de réitérer cette expérience stupide.

— Tu es vraiment une femme surprenante, Annelou, dit Gabriel d'une voix douce.

— Et tu ne peux pas savoir à quel point ! Lis maintenant, au lieu de me déranger.

Gabriel se contenta de l'observer, s'amusant de sa nervosité. Puis, il se plongea dans sa lecture et le silence régna pendant quelques minutes. Gabriel le brisa en bougonnant :

— Tu avais peur qu'ils aient froids?

— Qui ça?

— Tes u

— Mes u ? !

— Oui, tu leur a mis des chapeaux à presque tous.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes !
grommela-t-elle, irritée.

— Ben oui, regarde : ici... il eût.... ici, elle fût, ... ici, il lui lût... Il y en a des tonnes, lui reprocha-t-il d'un ton sévère, en lui montrant certains passages de son texte.

— Des chapeaux, hein ? En général, c'est à la maternelle qu'on dit ça, après on les appelle des accents circonflexes.

— Eh bien moi, je les appelle des chapeaux, grogna Gabriel. Et, peu importe leur nom, c'est plein de corrections à faire.

— D'habitude, quand j'écris, c'est au présent, donc c'est possible que j'ai fait quelques erreurs avec mes conjugaisons.

— Ce ne sont pas "quelques" erreurs, il y en a tout plein ! grommela Gabriel.

— Ok. Laisse tomber, je les corrigerai et je tâcherai de mettre les casquettes de é et des è dans le bon sens, se moqua Annelou.

— Et mon personnage, il n'a pas de nom ?

— Non, libre à toi de le baptiser si ça te dit, mais il est très insignifiant, de toute façon, donc ce n'est pas important. Il n'a absolument aucune valeur. C'est un genre de ver de terre, aucune raison de lui donner un nom.

Gabriel éclata de rire.

— J'ai rarement été aussi apprécié, je dois dire. Ton intérêt envers moi me va droit au cœur, chérie !

Annelou tourna vers lui son regard étincelant de colère, qui augmenta devant le sourire moqueur de Gabriel, charmé par son expression.

— Je t'ai déjà dit de ne plus m'appeler comme ça !

— Je sais, mais j'aimerais bien que tu sois ma chérie.

— Tu peux toujours rêver ! Un truc aussi invraisemblable n'arrivera jamais ! Sois sûr de ça !

— Pourquoi ? Je ne te plais pas ? Et pourquoi es-tu toujours aussi agressive envers moi ? Tu luttas contre ton attirance pour moi, c'est ça ?

Annelou le fixa, écarquillant les yeux, consternée par son insolente assurance.

— Non, tu ne me plais pas du tout ! Et non, je n'ai absolument aucune attirance envers toi ! Je déteste les hypocrites et je suis très rancunière. Maintenant, si tu continues comme ça, tu finiras ce foutu texte tout seul !

— Ok, ma belle. De toute façon, tu n'es absolument pas mon genre, toi non plus. Tu es bien trop pimbêche pour être intéressante.

Annelou sentit ses joues s'empourprer et respira un bon coup pour ne pas se lever dans la seconde et lui mettre son poing sur la figure. Elle réussit à prendre sur elle et préféra l'ignorer le reste de la séance, consultant fréquemment l'heure sur son ordinateur, frustrée que le temps n'avance pas plus vite. Elle tapait frénétiquement, martelant les touches avec nervosité, les enfonçant dans le clavier comme elle aurait aimé enfoncer ses ongles dans le visage de Gabriel pour effacer son éternel sourire narquois. Et, tant qu'à faire, lui crever aussi les yeux pour ne plus sentir son regard appuyé fixé sur elle.

Enfin, la torture prit fin lorsque une heure fut complétée. Annelou se leva d'un bond, faisant sursauter Gabriel.

— Où vas-tu comme ça ?

— L'heure est terminée, déclara sèchement Annelou en ramassant ses affaires.

— Tu ne veux pas qu'on relise ce qu'on a écrit ?

— Non, c'est plus qu'assez pour aujourd'hui.

Gabriel se leva à son tour et atteignit la porte avant elle, lui barrant le chemin de la délivrance.

— Écoute, Annelou. Ce n'est pas plus drôle pour moi que pour toi, mais j'aimerais que tu fasses un effort pour ne pas faire de ces rencontres obligées un supplice plus douloureux qu'elles ne le sont déjà.

Annelou le toisa d'un air méprisant et asséna :

— Je fais ce que je peux ! Et crois-moi, ce n'est déjà pas facile, alors n'essaie pas de m'en demander plus, c'est au-dessus de mes forces. Laisse-moi passer maintenant, que je sorte d'ici avant de devenir folle !

Avec un sourire en coin, Gabriel fit un pas de côté et Annelou, furieuse, dut le frôler pour sortir. Elle claqua la porte bruyamment et s'éloigna à grand-pas, faisant claquer ses talons. Elle stoppa net en voyant Richard, accoté contre le mur, les bras croisés qui l'observait en souriant. Hors d'elle, elle aboya :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu nous espionnes ? !
Tu veux être bien sûr que ce crétin ait raison de ma patience ?

Richard se contenta de relever ses sourcils et Annelou, réalisant qu'elle était allée trop loin, s'excusa en s'éloignant, essayant d'endiguer les larmes qu'elle sentait perler à ses yeux. Une heure. Il avait suffi d'une heure pour la mettre à bout de nerfs. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle ne parvenait pas à se maîtriser plus que ça, avec lui. Pourtant, en temps normal, elle avait un contrôle absolu sur ses émotions. Mais il semblait que Gabriel détruisait tous ses barrages, la mettait à découvert et la rendait vulnérable. Et elle le détestait encore plus de lui ôter toutes ses défenses, patiemment érigées au fil des années.

Elle s'écroula dans son fauteuil, et, le regard dans le vide, mit un temps à se ressaisir. Un cognement léger à la porte la fit pivoter d'un mouvement vif. Gabriel s'avança d'un pas, déposa sur son bureau les feuilles qu'elle lui avait remises et qu'il avait corrigées. Il se pencha légèrement et dit d'une voix basse et chaude :

— Demain, à la même heure, ça te convient ?

Annelou lui lança un regard noir et se troubla une seconde devant la douceur du sien. Elle détourna les yeux et hocha la tête sans répondre.

Gabriel se redressa et, juste avant de sortir, annonça :

— Au fait, mon personnage s'appelle Michael. Michael Jackson.

Annelou pivota et lui lança un regard ambigu. Gabriel lui adressa un sourire enjôleur :

— Mes parents avaient beaucoup d'humour et du goût pour la bonne musique.

Quand il fut sorti, Annelou saisit les feuilles et relut le texte, souriant devant ce qu'il avait rajouté. Richard allait s'arracher les quelques cheveux qui lui restaient à essayer de trouver un sens à cette histoire loufoque et dépourvue de la moindre logique. Annelou eut un petit rire vengeur. *"Tant pis pour toi, Richard ! Ça t'apprendra à nous punir de la sorte !"*

Le reste de l'après-midi se passa dans une fébrile, mais discrète, recherche d'Annelou sur un personnage clé de la province, qu'elle soupçonnait avoir des accointances avec certains hommes à tout faire de la mafia. Les indiscretions dont elle avait eu écho, et qu'elle avait pu vérifier auprès

de sa source, l'avaient conduite dans une enquête qu'elle menait avec la plus grande prudence. Enquête qui l'avait amenée jusqu'aux agissements louches d'un homme important du parti Libéral, lequel pourrait être également impliqué dans une des plus grosses magouilles que le pays ait connu.

Comme à chaque fois qu'elle était sur une piste, Annelou sentait son cœur battre la chamade tout en étant, par ailleurs, d'un calme olympien et d'une efficacité redoutable. Elle réunit en quelques phrases courtes, qu'elle seule pouvait comprendre, l'essentiel des informations qu'elle avait pu recueillir, et les sauvegarda dans un dossier avec un mot de passe incassable. Elle travaillait toujours en solo et ne confiait jamais à personne le fruit de ses découvertes. Ce n'est qu'une fois son article rédigé que tout le monde apprenait ce qu'elle avait découvert et qu'elle dénonçait d'une plume intransigente, agrémentée de détails précis. Seul Richard avait l'exclusivité d'en savoir un peu plus avant tout le monde et uniquement parce qu'il l'avait exigé, dès le début, pour la protéger de ses agissements téméraires de tête brûlée.

Même si elle s'était assagie, Annelou avait toujours eu un tempérament frondeur – hormis avec les hommes – et elle semblait s'être donnée pour mission de rétablir la

justice dans ce monde. Richard la ramenait souvent sur terre avec ses remarques pertinentes, mais Annelou persistait et était convaincue que le peu qu'elle faisait provoquait tout de même des changements appréciables. Ce qui n'était pas faux. Cependant, elle en voulait toujours plus et Richard devait bien souvent la tenir en bride, la protégeant d'elle-même et des risques insensés qu'elle prenait parfois.

Pourtant, sur cette enquête-là, Annelou marchait sur des œufs, consciente que le moindre faux-pas pourrait mettre à plat tous ses efforts, en plus de lui faire courir inutilement un risque bien réel. Ces hommes-là étaient dangereux et ne reculaient devant rien et Annelou le savait. Aussi, c'est le cœur battant et la main légèrement tremblante qu'elle composa un numéro, laissa sonner deux coups, raccrocha et recommença.

Quand son interlocutrice décrocha, elle lui glissa quelques mots en espagnol et elle répondit, dans la même langue, les mots adéquats signifiant qu'elle pouvait parler librement.

— As-tu l'info que je t'ai demandée ?

— Oui. Il devrait se rendre au centre demain vers deux heures. Il doit le rencontrer dans la librairie, près du fleuriste.

— D'accord. Merci.

Et elle raccrocha, pensive, préparant un plan pour les approcher sans qu'ils ne se doutent de rien. Elle réalisa que la rencontre aurait lieu au moment où elle aurait dû "travailler" avec Gabriel. Elle se réjouit de ce contretemps et lui envoya un message pour lui signifier son empêchement.

"Tu me déçois, chérie. Moi, qui me faisais une joie de te revoir... Tu es déjà tannée de moi ?"

"Je l'ai été à la seconde où je t'ai vu. Mais on remet ça à après-demain, à la même heure, si ça te convient. En attendant, tu pourras toujours avancer le travail, ça sera toujours ça de gagné."

"Ok, *boss* ! Continue à me donner des ordres, j'adore ça... Je te servirai avec la même dévotion qu'un esclave aux pieds de sa Reine."

Annelou ne put s'empêcher de rire en lisant sa dernière phrase. Ce genre d'attitude était tellement à l'encontre de ce qu'il était vraiment ! Il pouvait être si drôle et si

charmant, quelquefois. *"Quel dommage qu'il ait dit et pensé tout ça sur moi"* se dit Annelou avec la familière pointe de tristesse remontant à la surface de son esprit. Elle se secoua, se morigénant d'être si stupidement fragile. Après tout, malgré tout son charme et son charisme, cet homme n'était qu'un ignoble hypocrite ! Un séducteur-né, c'était certain et elle, comme une idiote, entraînait dans son jeu, alors qu'il avait prononcé les pires mots qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir entendre.

En fait, non. Elle les avait déjà entendus ces mots, ou ce genre de jugements hâtifs, émis comme des condamnations sans appels. Quand elle était encore jeune étudiante à l'université, le seul fait de s'appeler Martinez provoquait des questionnements, des insinuations désobligeantes, des remarques aussi envieuses que dédaigneuses.

Tout ces rejets spontanés et ces mots cruels avaient profondément blessé Annelou et avaient façonné en elle ce besoin de prouver, à elle, à son père et au monde entier, qu'elle était capable d'être excellente dans son travail sans que rien ni personne n'interfère en sa faveur. Elle avait mené ce combat seule, surmontant tous les obstacles avec sa seule force et sa seule détermination farouche.

Annelou avait enduré les pires moqueries, les plus insidieuses allusions et s'en était défendue avec la dernière énergie. Puis, elle avait fini par cesser d'argumenter, la mort dans l'âme. Leurs jugements étaient déjà prononcés, de toute façon. Ils l'avaient déjà condamnée sans même entendre ce qu'elle avait à dire.

Pourtant, d'une certaine façon, elle les avait obligés à l'écouter le jour où elle avait écrit un article mordant et cinglant, relatant l'histoire d'une jeune femme fictive, qui voulait devenir actrice et dont le père était un metteur en scène de renommée mondiale. Faisant fi de toutes les insultes et ignobles sarcasmes dont elle avait été victime, elle avait fini par partir en Inde et était devenue la première actrice étrangère connaissant le plus grand succès national dans les films de Bollywood. Son succès, dû à son seul talent, avait fait taire les mauvaises langues et les propos méchants des envieux. Ce texte lui avait valu une note excellente et une mention particulière de la part de ses professeurs. Ainsi qu'un respect, un peu trop tardif, de la part des élèves. Mais pour Annelou, le mal était déjà fait et le pardon difficile à accorder.

Elle avait, cependant, eu de bonnes amies qui l'avaient soutenue durant ces années infernales. Quelquefois si dures à supporter qu'Annelou avait même envisagé de

changer de carrière. Pourtant, elle s'était accrochée, avait ravalé les mots qui brûlaient ses lèvres, les avaient laissé parler, avaient ignoré leurs cruels quolibets, et elle était parvenue tant bien que mal à terminer ses études. Elle était partie ensuite pour un long voyage, mettant le plus de distance possible entre elle et ce monde qu'elle n'était plus très sûre de vouloir intégrer. C'est en Amérique du Sud, où elle avait passé quatre mois, partie pour une mission spéciale et dangereuse, qu'elle avait réussi à reprendre confiance en l'humanité.

Pourtant, les séquelles étaient bien présentes et les douleurs ressenties toujours aussi vives. Si elle savait maintenant comment les gérer et passer outre quand elles surgissaient, les mots de Gabriel les avaient fait remonter d'un bloc et avaient provoqué en elle un raz de marée d'une souffrance intolérable.

Alors qu'elle aurait dû aller le voir, ce soir-là, lui mettre son poing dans la figure, avant de lui expliquer pourquoi il était complètement stupide de juger quelqu'un sans même le connaître, elle avait, comme pendant ses années d'étude, été trop bouleversée pour trouver la force de se défendre, trop déçue pour trouver une seule bonne raison d'avoir à le faire.

Elle se secoua pour empêcher ces sombres pensées de prendre le pas sur elle et se força à se concentrer sur la délicate tâche qui l'attendait le lendemain.

CHAPITRE 4

Trop nerveuse pour avaler quoique ce soit, Annelou n'avait été capable que de grignoter la moitié d'une pomme. L'heure approchait et elle sentait son cœur battre en rythme avec sa nervosité. Devant le miroir de son bureau, elle commença sa métamorphose. Vêtue d'un jean élimé et d'un pull difforme, elle était chaussée de rangers usés. Elle enroula autour de son cou une écharpe délavée et effilochée aux extrémités et plaça sur sa tête une perruque de longs cheveux blonds frisés qu'elle ébouriffa, leur donnant un naturel décoiffé. Elle plaça ensuite sur son nez de grosses lunettes aux verres très épais et saisit une besace au cuir usé qu'elle glissa sur son épaule, la portant en bandoulière. Elle s'assura que son petit magnétophone était bien caché, glissa une petite bague à son doigt, vérifia une dernière fois sa tenue et son allure et, satisfaite du résultat, sortit de son bureau.

Elle se heurta à Gabriel, qui venait lui apporter ce qu'il avait écrit dans la soirée, et celui-ci demeura un instant indécis, avant de sourire en reconnaissant Annelou.

— Où vas-tu, accourée comme ça ?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien, maugréa Annelou.

— Mission secrète ?

Comme Annelou ignora sa question, il poursuivit :

— En tout cas, ton déguisement est parfait ! Tu as l'air d'une inoffensive étudiante un peu tête en l'air et vraiment très myope.

Annelou lui adressa un sourire : c'était exactement le but qu'elle recherchait.

— Tant mieux ! On se verra demain.

Comme elle s'éloignait, Gabriel lança :

— Tu veux que je t'accompagne ?

Sans se retourner, Annelou lui répondit :

— Non. Je n'ai absolument besoin de personne.

— Ok. Mais sois prudente, Annelou.

Devant la douceur de sa voix, elle lui jeta un regard par-dessus son épaule, leva le bras en un signe d'adieu et s'éloigna sans un mot de plus.

Par mesure de prudence, elle délaissa son auto, beaucoup trop luxueuse pour son budget apparent et s'engouffra dans la première bouche de métro sur son chemin. Elle avait bien assez d'avance pour prendre ses

repères en toute sécurité. La librairie comportant deux entrées, elle se plaça judicieusement à un endroit lui donnant un accès visuel aux deux portes, sans avoir à tourner sa tête d'un côté ou de l'autre. Elle prit le premier livre lui tombant sous la main et fit semblant de s'absorber dans sa lecture, relevant de temps à autre, un œil discret vers les entrées.

L'attente lui parut interminable mais, enfin, sa patience fut récompensée, lorsqu'un premier homme entra, flâna un instant et, finalement, prit un livre, non loin d'Annelou. Celle-ci poursuivit un instant sa lecture tout en le gardant dans son champ de vision. La sommaire description donnée par sa source correspondait au physique de l'inconnu. Puis, elle referma le livre, le reposa et s'éloigna légèrement, lisant les titres offerts sur les rayons, saisissant, de temps à autre, un bouquin dont elle lisait le résumé, avant de le reposer.

Comme l'homme était resté à la même place, Annelou se rapprocha discrètement, consulta les rayonnages avec attention et, finalement, saisit un autre livre, dont elle commença la lecture avec intérêt, comme si elle avait enfin trouvé ce qu'elle cherchait. Enfin, un autre homme arriva et se dirigea lentement vers l'endroit où se trouvait le premier. Il portait des lunettes aux verres fumés et une

moustache, un costume impeccable et une tenue soignée. Il sembla légèrement familier à Annelou sans qu'elle parvienne pour autant à savoir avec certitude de qui il s'agissait. Il jeta des regards autour de lui et Annelou le sentit l'observer pendant quelques instants, jugeant son accoutrement. Elle tourna vivement la page qu'elle lisait et commença à lire la suite avidement, comme si elle était passionnée par le roman qu'elle tenait entre les mains. Malgré ses lunettes aux verres énormes, elle approchait exagérément le livre de ses yeux.

Son attitude inoffensive sembla rassurer l'homme car, sans plus s'occuper de sa présence, il échangea quelques mots avec l'autre. Discrètement, Annelou glissa la main dans son sac et enclencha l'enregistrement de son magnétophone. Elle pesta intérieurement car la conversation des hommes était à peine audible. Le plus doucement possible, elle fit quelques pas de côté pour se rapprocher d'eux. Elle savait que si elle ne pouvait avoir une meilleure audition, il lui faudrait jouer le tout pour le tout et tenter de glisser dans la poche du costume de l'un des deux, le minuscule micro dissimulé dans la petite bague de pacotille qu'elle avait retirée de son doigt et tenait dans sa main.

Les deux hommes continuant à échanger sur le même ton, Annelou décida qu'il était temps d'agir. Tenant toujours le livre presque collé sur ses yeux, elle marcha vers eux d'un pas lent, absorbée par sa lecture. Elle buta dans le dos de l'un des hommes et laissa échapper son livre avec un cri de surprise. Avant que l'homme, agacé, ne se retourne d'un mouvement vif, Annelou avait eu le temps de glisser la bague dans sa poche et s'accroupissait déjà pour récupérer le livre, rougissante de sa maladresse. L'autre homme qui l'avait vue arriver droit sur son compagnon, eut un sourire bienveillant.

— Eh bien, jeune fille, il faut regarder où tu vas !

— Je suis désolée, bredouilla Annelou d'une petite voix, en rougissant de plus belle. Elle récupéra son livre prestement, leur jeta un regard timide et confus et se hâta de s'éloigner. Elle eut le temps d'entendre celui qu'elle avait bousculé, maugréer :

— C'est bien la peine d'avoir des verres aussi gros si elle voit pas plus que ça !

— Ouais... pauvre fille... Bon, on en était où ?

Et tandis qu'Annelou se dirigeait vers la caisse, le cœur battant à tout rompre, heureuse d'avoir réussi son plan, les deux hommes reprirent leur conversation. Annelou paya le

livre et sortit de la librairie. Une fois hors de vue, elle plaça dans ses oreilles les minuscules écouteurs et put entendre, distinctement cette fois, les propos des deux hommes. Elle frémit en reconnaissant clairement la voix de l'un d'eux.

— Non, non ! Peu importe comment ça se passe, mais on doit l'empêcher de se présenter aux prochaines élections. Si jamais il passe, on est foutu ! Ce n'est même pas une option. C'est juste non !

— Je suis d'accord avec toi. Mais tu ne suggères quand-même pas...

— Peu importe le moyen, je t'ai dit. Assure-toi qu'il ne puisse pas se présenter, c'est tout. Il est pratiquement assuré d'avoir la majorité. Il suffira de très peu pour que ce soit lui qui soit élu. Il faut que sa campagne avorte avant même de commencer.

— Je comprends tes craintes, mais quand-même, ce n'est pas un quelconque quidam. Quoiqu'il arrive, ça fera du bruit. Tu risques d'être exposé.

— Aucun problème avec ça, je sais comment je vais m'y prendre pour être hors de tout soupçon. Mais il faut agir vite. Dans quelques mois, tout sera déjà mis en branle et il sera inatteignable. C'est maintenant qu'il faut agir. Tu

ne veux quand-même pas voir le contrat avec la Chine nous filer sous le nez, non ?

— Bien sûr que non ! Pas plus que toi !

— Alors, arrange-toi pour que ça n'arrive pas. Bon, il est temps de se séparer, avant d'attirer l'attention. Je vais acheter un magazine. Sors d'ici dix minutes après moi. Pas avant.

L'homme qui portait le micro s'éloigna dans la rangée des magazines et l'autre prit la direction opposée, vers les livres scientifiques.

Annelou entra dans la boutique du fleuriste, adressa un sourire à la préposée, occupée avec un client et, se camouflant derrière un bananier aux larges feuilles, guetta le passage du premier homme. Au bout d'un instant, elle le vit sortir de la librairie, un magazine roulé dans sa main, et se diriger d'un pas hâtif vers la sortie. Elle réalisa que malgré ses lunettes aux verres fumés et sa moustache, elle aurait pu le reconnaître à sa démarche familière. L'homme éternua deux fois et porta la main à sa poche, probablement pour y chercher un mouchoir. Annelou se figea en le voyant s'immobiliser et se tassa derrière les larges feuilles, tandis que l'homme sortait de sa poche la petite bague, qu'il examina un instant en fronçant les

sourcils. Il jeta un regard alentour puis haussa les épaules et fit demi-tour vers une poubelle dans laquelle il jeta la bague. Il éternua de nouveau et cette fois, fouillant dans l'autre poche, sortit un mouchoir dont il se servit avant de le jeter à son tour. Il pivota et sortit pour de bon. Annelou poussa un soupir de soulagement et sursauta violemment lorsqu'elle entendit, tout près d'elle :

— Est-ce que je peux vous aider ?

Elle sourit à la préposée et lui demanda quel était le prix du bananier. Elle fit une petite grimace navrée à la jeune femme et dit d'une voix douce :

— Ce n'est pas encore dans mon budget, pour l'instant. C'est dommage, il est très beau. Mais je reviendrai bientôt. Merci beaucoup !

Elle se hâta vers les toilettes publiques, avant que l'autre homme ne soit sorti de la librairie. Une fois à l'abri des regards, elle sortit de sa besace un sac d'un magasin de mode, y plaça sa perruque et ses lunettes, enleva son chandail sous lequel elle portait une blouse de satin, se débarrassa de son jean et de ses rangiers pour enfiler une jupe et une paire de ballerines. Enfin, elle retira de sa besace un petit sac à main et camoufla le vieux sac de cuir avec le reste. Elle réajusta sa coiffure et chaussa des

lunettes de soleil. S'assurant que la voie était libre, elle sortit du centre commercial d'un pas léger et héla un taxi qui la ramena à l'édifice du journal.

Sur le chemin du retour, l'esprit en ébullition, elle essayait de trouver un sens aux propos qu'elle avait entendus. Une chose était certaine : quelqu'un était en danger immédiat. Était-ce le candidat de l'opposition ? Pour Annelou, cela ne faisait aucun doute. Son devoir serait de le mettre en garde le plus vite possible et, bien sûr, auparavant d'en parler à Richard.

Cependant, avant tout, elle voulait tâcher d'en apprendre plus sur ce contrat avec la Chine auquel les deux hommes semblaient tenir. Annelou n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir. Aucune rumeur, pas la moindre, aucun soupçon d'un quelconque mouvement dans un quelconque secteur du marché, n'étaient venus jusqu'à ses oreilles, pourtant aux aguets en permanence.

Si elle connaissait très bien l'un des hommes, l'autre lui était totalement inconnu. Il devait donc s'agir d'un subordonné assez éloigné dans la hiérarchie. Profitant que le taxi était ralenti par les embouteillages, elle lança une première recherche avec son téléphone. Comme à chaque fois qu'elle était sur une piste, elle sentait l'excitation la gagner, augmentant au fur et à mesure des liens sur

lesquels elle cliquait et qui l'amenaient à faire de nouvelles découvertes. Ce fut, encore une fois, sur les réseaux sociaux qu'elle en apprit le plus. Annelou était sidérée de voir à quel point la plupart des gens parlait librement, comme s'ils avaient été seuls dans un salon, et donnaient un accès facile à leurs photos, vidéos et autres informations très personnelles. Elle n'arrivait pas à comprendre comment les gens pouvaient être si insouciantes mais, en cet instant, elle s'en réjouissait car elle venait de découvrir une photo de l'homme qu'elle recherchait.

Celui-ci avait fait partie du service de comptabilité de l'équipe qui avait soutenue Steven Shone, le chef du parti Libéral, actuellement au pouvoir. Même si l'homme – dénommé Eroll Cloutier – avait un poste important au moment où Shone avait été élu, étrangement, il avait donné sa démission peu après et semblait s'être évanoui dans la nature. Seul le lien d'un ami proche, qui était resté en poste dans ce même service, avait permis à Annelou de reconnaître l'homme, en publiant une photo des deux hommes, prise lors d'une soirée, où ils semblaient assez éméchés.

Le chauffeur s'éclaircit la voix pour la deuxième fois et jeta un regard amusé à sa cliente, en répétant :

— Madame ? À moins que vous n'ayez changé d'idée de destination, nous sommes arrivés.

Annelou redressa la tête vivement et bredouilla, confuse.

— Ah, d'accord. Merci ! Combien je vous dois ?

— 8\$, Madame.

Annelou lui tendit un billet de 10\$, ramassa ses affaires, le salua et disparut dans l'édifice. Elle fonça directement à son bureau, s'y enferma et poursuivit ses recherches, jusqu'à une heure avancée. Richard la fit sursauter en cognant à sa porte avant de la pousser et d'entrer.

— Tu as du nouveau ?

— Trop tôt pour en parler, Richard.

— Quand tu travailles aussi tard et, en plus, en oubliant d'allumer ta lumière, en général, c'est que tu es sur un gros coup. Tu te souviens de ce que je t'ai déjà dit à ce propos, n'est-ce pas ?

— Oui, Richard, je sais et je t'en parlerai très bientôt, promis.

— Bien. Rentre chez toi, maintenant. Et, à propos, tout se passe bien avec Gabriel ?

— Je ne lui ai pas encore crevé les yeux, si c'est ce que tu veux savoir, mais ça ne tardera pas, ne t'en fais pas. Tu auras bientôt deux journalistes éclopés et totalement hors service.

Richard éclata de rire et répéta tendrement :

— Rentre chez toi maintenant, Annou. Tout le monde est déjà parti.

Annelou pivota sur son fauteuil et lui adressa un sourire, avant de s'étirer et de se redresser. Elle réalisa avec surprise qu'au dehors, la nuit était tombée. Il était temps de rentrer, effectivement.

Une fois chez elle, elle prit un bain, se forçant à penser à autre chose qu'à cette affaire qu'elle avait soulevée et qui la mettait dans un état d'excitation fébrile. Elle réchauffa un bout de pizza, n'ayant aucune envie de cuisiner tout en écoutant distraitemment une station de jazz.

Avant de se mettre au lit, elle consulta ses messages et fut surprise d'en trouver un de Gabriel.

"J'espère que tout s'est bien passé dans ton enquête. On se voit demain à 14 heures. Bonne soirée."

Elle hésita à lui répondre et renonça, bien qu'elle se sentit émue, au moins pour un instant, de cette délicate attention. Après coup, en y réfléchissant, elle en vint à l'amère conclusion qu'il ne cherchait peut-être qu'à se placer ailleurs, et mieux, en se servant d'elle comme intermédiaire auprès de son prospère et richissime père. Après ce qu'il avait dit sur elle, elle ne pouvait voir d'autres raisons, qu'un intérêt masqué et inavoué, aux manières parfois douces de Gabriel.

Elle chassa ces tristes pensées et se concentra sur un plan à élaborer pour mener au mieux son enquête, sans éveiller le moindre soupçon, tout en y mettant la rapidité nécessaire pour protéger à temps la vie de Jacques Pilon, le candidat de l'opposition, grand favori annoncé des prochaines élections.

CHAPITRE 5

Dès son réveil, Annelou fut sur le pied de guerre, consciente de l'état d'urgence dans lequel elle se trouvait. Elle poursuivit ses recherches tout en buvant du café. Mais celles-ci restaient infructueuses et la frustraient énormément, lui donnant l'impression de tourner en rond et de perdre un temps précieux. La vie d'un homme était en jeu et cette pensée omniprésente à son esprit lui occasionnait un stress qui nuisait à son efficacité. Or, Eroll Cloutier demeurait introuvable et Annelou voulait à tout prix découvrir quel rôle il jouait – apparemment dans l'ombre – auprès de Shone. Une enquête approfondie aurait été nécessaire mais serait également beaucoup trop longue pour le peu de temps qu'elle avait devant elle.

Elle bifurqua et orienta ses recherches sur le marché économique, tentant de déceler la moindre bribe d'information intéressante parmi les annonces officielles ou officieuses. Si un contrat avec la Chine devait être signé par le gouvernement, cela impliquait forcément quelque chose de gros. Pourtant, absolument rien ne transparaissait, nulle part. Ce qui attisait vivement la curiosité d'Annelou, persuadée d'avoir levé un énorme lièvre. Elle étudia consciencieusement l'historique des cours en bourse des plus grosses compagnies chinoises. Si,

pour le commun des mortels, ces graphiques changeants n'avaient rien d'aisément compréhensible au premier abord, pour Annelou, ils dévoilaient les tendances de l'économie, permettaient d'anticiper les risques, aidaient à prendre des meilleures décisions pour assurer un bon investissement. C'était son père qui l'avait initiée, dès son adolescence, aux complexités des marchés boursiers.

Cet apprentissage et ces connaissances avaient permis à Annelou, lors d'une enquête, de mettre à jour un important, et non moins fructueux, délit d'initiés. Les protagonistes avaient été arrêtés et jetés en prison. Annelou savait qu'elle était haïe par plusieurs, dans différentes sphères, mais comme – dès le premier article qu'elle avait publié – elle avait toujours utilisé un pseudonyme pour la signature de ses écrits, elle s'était également assurée que personne ne pouvait faire le lien avec elle et ainsi, pouvoir continuer à agir aussi librement que possible. Elle poursuivit son investigation sans rien noter de particulier et dirigea ensuite ses recherches sur les grosses compagnies minières. Elle s'interrompit juste le temps d'avaler un rapide petit-déjeuner et reprit ses analyses méticuleuses.

Concentrée sur sa tâche, elle sursauta en entendant la sonnerie de son téléphone et réalisa qu'elle aurait dû être au bureau depuis deux bonnes heures, déjà.

— Annou, tout va bien ? s'inquiéta Richard.

— Oui, oui, ne t'en fais pas. J'étais juste concentrée sur une recherche et je n'ai pas vu l'heure.

— Prends ton temps. Je t'appelle pour te dire que j'ai envoyé Gabriel à Toronto. Un forcené vient de faire sauter un autobus.

— Oh non ! s'exclama Annelou, tout en allumant sa télévision.

— Malheureusement, oui. Il y a au moins trente morts et des dizaines de blessés. Je ne sais pas quand vous deviez vous rencontrer mais il est possible qu'il ne soit pas de retour de la journée ou alors très tard.

— Ok. j'arrive bientôt.

— D'accord. À plus tard.

Tout en se préparant, elle écoutait les informations concernant l'horrible attentat et secouait tristement la tête. Quand donc s'arrêterait cette folie humaine ? Qu'espéraient donc les monstres qui commandaient de tels actes ? Faire pression sur les gouvernements ?

Maintenir les peuples sous le joug de la terreur ? La seule chose qu'ils réussissaient à obtenir était une haine et une colère accrues de toutes les populations envers ces bourreaux terroristes, victimes innocentes de leur folie meurtrière.

Arrivée au journal, Annelou passa saluer Richard et se remit à ses recherches. Elle axait ces dernières sur les plus grosses entreprises, plus susceptibles de changements et de mouvements de marchés, que les plus petites. Les compagnies minières ne lui avaient rien apporté de tangible et Annelou sentait l'impatience la gagner. Cela faisait des heures qu'elle cherchait le moindre indice sans rien trouver. Elle orienta ses recherches vers les énergies fossiles, commençant par les plus importantes compagnies pétrolières, sans plus de succès.

Alors qu'elle passait rapidement sur les titres, un attira son attention par un bond spectaculaire qu'il avait fait récemment. Elle cliqua sur son symbole et fit apparaître l'historique de la compagnie. Petite entreprise sans grande envergure, elle trahissait cependant une croissance faible mais régulière. Annelou sentit l'exaltation la gagner. Tel un chasseur aux aguets, elle suivit les traces laissées par sa proie. Patiemment, elle remonta dans les archives jusqu'à

avoir une connaissance parfaite et complète de l'entreprise.

La voix de Julie l'interrompt :

— Toc, toc ! Je peux entrer ?

— Oui, bien sûr, répondit Annelou sans lâcher son écran des yeux.

Julie y jeta un regard en contournant son bureau pour s'asseoir face à elle.

— Je n'arriverai jamais à comprendre ton intérêt pour ce genre de truc ! La bourse me paraît aussi indigeste qu'un homme impuissant !

Annelou ricana et leva enfin les yeux vers son amie.

— Tu te trompes ! C'est bien plus passionnant que n'importe quel homme sur terre, impuissant ou pas. Que fais-tu là ?

Julie écarta ses mains et sourit.

— Tous mes dossiers sont en suspens et je n'ai rien à faire. Je me suis dit qu'on pourrait aller faire un tour, si tu étais libre.

— Chez Sue ? Voir le beau Gino ? ironisa Annelou en souriant.

— Non. Celui-là est aussi compliqué à comprendre pour moi que tes marchés boursiers.

— Oh... s'est-il passé quelque chose ?

— Absolument rien, justement ! On n'arrive pas à trouver un moment où nos horaires concordent.

— Mais Julie, ça fait à peine deux jours que tu l'as rencontré.

— Oui, je sais bien, mais justement, on aurait déjà dû se revoir. Peut-être que je ne lui plais pas, après tout.

— Où vas-tu chercher des idioties pareilles ? Bien sûr que tu lui plais ! Il ne t'a pas quittée des yeux tout le temps qu'on était là.

— Peut-être qu'il fait ça avec toutes les femmes ?

Annelou dévisagea son amie un instant avant de demander doucement :

— Tu m'as l'air bien désabusée, tout d'un coup. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Julie balaya l'air de sa main et répondit d'une voix où pointait un peu de tristesse.

— Oh, je ne sais pas. Il y a des jours, comme ça, où je me sens vieille et je n'aime pas ça.

Annelou sauvegarda sa recherche dans un dossier et se redressa :

— Ok, on va faire un tour. Je n'ai rien mangé et je commence à avoir faim. Mais pas plus qu'une demi-heure car j'ai du travail. Ça te va ?

— Parfait ! s'écria Julie, en retrouvant son sourire.

Elles s'arrêtèrent à un kiosque et Annelou prit un sandwich. Julie se contenta d'une boisson gazeuse et elles se rendirent au parc tout proche de l'édifice. Et, tandis qu'elle se restaurait, Annelou prêta une oreille compatissante aux déboires de son amie avec son beau Gino.

— J'aurais peut-être pu le voir samedi mais, au moment où j'allais accepter, je me suis souvenue d'avoir promis à une amie de l'accompagner pour une manifestation, alors...

— Une manifestation à propos de quoi ?

— Oh, contre leur saloperie de gaz de schiste. Il veulent faire passer un pipeline dans la Vallée du Saint-Laurent. Sur des kilomètres, tu te rends compte ? Ils l'avaient bien caché, leur projet, ces ordures ! Mais l'association les a démasqués. Ils ne le savent pas encore mais ils vont avoir toute une surprise quand ils verront

combien de milliers de personnes se sont mobilisées pour les dénoncer !

— C'est quelle compagnie, tu le sais ?

— Je ne suis pas sûre... je crois que c'est un consortium qui s'est formé récemment. Ça t'intéresse ? Tu veux monter aux barricades avec nous ?

— Peut-être, si j'ai le temps, répondit Annelou, songeuse. *"Un consortium qui s'est formé récemment..., voilà qui est intéressant..."* Julie, peux-tu faire une chose pour moi ?

— Tu sais bien que oui, Annou ! Dis-moi quoi ?

— Demande à ton association de quel consortium il s'agit. Ça me fera gagner un temps précieux.

— Tu travailles sur un dossier lié au gaz de schiste ?

— Je ne sais pas encore, c'est possible.

Julie se mit à rire et secoua la tête.

— Toi et tes manies d'agent secret ! Je vais t'appeler Annou 007, tiens !

— 008. 007, c'est déjà pris.

Annelou se releva.

— J'aurais bien aimé passer plus de temps avec toi, mais il faut que j'y aille. On se reprendra la prochaine fois.

— Bien sûr ! Je vais appeler l'association et je te reviens aussitôt que j'ai l'info.

— Merci, tu es un amour !

— Je sais, mais va donc dire ça au beau Gino !

Annelou éclata de rire et embrassa son amie.

— Laisse donc faire les choses au lieu de sans cesse vouloir les provoquer. Tu pourrais avoir de belles surprises. Tu sais ce qu'on dit : *"Il ne sert à rien de tirer sur un brin d'herbe pour le faire pousser."*

— Je te parie que c'est Bouddha qui a dit ça.

— Je ne sais pas, mais quelqu'un d'éveillé en tout cas. Bon, je file, bye ma chérie.

Quand Julie la rappela, une heure plus tard, Annelou la remercia chaleureusement mais elle avait déjà trouvé par elle-même, en investiguant sur la petite entreprise qui avait attiré son attention. La piste était la bonne, Annelou en était de plus en plus persuadée. Son instinct de chasseuse lui soufflait qu'elle était sur la bonne voie pour

attraper un gros gibier. Cette petite compagnie, sans grande envergure, semblait avoir attiré l'attention du gouvernement, qui lui avait accordé une subvention conséquente pour poursuivre l'exploration du sous-sol qu'elle avait entamée à ses frais. Ce qui mit la puce à l'oreille d'Annelou c'est que, contrairement aux procédures habituelles, les descriptions des activités à venir et les motifs d'acceptation de la subvention gouvernementale, restaient vagues et imprécises. La compagnie avait semblé grossir au fil des derniers mois en se liant et fusionnant avec d'autres compagnies de moindre envergure, œuvrant dans le même domaine d'extraction et de transformation des énergies fossiles. Elle avait ainsi pris une expansion considérable. Pourtant, rien dans les résultats de ses explorations ne justifiait le bond faramineux dont avait bénéficié la cote de son action à la bourse. Rien dans les sous-sols ne semblait avoir été découvert qui puisse justifier cette hausse. Rien n'avait été divulgué concernant un possible gisement. Rien n'était mentionné sur le bilan des forages qui duraient depuis des mois.

Pourtant, le gouvernement avait déjà attribué une généreuse subvention et l'indice boursier avait grimpé en flèche. La seule conclusion à laquelle pouvait parvenir Annelou, c'est que rien n'était dissimulé au hasard. Tout se déroulait sous le couvert du silence pour une bonne raison.

Laquelle ? C'est ce qui lui restait à découvrir bien qu'elle en ait déjà une vague idée. Les propos de Julie lui revenaient en mémoire. S'il s'agissait d'une activité d'extraction et de transformation de gaz de schiste, alors il était certain que ce projet sèmerait la controverse dès que le public en serait informé. Et si tout était si minutieusement caché, c'est parce que le gouvernement savait très bien que la population se souleverait et refuserait catégoriquement l'exploitation d'une matière aussi dangereuse.

Annelou décida de jouer le tout pour le tout. Elle communiqua avec l'adjointe administrative du directeur de la compagnie. Prenant une petite voix affolée, elle demanda d'un ton suppliant :

— Bonjour Madame. Voilà, je suis bien embarrassée. Mon patron m'a demandé de confirmer un rendez-vous qui était prévu avec le vôtre. Malheureusement, rien n'est inscrit à son agenda. Je suis nouvelle, vous comprenez, et je ne voudrais pas me faire taper sur les doigts. Pourriez-vous m'aider en me disant quel jour ils avaient rendez-vous ?

— Bien sûr. Vous appelez du bureau de Monsieur Shone, c'est bien ça ?

— Oui, Madame.

— Voyons... Ah, voilà ! Effectivement, Monsieur Shone doit rencontrer Monsieur Lacombe la semaine prochaine. Mardi le 15 à 11 heures. C'est confirmé, donc.

— Oh, merci infiniment, Madame ! Je vous suis extrêmement reconnaissante de me tirer cette épine du pied. Merci beaucoup !

— Ce n'est rien, voyons. Entre secrétaires, il faut bien se soutenir. Au revoir, Madame.

Annelou eut un petit rire ravi en raccrochant. Comme Richard le lui avait souvent répété, elle aurait pu être une excellente comédienne, avec ce don naturel qu'elle avait de changer de personnage. En pensant à Richard, Annelou se dit qu'il était temps de l'informer.

Elle l'appela, s'assura qu'il était seul et avait du temps à lui accorder et le rejoignit dans son bureau. Richard l'écouta patiemment, tapotant nerveusement son bureau du bout de ses doigts. Quand elle eut terminé, il resta un moment silencieux, l'observant, les sourcils froncés, le regard sévère derrière ses lunettes.

— Annou, comme d'habitude, tu as fait un excellent travail. Cependant, tu sais que je n'apprécie pas du tout

que tu prennes ce genre de risque. Et surtout, seule, et sans m'en informer avant. J'ai bien envie de te retirer cette affaire sur le champ !

— Quoi ? ! Alors que c'est moi qui te l'apporte sur un plateau ! Ne me dis pas que tu es sérieux !

— Je le suis. Parce que, comme à ton habitude, tu prends toujours trop de risques. Annou... Annou... quand donc comprendras-tu qu'il y a des enquêtes où il faut travailler en équipe ? Tu m'aurais informé de tes soupçons et je t'aurais assignée quelqu'un immédiatement.

— Eh bien, assigne-moi quelqu'un si tu veux, mais il est hors de question que tu me retires ce dossier ! Bon, et pour Pilon, on fait quoi ?

— Je m'en occupe. Je connais son conseiller. Il m'arrangera un rendez-vous avec lui. Par contre, sans preuve tangible, je vais avoir du mal à le convaincre que sa vie est en danger.

— Qui te dit que je n'ai pas de preuve ? susurra Annelou d'un air malicieux. J'ai enregistré leur conversation. Je ne suis pas une débutante, malgré ce que tu sembles croire.

Le visage de Richard s'éclaira d'un grand sourire.

— Tu te trompes lourdement, Annou. Même à tes débuts, je ne t'ai jamais considérée comme une débutante. Bon, file maintenant. Je vais appeler Pilon.

Alors qu'Annelou atteignait la porte, Richard ajouta :

— Félicitations, Annou ! C'est du beau boulot. Continue en toute discrétion. Il ne faut surtout rien ébruiter maintenant.

Annelou le fusilla du regard et lança d'un ton acerbe, avant de quitter le bureau de son patron.

— Tu me prends pour qui, franchement ? !

Elle retourna à son bureau et commença à rédiger son article. Il ne serait publié que lorsqu'Annelou aurait suffisamment colligé de preuves irréfutables de ses allégations, mais celle-ci savait déjà qu'il aurait l'effet d'une bombe lors de sa publication. Annelou s'en réjouissait : une des raisons pour laquelle, elle avait choisi d'exercer ce métier, était avant tout pour dénoncer ce genre de magouilles qui lui levaient le cœur.

Selon toute évidence, ce fameux contrat avec la Chine devait avoir un lien avec le gaz de schiste. Et si ce lien consistait en une exportation de cette matière dangereuse vers l'Asie, alors il était certain que le soulèvement serait

général. D'où la volonté du gouvernement actuel d'agir sans bruit et en douce. D'où sa volonté également de refuser de voir arriver l'opposition au pouvoir, lors des prochaines élections.

Jacques Pilon avait clairement fait part de son opinion sur la dangerosité de ces énergies fossiles et sa volonté d'en interdire toute production, préférant de loin orienter les recherches sur les énergies renouvelables et fournir les capitaux, aux entreprises concernées, en conséquence. En raison de ces arguments, l'opinion de la population penchait fortement en sa faveur et les élections à venir lui étaient hautement favorables, ne laissant présager aucun doute ni aucune surprise sur leurs résultats.

Annelou écrivit son article de mots tranchants et acérés, aiguisée qu'elle l'était par la colère dans laquelle la mettaient ces actes sournois et ignobles. Elle le termina, le relut, ajouta quelques piques bien senties et le sauvegarda, dans l'attente de le compléter lorsque son enquête serait terminée.

Elle jugea ensuite qu'elle en avait assez fait pour la journée et se prépara à partir.

Une fois rendue chez elle, elle savoura quelques instants de repos en écoutant de la musique et en dégustant

un verre de porto. Un petit son familier, lui annonçant l'arrivée d'un nouveau message, lui tira un soupir. Elle fronça les sourcils en voyant qu'il émanait de Gabriel.

Il ne disait rien mais joignait seulement l'article qu'il avait envoyé au rédacteur en chef quelques heures plus tôt et qui serait publié dès le lendemain. Annelou cliqua sur le lien et toute sa sérénité s'envola, en lisant les mots de Gabriel.

Extrêmement touchant, son article relatait l'histoire de la vie simple d'une famille ordinaire dont trois des membres avaient été décimés par l'horrible attentat et dont un quatrième, un bébé de quinze mois, luttait toujours, aux services des soins intensifs, entre la vie et la mort.

Comme tous les matins, le couple et ses deux enfants, avaient pris l'autobus, au même endroit, à la même heure, pour se rendre à la garderie où ils déposaient leurs petits, avant de se rendre à l'usine où ils travaillaient tous les deux, lui comme technicien, elle comme secrétaire. Par une méchante ironie du sort, le syndicat de l'usine avait déclenché, la veille au soir, la grève dont il menaçait la direction depuis plusieurs semaines. Tous les employés avaient été avertis par un message texte sur leur téléphone cellulaire.

Tous, sauf eux. Pour la simple raison qu'aucun d'eux ne possédait ce genre de téléphone, se contentant d'une simple ligne téléphonique basique, préférant mettre de côté le peu d'argent qu'ils parvenaient à épargner dans l'espoir, un jour, de pouvoir acheter une maison. C'était pour ce même projet et pour cette même raison qu'ils se déplaçaient en autobus, plutôt qu'en voiture. Personne n'avait pensé à les appeler, chacun étant persuadé qu'ils avaient été informés de ne pas se rendre à l'usine le lendemain, où alors de s'y rendre plus tard pour soutenir les grévistes, s'ils le souhaitaient.

Gabriel concluait son article par ces mots :

"Quand il s'agit de la mort, notre destin est-il écrit d'avance, comme certains se plaisent à le croire ? Était-il écrit, quelque part, dans un grand livre mystérieux, tenu à jour par un scribe cynique, que cette petite famille tranquille finirait ses jours de cette si cruelle et si odieuse façon ? Qui donnera des réponses au petit Léo – pour l'instant retenu à la vie par un tube d'oxygène – lorsqu'il posera des questions au sujet de la disparition de ses parents et de sa grande sœur, à peine âgée de trois ans ? Qui trouvera jamais un seul motif tant soit peu rationnel, à défaut d'être raisonnable, à l'horreur qui s'est déroulée aujourd'hui ? Personne, car il n'y en a aucun. Il ne peut y

en avoir aucun. La famille Lambton n'aura jamais la petite maison dont elle rêvait. La petite Sarah ne connaîtra plus jamais l'émerveillement d'un nouveau Noël. S'il survit, le petit Léo grandira sans jamais avoir vraiment connu ses parents. En me penchant sur son petit lit d'hôpital, en voyant son petit visage aux joues rondes, en regardant sa petite main que tient sa grand-mère effondrée en sanglots, je ne peux pas m'empêcher de vouloir hurler aux monstres qui ont fait ça : Que vous a-t-il fait, à vous, cet enfant, ce tout petit, pour que vous lui infligiez une telle souffrance ? Pourquoi ? Et aucune réponse ne vient. Aucune ne viendra jamais.

Je caresse une dernière fois le front du bébé. Je serre dans mes bras, une dernière fois, sa grand-mère bouleversée de chagrin et je quitte l'hôpital d'un pas lourd et le cœur gros. Des jours comme ça, je me fais horreur de faire partie de l'espèce humaine."

Annelou essuya les larmes coulant sur ses joues, regarda de nouveau la photo du bébé qui accompagnait l'article et écrivit un message à Gabriel.

"Ton article m'a touchée et me touche profondément. Mais... pourquoi me l'avoir envoyé ?"

La réponse de Gabriel lui parvint quelques minutes plus tard.

"Je ne sais pas. J'avais envie de partager ce que j'ai vécu aujourd'hui avec toi."

Cette simple réponse émut Annelou bien plus qu'elle ne l'aurait souhaité. Cependant, elle n'y ajouta rien, se rappelant avec amertume que les intentions de Gabriel à son égard étaient surtout intéressées par ses hautes relations avec le milieu de la presse.

Un nouveau message entra quelques minutes plus tard.

"On se voit demain, pour le texte de Richard."

"Tout dépendra des aléas du dossier sur lequel je travaille. Sinon, oui à deux heures demain, si ça te va. Bonne nuit."

"Ça me va. Bonne nuit, ma belle. Merci d'avoir partagé ce moment avec moi."

CHAPITRE 6

À peine eut-elle franchi le seuil de l'édifice que Richard, qui l'attendait de pied ferme, lui demanda de le suivre dans son bureau. Annelou eut un mouvement de surprise en reconnaissant le conseiller de Jacques Pilon, accompagné de deux hommes, présentés à Annelou comme des enquêteurs de la Sûreté du Québec.

— Messieurs, veuillez vous asseoir, dit aimablement Richard en les dirigeant vers les fauteuils entourant une table basse, qu'il dénommait son petit salon.

Une fois tout le monde installé, il poursuivit :

— Je vous présente Annelou Martinez, une de mes meilleures journalistes, en qui je place toute ma confiance. Annelou, veux-tu raconter à ces messieurs la conversation que tu as surprise avant-hier ?

— Bien sûr, Richard.

S'adressant aux trois hommes, et principalement au conseiller, elle relata dans le détail ce qu'elle avait vu et entendu le jour où elle s'était rendue à la librairie. Les policiers lui posèrent ensuite quelques questions, auxquelles elle répondit avec précision.

— Annou, peux-tu aller nous chercher l'enregistrement de cette conversation ?

Sans répondre, Annelou sortit de son sac un petit Ipod trafiqué, qu'elle plaça au centre de la table, enclenchant la conversation enregistrée, mettant le son au maximum.

Les hommes écoutèrent attentivement la conversation et le conseiller leva un regard effaré vers Richard. Il se redressa brusquement, dès la fin de l'enregistrement.

— Il faut absolument que j'informe Jacques de ces menaces !

Richard posa une main rassurante sur son épaule.

— Je comprends ta panique, Simon, mais crois-moi et suis mes conseils. Premièrement, oui, tu vas informer Monsieur Pilon des menaces qui pèsent sur lui. Mais il ne faut en aucun cas les ébruiter. Attends, laisse-moi finir, poursuivit Richard alors que Simon, offusqué, allait protester. Je suis certain que Monsieur Pilon approuvera ma suggestion. Avant tout, sois sûr que sa sécurité sera assurée en tout temps et que rien ne lui arrivera. Il sera placé sous haute surveillance. Mais une surveillance extrêmement discrète.

De sa main posée sur son épaule, il força doucement le conseiller à se rasseoir et poursuivit :

— Pour faire tomber Shone, il nous faut le maximum de preuves, tu le sais comme moi. Si l'affaire est ébruïtée trop tôt, non seulement Shone pourra nier y avoir un quelconque rapport, mais en plus, il aura tout le temps pour camoufler ses magouilles. En lui laissant croire que personne ne sait rien, ni ne se doute de rien, il va suivre son plan et nous donner de bonnes raisons de l'inculper. Et crois-moi, il aura à se justifier de pas mal de choses, une fois rendu devant la justice. Pilon a de la famille en France, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact, confirma le conseiller.

— Très bien. Il n'a qu'à faire une annonce officielle – que nous ébruïterons fortement, bien sûr – à l'effet qu'il doive se rendre dans ce pays, pour une raison familiale, que nous déterminerons plus tard, tout en rassurant ses électeurs sur son retour à temps pour le déclenchement de la campagne électorale.

Simon prit le temps de la réflexion et approuva la ligne directrice de son ami en qui il avait la plus grande confiance.

— D'accord, décréta-t-il avec conviction. Je vais informer Jacques de ce qui se trame et le convaincre de suivre ton plan. Par contre, je veux être assuré qu'il ne lui arrivera rien.

Avant que Richard n'ait pu répondre, un des policiers se redressa et affirma avec conviction :

— Aucun problème là-dessus, Simon ! Fais-nous confiance !

Les deux policiers, porte-paroles de nombreux autres qui adhéraient à leurs convictions politiques, assurèrent de leurs soutiens et de leurs volontés de voir Jacques Pilon, chef de l'opposition actuel, devenir leur nouveau dirigeant. Ils rassurèrent Simon sur le fait que Pilon serait bien protégé, que ce soit ici ou Outre-Atlantique.

Tout le monde prit congé, se promettant de se tenir au courant des derniers rebondissements et décisions et sortit, laissant Annelou seule avec Richard.

— Bravo, *boss* ! dit Annelou, tu as été super convaincant !

— Comme d'habitude, ironisa Richard, avec un sourire en coin.

— Bon, on fait quoi pour le 15 ?

— Le 15 ?

— Oui, mardi prochain. La rencontre entre Lacombe et Shone.

— Absolument rien !

— Comment ça, absolument rien ? !

— Tu m'as très bien entendu ! Toi, tu ne fais absolument rien !

— Ça, c'est de la discrimination pure et simple, *boss* ! J'ai bien...

— Non, Annou ! Je sais très bien ce que tu veux faire et la réponse est non ! La rencontre a lieu dans un endroit privé. Il est hors de question que tu ailles te jeter dans la gueule du loup. Absolument hors de question. Donc, on ne fait absolument rien ! Et que je te prenne pas à tenter de me désobéir, sinon je te flanque une bonne fessée !

— Ouais, et je suis sûre que tu y trouverais du plaisir, espèce de vieux sadique ! Bon, ok, je ne ferai rien. Mais tu vas le regretter. Je suis sûre que leur conversation sera des plus intéressantes.

— Je sais et si je trouve un moyen d'ici là, je t'en parlerai. Mais c'est beaucoup trop dangereux. Bon, file, maintenant, j'ai du boulot. Ah, au fait, j'ai vu Gabriel tout

à l'heure. Je sais que vous allez travailler ensemble, alors... essaie de ne pas être trop dure avec lui, du moins pour aujourd'hui. Il n'a pas l'air très en forme.

— Ce n'est pas étonnant. Tu as lu son article ?

Richard hocha la tête sans répondre, le regard triste. Annelou posa la main sur son épaule et lui donna un rapide baiser affectueux sur la joue, avant de regagner son bureau.

Le reste de la matinée, Annelou approfondit son enquête, creusant de plus en plus loin, à l'instar des foreuses sur lesquelles elle investiguait. Elle fit quelques appels qui apportèrent de l'eau à son moulin. Le filon découvert par la compagnie de Lacombe semblait bien plus important que ce qu'elle avait imaginé. Elle frémit à la pensée des risques environnementaux que des travaux d'une telle envergure pourraient provoquer.

La voix enjouée de Julie la tira de ses réflexions.

— *Break time* ! Il fait beau, on va dîner au parc !

Annelou s'étira avec un sourire.

— Avec plaisir ! Tu m'as l'air bien heureuse aujourd'hui.

— Disons que j'ai reçu un appel pas mal intéressant...
plein de chaudes promesses...

— Ah ! Et voilà qui te suffit à te redonner le sourire.
Allez, viens me raconter tout ça et attiser ma jalousie
mordante.

— Ta jalousie ? Et pourquoi serais-tu jalouse ?

— Parce que tu vas obtenir de belles attentions du beau
Gino pendant que je continuerai ma triste vie solitaire de
nonne ménopausée.

Julie éclata de rire et regarda son amie avec tendresse.

— De belles attentions, hein ? ! Sérieux, Annelou, des
fois j'ai vraiment l'impression que tu viens d'un autre
siècle ou d'une autre planète. Ces belles attentions, comme
tu dis, ça signifie qu'on va baiser comme des bêtes toute la
nuit.

Et son rire redoubla devant les joues empourprées
d'Annelou. Elle ajouta, malicieuse :

— Et je t'ai déjà dit comment faire pour vivre la même
chose, plutôt que de te morfondre dans ton cloître.

— Je ne me morfonds pas. Allons manger. Cette
conversation m'a donné faim.

— Ah oui ? Il y a de l'espoir, alors ! Faim de quoi ?

— De nourriture, espèce d'esprit tordu et mal tourné !
s'écria Annelou en riant.

Lorsqu'elle rejoignit Gabriel dans la salle de conférence, elle le trouva, comme la première fois, devant debout la fenêtre, regardant la ville. Elle déposa son ordinateur sans bruit.

— Bonjour, Michael Jackson.

Gabriel se retourna et son visage s'illumina d'un sourire en la voyant. Il s'approcha et, encore une fois, choisit le fauteuil près de celui d'Annelou.

— Salut Joana Martinezov ! Prête à en découdre avec l'irrésistible Michael ?

— Irrésistible ? ! pouffa Annelou. Disons que je suis prête à le mettre à terre après lui avoir arraché les bras.

— Je vois que tu es en forme. Bien, je suis prêt, moi aussi. À mettre la sublime Joana dans mon lit.

Le regard intense et ambigu qu'il lança à Annelou en disant ça, la fit rougir et détourner les yeux aussitôt, ouvrant son ordinateur d'un geste brusque qui fit rire

doucement Gabriel. Il ouvrit le sien à son tour. Un son semblable résonna en même temps, leur annonçant l'arrivée d'un nouveau message. Il émanait de Richard.

"Salut mes petits cocos, je préfère vous le dire par messagerie pour m'éviter vos regards furieux et vos vociférations aussi sonores que complètement inutiles puisque je ne changerai pas d'avis. Le délai est raccourci d'une semaine. Il faudra donc me remettre votre texte d'ici une semaine, au lieu des deux initialement prévues. Comme je vous l'ai dit, j'ai mes raisons. Et si je vous donne un délai plus court, ce n'est pas par sadisme, méchanceté, débilité, ou autre raison que vous pourriez imaginer mais bien parce que les choses s'accélérent et que je n'ai pas le choix. Travaillez bien mes petits cocos."

Annelou et Gabriel échangèrent un regard interloqué et celle-ci répondit aussitôt à son patron :

"Tu réduis les délais, nous réduisons le texte en conséquence. Tu auras donc la moitié, 25 pages, dans une semaine. Bonne journée mon petit "coco". Annelou, une journaliste qui rédige en ce moment la plus belle lettre de démission que tu n'auras jamais lue !"

— Bien joué, chérie ! dit Gabriel après avoir lu son message envoyé. Il dit que les choses s'accélérent. Quelles choses ?

— Je n'en ai aucune idée ! répondit Annelou. Tout ça ressemble si peu à Richard ! Je ne vois vraiment pas où il veut en venir.

— Moi, non plus. Et Richard n'est vraiment pas du genre à nous faire perdre du temps, de cette façon, sans qu'il y ait une bonne raison derrière tout ça.

Annelou approuva de la tête, essayant encore une fois de trouver cette fameuse et mystérieuse raison qui poussait leur patron à agir de si étrange manière. Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire lorsque Gabriel, en se relevant d'un coup, déclara sur un ton théâtral dramatique :

— Martinezov ! Je suis soudainement pris d'un doute horrible et terrifiant ! Et si Richard voulait vraiment un texte qui ait du sens ? Alors, tout notre travail serait fichu et on aurait à tout recommencer ! Tu te rends compte ? Et tout ça en une semaine !

Ses yeux rieurs démentaient la gravité apparente de ses propos et le désarroi dans lequel semblait le plonger cette situation.

Annelou réfléchit quelques instants et claqua des doigts d'un bruit victorieux.

— J'ai trouvé ! Le bigoudi en farigoule sera un mot de passe. L'un devra dire : le bigoudi et l'autre devra répondre : en farigoule. C'est de cette façon qu'ils se reconnaîtront.

— Qu'ils se reconnaîtront pour travailler ensemble, dans leur mission d'espionnage.

— Évidemment ! Ils ne sont pas là pour faire du tricot ! Et ainsi, on aura seulement à ajuster notre texte, sans tout devoir réécrire.

— J'avoue que tu es brillante, chérie.

— Je le suis. Et pour la millième fois, arrête de m'appeler chérie.

— D'accord, chérie, rétorqua Gabriel en riant et en retenant le poing qu'Annelou lançait sur son bras.

— Sois un peu sérieux et arrête de nous faire perdre du temps. Montre-moi plutôt ce que tu as écrit, au lieu de faire le pitre.

— Tu es très sexy quand tu donnes des ordres, tu sais ? J'aurais adoré t'avoir comme professeur ! Tu aurais alimenté mes fantasmes de jeune homme en ébullition.

— Si tu continues comme ça, crois-moi que je vais t'ébullitionner d'une manière beaucoup moins fantasmique.

Gabriel pouffa de rire, tout en récupérant les feuilles de son texte.

— Ces mots-là n'existent même pas.

— Bon, alors si tu préfères, je vais t'ébouillanter, te faire bouillir à feu vif jusqu'à ce que tu trépasses, en ayant bien sûr, auparavant, souffert comme un martyr. Tout comme on le fait pour les homards.

— C'est d'une cruauté absolue !

— En ce qui te concerne, je ne manque pas d'imagination niveau cruauté, crois-moi !

— Je m'en rends compte, en effet. C'est incroyable ce que l'amour peut imaginer comme folies !

— Ce n'est ni de l'amour, ni des folies. Juste mes propres fantasmes que je te révèle.

— Ils font vraiment ça aux homards ?

— Oui et aux crabes aussi. Je l'ai vu faire quand j'étais petite et depuis, je n'en mange plus.

— C'est horrible.

— Ça l'est, en effet. Tu vois, un de mes rêves serait de pouvoir acheter tous les aquariums de homards vivants, dans toutes les épiceries et les poissonneries et de prendre un bateau pour pouvoir les relâcher dans l'océan.

— C'est très mignon, Annelou. Mais il ne faudra pas oublier de couper l'élastique qui emprisonne leurs pinces.

— Évidemment, gros bêta !

— Et tu me ferais pareil, à moi ? Me libérer ?

— À toi, je vais finir par te couper autre chose si tu continues. Donne-moi ton texte, avant que la nuit tombe.

Gabriel lui tendit ses feuilles en riant et l'observa tandis qu'elle lisait.

— *"Des cernes bleutés sous les yeux, elle apparut devant lui..."* Tu plaisantes ? Tu as déjà vu des cernes bleutés ?

— Dans les romans, on le dit, ça fait moins effrayant.

— Et c'est n'importe quoi ! Les cernes sont jaunâtres, brunâtres, noirâtres, grisâtres. Pas bleutés. Il n'y a que les enfants pour avoir des cernes bleutés, parce que leur peau est toute neuve.

— C'est faux, répliqua Gabriel. Mais, d'accord, je vais reformuler ma phrase. Que dis-tu de ça ? *"Avec ses cernes jaunâtres, son air abruti de sommeil, ses yeux gonflés et sa bouche entrouverte d'où s'échappait un filet de salive, elle avait tout d'un mérou stupide après une bonne cuite, lorsqu'elle apparut devant lui."* Ça te va ?

— C'est parfait ! Et je continue : *"Aussitôt, il se leva, prêt à prendre la fuite. Joana ricana en voyant le minuscule appendice qui lui servait de pénis, balloter un instant tandis qu'il se hâtait d'enfiler son caleçon. Elle souigna, avec justesse : — Une chance que tu as dormi sur le canapé ! C'est pas avec ce petit doigt de nain que tu aurais pu me donner du plaisir ! Michael, devant ce qu'il savait déjà être bien trop vrai, bougonna en reboutonnant sa chemise."* Voilà ! Ça te convient, j'espère ?

Gabriel la dévisageait avec un sourire amusé.

— Je dirais que c'est de bonne guerre. Mais, maintenant, s'ils se séparent déjà, on est foutus pour la suite.

Annelou réfléchit un instant puis, ses yeux s'allumèrent d'une lueur à la fois espiègle et vindicative que Gabriel trouva tout à fait charmante. Il se mit à rire lorsqu'elle lui exposa son plan, d'une voix vengeresse :

— Nous allons faire intervenir leur chef ! Il va les obliger à travailler ensemble, sur la même mission ! Comme ça, ils ne pourront pas vraiment se séparer !

— C'est une excellente idée ! J'imagine que tu vois déjà le chef en question, dans ta tête ?

— Oh que oui ! ! Et crois-moi, cet homme-là va regretter d'être venu au monde !

Gabriel éclata de rire et entra dans son jeu :

— Ok, il est tout maigre, les yeux boursoufflés, myope et alcoolique...

— Oui ! ! Et il a une verrue hideuse sur la joue ! Et il bégaye ! Évidemment, comme aucune femme n'a jamais voulu de lui, il est tout seul et va se soulager au bordel même s'il n'est même pas foutu d'entrer en érection sans prendre une petite pilule magique !

Le rire de Gabriel redoubla de plus belle.

— Richard va nous tuer ! Ou nous renvoyer tous les deux !

— Tant pis pour lui ! Il n'avait qu'à pas nous mettre dans cette situation !

Gabriel eut un sourire enjôleur et se pencha vers elle en disant d'une voix chaude :

— Eh bien, pour ma part, j'avoue que cette situation me déplait de moins en moins.

Annelou se troubla un court instant devant l'éclat de prédateur de ses yeux gris et se leva, d'un mouvement nerveux :

— Eh bien, pour ma part, elle me déplait de plus en plus ! Bon, retravaille ton texte, je vais retravailler le mien. Je m'occupe du chef. Et crois-moi, il va s'en prendre plein la gueule, le petit Richard !

Gabriel éclata de rire et se leva à son tour. L'espace d'un instant, il redevint sérieux et dit d'une voix grave et émue :

— En tout cas, merci Annelou. Ça m'a fait du bien de rire avec toi, aujourd'hui.

Ils échangèrent un regard et Annelou, d'un geste doux et spontané, pressa le bras de Gabriel de sa main, avant de s'éloigner.

Alors qu'il s'avançait pour la raccompagner, Annelou se hâta vers la porte et sortit en vitesse. Gabriel, avec un sourire, s'attarda sur sa silhouette et ses longues jambes

qui détalait à toute allure. Il referma la porte et se remit à son texte.

Une chose était certaine : il avait jugé Annelou un peu trop vite. Elle n'était pas, comme il l'avait pensé, une enfant gâtée et prétentieuse, mais plutôt une jeune femme combattive et acharnée et surtout qui ne devait ses exceptionnels résultats qu'à son labeur et à son talent. Sans aucun appui ou intervention de son père tout-puissant.

Gabriel eut un mouvement d'humeur en repensant à l'homme, supérieur et condescendant, qu'il avait rencontré quelques jours avant la soirée de gala. Trois semaines précédant cette soirée, Gabriel lui avait envoyé une candidature spontanée, sachant que les opportunités pour lui pourraient être beaucoup plus intéressantes que s'il restait dans ce journal. Martinez avait le bras long et travailler pour lui aurait permis à Gabriel de donner un nouvel essor à sa carrière et élargir ses horizons, en l'envoyant sur des missions de reportage beaucoup plus palpitantes que celles que Richard pouvait lui offrir.

Si Martinez avait été impressionné par son curriculum vitae – témoignant d'une expérience riche, longue et variée – assez pour le convoquer en entrevue, celle-ci s'était plutôt mal déroulée. D'emblée, Gabriel n'avait pas aimé le personnage. Imbu de lui-même, le toisant avec un mépris

ironique, il avait accablé le journaliste de questions saugrenues pour finalement lui dire qu'il ne cherchait pas de nouvelles recrues pour le moment, l'assurant toutefois de l'appeler si un poste se libérait.

Gabriel avait quitté le bureau, furieux, et avec la nette impression que Martinez n'avait rien fait d'autre que se moquer de lui et tourner en dérision sa volonté de travailler pour le magnat de la presse.

Et c'est avec cette même fureur qu'il avait mis Annelou dans le même sac que son père et qu'il avait tenu ces propos désobligeants envers elle, le soir de la remise des prix. Gabriel savait qu'il avait été injuste et surtout stupide, ce soir-là. Elle n'était pour rien dans l'attitude de son père.

Un doute subit lui vint à l'esprit et le submergea de honte : et si sa conversation avec Marc avait été surprise et rapportée à Annelou ? Cela expliquerait le comportement agressif de la jeune femme envers lui, son rejet permanent, ses évitements et sa fuite dès qu'il s'approchait d'elle, alors que rien ne justifiait un tel comportement puisqu'ils se connaissaient à peine.

"Merde !" pensa-t-il, honteux et préoccupé. C'était bien la dernière chose qu'il voulait : passer pour un lâche et un

hypocrite aux yeux d'Annelou. Pourtant, tout dans son attitude lui prouvait qu'il avait sûrement raison. Et dans ce cas, le rejet d'Annelou était bien compréhensible.

Il se promit d'éclaircir cette situation avec elle, un jour ou l'autre. Il n'avait pas d'excuse valable pour l'avoir traitée de cette manière aussi injuste, mais il espérait qu'en faisant son mea culpa, elle le considèrerait peut-être autrement.

Il se rendit compte alors que l'idée de la heurter ou de la blesser lui était tout simplement insupportable. À mots cachés, il fit dire à son personnage ce qu'il aurait aimé lui révéler à elle.

CHAPITRE 7

Dans un édifice du centre-ville, la sonnerie du téléphone interrompit la lecture d'un homme.

— On a un problème.

— Lequel ? demanda l'homme sur le qui-vive, en se redressant brusquement.

— Il y a deux jours, ma secrétaire a reçu un appel de la tienne pour confirmer notre rencontre le 15.

— Et ?

— Et, il y a deux minutes, ma secrétaire vient de recevoir un appel de la tienne pour la même raison. Alors, soit tu as du personnel qui fait du zèle, soit tu as une secrétaire très étourdie, soit c'était un appel bidon.

— Ma secrétaire est tout sauf étourdie. Reste en ligne, je vais vérifier avec elle.

Quand Shone revint en ligne quelques minutes plus tard, il avait une voix sombre :

— Ma secrétaire confirme avoir appelé la tienne il y a quelques minutes, mais n'a jamais fait d'autre appel à ton bureau, deux jours avant.

— Donc, quelqu'un a menti en se faisant passer pour elle. Qui ? Et dans quel but ? Et comment quelqu'un pourrait-il être au courant de notre rencontre ?

— Personne ! C'est impossible que qui que ce soit, soit au courant ! D'après toi, c'est un coup de la presse ?

— Je n'en sais rien, Steven ! Moi, je ne suis qu'un homme d'affaires ! Je n'ai jamais eu à dealer avec ce genre de trucs ! C'est toi, le politicien !

— Ok, ok, pas de panique. Je vais éclaircir cette affaire et trouver une solution.

— Très bien, mais fais vite ! Tu sais comme moi que si notre affaire venait à être découverte avant le temps, je tomberai en faillite, illico.

— J'ai les choses en main, ne t'en fais pas. Les chinois devraient conclure très bientôt. Les négociations avancent à notre avantage.

— Tant mieux. Arrange-toi pour qu'elles aboutissent sans embûche. Et surtout, le plus vite possible. Tu as tout autant à perdre que moi dans cette histoire.

Shone raccrocha, songeur. Il passa une main nerveuse dans sa chevelure dense. Qui diable aurait pu être informé de leur rencontre ultra secrète ? Apparemment, il y avait

eu une fuite quelque part. Seule sa secrétaire était au courant de ce rendez-vous mais n'avait absolument aucune information concernant la vraie nature de cette rencontre. Alors, comment était-ce possible ?

Il relégua ces pensées dans un coin de son esprit et reprit la lecture des derniers échanges avec les hommes d'affaires chinois. Ensuite, il commença à rédiger les termes d'une contre-offre qui serait probablement approuvée par ses partenaires commerciaux.

Il s'interrompit brusquement alors qu'un détail lui revenait en mémoire. La petite bague de pacotille trouvée dans sa poche. Si, sur le moment, il avait pensé qu'une de ses filles l'avaient placée là, il se souvenait maintenant que son costume était revenu du nettoyeur la veille et était encore sous sa housse de plastique le matin même.

C'est à cet instant qu'il se remémora la jeune étudiante, myope et étourdie, qui l'avait bousculé à la librairie. Il poussa un juron sonore. Il semblait bien qu'il s'était fait berner comme un débutant. De toute évidence, c'était elle qui avait glissé la bague dans sa poche et cela ne pouvait signifier qu'une chose : cette bague devait contenir un micro. Donc, toute sa conversation avait été entendue et très probablement enregistrée.

Mais qui était cette fille ? Et quel était son but ? Il n'en avait aucune idée. Était-elle au service de Pilon ? Bien qu'il doutât fortement que son adversaire soit assez retors pour utiliser ce genre de pratique, il savait aussi qu'en politique, rien n'était complètement sûr. Et jamais transparent. Ce n'était pas un monde d'enfants de chœur. Shone en savait quelque chose puisque lui-même avait souvent mis sur écoute certains de ses concurrents. Il tapota nerveusement son bureau avec le bout de son stylo. Non, il ne connaissait pas cette fille, de cela il était certain.

Pourtant, il lui semblait qu'elle avait quelque chose de familier. Mais quoi ? Il bougonna, frustré. Lui, qui avait une mémoire phénoménale et un talent inné pour retenir le moindre détail ou les traits particuliers d'une personne, même rencontrée pendant quelques secondes à peine, n'était pas fichu de ramener à sa mémoire ce quelque chose de familier qu'il avait reconnu chez elle.

Il se leva et arpenta longuement son bureau d'un pas rapide et nerveux. Il s'arrêta devant la grande baie vitrée, laissa courir son regard sur la ville qui s'étendait à ses pieds et soudain se figea.

"Eillen !" Un seul prénom lui revint en mémoire : Eillen. Oui, c'était ce qu'il avait remarqué chez la fille. Ses yeux. Ses yeux étaient les mêmes que ceux d'Eillen. Ces

yeux magnifiques, d'un vert tendre comme le symbole du pays qui l'avait vue naître. Un vert clair pailleté d'or. Un regard vif et profond qui semblait plonger en chacun jusqu'à tout connaître de lui. Un regard assoiffé de connaissances et d'apprentissage. Un regard curieux qui attendait des réponses, savait déjouer les mensonges, mettait n'importe qui à nu. Un regard qui pouvait aussi se teinter d'une tendresse absolue, d'une immense bienveillance, d'une ardente passion. Eillen avait ces yeux que l'on n'oublie jamais. Et la fille avait exactement les mêmes.

"Eillen..." répéta-t-il en lui-même, laissant affluer à sa mémoire les souvenirs que ce prénom évoquaient. Ils s'étaient rencontrés tous les deux à l'UQAM. Eillen, fraîchement débarquée de son Irlande natale, voulait tout savoir et tout connaître de ce pays qui l'avait accueillie pour y poursuivre ses études. Steven avait été charmé par sa fougue et sa joie de vivre, tout autant que par son teint nacré et ses cheveux d'un roux lumineux. Et surtout, il avait été subjugué par la beauté de ses yeux. Il en était tombé amoureux, comme bien d'autres, et lui avait fait une cour acharnée. Eillen s'était laissée porter par ses mots brûlants et son empressement. Il avait déjà développé de grands talents de politicien et avait su la convaincre de le choisir, lui. Ils avaient eu une aventure passionnée et

vibrante, qu'il avait brusquement interrompue en répondant à une offre d'une université renommée aux États-Unis. Il était donc parti très vite. S'ils avaient échangé quelques lettres au début – Eillen n'ayant pas les moyens de s'offrir un ordinateur – celles-ci s'étaient espacées dans le temps puis, avaient fini par s'interrompre.

Shone n'avait plus jamais eu de nouvelles d'Eillen. Quand il était revenu à Montréal, il avait eu envie de la revoir mais il semblait qu'elle était repartie pour l'Irlande. Shone avait alors orienté ses recherches parmi celles qui avaient les soutiens et les relations les plus intéressantes pour sa carrière. Il avait ainsi rencontré Josée, fille d'un millionnaire qui possédait plusieurs entreprises importantes et florissantes. Elle avait succombé à son charme et à son discours des plus convaincants et était devenue sa femme. Shone n'éprouvait qu'une affection modérée pour elle. Comme pour toutes les autres femmes qu'il avait connues, avant et après son mariage. La seule dont il était réellement tombé amoureux était Eillen.

Il revit en mémoire le regard de la jeune étudiante, que les verres épais de ses lunettes rendait encore plus envoûtant et attirant, et n'eut plus le moindre doute : cette fille avait un lien avec Eillen. Il devait maintenant découvrir quel était ce lien.

Il se connecta au site des anciens de sa promotion. Il n'avait jamais participé aux fêtes annuelles célébrant les retrouvailles des étudiants. N'y avait jamais trouvé aucun intérêt pouvant servir ses ambitions politiques. Aussi, il n'avait maintenu aucune relation amicale avec personne, coupant définitivement les liens avec son passé. Il retrouva l'album photo des étudiants, reconnut immédiatement le visage d'Eillen, chercha à la retracer. Malheureusement, ses recherches furent infructueuses. Si quelques étudiants tenaient un blog intermittent sur le site, annonçant des événements, donnant des nouvelles des uns et des autres, maintenant bien vivantes de vieilles amitiés, rien n'apparaissait concernant la jeune irlandaise. Elle avait participé à quelques unes des premières soirées annuelles puis ne s'y était plus présentée.

Shone avisa le nom d'un jeune homme qui pourrait peut-être l'aider. Celui-ci était demeuré actif dans la communauté formée par les anciens étudiants. Il avait même été un ami proche de Shone. Mais ce dernier, comme pour les autres, n'avait maintenu aucun lien avec lui. Il décida de tenter quand-même sa chance et lui envoya un e-mail. La réponse qui lui parvint quelques heures plus tard était teintée d'amertume et de sarcasme :

"Tiens, tiens, Shone... Tu es revenu des USA ? Oui... évidemment que tu es revenu puisque tu es à la tête du pouvoir maintenant. En passant, je n'ai pas voté pour toi. Que veux-tu, au juste ?"

Passant outre ces sous-entendus concernant l'indifférence de Shone à l'égard de ses amis d'antan, ce dernier décida d'aller droit au but :

"Je voudrais savoir si tu as des nouvelles d'Eillen, tu sais la jolie irlandaise qui était en cours d'économie avec nous. Si tu peux m'aider, je saurais t'en être très reconnaissant."

"Bien sûr que je me souviens d'Eillen (qui pourrait l'oublier ?). Je me souviens aussi de l'avoir consolée plusieurs fois quand tu l'as lâchement abandonnée, comme nous tous. Eillen n'est plus de ce monde. Elle est morte dans un accident, il y a trente ans de ça... il serait temps que t'en soicies. Et au fait, l'info est gratuite, je n'ai que faire de ta généreuse reconnaissance. Adieu."

Shone, atterré, relut le message une troisième fois avant de refermer son ordinateur. Eillen était morte trente ans plus tôt. Quel âge avait-elle, alors ? 25, 26 ans ? "*Merde !*" jura Shone, le cœur étreint d'un sentiment de culpabilité et de tristesse. Où avait eu lieu cet accident ? Ici ? En

Irlande ? Ou encore ailleurs ? Shone savait qu'il n'obtiendrait pas plus d'informations de son ancien camarade. Il entreprit donc des recherches par lui-même.

Au bout d'un certain temps, il trouva enfin les réponses à ses questions. L'accident avait bien eu lieu ici. Eillen n'était pas retournée en Irlande. Elle avait réussi à obtenir un visa et avait travaillé comme secrétaire dans un journal. C'est là qu'elle avait rencontré un journaliste qu'elle avait épousé. Un journaliste qui avait grimpé les échelons, était devenu rédacteur en chef et, de fil en aiguille, avait fini par acquérir un empire dans le monde de la presse.

Martinez.

Il le connaissait, évidemment. Tout politicien se devait de créer et maintenir des liens étroits avec la presse et Shone avait un talent aguerri pour parler aux journalistes, attirer leur sympathie avec des anecdotes – inventées les trois quarts du temps – leur confier des informations comme s'il s'agissait de secrets dévoilés à demi-mots. Les journalistes adoraient ça, ayant l'impression d'être privilégiés par un scoop inédit à chaque bribe de phrase, lourde de sous-entendus, que lâchait complaisamment l'homme politique. Shone se plaisait à laisser planer un certain mystère autour de lui et les gens de la presse se plaisaient à tenter d'en lever le voile. Des petits jeux sans

conséquence qui maintenaient éveillé l'intérêt des journalistes envers lui.

Il connaissait Martinez, oui, mais pas intimement. Il leur était arrivé plusieurs fois d'être en présence l'un de l'autre, durant certaines soirées mondaines, mais cependant jamais assez longtemps pour faire vraiment connaissance. Ainsi, Shone avait côtoyé celui qui avait épousé son amour de jeunesse, sans jamais en avoir eu le moindre doute.

"Incroyable !" pensa-t-il, dérouter par cette nouvelle. Et dire qu'il aurait pu croiser Eillen à l'une de ces soirées ! Enfin, non. Chronologiquement, c'était impossible. Quand les deux hommes étaient devenus assez puissants, chacun dans leur secteur, pour pouvoir assister à ce genre de mondanités, Eillen n'était déjà plus de ce monde.

L'accident qui lui avait coûté la vie était stupide, comme tous les accidents. Une tempête de neige, une route verglacée, une auto qui la dépasse, roulant trop vite, glissant et perdant le contrôle, venant percuter celle d'Eillen, lui faisant faire plusieurs tonneaux, pour s'immobiliser dans un mortel silence glacial, brisé quelques instants plus tard par les hurlements des sirènes des ambulances et de la police.

Et par ceux d'un tout petit bébé. L'enfant d'Eillen et de Martinez avait survécu. En vertu des lois visant à protéger les mineurs, l'identité du bébé n'était pas divulguée dans les archives consultées par Shone.

Avec fébrilité, ce dernier poursuivit ses recherches, essayant d'en savoir plus sur ce qu'était devenu cet enfant. Quelques heures plus tard, il avait réuni toutes les informations dont il avait besoin. Il s'attarda un instant sur le sourire rayonnant de la splendide jeune femme, tenant fièrement un trophée à la main, et surtout sur son regard qui fixait la caméra. De magnifiques yeux verts, pailletés d'or, qui semblaient le regarder profondément, intensément, cherchant à le démasquer, le replongeant avec émotion dans son passé. Fasciné par ce regard, comme il l'avait été jadis par celui de sa mère, il murmura :

— À nous deux, Annelou Martinez !

CHAPITRE 8

Quand Annelou fit irruption dans le bureau de Julie, elle trouva son amie plongée dans une conversation téléphonique. Alors qu'elle pivotait pour sortir, la voix de Julie, chuchotant, interrompit son mouvement :

— Attends, Annelou ! Assieds-toi, j'ai bientôt fini.

Annelou obéit et s'installa dans le fauteuil face à Julie. Cette dernière lui fit un clin d'œil et reprit sa conversation d'une voix langoureuse. Elle la conclut peu après avec ces mots qui firent sourire Annelou :

— Oui, Gino, d'accord. Je t'attends ce soir à huit heures. Essaie de prendre du repos d'ici là car je suis particulièrement chaude en ce moment. Je te promets que tu ne dormiras pas beaucoup. D'accord, à ce soir, *amore mio*.

Julie raccrocha avec un soupir et s'éventa de sa main en souriant à son amie.

— Annelou, je sais que je l'ai déjà dit mais si tu savais l'effet qu'il me fait ! Il est incroyable ! Ah... la journée va être longue jusqu'à ce soir...

Annelou eut un petit rire et se redressa, demandant avec un ton sérieux :

— Julie, quand tu m'as parlé de cette manifestation où tu dois aller avec ton amie...

Julie l'interrompt d'un geste de la main.

— Elle est annulée. Finalement, il semble que la rumeur soit fausse. Il n'y a pas d'exploitation de gaz de schiste.

— Mais au départ, comment ton association a eu vent de cette rumeur ? Et qui l'a démentie ?

— Règle numéro... je sais plus lequel : un journaliste ne dévoile jamais ses sources.

Voyant l'air grave de son amie, Julie renonça à plaisanter et poursuivit :

— Une fille de l'association est barmaid. Un soir, un homme, au bar où elle travaille, déjà pas mal imbibé, a fait des révélations à un autre, tout aussi saoul que lui et qui semblait s'en moquer comme de l'an quarante. La barmaid n'a eu qu'à tendre l'oreille et à poser innocemment quelques questions pour en apprendre plus. Le lendemain, elle a appelé la présidente de l'association et lui a fait part de ce qu'elle avait glané. Celle-ci a mené sa petite enquête, s'est présentée au bureau de Lacombe. Elle a tellement insisté qu'elle a fini par obtenir un rendez-vous

avec lui. L'homme s'est montré charmant en tout points et surtout catégorique : il n'y avait pas de gaz de schiste, ni d'exploitation possible. Il avait même rassuré la présidente, en lui mentionnant qu'il ne voyait aucun intérêt à ce genre d'exploitation, trouvait ça dangereux et trop risqué. Fin de l'histoire : pas de gaz de schiste, pas de manifestation. Enfin, je précise : pas de gaz de schiste pour cette compagnie-là. Mais le projet de pipeline à travers la Vallée du Saint-Laurent est toujours d'actualité. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je ne peux pas t'en parler, malheureusement. Ce que tu me dis confirme ce que je soupçonne : Lacombe ne joue pas franc jeu et ment. Mais surtout, garde ça pour toi et ne dis rien à ton association. Ça ferait tout capoter !

— Ok, Miss Mystère. Tu as juste réussi à me mettre l'eau à la bouche. Je peux t'aider sur ce coup-là ?

— Je ne sais pas encore. Si je pense à quelque chose, je te le dirai. En attendant...

Annelou fut interrompue par la voix de Richard, visiblement agacée, résonnant brusquement dans l'interphone de Julie, les faisant sursauter toutes deux.

— Julie ! Annou est avec toi ? Elle n'est pas dans son bureau.

— Oui, elle est ici.

— Dis-lui de ramener son petit cul au plus vite !

Annelou se redressa et se pencha sur l'interphone :

— Je ramènerai mon petit cul quand il sera traité avec plus de respect !

Et sans attendre de réponse, elle adressa un clin d'œil à Julie et sortit du bureau pour rejoindre celui de Richard.

À peine eut-elle franchi la porte, que Richard se leva et la rejoignit au pas de course.

— Tu viens avec moi. Pilon veut te parler.

— À moi ?

— Y a-t-il quelqu'un d'autre ici ? Bien sûr à toi !

Tandis qu'il l'entraînait vers la sortie, Annelou interrogea :

— Pourquoi veut-il me parler ?

— Il ne prend pas au sérieux les menaces dont il fait l'objet. Il veut t'interroger.

— C'est complètement ridicule !

— Je sais.

Richard ne dit rien de plus et demeura silencieux tout le long du trajet. Annelou l'imita, respectant son mutisme. Elle le sentait nerveux et irrité et savait que, dans ces moments-là, il valait mieux se taire.

Pilon les attendait dans sa luxueuse résidence de Westmount et les accueillit chaleureusement, avec toutefois, un brin d'ironie dans ses propos :

— Voici donc mes sauveurs ! Entrez, je vous prie. Allons nous installer sur la terrasse et profiter du beau temps.

En suivant leur hôte vers la terrasse, Annelou et Richard échangèrent un regard entendu : la partie ne serait pas facile.

Jacques Pilon les invita à s'asseoir et leur offrit un choix de boissons fraîches ou chaudes, dont un échantillon varié était déjà disposé sur la table, accompagné de biscuits secs et de fruits frais. Annelou opta pour une limonade et Richard pour un thé. Pilon se servit un café et s'installa confortablement dans un fauteuil face à eux.

— Alors... il semblerait que je sois en danger. Et même en danger de mort ! ajouta-t-il avec un air effaré, qui ne fit rire que lui.

— C'est exact, Monsieur. Et je peux vous assurer qu'il n'y a pas de quoi plaisanter. Tout ceci est très sérieux.

— Allons, allons, jeune fille. Nous sommes au Québec, province du Canada ! On ne trucidé pas des hommes politiques comme dans un quelconque pays d'Amérique du Sud, voyons !

— Habituellement, non, vous avez raison, Monsieur. Cependant, je crois que vous devriez prendre ces menaces très au sérieux. Et je vais vous dire pourquoi.

— Je vous écoute, répondit Pilon avec un large sourire, semblant s'amuser plus qu'autre chose.

Annelou but une gorgée de sa limonade, forçant son impétueux caractère à se ressaisir afin de parler le plus calmement possible. Richard sirotait son thé en silence, grignotant quelques biscuits.

— Monsieur Pilon, il y a une chose que vous ne savez certainement pas encore. Pour la simple raison que, lorsque nous avons rencontré votre conseiller, je n'avais pas encore cette information.

Elle se tut, observa attentivement le politicien en assénant à brûle-pourpoint :

— Connaissez-vous Eroll Cloutier ?

Pilon la fixa, fronça les sourcils puis, après réflexion, fit une moue en secouant la tête.

— Non. Ce nom ne me dit rien. Je devrais le connaître ?

Annelou ignore sa question et poursuit :

— Et Matteo Sudoni, le connaissez-vous ?

Cette fois, la réaction de Pilon fut très différente. Annelou remarqua son teint devenu brusquement pâle, son regard légèrement effrayé, son tressaillement imperceptible.

— Vous parlez de Matteo le Rouge ?

— Oui, aussi surnommé Red Matt.

— Je ne le connais pas personnellement, Dieu m'en garde ! Mais j'ai entendu parler de lui, évidemment.

— Évidemment, répéta Annelou.

Elle laissa planer quelques secondes de silence, donnant le temps à son interlocuteur d'associer ces deux noms. Elle reprit d'un ton assuré :

— Eroll Cloutier travaille pour Matteo Sudoni, depuis de nombreuses années. Si vous ne connaissez pas son nom, c'est qu'il n'a jamais été inculpé dans les causes où

Matteo s'est retrouvé devant le juge ou en prison. Ni inculpé, ni même soupçonné de la moindre fraude ou du plus infime lien avec les affaires de Sudoni. Pourtant, Eroll Cloutier est un des comptables des entreprises de Sudoni. Mais pas un simple comptable. Il est en fait le directeur des opérations financières de toutes ces entreprises et cet homme-là est un vrai génie. Cela fait des années qu'il blanchit l'argent de la mafia sans qu'aucune preuve n'ait jamais pu être démontrée contre lui.

— Dans ce cas, comment le savez-vous ? demanda Pilon d'une voix basse, dont toute ironie s'était envolée.

Encore une fois, Annelou ignora sa question et poursuivit :

— Eroll Cloutier a si bien su se protéger, qu'aucun soupçon ne s'est jamais porté contre lui. Il y a quatre ans, lors de la dernière campagne ministérielle, Eroll Cloutier a été nommé par Steven Shone pour présider la sienne. Shone lui a donné tout pouvoir pour mener à bien sa mission et lui a laissé carte blanche. Cloutier a fait, encore une fois, un travail admirable. Il a réussi à obtenir une prodigieuse levée de fonds tout en respectant chacune des lois et des contraintes imposées à ce genre d'évènement. Lorsque le but a été atteint et que Shone a été élu, Cloutier

a préféré démissionner. En apparence, il n'a plus aucun lien avec Shone.

Pilon était suspendu à ses lèvres et en oubliait de boire son café. Annelou prit une gorgée de limonade et reprit son récit :

— En apparence, seulement. Car les deux hommes ont gardé un contact très étroit, bien qu'absolument secret. Dans l'ombre, Cloutier est devenu une sorte de bras droit de Shone. Qui tient réellement les rênes dans cette relation ? Je ne pourrais donner une réponse claire et précise à cette question. Qui détient réellement le pouvoir ? Qui obéit à qui, au bout du compte ? À cela non plus, je n'ai pas de réponse. Une chose est sûre, cependant : Cloutier n'a jamais cessé de travailler pour Sudoni. Cloutier n'a jamais cessé d'exercer au sein de la mafia.

Annelou s'interrompit à nouveau et se pencha en avant, rivant son regard à celui de Pilon, avant d'asséner :

— Et une chose est certaine également : l'homme qui a rencontré Shone à la librairie n'était autre que Eroll Cloutier. Shone a ordonné à cet homme de s'assurer que vous ne puissiez pas vous présenter aux prochaines élections, peu importe le moyen. Bien sûr, il n'a pas donné, à un homme en pleine accointance avec la mafia,

l'ordre clair et précis de vous tuer. Il n'a pas clairement ordonné votre mort. Il veut seulement s'assurer que tous les moyens seront pris pour que vous ne puissiez pas candidater. Préférez-vous attendre de voir par vous-même quel était le sens exact de ses propos ? Ou préférez-vous prendre au sérieux les ordres d'un concurrent lancés, à demi-mots, à l'un des piliers du crime organisé, de s'assurer que vous ne puissiez pas vous présenter aux prochaines élections, peu importe le moyen ?

Annelou se tut. Face à elle, Pilon était blême et sa main tremblait lorsqu'il reposa sa tasse de café froid sur la table. Il racla sa gorge à plusieurs reprises, avant de dire d'une voix aussi blanche que son teint.

— Je... eh bien... je... Mon Dieu ! Je vous crois, évidemment. Mais tout ceci est tellement...

— Invraisemblable ? Incroyable ? Inimaginable ? Impossible dans un pays comme le nôtre ? s'emporta Annelou. Oui, vous avez raison. C'est pourtant la stricte vérité. C'est pourtant la triste et exacte réalité dans laquelle vous vous trouvez plongé en ce moment. Vous devez partir, Monsieur Pilon ! Il leur sera beaucoup plus difficile de vous atteindre si vous changez de pays. Notre enquête se poursuit et bientôt nous aurons assez de

preuves pour faire arrêter Shone. Mais, en attendant, vous êtes en danger. Il faut réagir !

Richard posa sa main sur le bras d'Annelou, lui donnant l'ordre muet de se taire et de se calmer. Il s'adressa à Pilon d'une voix rassurante.

— Tous les moyens sont déjà en place pour assurer votre sécurité. Des moyens discrets mais hautement sophistiqués sont prévus pour vous protéger jusqu'à votre arrivée. Une fois sur place, d'autres agents prendront la relève et vous assureront la même sécurité. Annelou a raison : une fois hors du pays, vous serez hors d'atteinte.

— Hors d'atteinte ? ! s'écria Pilon d'une voix affolée, en se levant d'un bond. Hors d'atteinte ? ! Avec la mafia à mes trousses ? Mais ils sont partout ! Comment voulez-vous que je sois en sécurité ?

— Nous avons tout prévu. Vous annoncerez que vous vous rendez en France, voir votre famille, mais vous n'y poserez pas les pieds. Vous-même, pour votre sécurité, ne serez informé qu'à la dernière minute de l'endroit où vous irez réellement. Et je tiens à vous rassurer sur un autre point. Dès que nous aurons rassemblé suffisamment de preuves, Shone sera arrêté. Alors, vous ne risquerez plus rien et vous pourrez rentrer. Ceci est une question de

jours, de semaines tout au plus. Suivez notre plan et il ne vous arrivera rien.

Pilon les regarda à tour de rôle, étreint d'un horrible sentiment de panique. Il murmura :

— Que vais-je dire à ma femme ? Et à mes enfants ?

— Le moins possible et, bien évidemment, absolument rien sur la conversation que nous venons d'avoir. Dites leur seulement que vous partez tous en voyage et quand ils vous demanderont des précisions, dites leur que c'est une surprise.

Pour la première fois, Jacques Pilon esquissa un sourire.

— Ça se voit que vous ne les connaissez pas ! Que dois-je répondre quand ils me demanderont quoi mettre dans leurs valises ?

— Des vêtements légers, des maillots de bain, des articles de plage, énuméra Richard.

— Ah ! Ça au moins, ça va leur plaire.

— Occupez-vous en le plus vite possible. Simon aura la liste des consignes à suivre. Vous n'aurez qu'à lui obéir.

— Très bien, soupira Pilon, vaincu.

Richard se leva pour prendre congé, imité par Annelou. En serrant la main de Pilon, il tapota affectueusement son épaule :

— Tout va s'arranger, ne vous en faites pas.

Pilon les remercia chaleureusement et referma lourdement la porte derrière eux.

Sur le chemin du retour, Annelou devança les questions de Richard :

— Pas la peine de te mettre en rogne. Si je ne t'ai pas tout dit sur Cloutier, c'est parce que j'ai appris ces compléments d'informations seulement hier soir. Si j'avais eu le temps, je t'aurais informé, dès ce matin, avant que j'apprenne qu'on devait aller voir Pilon.

— Qui t'a dit tout ça ?

— Ma source, déclara Annelou, après un moment d'hésitation.

— Tu as une source au cœur de la mafia.

— Oui répondit Annelou, même si Richard avait plutôt émis sa phrase comme une évidence et non comme une question.

Elle pouvait sentir la colère monter en lui et se tint coite, prête à subir l'avalanche qui ne tarda pas à déferler sur elle. Richard donna un coup de poing sur le volant et explosa :

— Putain ! Merde, Annou ! ! Tu es devenue complètement folle ou quoi ? ! Qui est cette source ? ! Depuis quand tu l'as ? ! Qu'est-ce que tu lui as promis en échange ? ! Réponds, bon sang ! !

— Tu viens de me poser quatre questions d'affilée, laisse-moi au moins le temps pour te répondre ! Et d'abord, c'est beaucoup trop dangereux de conduire dans l'état où tu es. Alors, soit tu te gares et on poursuit cette conversation dans l'auto, ce qui ne sera ni agréable, ni confortable pour nous deux, soit tu retournes au journal et nous en discuterons dans ton bureau. Une chose est certaine : le nom de ma source restera un secret que j'emporterai dans ma tombe. C'est une promesse que j'ai faite et je ne la trahirai jamais.

Richard lui jeta un regard furieux et accéléra. Il resta silencieux jusqu'à ce qu'ils se retrouvent tous les deux dans son bureau.

Si Annelou avait déjà eu maintes confrontations avec lui et déjà essuyé ses moments de colère, jamais encore il

ne l'avait toisée avec un regard aussi dur. Elle s'assit face à lui, qui resta debout, et lui parla doucement, essayant de l'apaiser.

— Avant toute chose, je t'assure que je ne risque absolument rien. Je n'ai aucune envie de mourir ni de me mettre en danger. J'ai donc pris, dès le début, toutes les précautions nécessaires et personne ne peut remonter jusqu'à moi.

— Peu importe, Annou ! Il s'agit de la mafia ! coupa Richard d'un ton tranchant. Depuis quand ça dure ?

— Plusieurs années.

— Que leur as-tu promis en échange ?

— Quoique j'aie promis, ni toi, ni le journal n'êtes impliqués ou n'aurez à payer quoique ce soit. Je me charge de tout, personnellement.

— Ce n'est pas une réponse, Annou ! Que leur as-tu promis en échange ?

— La liberté. Et une part de mon engagement a déjà été remplie.

— La liberté ? Ta source est en prison ?

— Pas une prison conventionnelle.

— Arrête de parler par énigmes et explique-toi !

— Je ne peux rien dire, sans trop en dire, d'accord ? Quand j'aurai rempli tous mes engagements et que ma source sera libre, alors je te dirai tout. Sous couvert du secret, bien entendu. En attendant, contente-toi de me faire confiance. Comme je te l'ai dit, je ne risque rien.

— Oh si ! Tu risques grandement de recevoir cette putain de fessée que je t'ai promise ! Crois-moi, je suis à deux doigts de t'en flanquer une bonne !

Annelou préféra se taire et attendre que Richard retrouve son calme. Accoté à son bureau, les bras croisés, le regard étincelant de fureur, il la dévisagea encore un long moment en silence. Puis, il poussa un long soupir, contourna son bureau et s'affala dans son fauteuil. Il sortit d'un tiroir un énorme cigare cubain qu'il alluma et sur lequel il tira, soufflant des volutes de fumée bleutée. Au bout d'un moment, il sembla enfin se calmer.

— Comment as-tu connu ta source ? Un contact vous a présenté ?

— Non. Je la connaissais avant de savoir pour qui elle œuvrait.

— Donc, elle te connaît personnellement ?

— Une personne me connaît et je la connais, mais elle ne sait pas que je suis celle à qui sont données les informations.

— C'est d'une clarté absolue ! Merci de m'éclairer autant, Annou !

— Richard, je te l'ai déjà dit : je ne peux rien te dire sans trop en dire. Alors, si tu arrêtais de me poser des questions auxquelles je ne peux pas répondre, ce serait beaucoup plus simple.

— Oui, mais tu oublies une chose, petite ! Ici, c'est moi le boss ! Et si je veux des informations, je suis en droit de les obtenir !

— Je sais et je te concède ce droit. Mais si j'en disais trop, alors là je serais réellement en danger. J'espère que, ça au moins, tu le comprends ?

— Tu m'exaspères, Annou ! Tu m'exaspères !

— Je sais et c'est pour ça que tu m'aimes. Bon, je peux y aller maintenant ? J'ai du travail.

— C'est ça, file ! Mais je n'en ai pas fini avec toi, sois sûre de ça !

Annelou se dirigea vers la porte et, juste avant de sortir, lança d'une voix où se teignait une note suppliante :

— Je te demande seulement de me faire confiance, Richard. S'il te plait.

Richard ne répondit pas et se contenta de lui faire, avec sa main, le geste de sortir.

Annelou reprit son article en ébauche et le retravailla pour y insérer les éléments nouveaux dont elle n'avait eu connaissance que la veille. Si la même familière excitation fébrile l'envahissait à l'idée d'avoir soulevé quelque chose d'énorme, s'y ajoutaient, cette fois, une appréhension et un sentiment de crainte qu'elle n'aimait pas du tout et qui la tenaillaient. Plus que jamais, elle aurait à faire preuve de la plus grande prudence.

La porte s'ouvrit d'un coup, la faisant sursauter et pivoter son fauteuil d'un mouvement vif. Gabriel était debout sur le seuil. Annelou ravala les moqueries qui lui vinrent spontanément, en voyant son regard empreint d'une tristesse immense. Il commença à parler d'une voix étranglée :

— Je...

Il se racla la gorge pour donner plus de fermeté à sa voix, mais elle se cassa de nouveau à la fin de sa phrase :

— Je retourne à Toronto. Le bébé n'a pas survécu...

— Oh, non ! s'écria Annelou en se levant d'un bond.

Elle s'approcha de lui, posa la main sur son bras, ne sachant comment le consoler de cette peine qu'elle partageait.

Dans un geste spontané qui la laissa interdite, Gabriel serra soudain ses bras autour d'elle et pencha la tête contre son cou. Annelou, avec un serrement au cœur, put entendre son sanglot étouffé. Elle enroula ses bras autour de lui et caressa doucement son dos pour tenter de le réconforter.

Gabriel se ressaisit et la relâcha, confus.

— Excuse-moi, Annelou. Je vais rester là-bas pour les funérailles. Sa grand-mère me l'a demandé. Je serai donc absent pour les deux prochains jours. Pour le texte...

— On s'en fout, du texte, Gabriel ! Je m'en occuperai ou on verra ça à ton retour, ça n'a aucune importance. Quelqu'un t'emmène à l'aéroport ?

— Oui, j'y vais.

Il plongea son regard dans le sien et, d'un geste très doux, prit son visage entre ses mains et déposa un baiser sur son front.

— Merci d'être là.

Alors qu'il tournait les talons, Annelou murmura sans réfléchir :

— Écris-moi si tu en as besoin. Si c'est trop dur.

Gabriel lui adressa un sourire plein de douceur et fit un geste de la main, avant de s'éloigner à grands pas.

Annelou se laissa retomber dans son fauteuil. Elle ouvrit sa messagerie, récupéra l'article de Gabriel et revit, avec une intense émotion qui lui fit monter les larmes aux yeux, le visage du petit Léo, un bébé aux joues rondes, aux grands yeux à jamais fermés, minuscule victime innocente de la folie des hommes.

CHAPITRE 9

— Steven... Je t'ai déjà dit que ce n'était pas une bonne idée de m'appeler ici, à cette heure-ci.

— Je sais, je sais. Mais nous avons quelque chose à régler et c'est urgent. Je dois te voir. Dis-moi quand et où.

— Tu le sauras par la voie habituelle. Celle que tu aurais dû suivre, au lieu de téléphoner.

— Je sais, mais c'est urgent. C'est...

Shone regarda son téléphone, interdit. Eroll venait de lui couper la ligne au nez. Il se leva et arpenta nerveusement son bureau. Il aboya un : — Entrez ! sonore lorsque sa secrétaire cogna à sa porte, quelques minutes plus tard.

Elle lui tendit un paquet, remis par un coursier.

— On vient d'apporter ça pour vous, Monsieur Shone. Il semble que ce soit urgent.

— Très bien. Merci, Mélanie. Assurez-vous que je ne sois pas dérangé.

— Bien, Monsieur Shone.

Alors que sa secrétaire allait sortir, Shone demanda :

— À propos, Mélanie...

— Oui, Monsieur Shone ? demanda cette dernière en se tournant vers lui.

— Vous n'avez, bien sûr, parlé à personne de ma rencontre prévue avec Lacombe, le 15, n'est-ce pas ?

La femme redressa son menton, rougissant légèrement sous l'insulte, et l'éclat de colère furtif dans ses yeux rassura Shone autant que sa réponse outrée :

— Bien sûr que non, Monsieur Shone ! Il n'est absolument pas dans mes habitudes de divulguer quoi que ce soit concernant mon travail !

— J'en étais certain. Je vous remercie, Mélanie.

Cette dernière eut un mouvement hautain de la tête et sortit sans un mot, encore sous le coup de l'outrage que son patron ait pu douter d'elle de cette façon.

Shone développa le paquet d'un geste nerveux. À l'intérieur, se trouvait une montre et un ticket de caisse. Shone connaissait la marche à suivre. Il devait se rendre à la boutique indiquée sur le ticket de caisse, à l'heure et à la date que la montre indiquait. C'est-à-dire, ce même jour, dans deux heures et demie. Il consulta son téléphone pour

trouver l'adresse du magasin. Ce n'était pas très loin, il avait largement le temps.

Il enfila la montre à son poignet et réunit des documents qu'il fourra dans une mallette. Cloutier prenait toujours une tonne de précautions que Shone trouvait plutôt loufoques mais qu'il suivait, malgré tout à la lettre, ayant quelquefois l'impression de jouer à l'agent secret.

Sauf qu'aujourd'hui, il n'avait pas envie de jouer à quoi que ce soit. Il avait une sorte de pressentiment qu'un étau se resserrait autour de lui et la sensation n'avait rien d'agréable. Pourtant, tout, dans son environnement, était d'une normalité déprimante. Il vaquait à ses occupations, suivait le rythme effréné de son agenda, participant à des réunions, se rendant d'une place à l'autre, discourant sur tel ou tel sujet – avec des mots écrits par d'autres – inaugurant tel endroit, félicitant telle personne, posant pour des photos, jouant à la perfection son rôle de politicien qu'il connaissait sur le bout des doigts.

Malgré tout, il y avait ce malaise permanent, qu'il avait du mal à définir clairement et qui le rendait nerveux, anxieux et qui l'habitait en tout temps. Il était persuadé que quelqu'un, quelque part, savait sur lui des choses qu'il tenait à cacher. Le visage de la fille aux sublimes yeux verts semblait le poursuivre sans aucun répit. Il était

certain qu'Annelou Martinez représentait un danger pour lui. Un danger à écarter. À tout prix.

Dans l'auto aux vitres teintées, garée à quelques coins de rue de la boutique de prêteur sur gages, Steven Shone plaça avec soin des moustaches sous son nez, lissant les coins autour de sa bouche, chaussa ses lunettes aux verres fumés, se débarrassa de sa veste, de sa chemise et de sa cravate pour enfiler un tee-shirt ordinaire, coiffa ses cheveux d'une casquette à l'effigie des Canadiens de Montréal et retira son pantalon pour enfiler un jean, et des sandales pour remplacer ses chaussures de luxe. Il se pencha vers son chauffeur.

— Reviens me chercher, ici, dans une heure. Attends-moi si je ne suis pas là.

— Bien sûr, Monsieur.

S'assurant que la voie était libre, Shone sauta sur le trottoir et marcha d'un pas rapide vers la boutique. Il y entra d'un mouvement assuré. Comme le gérant était occupé avec un client, il fit semblant de s'intéresser aux appareils audio. Quand le client sortit enfin, le gérant lui fit un signe de tête et Shone se dirigea vers l'arrière-boutique.

Cloutier l'y attendait, assis sur une chaise, les jambes étendues, ses chevilles croisées sur le bureau. Shone s'assit devant lui et sortit de sa poche une feuille pliée. Il la déplia et, sans un mot, la tendit à Cloutier. C'était le condensé des informations qu'il avait recueillies. Cloutier le lut et leva un regard interrogateur vers Shone.

— Qui est cette Annelou Martinez ? Je veux dire, à part d'être la fille du propriétaire des Éditions Martinez ?

— Officiellement, la secrétaire personnelle de Richard Lantier, propriétaire et dirigeant du journal *Le Critique*. Officieusement, une foutue journaliste, travaillant pour ce même journal.

— Ok. Et Nellie Voullanis ?

— La même. C'est sous ce nom qu'elle signe ses articles.

— D'accord. Et ?

— Tu te souviens, à la librairie ? L'étudiante qui m'a bousculé ? Celle avec des verres aussi épais que des culs de bouteilles ?

— Oui, vaguement.

— C'est elle.

— Comment tu le sais ? Tu la connais ?

— Elle, non. Mais j'ai bien connu sa mère. Elle lui ressemble beaucoup et elle a exactement les mêmes yeux. C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Et Nellie Voullanis n'est rien d'autre qu'un anagramme de Eillen O'Sullivan, le nom de sa mère.

— Des journalistes qui signent leurs articles d'un nom différent du leur n'est pas quelque chose de rare.

— Je sais, ce n'est pas ça le problème. Je suis à peu près certain que cette fille enquête sur moi.

Le ton alarmé de Shone fit durcir le regard de Cloutier. Retirant ses jambes du bureau, il se redressa en se penchant en avant et demanda d'une voix sourde :

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas pourquoi, j'ai...

— Pourquoi penses-tu que cette fille enquête sur toi ?

— Euh... eh bien... à la librairie...

Son embarras évident alerta Cloutier qui se mit debout, d'un geste sec. Son ton glacial fit frémir Shone.

— Quoi, à la librairie ?

— Euh... quand je suis sorti, j'ai trouvé une bague dans ma poche, se hâta de répondre Shone d'une petite voix contrite.

— Une bague... susurra Cloutier d'une voix calme, encore plus effrayante.

Eroll Cloutier contourna le bureau et s'approcha de Shone. Il saisit le col de son tee-shirt et le mit debout d'un geste brusque, approchant son visage du sien.

— Tu trouves une bague dans ta poche après avoir été bousculé par une fille. Et c'est seulement maintenant que tu juges bon de me le dire ? Alors que ça s'est passé il y a quatre jours ?

— Écoute... je ne savais pas... j'ai cru...

— Je me fous complètement de ce que tu as cru ou de ce que tu crois ! J'espère que tu as pleinement conscience que si cette fille est bien la journaliste dont tu parles, la bague qu'elle a mise dans ta poche n'est rien d'autre qu'un foutu micro ? !

— Oui, Eroll, c'est ce que j'ai pensé aussi, mais seulement...

— Et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant, pauvre crétin ? ! !

Devant le regard d'acier de Cloutier et son rictus de colère, Shone préféra garder le silence et baissa les yeux, honteux. D'un geste brusque, Cloutier relâcha son col en le repoussant. Shone perdit l'équilibre, heurta la chaise et s'étala sur le sol. Il se redressa, furieux :

— Je t'interdis de me traiter de cette façon !

— Tu n'es qu'un idiot, Shone ! Tu veux jouer dans la cour des grands, mais tu n'es qu'un marmot sans cervelle ! Si tu m'avais mis au courant dès que tu as trouvé ce foutu micro, le problème serait déjà réglé ! ! Maintenant, la fille doit être sur ses gardes. Ça va être beaucoup plus difficile de la coincer. Et surtout, si son enquête a avancé suffisamment, elle a dû mettre d'autres personnes au courant !

— Merde ! Je ne suis pas un foutu gangster ou un agent secret, moi ! Que veux-tu que je fasse ? Me pointer au journal et les liquider tous à la mitraillette ?

— Surtout, tu ne fais rien ! Absolument rien ! Tu as assez fait de conneries jusque là ! Assieds-toi !

Shone obtempéra, regardant droit devant lui, l'estomac noué. Cloutier se rassit et l'observa en silence, maîtrisant sa colère. Il annonça d'une voix calme :

— Il paraît que Pilon s'en va en France, pour raisons familiales. Tu es au courant ?

Shone hocha la tête, sans répondre. Il finit par annoncer, honteux :

— Oui, j'ai entendu ça. C'est pour ça que j'ai voulu te voir. La coïncidence est bien trop grosse pour en être une.

— Ah, mais c'est qu'il commence à comprendre, le petit nouveau ! ironisa Cloutier. Eh oui, tu vois, ta petite journaliste a eu vent de tes projets de meurtre et a couru mettre la proie à l'abri du danger. Alors, non seulement, on ne peut plus rien faire pour Pilon, mais en plus, d'un jour à l'autre, tu vas devoir répondre aux flics qui viendront t'interroger sur un certain enregistrement.

— C'est pour ça que je suis là. Tu dois me tirer de cette situation.

— Je "dois" ? Mauvais choix de verbe, Shone, je ne te dois absolument rien. Toi, par contre, tu me dois beaucoup. Ne l'oublie jamais.

— Je sais... écoute, Eroll, je m'excuse. Mais là, je ne sais plus quoi faire.

— Comme je te l'ai dit, tu ne fais rien. Je me charge de tout. Dégage maintenant. Et n'essaie plus de me contacter.

C'est moi qui le ferai quand tout sera réglé. Une dernière chose.

Cloutier saisit la poubelle en métal, tint la feuille droite au-dessus et fit claquer son briquet. Tandis que la feuille était dévorée par les flammes, Cloutier précisa :

— Tu connais l'adage : "*Les mots s'envolent, les écrits restent.*" Ne t'avise plus de refaire un truc aussi stupide. Et détruis tous les documents que tu as gardés sur elle.

Shone se leva, se dirigea vers la porte. Il hésita et se tourna vers Cloutier :

— Euh... Si tu pouvais éviter de lui faire du mal... Sa mère...

Le rire cynique de Cloutier l'interrompit et il sentit un frisson glacer son dos lorsque ce dernier déclara d'une voix ironique :

— Un peu trop tard pour t'en soucier, vieux. Ah ! Quand la tragédie se répète... mère et fille disparues dans un accident à trente ans d'intervalle... Triste ! Vraiment triste !

Et, de nouveau, Cloutier eut un rire cynique qui résonna d'une façon sinistrement lugubre aux oreilles de Shone.

Annelou boucla son second article et l'enregistra, le protégeant avec le même mot de passe incassable, déjà utilisé pour protéger tout son dossier. Elle en fit deux copies supplémentaires. L'une, sur un disque dur externe, serait remise à Richard et l'autre envoyée à une adresse email, ultra protégée. Son dossier se présentait en trois volets et faisait l'objet de trois articles distincts, qui seraient publiés simultanément, le même jour. À eux seuls, les titres en disaient long : *Shone commandite le meurtre de Pilon – Les magouilles de Shone avec la Chine, à l'insu de la population – Shone lourdement impliqué avec la mafia.*

Annelou poussa un profond soupir. Elle avait hâte que cette enquête se termine. La peur qui lui vrillait le ventre, de plus en plus douloureusement, ne lui disait rien qui vaille. Elle avait toujours tenu compte, tout au long de sa vie, de ces petits signaux, quelquefois infimes, que lui envoyaient son corps ou son esprit, comme autant d'alertes et d'invitations à la prudence. Elle avait développé, au fil du temps, une sorte de sixième sens et s'y fiait les yeux fermés. Et aujourd'hui, tout en elle lui criait qu'elle était en danger. Annelou ne prendrait pas ces avertissements à la légère.

Elle sortit une barre de céréales de son tiroir et la grignota, en marchant de long en large dans son bureau, réfléchissant au meilleur moyen de coincer Shone, sans éveiller ses soupçons. Elle s'approcha de la grande baie vitrée et laissa son regard errer sur la ville. En baissant ses yeux vers le stationnement, elle sentit son sang se glacer.

Tous ses sens en alerte, elle suivit des yeux un homme qui déambulait à travers les autos, penchant la tête vers les plaques d'immatriculation, comme s'il en cherchait une en particulier. Le cœur d'Annelou bondit dans sa poitrine quand elle le vit s'arrêter devant sa propre voiture. L'homme tourna sa tête dans tous les sens pour s'assurer d'être seul. Il leva les yeux vers l'édifice et Annelou se recula vivement, demeurant invisible. Elle vit l'homme s'allonger sur le dos et glisser la moitié de son corps sous le véhicule. Annelou se secoua et réagit au quart de tour. Saisissant son téléphone, elle prit, en rafales, des photos de l'homme allongé, puis se redressant, s'époussetant, et se relevant. L'homme regarda de nouveau dans toutes les directions, leva de nouveau les yeux vers l'édifice et, semblant assuré que personne ne l'avait vu, regagna son auto d'un pas rapide,

En cadrant en gros plan, Annelou réussit à prendre un cliché de sa plaque d'immatriculation. Tout comme elle

avait réussi, un peu plus tôt, à prendre en gros plan son visage et à prendre également la pince que tenait l'homme dans sa main.

Annelou déglutit, le cœur battant. Des gouttes de sueur froide perlaient sur son visage. Elle les essuya d'une main tremblante et s'écroula dans son fauteuil, tétanisée. Effrayée, elle mit un temps à se ressaisir. Si prévenir Richard fut la première chose qui lui vint à l'esprit, elle chassa cette idée aussitôt. Il mettrait un terme à son enquête et lui retirerait le dossier, à la seconde où il saurait qu'Annelou était en danger. Le mieux serait de faire venir la remorqueuse et d'amener son auto au garage. Et rentrer chez elle en taxi. Annelou frissonna à cette idée. La seule pensée de retourner chez elle, seule, la terrifiait.

Elle bondit de son fauteuil et se hâta vers le bureau de Julie. Son amie était plongée dans la lecture d'un document et sursauta vivement en voyant Annelou débouler dans la pièce. Le regard affolé de son amie l'alarma. Julie se leva aussitôt et s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma belle ?

— Je... le...

— Viens, viens t'asseoir.

Julie la fit asseoir, lui servit un verre d'eau et prit place sur le fauteuil à ses côtés. Elle prit la main d'Annelou dans les siennes et redemanda doucement :

— Qu'est-ce qu'il y a, Annelou ?

— J'ai vu un homme trafiquer mon auto. Je viens de le voir.

— Quoi ? ! s'écria Julie. Mais comment ça ?

Sans répondre, Annelou lui montra les photos sur son téléphone.

— Merde ! chuchota Julie en levant un regard affolé vers son amie. Il faut appeler la police, Annelou !

— Non ! C'est hors de question ! Je vais faire venir la remorqueuse et je rentrerai en taxi. Mais, je ne veux pas aller chez moi, j'ai la trouille !

— Certain que tu ne vas pas chez toi ! Ni nulle part, d'ailleurs, du moins pas toute seule ! Tu viens chez moi et avec moi ! Et la remorqueuse, ce n'est pas une bonne idée. C'est beaucoup trop gros. Si quelqu'un observe tes faits et gestes, il va voir ton auto partir sur ce gros machin... non, ce n'est pas une bonne idée. Ok, laisse-moi réfléchir.

Julie se leva et se mit à faire les cent pas, tapotant sa bouche de son index, comme elle le faisait chaque fois qu'elle était plongée dans ses réflexions.

— Ok ! Je sais ! Je vais appeler mon frère. Il a un ami mécano. Je vais leur dire de venir et de regarder ça discrètement. Ensuite, on quittera le journal ensemble, comme on l'a fait des milliers de fois, déjà. Si quelqu'un te surveille, il n'y trouvera rien d'anormal. On filera chez moi. Et tu resteras là. Tant et aussi longtemps qu'il le faudra.

— D'accord, Julie, merci. On fera comme ça pour ce soir.

— Pas seulement pour ce soir, Annelou. Pas tant et aussi longtemps que je te saurai, avec certitude, hors de danger. Ce truc... ça a un rapport avec ton enquête dont tu ne peux pas me parler ?

— J'en ai bien peur, oui.

— C'est un gros truc, alors ?

— Oui. Très gros.

— Ok. J'appelle mon frère.

Plus tard, quand le frère de Julie et son ami mécanicien eurent fini d'examiner l'auto d'Annelou, ce dernier déclara, en s'essuyant les mains :

— Eh bien ! Une chance que l'amie de ta sœur n'a pas pris son auto ! Il y a la durite du frein qui vient de péter. Elle se serait plantée en beauté ! Sans compter qu'elle aurait pu tuer quelqu'un !

Lorsque ces mots lui furent répétés par Julie, Annelou se sentit blêmir et fut saisie d'un malaise. Avec un gémissement, elle se plia en deux, prise de nausées. Julie disparut et revint de la salle de bains avec un linge d'eau froide qu'elle passa doucement sur le visage de son amie jusqu'à ce que celle-ci ait repris des couleurs.

— Ça va mieux ? s'inquiéta-t-elle.

Annelou hocha la tête sans répondre. Ses mains tremblaient et son cœur cognait dans sa poitrine à lui faire mal.

— Ne t'en fais pas, Annelou. Le copain de mon frère dit qu'il peut réparer ta voiture, sans avoir à l'amener au garage et attirer l'attention. On peut la mettre dans le stationnement souterrain de l'édifice et il pourra s'en occuper en toute discrétion. Il est prêt à le faire, si tu veux.

— La réparer, non. C'est une preuve. Il faut la laisser comme ça, pour l'instant. Mais la mettre dans le stationnement souterrain, oui, bien sûr, c'est une excellente idée. Et même qu'on pourra la laisser là. Peut-être que personne ne me verra sortir avec, mais personne ne pourra savoir où elle est et donc, où je suis, moi. C'est une idée brillante !

— Effectivement. Et le stationnement souterrain est surveillé. Ok, je file voir ça avec mon frère.

— Merci, Julie. Tu es un amour.

Julie sortit du bureau et détala vers le stationnement. Les deux hommes poussèrent l'auto jusqu'à un endroit désert du parking souterrain. De retour à son bureau, elle trouva Annelou, livide, le regard terrifié.

— Julie... tu te rends compte ? Si je n'avais pas vu cet homme par la fenêtre... Si je ne l'avais pas surpris... tu te rends compte ? C'est...

Incapable de finir sa phrase, Annelou éclata en sanglots. Julie la berça contre elle jusqu'à ce qu'elle soit calmée. Oui, elle se rendait compte. Par un hasard miraculeux, Annelou venait d'échapper à une mort certaine. Et ce dont Julie se rendait compte aussi, c'est que rien n'était fini. Loin de là.

Quand Annelou se fut ressaisie suffisamment pour avoir l'air normal, elles ramassèrent leurs affaires et se rendirent directement chez Julie. Pendant qu'elle préparait le souper, après avoir refusé énergiquement toute aide d'Annelou, cette dernière reprit ses recherches sur Lacombe, pressée de trouver un moyen de le coincer et d'en finir avec toute cette enquête. Coincer Cloutier, par contre, serait beaucoup plus ardu.

Depuis la veille au soir, Pilon était à l'abri, avec sa famille, et hors de danger. Cela soulageait grandement Annelou, mais aujourd'hui, pour la première fois, elle avait été confrontée au danger qui pesait sur elle-même. Un danger qui n'était pas près d'être écarté. Annelou savait que si elle céda à la panique, elle ferait des erreurs impardonnables. Elle devait se concentrer sur sa tâche pour la mener à bien. Avec courage et lucidité, efficacité et maîtrise d'elle-même. C'était ça aussi, le métier de journaliste.

Elle se plongea dans ses recherches, notant le moindre indice qui servirait de preuve, la moindre information qui dévoilerait la supercherie de Shone et les accords douteux qu'il prévoyait de faire avec la Chine. Était-ce parce que le temps le talonnait ? Était-ce l'appât du gain ? Toujours était-il que plus Annelou avançait dans son enquête, et

plus elle trouvait de traces, laissées au hasard, sans la moindre précaution. Grâce à l'aide d'une amie travaillant pour le gouvernement, elle avait eu accès à un échange de correspondances entre le ministère de l'environnement et celui du commerce. Chacun s'interrogeait sur la viabilité, la dangerosité et le réel intérêt économique concernant l'exploitation du gaz de schiste. Annelou avait lu des rapports et des comptes-rendu jusqu'à en être malade mais elle était maintenant imbattable sur le sujet. Elle avait également trouvé des documents détaillant des subventions semblables à celles qui avaient été accordées à Lacombe, en vertu des mêmes lois et des mêmes droits dont les entreprises pouvaient se faire valoir, en respectant certaines conditions. Elle en avait choisi trois, au hasard, et les comparait, point par point, à celle accordée à Lacombe, notant chaque lacune, chaque omission, chaque point mal défini, chaque phrase incohérente, chaque mot sujet à controverse, chaque énoncé prêtant à confusion.

Si les trois documents choisis étaient limpides, rien n'était clair dans celui de Lacombe et Annelou démontra avec la plus grande exactitude en quoi cette opacité était volontaire et servait, en réalité, d'autres ambitions et d'obscurs projets, cachés au public.

Annelou poussa un soupir de soulagement en mettant le point final à son article. Elle aurait donné cher pour être présente, d'une façon ou d'une autre, à la rencontre du 15 au bureau de Lacombe. Mais elle ne trouvait pas de moyen d'y parvenir. S'y présenter elle-même, même déguisée, était hors de question. Et elle n'aurait jamais le temps de soudoyer quelqu'un sur place pour espionner leur conversation.

La voix de Julie la tira de ses pensées.

— Tu as fini ? Tu étais tellement absorbée que je ne voulais pas te déranger. Tiens !

Elle lui tendit un verre de porto qu'Annelou accueillit avec un sourire de reconnaissance. Julie s'installa sur le canapé à ses côtés et fit tinter son verre contre le sien :

— Au dénouement de ton enquête ! Qu'il soit rapide et fructueux !

— Oui. Je l'espère aussi.

Annelou but une gorgée de porto et réfléchit quelques instants, avant de prendre la décision qu'elle jugeait la meilleure.

— Julie, tu sais qu'habituellement je ne dévoile rien de ce sur quoi je travaille. Mais avec ce qui s'est passé

aujourd'hui, et même si Richard est au courant et connaît la marche à suivre pour récupérer mon dossier, j'aimerais t'en parler, pour le cas où il m'arriverait quelque chose.

— Ne dis pas ça, Annou ! Il ne t'arrivera rien du tout ! Je te l'interdis formellement ! Mais, si tu as envie de m'en parler quand-même, je serais heureuse de t'entendre.

— Ok. Alors, je commence.

Et ainsi, Annelou informa Julie de tout ce qu'elle avait appris et découvert, depuis le début, quelques mois auparavant, quand elle avait d'abord soupçonné puis eut la preuve que le premier ministre avait des liens avec la mafia.

— Wow ! ! s'exclama Julie, les yeux écarquillés, quand Annelou eut fini son récit. Mais, c'est énorme ! !

— Oui, ça l'est. Je te montrerai comment avoir accès à mes dossiers et je te donnerai le mot de passe. Il est long et compliqué mais il faudra que tu trouves un moyen de le mémoriser. Surtout, qu'il ne soit écrit nulle part.

— Bien sûr. Mais je n'aurai pas à m'en servir. C'est toi qui publieras tes articles et eux iront en prison. C'est complètement incroyable ! Bon sang ! J'arrive pas à le

croire ! En tout cas, Annelou, bravo ! Tu as fait un travail époustouflant !

Julie vida son verre et se leva d'un bond.

— J'ai préparé une lasagne. Tu as faim ?

Avant qu'Annelou ait pu répondre, elle entendit faiblement la sonnerie de son téléphone. Pas celui qu'elle utilisait tous les jours, non, celui qui était caché dans son sac et dont un seul interlocuteur possédait le numéro. Elle sentit son cœur battre la chamade et fouilla fébrilement dans son sac pour en extirper l'appareil. Elle mit un doigt sur ses lèvres, demandant à Julie de ne pas parler, et prit l'appel.

Elle demeura silencieuse, écoutant attentivement puis, se mit à parler à toute vitesse, en espagnol.

Julie s'inquiéta de l'affolement dans lequel paraissait se trouver son amie. Elle ne comprenait absolument rien à ce que disait Annelou, mais il lui semblait qu'elle tentait de calmer quelqu'un, de le rassurer. Apparemment, Annelou finit par réussir car elle continua à parler plus calmement, posant des questions, écoutant attentivement les réponses. Ensuite, elle conversa longuement, d'un ton autoritaire, comme si elle donnait des ordres ou des instructions à

suivre. Après qu'elle eut de nouveau calmé et rassuré son interlocuteur, elle mit fin à la conversation.

Annelou poussa un long soupir, regarda son amie d'un air navré et dit, tout en ouvrant son ordinateur :

— Je dois écrire quelque chose, ça ne sera pas long.

— Aucun problème. Rien de grave, au moins ?

— Les choses se précipitent. Ça va jouer serré dans les prochains jours.

— Viens me rejoindre quand tu auras fini.

Julie la laissa tranquille et disparut dans la cuisine. Quand Annelou la rejoignit, quelques minutes plus tard, elle avait l'air tendu. Julie l'invita à s'asseoir avec un sourire et lui servit une portion de lasagne et un verre de vin rouge.

— Merci, Julie. Tu es un ange. C'était une journée éprouvante.

— Ah, ça oui ! Une chance que ce n'est pas tous les jours comme ça ! As-tu un plan de prévu ? Est-ce que je peux t'aider, d'une façon ou d'une autre ?

— Je vais y réfléchir, mais pour l'instant j'ai plutôt la tête comme une pastèque : énorme, lourde et pleine d'eau. Et, en passant, ta lasagne est délicieuse !

— Merci ! C'est à peu près la seule chose que je réussis. Je n'ai jamais été une bonne cuisinière.

— Si je dors encore là demain, c'est moi qui ferai le souper.

— C'est certain que tu seras encore là, Annelou. Il est hors de question que tu rentres chez toi avec tous ces mafieux à tes trousses ! Hors de question que je te laisse seule, même pas une seconde ! Pas après tout ce que tu m'as raconté !

— Il semblerait que j'ai donné un coup de pied dans la fourmilière. Tout le monde s'affole.

— Celui ou celle qui te renseigne ne risque rien ?

— Je l'espère. J'ai pris toutes les précautions nécessaires. Mais dans la peur et l'affolement, n'importe qui peut faire des erreurs. J'espère qu'elle sera assez forte.

— Elle. C'est donc une femme.

Annelou hocha la tête sans répondre.

— Je crois que c'est beaucoup pour aujourd'hui. Après le souper, tu pourras prendre un bain, si ça te dit. Ça devrait te détendre.

— Oui, merci Julie, ça me ferait le plus grand bien. L'eau a toujours eu un effet apaisant sur moi.

— Et au fait, j'ai trouvé deux trois trucs qui devraient t'aller. Comme ça, ça évitera d'avoir à retourner chez toi pour prendre d'autres vêtements.

Annelou eut un rire ironique.

— Si je dois porter l'une de tes robes, je vais me faire arrêter pour attentat à la pudeur !

— À la longueur qu'elles auront sur toi, oui c'est certain ! renchérit Julie en riant. Mais tu auras de quoi affrioler le beau Gabriel, ajouta-t-elle malicieusement.

Le visage d'Annelou se rembrunit.

— Il est retourné à Toronto, aujourd'hui. Le bébé est mort.

— Oh non... Pauvre petit ! Pauvre famille ! Maudits demeurés ! Ils sont encore plus dangereux que tes mafieux, ces ordures !

— Pourquoi ? Parce qu'ils déciment les gens, sans tenir compte de leur âge ? Ne crois pas ça, Julie. Je ne t'en dirai pas plus, mais sache que ma source a eu ses trois enfants retenus en otages pendant plusieurs années.

— Merde, alors ! En otages ? !

— Oui. Pas en otages dans une cave froide et sans lumière, mais en otages tout de même. Mais ils sont à l'abri maintenant et tout devrait finir bientôt et elle pourra les retrouver. J'espère qu'elle sera assez forte. Bon, il est temps que j'arrête de parler et que je calme mes neurones. Je vais faire la vaisselle et après je plonge dans ta baignoire. Au fait, ton beau Gino ne vient pas te voir, ce soir ?

— Non, il travaille. Ses horaires ne sont pas faciles pour organiser des rencontres, mais bon, on trouvera bien un moyen de se voir plus souvent. J'ai lancé l'idée qu'il emménage avec moi et ça a eu l'air de lui plaire.

— Vraiment ? Toi qui ne voulais pas d'homme dans ta vie...

— Je sais. Mais lui, il est différent. Tu sais, je ne plaisante pas quand je dis qu'il a un effet incroyable sur moi.

— Je commence à le croire, en effet. Car c'est bien le seul dont tu m'as parlé, avec lequel tu aies envie de faire quelque chose d'aussi extravagant ! Et ta chère liberté, alors ?

— Ah ! Je crois que pour l'instant mon geôlier a plus d'attraits !

— Et tout ça, en si peu de temps ?

— Oui. Je te l'ai dit, c'est un vrai coup de foudre !

Annelou hocha la tête en souriant. Elle se leva pour débarrasser et commença à laver la vaisselle, ignorant les injonctions de Julie à la laisser faire.

Plus tard, lovée entre les draps du petit lit de la chambre d'amis, Annelou peinait à trouver le sommeil, malgré sa fatigue émotionnelle, ne cessant de ressasser les événements de la journée. Un petit son la sortit de ses pensées. Elle venait de recevoir un message de Gabriel.

"Salut, ma belle. J'espère que ce message ne te réveillera pas. Je sais qu'il est tard mais tu m'as dit de t'écrire si c'était trop dur. Et ça l'est. J'aimerais que tu sois près de moi, en ce moment. Mais penser à toi m'aide à retrouver une certaine sérénité. Enfin, quand tu ne penses

pas à m'égorger ou à m'ébouillanter, ou à me torturer, bien sûr. Bonne nuit, chérie."

Son message la fit sourire et l'émut tout à la fois. Sans réfléchir à ce qu'elle disait, elle lui répondit spontanément.

"J'aimerais que tu sois près de moi, toi aussi. Joana s'est foutue dans un vrai pétrin et même si Michael Jackson n'est guère plus intelligent qu'une langouste et à peine plus fort qu'une limace, la belle espionne russe aurait bien besoin de sa compagnie. Oui, j'imagine que c'est dur. Cette pauvre femme qui a perdu, tout d'un coup, la seule famille qui lui restait. Mais tu es là, auprès d'elle, et je suis sûre que ça la réconforte. Courage, je t'envoie mes meilleures pensées pour passer à travers. Bonne nuit."

La réponse de Gabriel arriva aussitôt sous forme d'un appel téléphonique :

— Quel pétrin, Annelou ?

— Rien que tu puisses dépêtrir.

— Ce mot n'existe même pas. Dis moi, chérie, quel pétrin ? Est-ce que je peux t'aider ?

— Oui, en parlant de toute autre chose sur cette ligne. En fait, mon problème est assez commun : j'ai couché avec mon patron et sa femme nous a surpris. Donc, dans

peu de temps, je risque de perdre et mon amour et mon travail. C'est incroyablement dur, la vie de secrétaire, des fois !

Gabriel eut un petit rire et rétorqua :

— Tu devrais coucher avec moi, à la place. Aucune chance que ma femme nous surprenne, elle a les pieds attachés à une cage de homard, vingt pieds sous l'eau.

— Ça n'a rien de drôle, Jackson !

Le ton légèrement affolé d'Annelou et sa voix basse donnèrent à Gabriel les informations qu'il cherchait :

— Je sais, Joana. Il est difficile pour une langouste de libérer un homard, crois-moi ! Je serai là demain, chérie. Les funérailles ont lieu demain matin, je repartirai aussitôt après et je serai avec toi.

— Très bien, Jackson. Oh et, en passant, je n'ai aucune envie de coucher avec une langouste.

— Non ? Pourtant, mes pinces pourraient t'apporter des plaisirs insoupçonnés, des choses que tu n'imagines même pas. Mais, je saurai te convaincre d'essayer. N'oublie pas que Jackson a la tête dure.

— Il a surtout la tête vide. Et non, je n'ai aucune envie d'essayer ni de coucher avec une mangouste.

— Langouste. Je tiens à mon statut de palinuridae.

— C'est quoi, ce truc ?

— Crustacé décapode, chérie.

— Il me semble que j'avais les idées plus claires, avant ton appel.

— C'est parce que je te trouble. C'est bon signe pour la suite de nos relations.

— Bonne nuit, Jackson.

— Bonne nuit, ma belle. Et... Annelou... ... non, rien, laisse faire. Merci, chérie.

— Merci à toi, Gabriel, dors bien.

Annelou déposa son téléphone avec un sourire. Même s'il était la dernière personne en qui elle aurait dû avoir confiance, Annelou ne pouvait se défaire d'un sentiment de soulagement à l'idée que Gabriel était là. Qu'il serait là, le lendemain.

CHAPITRE 10

Si, comme l'avait affirmé Annelou la veille, les choses se précipitaient, elle n'aurait jamais cru que tout puisse aller aussi vite. À cinq heures du matin, elle fut tirée de son sommeil par la voix chuchotante, rapide et affolée de Maria :

— Annalou ! Annalou ! Il faut que tu m'aides ! J'ai peur qu'il sait quelque chose !

— Maria, garde le silence. Tais-toi et écoute-moi attentivement. Ok, respire. C'est ça. Réponds-moi juste par oui ou par non, d'accord ?

— Sì !

— En français, Maria.

— Oui.

— Il t'a demandé quelque chose de spécial pour le dîner ?

— Oui.

— Parfait. Peu importe ce que c'est, il va te manquer des ingrédients. Si c'est une paella, il te faudra des crevettes, des calamars, peu importe mais il te manquera

un des ingrédients importants. S'il y en a dans le frigo, cache-les dans le congélateur. Tu as compris ?

— Oui.

— Très bien. Tu as reçu un appel du poissonnier. Il t'a informé d'un arrivage de poisson qu'il aime particulièrement. Tu vas aller au marché en acheter. Aux Halles. La même poissonnerie où tu vas d'habitude. Tu as compris ?

— Oui.

— Très bien. Juste à côté, il y a un stand de café. Prends-en un. Je serai là. Tout sera fini après ça, Maria. Je sais que tu as peur mais en aucun cas, il ne doit le voir. Pense ...

— Ah oui ? ! Des calamars aussi ? Mais c'est une excellente nouvelle ! Et du thon, gardez-moi aussi, hein ? Sì ! Muchas gracias ! Je viens bientôt ! Merci beaucoup !

Annelou sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Maria n'était plus seule. *"Accroche-toi, ma belle"* supplia-t-elle intérieurement.

À l'autre bout de la ville, Maria sentit, elle aussi, son cœur faire un bond dans sa poitrine. Son patron se tenait sur le pas de la porte de la cuisine, les bras croisés et

l'observait. Elle lui adressa un sourire furtif et se détourna pour l'empêcher de voir la panique qui la submergeait. Au prix d'un effort surhumain, elle parvint à maîtriser le tremblement de sa voix, tout en poursuivant sa conversation avec un poissonnier imaginaire.

En terminant la communication, au lieu de raccrocher, elle glissa discrètement le téléphone dans la poche de son tablier, de sorte qu'Annelou put entendre la suite.

Maria, tentant de paraître aussi naturelle que possible, s'affaira à réunir son panier de course et son sac à main, plaça un fichu sur sa tête.

— Où vas-tu comme ça, de bon matin ?

— Au marché, Señor Sudoni. Il est arrivé des calamars et des crevettes tout frais, pour la paella.

— Tu ne m'as pas dit que tu avais tout ce qu'il te fallait, hier ?

— Si, Señor. Pero, vous savez, les poissons frais, y a rien qui remplace ça. Cela des supermarchés, c'est pas aussi bon. Et le poissonnier dit aussi qu'il y a du thon. Vous en voulez ? Pero, si vous préférez, que j'achète pas, je fais la paella avec ce qui y a déjà ici.

— Non, tu as raison. Rien ne vaut le poisson frais. Et oui, achète du thon aussi. En bonne quantité. Tu auras quand-même le temps de faire la paella, si tu vas au marché ? Sinon, j'envoie Bastien à ta place.

— Ah, no, no, no ! ! Ce bougre d'imbécile, il connaît rien aux poissons ! Il est capable de vous ramener des sardines à la place du thon !

Annelou eut un sourire. *"Bien joué, ma belle ! Continue."*

Sudoni éclata de rire et ordonna :

— Ok, vas-y alors ! Mais fais-moi un café, avant.

— Bien sûr, Señor.

Annelou entendit Maria pousser un soupir de soulagement et comprit que Sudoni avait quitté la cuisine. Elle l'entendit s'affairer à préparer le café. Elle entendit également, au loin, la voix de Sudoni parlant à quelqu'un. Maria en profita pour reprendre son téléphone et s'éclaircit la voix pour faire comprendre à Annelou qu'elle était de nouveau en ligne. Celle-ci chuchota, d'une voix rassurante :

— Bravo, Maria, tu as été parfaite ! Si c'est le chauffeur qui t'emmène, il faudra trouver un moyen de t'en

débarrasser. Sers-lui son café et sors de là. Reste naturelle, surtout. Tout sera fini très bientôt. Raccroche, maintenant.

Maria hésita à couper le seul lien qui lui donnait assez de courage mais obéit aux ordres d'Annelou. S'assurant que son patron était toujours au téléphone, elle glissa son appareil dans son sac. Elle maudissait la cafetière de ne pas aller plus vite. Jamais un café ne lui avait paru aussi long à filtrer. Pour se calmer, elle compta les secondes dans sa tête.

Enfin, au bout d'un temps qui lui parut interminable, le café fut prêt. Elle en versa dans une grosse tasse, ajouta un peu de crème et deux sucres, remua le tout et se força à contrôler le tremblement de ses mains. Sudoni était dans le salon et marchait de long en large en parlant au téléphone. Son cœur battait la chamade alors que son patron vociférait :

— Et elle est passée où ? ... Comment ça, tu n'en sais rien ? Trouve-la et fais ton boulot. Proprement.

Il raccrocha et jeta son téléphone sur le canapé, d'un geste furieux. Maria déposa la tasse de café sur la table basse et déclara, d'un ton complice :

— Bon, je vais au marché. Les premiers qui arrivent, les meilleurs morceaux qu'ils ont.

— C'est bien, Maria. Prends un taxi. J'aurais besoin de Bastien.

— Si, Señor, à plus tard.

Maria marcha vers l'entrée, enfila un blouson léger et sortit. En fermant la porte, elle se força à ne pas partir en courant. Elle sentait son corps envahi de sueur froide. Ses jambes tremblaient et avaient du mal à la porter. Elle recommença à compter pour concentrer son esprit. À cinquante, elle marchait sur le trottoir et avait retrouvé un certain calme. Le taxi qu'elle avait appelé se gara et elle s'y engouffra. Elle continua à jouer son rôle, sachant que Sudoni avait des hommes infiltrés partout.

Pendant ce temps, Annelou fit irruption dans la chambre de Julie et la secoua pour la réveiller. Quand cette dernière émergea de son sommeil, Annelou lui dit, d'une voix précipitée :

— Un de tes hommes a-t-il laissé du linge, ici ? As-tu des vêtements d'homme ?

— Quoi ?

— Dépêche, Julie, c'est urgent !

Alarmée par le ton de son amie, Julie fut aussitôt sur le qui-vive.

— Oui, mon voisin. Viens.

Julie, en nuisette, se précipita dans l'entrée et prit une clé. Elle ouvrit la porte de son voisin de palier, Annelou sur ses talons.

— Il est parti en voyage, je m'occupe de ses plantes. Ici, la chambre. La penderie.

Annelou fit un inventaire rapide et prit ce qui lui parut le plus adéquat. Un jean, un tee-shirt, une veste longue et assez large pour cacher sa poitrine, une casquette, des lunettes de soleil. Elle s'habilla à la hâte, aidée de Julie qui ramena ses cheveux en un chignon serré camouflé par la casquette. Si les vêtements convenaient en longueur, ils étaient un peu trop larges pour elle. Par contre, les chaussures posaient un vrai problème car l'homme avait de grands pieds. Annelou opta pour une paire de bottines dont elle pouvait au moins serrer les lacets sur ses chevilles.

Malgré tout, avec ses traits fins et sa peau claire, elle n'avait pas du tout l'air d'un homme. Julie, grâce à ses connaissances en maquillage, parvint à durcir un peu ses traits, foncer son teint et même imiter l'ombre d'une barbe naissante.

— C'est pas génial, mais c'est mieux que rien. Au moins, ce n'est plus toi.

— C'est le principal. On fera avec, on n'a pas le temps, de toute façon. Ok, Julie, enfile un truc. Il faut que tu m'emmènes au marché des Halles. Tu me laisseras à un coin de rue.

Pendant que Julie s'habillait en vitesse, Annelou lui donna ses dernières instructions.

— Je veux que tu gardes mon ordinateur portable avec toi, en tout temps. Et je veux que tu remettes à Richard mon disque dur externe. Il saura quoi faire.

— Tu es bien consciente qu'il va m'arracher les yeux si je ne lui dis pas où tu es ?

— Si je réussis, je serai à l'ambassade d'Espagne. Je communiquerai avec lui, de là-bas.

— Annelou...

— Je ne peux rien dire de plus. On y va. Ah... attends !

Annelou saisit un journal sur la table basse et le glissa sous son bras. Tout en conduisant, Julie fit remarquer à son amie :

— Le journal date de deux jours.

— Pas grave.

— Tu sais que plus personne ne lit des journaux papiers, de nos jours. Tu vas te faire remarquer.

— Il y en a encore, sinon toi et moi, on serait déjà au chômage. Et c'est un bon moyen pour se cacher. Ok, gare-toi là.

Julie obtempéra et tourna vers Annelou un regard inquiet et rempli de larmes.

— Arrange-toi pour qu'il ne t'arrive rien, Annou, sinon je vais te le faire regretter, crois-moi !

— Mais non, il ne m'arrivera rien. Retourne chez toi et fais ce que je t'ai dit, d'accord ?

Julie acquiesça et serra son amie contre elle.

Annelou sortit de l'auto, carra ses épaules et tenta de prendre la démarche d'un homme. Les bottines l'y aidaient, en alourdissant son pas. Annelou remonta son col pour cacher sa nuque gracile et mit les mains dans ses poches, avançant d'un pas assuré. Julie la regarda s'éloigner, le cœur serré, puis elle fit demi-tour et retourna chez elle.

À l'intérieur des halles, les marchands s'affairaient à mettre en place leurs marchandises, dans un brouhaha

bruyant, ponctué d'interpellations joyeuses et d'éclats de rire. Annelou se plaça à un endroit stratégique pour voir arriver Maria et s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Elle déplia son journal et fit semblant de lire. Elle repassait dans sa tête la chronologie des choses à faire. La première était d'appeler son contact à l'ambassade. Elle consulta l'heure sur son téléphone. Il était encore trop tôt. Il lui faudrait attendre une demi-heure, au moins, pour être sûre de ne pas causer un branlebas inutile, autant que dangereux.

Annelou commençait à sentir l'inquiétude la gagner et prit de profondes respirations pour se calmer. Maria aurait déjà dû être là. Pour ne pas éveiller l'attention, Annelou marcha à travers les étals et acheta quelques prunes. Enfin, elle aperçut la Colombienne qui entrait d'un pas hésitant. Maria sembla prise d'un malaise et se retint de justesse à l'un des piliers. Un marchand s'inquiéta et lui offrit son aide. Maria refusa, avec un sourire, assurant qu'elle allait mieux. Annelou sentit son cœur s'arrêter alors qu'un homme venait d'entrer à son tour. Mais, il se dirigea directement vers un stand de charcuteries pour y faire des achats. Fausse alerte. Annelou suivit des yeux Maria qui se dirigeait vers la poissonnerie. Elle s'assura que personne ne la suivait et lui emboîta le pas. Elle se plaça à une table du petit café et attendit que Maria ait fini.

Quand cette dernière passa près d'elle, Annelou murmura, en espagnol, les mots de leur code de reconnaissance. Maria y répondit d'une voix tremblante et se laissa tomber sur la chaise en face d'elle. Elle la dévisagea curieusement et Annelou lui adressa un sourire encourageant. Elle poursuivit dans la même langue :

— Va nous chercher deux cafés. Si je parle, on verra bien que je ne suis pas un homme.

Elle fit un clin d'œil à Maria et s'attendrit de voir un sourire lumineux éclairer son visage. Pendant que Maria allait chercher les cafés, Annelou appela son contact. Celui-ci grommela, furieux d'être tiré de son sommeil, mais reprit ses esprits aussitôt qu'il reconnut la voix d'Annelou.

— Ok, je t'envoie une voiture. À l'endroit convenu.

Annelou raccrocha sans répondre. Ce n'était maintenant qu'une question de minutes avant que sa source ne soit définitivement hors de danger. Annelou tentait de juguler l'angoisse qui l'étreignait. Dans les films, c'était toujours dans les dernières minutes, proches de la délivrance, que se passaient les choses les plus terribles. Elle n'avait jamais fait ça auparavant et, en cet instant, elle espérait de tout son être ne plus jamais avoir à le refaire.

Maria, en déposant les cafés sur la table, la sortit de ses pensées lugubres.

— C'est du colombien. El mejor !

Annelou lui adressa un sourire discret et but une gorgée de son café. Elle se pencha vers Maria et lui donna ses instructions :

— Dans une minute, tu te lèveras et tu te dirigeras vers les toilettes. Tu m'y attendras.

— Avec mes poissons ?

Annelou retint de justesse l'éclat de rire qui la saisit.

— Oui, avec tes poissons. Bois ton café, maintenant.

Maria s'exécuta, se délectant du nectar corsé qui lui rappelait son pays. Elle jeta un coup d'œil à Annelou et celle-ci lui fit un imperceptible signe de tête. Maria ramassa son panier et se dirigea vers les toilettes. Annelou reprit son journal et épia le monde autour d'elle. Elle fut rassurée en remarquant que personne ne leur prêtait attention, ni ne regardait Maria s'éloigner. Au bout d'un moment, elle se leva, laissa un pourboire sur la table, replia le journal sous son bras et se dirigea vers les toilettes.

Maria se tenait derrière la porte et sursauta en la voyant s'ouvrir. Elle avait les yeux remplis de larmes et Annelou sentit qu'elle était sur le point de craquer. À voix basse, elle la rassura et lui ordonna :

— Enlève ton foulard et ton blouson, mets les dans ton panier. C'est bien. On y va. Suis-moi et quand je te ferai signe, tu me suivras en courant. D'accord ?

— Si.

— C'est bien, Maria. Tout va bien se passer.

Annelou ouvrit la porte, s'assura que la voix était libre et se dirigea vers la sortie, près des toilettes, Maria sur ses talons. Annelou guettait la circulation, s'impatiant de ne pas voir l'auto qu'elle attendait. Elle sentait ses nerfs à fleur de peau, tout comme ceux de Maria. Enfin, une limousine noire, aux vitres teintées, se gara le long du trottoir, non loin de la sortie. Annelou poussa un soupir de soulagement en reconnaissant le petit drapeau de l'Espagne qui flottait sur le capot. Elle jeta un regard à Maria et lui fit un signe de tête. Annelou poussa la lourde porte et les deux femmes coururent sans s'arrêter jusqu'à la limousine dans laquelle elles s'engouffrèrent et qui redémarra sur les chapeaux de roues.

Annelou regarda à travers le pare-brise arrière, s'assurant qu'ils n'étaient pas suivis. À ses côtés, pliée en deux, les mains sur son visage, Maria sanglotait. Toute la tension et toute la peur accumulées se libéraient dans ses larmes. Annelou la prit dans ses bras et lui parla doucement pour la calmer.

— C'est fini, Maria. Cette fois, c'est bien fini. Tu vas bientôt retrouver tes enfants. C'est fini, ma belle. Ne pleure plus.

Quand la limousine entra enfin dans l'enceinte de l'ambassade et que les lourds portails se furent refermés sur l'auto, Annelou poussa un immense soupir de soulagement. Elle avait réussi !

Ici, Maria était intouchable et personne ne pourrait plus lui faire de mal, ni la menacer, ni l'atteindre d'une quelconque façon. À peine, le véhicule fut-il arrêté qu'un homme ouvrit la portière et les aida à descendre. Souriant, il leur serra chaleureusement la main et les invita à le suivre. Il les accompagna jusqu'à un salon où était dressé un petit-déjeuner sur une table. Il leur offrit de se servir en attendant que l'ambassadeur soit prêt à les recevoir. Dès qu'elles furent seules, les deux femmes s'écroulèrent sur le canapé. Maria, moitié pleurant, moitié riant, se perdit en

remerciements et en témoignages de sa reconnaissance envers Annelou. Celle-ci lui sourit tendrement :

— Tu as été si courageuse, Maria ! Je ne suis pas sûre que j'aurais pu en faire autant. Tes enfants vont être si fiers de toi !

— Je vais les voir quand ?

— Très bientôt. Tu auras d'abord à témoigner, mais pas au tribunal, je te rassure. Les policiers viendront prendre ta déposition ici. Ensuite, tu partiras pour l'Espagne, sous la protection de l'ambassadeur. Arrivée là-bas, tu seras conduite à tes enfants et tu pourras recommencer ta vie sous une autre identité.

— Comment as-tu fait pour les faire sortir de Colombie ?

— Ça n'a pas été facile. Un jour, je te raconterai tout. Mais ils vont bien et ils sont en sécurité. Dès qu'on aura vu l'ambassadeur, j'appellerai ma tante et tu pourras leur parler.

— Si, murmura Maria, avant de se remettre à pleurer, trop émue pour se contrôler.

Annelou lui caressa affectueusement le dos et leur servit du café. Maria finit par se ressaisir et elles grignotèrent un croissant en attendant l'ambassadeur.

Lorsque ce dernier entra dans la pièce, il leur adressa un large sourire et de chaleureux mots de bienvenue. Il entra directement dans le vif du sujet et expliqua à Maria, dans les moindres détails, comment se déroulerait la suite des procédures. Il lui remit son nouveau passeport.

— Voilà, Maria. Vous êtes désormais Maria Vélasquez et vos enfants portent le même nom. Le nom d'Escobar est rayé à jamais de votre vie.

— Si, murmura Maria d'une petite voix, une main sur sa bouche, pour juguler son sanglot de chagrin.

Porter le nom d'Escobar, en Colombie, avait représenté pour son pauvre mari une lourde croix sur son dos, une épée de Damoclès sur sa tête et un danger de tous les instants. Et même si Franco Escobar n'avait aucun lien de parenté avec le célèbre Pablo Escobar, et même s'il s'était débattu et avait hurlé avec toute l'énergie du désespoir qu'il ne s'agissait que d'une épouvantable méprise, le jour où ils étaient venus, ils n'avaient rien voulu savoir et l'honnête homme, sans histoire, mari aimant et père

attentionné, avait été poignardé sous les yeux horrifiés et les cris de douleur de sa femme et de ses enfants.

Maria et ses enfants avaient ensuite été emprisonnés, quelques temps, dans un endroit sombre et froid, où le petit dernier, à peine âgé de deux ans, avait failli rendre l'âme. Maria avait été battue à maintes reprises, mais ses tortionnaires avaient fini par se rendre à l'évidence : cette famille n'avait rien à voir avec le baron du cartel. Par contre, leur nom serait un atout indéniable pour obtenir une inestimable rançon ou faire pression sur Escobar.

Alors qu'elle croyait avoir touché le fond, Maria subit la pire épreuve qu'on puisse infliger à une mère. Du jour au lendemain, ses enfants lui furent arrachés. On lui assura qu'ils seraient bien traités et qu'il ne leur arriverait rien, tant et aussi longtemps qu'elle obéirait à leurs ordres. La mort dans l'âme, le cœur englouti dans un désespoir sans fond, Maria avait acquiescé à toutes leurs demandes.

Ils s'étaient servi d'elle comme d'une mule, lui faisant passer les douanes avec des quantités astronomiques de cocaïne qui auraient pu lui valoir de finir ses jours en prison, ou de succomber à une overdose. Maria, terrifiée, n'avait qu'une chose en tête, qu'un seul devoir, qu'une seule priorité : protéger ses enfants.

C'est Annelou qui allait la tirer de cette horrible et inhumaine situation. Lorsque la mère d'Annelou était tragiquement décédée, son père, ne sachant que faire d'un bébé, l'avait laissée aux bons soins d'une gouvernante, recommandée par sa sœur. Carmen était la fille d'une respectable famille d'Andalousie, originaire de Colombie. La jeune fille avait aussitôt été charmée par les mimiques et les sourires du bébé, à peine âgé de quelques mois, et avait accepté le poste offert par Martinez. Celui-ci tenait à ce que sa fille soit élevée en Espagne, comme il l'avait été lui-même. Une fois rassuré que sa fille était entre de bonnes mains, Martinez était reparti pour Montréal et ne rendait que de rares et sporadiques visites à son enfant.

Annelou avait donc passé sa petite enfance en Espagne. Quand elle avait été en âge d'être scolarisée, son père avait ordonné qu'elle soit envoyée à Avignon, en Provence, pour y faire ses études en français. Carmen et les autres domestiques avaient obéi et s'étaient installés dans une petite maison de pierres dont Annelou gardait les plus beaux souvenirs de sa jeunesse.

Carmen avait été à la fois la mère qu'elle n'avait pas connue et la grande sœur qu'elle n'avait jamais eue. Douce mais ferme, compréhensive et rassurante, elle savait

écouter, consoler et cajoler et avait élevé Annelou dans un cocon d'amour et de rires partagés.

Quand, plus tard, Martinez avait décidé de ramener sa fille près de lui, Annelou avait accepté à la seule condition que Carmen la suive. Cette dernière avait accepté de bon cœur, ravie de cette opportunité de quitter l'Europe et de découvrir de nouveaux horizons. Martinez avait cédé et c'est ainsi qu'elles s'étaient retrouvées à Montréal. Annelou considérait son père comme un étrange personnage, une bête curieuse dont elle ne savait rien. Même si sa fille unique habitait désormais sous son toit, il ne lui accordait guère de temps, pris par ses obligations et les responsabilités inhérentes à l'empire qu'il avait créé et qu'il dirigeait d'une main de fer.

Il pensait diriger sa fille de la même façon mais Annelou n'entendait pas le laisser faire. Martinez s'était donc heurté maintes fois à la rébellion bouillonnante de sa vindicative adolescente. Ils avaient fini par trouver un terrain d'entente, le jour où Annelou lui avait fait part de son intérêt pour le journalisme et de son intention de poursuivre ses études dans cette voie. Martinez en avait été ravi, l'avait plusieurs fois emmenée avec lui, lui avait appris le fonctionnement d'une presse et le processus de création d'un journal, du premier article rédigé jusqu'à

l'impression finale. Martinez voyait en elle la relève de son empire. Celle à qui il remettrait fièrement le flambeau lorsque l'heure serait venue pour lui de se retirer.

Un jour, en revenant de l'université – où elle terminait sa dernière année d'études – Annelou avait trouvé Carmen en larmes, dans la cuisine. Aussitôt, elle l'avait prise dans ses bras, l'avait consolée et l'avait sommée de lui dire la raison de son chagrin.

— C'est ma cousine, Maria. Je n'arrive plus à la rejoindre. Je suis sans nouvelle depuis des mois. Je suis terriblement inquiète !

Annelou connaissait l'attachement de Carmen pour sa cousine. Même si elles se voyaient très peu en raison de l'éloignement, elles avaient toujours été très proches, comme deux sœurs et se parlaient régulièrement. Mais, sans aucune raison, Maria avait subitement coupé les ponts et Carmen n'arrivait plus à la joindre. Au début, sa ligne sonnait dans le vide, puis avait été coupée.

— Il a dû lui arriver quelque chose. Elle ne me laisserait jamais sans nouvelle, comme ça !

— Je vais m'en occuper, Carmen. On va la retrouver, ne t'en fais pas. Je ferai tout ce que je peux pour la retrouver.

La première chose qu'entreprit Annelou, fut de demander l'aide de son père de faire jouer ses relations pour retracer Maria et sa famille. Son père refusa catégoriquement d'intervenir, arguant que c'était beaucoup trop dangereux, la Colombie étant un pays instable et un véritable repaire d'impitoyables criminels. Il avait suggéré que Carmen se rende au consulat de Colombie et fasse une déclaration et qu'elle leur demande de l'aide, à eux. Annelou, incrédule, avait insisté puis, avait fini par le traiter de lâche et de sans cœur, lui précisant à quel point elle avait honte d'être de son sang.

Et une fois ses études terminées, elle était partie pour Bogota, officiellement faisant partie d'une mission humanitaire créée par des étudiants, officieusement pour mener sa propre enquête. Le couvert de la mission la protégeait efficacement. Laissant croire qu'elle ne parlait pas un mot d'espagnol quand les circonstances l'exigeaient, elle avait réussi à surprendre plusieurs conversations et, de fil en aiguille, avait remonté une piste jusqu'à savoir où étaient détenus les enfants de Maria.

Jouant de prudence pour ne pas éveiller les soupçons, elle s'était infiltrée progressivement dans l'orphelinat où ils se trouvaient, en se faisant passer pour une bénévole. Elle avait gagné la confiance des petits en leur parlant de

Carmen et en les assurant qu'elle était là pour les aider. Elle leur avait donné des instructions précises, avait ordonné qu'ils ne disent rien aux autres enfants, puis, avait disparu. Elle avait réussi à convaincre le consul d'Espagne de lui venir en aide et celui-ci avait réuni un groupe de volontaires. Téméraires, courageux et incorruptibles, ces hommes avaient organisé une rafle surprise qui avait permis de libérer tous les enfants et ce, sans que la police n'intervienne, ni ne soit au courant de quoi que ce soit. Les enfants de Maria étaient maintenant à l'abri, au consulat. Ils obtiendraient sous peu de nouveaux passeports et voyageraient, sous bonne garde, jusqu'en Espagne, où la tante d'Annelou les attendrait pour les prendre en charge.

Si Annelou était soulagée du dénouement heureux pour les enfants de Maria, elle repartit pour Montréal sans avoir pu retrouver la trace de leur mère. Carmen, en larmes, lui témoigna de son immense gratitude, sachant maintenant ses neveux et nièce à l'abri de tout danger, malgré l'inquiétude qui lui vrillait l'estomac de ne pas savoir ce qu'était devenue sa cousine. Annelou lui assura qu'elle poursuivrait son enquête tant et aussi longtemps qu'elle n'aurait pas retracé Maria.

Dans l'intervalle, elle commença à travailler pour Richard et profita de toutes les occasions pour glaner toute

information qui pouvait l'aider dans son enquête. Qui demeurât infructueuse pendant quelques années.

Maria, quant à elle, poursuivait douloureusement ses allées et venues, d'un pays à l'autre, terrorisée à l'idée que l'un des sachets qu'elle avalait régulièrement, ne s'ouvre et que la drogue qu'il contenait ne se répande dans son corps. Folle d'inquiétude à l'idée de ce qu'étaient devenus ses petits, elle faisait des efforts surhumains pour paraître sereine, en passant les douanes. Tous les vols se ressemblaient, tous les douaniers se ressemblaient, tous les aéroports se ressemblaient et Maria, bien souvent, ne savait plus dans quel pays elle se trouvait. Un homme, différent chaque fois, prenait le même vol qu'elle et s'assurait que tout se passait bien et qu'elle suivait les ordres à la lettre. Si, au début, Maria ne s'était pas doutée de cette menaçante présence permanente sur ses talons, elle savait maintenant comment repérer, parmi tous les passagers, celui qui était assigné à sa surveillance.

Un jour, enfin, la chance lui sourit. L'homme s'était arrêté pour acheter un café et Maria en avait profité pour subtiliser un téléphone et courir vers les toilettes où elle s'était enfermée. D'une main tremblante, elle avait composé le numéro de Carmen et d'une voix basse et précipitée, lui avait dit en quelques mots son effroyable

situation. Quand Carmen, réussissant à la calmer, lui avait assuré que ses enfants étaient désormais hors de danger, Maria avait éclaté en sanglots, soulagée au plus profond de son être. Un coup frappé à la porte l'avait clouée de terreur. Elle avait coupé la communication, pris le temps de se composer une voix normale pour maugréer :

— Un instant ! C'est occupé !

Elle avait essuyé son visage et tiré la chasse. Profitant du bruit fort de l'eau qui coulait, elle avait soulevé le couvercle du réservoir et y avait jeté le téléphone. Respirant un bon coup, elle était sortie, avait toisé l'homme d'un regard méprisant et s'était dirigée vers les lavabos pour se laver les mains. Elle avait lancé :

— Quoi ? J'ai pas le droit de faire pipi ? Tu préfères que je fasse dans ma culotte et que j'attire l'attention ?

L'homme avait haussé les épaules et était sorti, l'attendant en faisant mine de lire un journal. Cette nouvelle avait été pour Maria comme une délivrance inespérée. Sachant maintenant ses petits à l'abri, elle pouvait prévoir un plan pour se sauver elle-même.

L'occasion lui fut donnée un jour où, errant dans un aéroport dans l'attente de son vol, elle s'était trouvée submergée par un groupe de touristes bruyants. Encerclée

de toutes parts, elle avait suivi le mouvement, sa petite taille lui permettant de demeurer invisible aux yeux de son suiveur. Prenant soin de rester cachée, elle avait suivi le groupe qui se dirigeait vers une porte. Comme les cartes d'embarquement du groupe avaient déjà été vérifiées, elle put prendre place dans l'avion sans être inquiétée. La chance lui avait souri car celui-ci n'étant pas complet, elle avait pu trouver une place isolée, dans le fond de l'appareil.

Triturant nerveusement ses doigts, elle sentait son cœur cogner dans sa poitrine, dans l'attente interminable du décollage de l'avion. Dès qu'elle le put, elle se rendit aux toilettes. Mais trop stressée, elle ne parvint pas à délivrer son estomac de sa dangereuse substance. Ce n'est que de retour à son siège, en suivant sur l'écran, le trajet montré par le petit avion, qu'elle réalisa que l'appareil atterrirait à Montréal.

Or, Carmen vivait à Montréal. Maria, folle de joie, enfin délivrée de ces années d'angoisse et de terreur, éclata en sanglots, priant son Dieu avec ferveur pour le remercier de la grâce qu'il lui accordait enfin. Épuisée d'émotions, elle finit par s'endormir et, pour la première fois depuis l'assassinat de son Franco adoré, elle bénéficia d'un sommeil paisible et sans cauchemar.

Cependant, arrivée aux douanes, tout bascula de nouveau du mauvais côté pour Maria. Ne parlant pas un mot de français, connaissant à peine quelques mots d'anglais, elle fut questionnée par un douanier soupçonneux, auquel elle était incapable de fournir des réponses claires quant à la raison de sa venue au Canada. La peur décelée dans les yeux de la femme conforta ce dernier à poursuivre un examen approfondi. Maria fut conduite dans une petite pièce, son sac fut vidé et examiné de fond en comble, une femme fit sur elle une fouille complète et elle dut passer aux rayons X, qui révélèrent les petits sachets.

Aussitôt, elle fut en état d'arrestation et gardée sous surveillance. On lui assigna un avocat tandis qu'elle était interrogée par un inspecteur des douanes, l'homme de loi agissant comme interprète. L'avocat demanda et obtint d'être seul quelques instants avec sa cliente. Parlant parfaitement l'espagnol, il réussit à gagner la confiance de Maria et lui expliqua ce qu'il attendait d'elle, en échange de sa liberté.

C'est ainsi que Maria, bien malgré elle, quitta un geôlier pour un autre, le jour où elle entra au service de Sudoni. L'avocat, qui n'était rien d'autre qu'un de ses sbires, en raison de sa connaissance parfaite de la langue

castillane, était désigné d'office lorsqu'un voyageur, débarquant d'Amérique du Sud, était soupçonné de fraude. Celui-ci, selon que le présumé coupable était ou non digne d'intérêt pour son patron, plaidait en sa faveur et obtenait un sursis ou une libération conditionnelle. Une fois hors de l'aéroport, le voyageur disparaissait aux yeux de la loi. Il devenait l'un des serviteurs de Sudoni qui l'employait selon ses qualités.

Maria, avec sa connaissance parfaite de la Colombie et des cartels de la drogue, avec son expérience aguerrie de mule, attira l'attention de Sudoni. Pour commencer, il lui attribua un tuteur qui lui apprit à parler le français, afin qu'il puisse communiquer directement avec elle sans passer par un interprète. Sudoni voulait étendre son lucratif empire sur l'Amérique du Sud et les informations données par Maria, lui permirent de s'infiltrer et de prendre sa place dans le commerce de la cocaïne. Maria, en larmes, lui avait supplié de ne pas la renvoyer dans son pays et de ne pas l'obliger à reprendre son terrifiant rôle de passeuse.

Sudoni avait accédé à sa demande et l'avait gardée à son service, en tant que cuisinière. C'est ainsi qu'un jour, Maria, en se rendant au marché, avait déjoué l'attention du chauffeur et avait pu lancer un bref appel à sa cousine.

Carmen s'était aussitôt informée de la fréquence de ses venues en ce lieu, lui enjoignant de ne rien faire qui pourrait la mettre en danger. Elle avait parlé très vite, consciente de la gravité de la situation dans laquelle se trouvait sa cousine.

— Va au marché des Halles, la semaine prochaine. Le poissonnier est un ami. Il te donnera un téléphone. Tu pourras m'appeler quand tu auras l'occasion. Sois prudente, Maria.

Maria avait raccroché sans rien dire. Carmen avait aussitôt informé Annelou de cet appel inespéré et celle-ci avait pris les choses en main.

C'est à partir de ce moment-là que Maria était devenue l'indicatrice d'Annelou. Cette dernière, tout en élaborant le plan le plus sûr pour sauver Maria sans risque, récoltait toutes les informations que la colombienne lui fournissait. Maria, bien consciente que le moindre faux pas l'enverrait à la morgue ou vingt pieds sous l'eau, avait réussi à gagner la confiance de Sudoni. Ces années de captivité l'avaient endurcie, avaient aiguisé son instinct de survie et développé un talent certain pour la dissimulation. Aux yeux de Sudoni, elle n'était rien d'autre qu'une femme simple, une mère de famille désespérée, veuve éplorée, dépassée par ce qui lui était arrivé. Il en avait presque

pitié. Et Maria continuait son rôle, glanait de précieux renseignements qu'elle reportait à Annelou, dès qu'elle se retrouvait seule dans la vaste demeure. Annelou lui communiquait le courage qui lui manquait parfois, maintenait un lien rassurant, et surtout lui permettait de garder l'espoir de revoir un jour ses enfants.

Quand le nom d'Eroll Cloutier parvint pour la première fois aux oreilles d'Annelou, ceci n'éveilla rien en elle, mais quand ce nom fut associé à celui de Shone, alors Annelou pressa Maria d'en apprendre davantage tout en lui enjoignant la plus grande prudence. C'est ainsi qu'au fur et à mesure des informations qui venaient l'alimenter, Annelou avait pu monter un dossier en béton contre Shone. Elle aurait aimé en apprendre plus sur Cloutier et, ainsi, trouver un moyen de le faire tomber, mais tout s'était précipité quand Maria, affolée, l'avait appelée, persuadée que Sudoni avait des soupçons sur elle.

Le plan pour la faire évader était déjà sur pied. Son contact à l'ambassade avait tout finalisé pour que Maria soit mise à l'abri. Il était temps d'agir.

Assises côte à côte sur le canapé, les deux femmes écoutaient attentivement l'ambassadeur leur expliquer le

déroulement de ce qui suivrait. Quand il mentionna la venue d'un interprète pour aider les enquêteurs qui viendraient prendre sa déposition, Maria s'offusqua avec dignité :

— Mais je parle français, Monsieur l'Ambassador !

— Effectivement, je l'entends et je vous en félicite, Madame. Cependant, il est préférable qu'aucun terme ne prête à confusion. C'est pourquoi, un interprète sera présent lors de votre interrogatoire. Et ce sera plus facile pour vous, également, de parler dans votre langue maternelle.

— Pero, Annalou peut le faire, no ?

— Bien sûr ! répondit Annelou à la place de l'ambassadeur. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je ne bougerai pas d'ici, jusqu'à ce que Maria soit dans l'avion, en route pour l'Espagne.

— Absolument ! Non seulement, je n'y vois aucun inconvénient, mais je suis certain que les inspecteurs voudront vous interroger aussi, vu le rôle important que vous avez tenu dans cette histoire.

L'homme consulta sa montre et déclara :

— Ils seront ici dans deux heures, environ. Quant à moi, je dois vous laisser pour l'instant, j'ai un rendez-vous. Mon secrétaire va vous conduire à votre chambre.

L'ambassadeur adressa un sourire plein de bonté à Maria :

— Vous ne craignez plus rien, Madame. Tout ce cauchemar est bel et bien terminé.

— Muchas gracias, Señor, murmura Maria, les larmes aux yeux.

L'homme s'inclina et sortit du salon où entra aussitôt son secrétaire, qui les invita à le suivre. Il les conduisit à l'étage et ouvrit la porte d'une suite spacieuse et richement décorée où trônaient deux grands lits.

Annelou vérifia l'heure et déclara :

— Il est encore trop tôt pour appeler en Espagne, tes petits sont encore à l'école, mais on va appeler Carmen et lui annoncer la bonne nouvelle.

— Si ? À l'école, hein ? Ils sont si grands, maintenant !

Annelou la prit dans ses bras et la guida vers un des lits où il la fit asseoir.

— Oui, c'est vrai, Maria, et ces années perdues ne se retrouveront plus. Mais, tu vas pouvoir profiter de chaque instant, de chaque moment avec eux et te créer de nouveaux souvenirs. Ils ne savent pas encore que tu es libre, bien sûr, mais ils savent que c'est pour bientôt et chaque fois, ils me demandent quand tu seras de retour. Ils vont être fous de joie de t'entendre enfin, après tout ce temps.

Annelou, la gorge nouée, composa le numéro de Carmen et tendit l'appareil à Maria, lui souriant à travers ses larmes. Puis, elle s'éloigna dans le petit salon adjacent et prit son propre téléphone pour avertir Julie du succès de sa mission. Celle-ci poussa un cri de joie strident et Annelou l'entendit annoncer, toute excitée :

— Elle va bien ! Elle a réussi !

Annelou entendit ensuite la voix de Richard ordonner :

— Passe la moi !... Annou ! ! gronda-t-il, d'une voix féroce. Peux-tu m'expliquer, à la fin, qu'est-ce que tout ce bordel signifie ? ! Où es-tu en ce moment ? ! Que s'est-il passé ? ! Est-ce que tu tiens vraiment à me faire crever d'angoisse ? As-tu perdu la tête ? ! !

— Non aux deux dernières questions. Je suis à l'ambassade d'Espagne et oui, je t'expliquerai tout quand je serai sortie de là.

— Hors de question que tu sortes de là ! ! Pas après ce que m'a raconté Julie ! ! Tu comptais me le dire quand qu'on avait trafiqué ta voiture ? ! ! Hein ? !

— Je te l'aurais dit, Richard, mais tout est allé très vite. Maintenant, calme-toi et écoute-moi bien. Maria va faire sa déposition à la police d'ici deux heures. Dans la journée...

— Qui est Maria ? la coupa Richard.

— Ma source. Dans la journée, Shone et Sudoni seront arrêtés pour être interrogés. Nous avons le temps de monter une édition spéciale et nous diffuserons plus d'informations dans le journal de demain. J'ai besoin de mon ordinateur portable pour finaliser mes articles.

— Ok, Julie va te l'apporter.

— Non ! Non, pas Julie. Ceux qui sont sur ma piste savent qu'elle est mon amie.

— Oui, tu as raison. Je te l'apporte moi-même.

— Merci, Richard. Sois prudent surtout, et passe par la porte arrière, je vais prévenir qu'on te laisse entrer.

— Ok, *boss*, ironisa Richard. Et Annou... je suis heureux que tu ailles bien.

Annelou appela ensuite sa tante et lui fit savoir que Maria pourrait parler à ses enfants dès qu'ils seraient revenus de l'école. Sa tante poussa un cri de joie et rameuta les enfants à grand bruit.

— Ils sont là ! Ils n'avaient pas d'école aujourd'hui ! Oh, quel bonheur ! Quel bonheur !

Annelou entendait les petits crier en arrière et parler tous en même temps.

— Je te rappelle sur la ligne de l'ambassade, j'ai besoin de mon téléphone. À tout de suite !

Avant de raccrocher, elle eut le temps d'entendre les enfants s'indigner et se mit à rire. Ces trois adorables petits allaient bientôt retrouver leur mère après une si longue séparation. Annelou fit signe à Maria d'abréger sa conversation avec Carmen, en l'informant que ses enfants attendaient son appel. Aussitôt, Maria fondit en larmes et, moitié riant, moitié pleurant, dit au revoir à sa cousine.

Annelou eut du mal à retenir ses larmes lorsque Maria put enfin entendre les voix de ses enfants. D'abord muette

d'émotion, elle parvint, à travers ses sanglots, à leur parler et ne s'arrêta plus.

Annelou la laissa seule et s'enquit de quelqu'un qui pourrait donner accès à Richard à l'entrée arrière. Elle l'attendit sur le pas de la porte et le vit s'avancer, avec un indicible soulagement. Elle ne savait pas encore ce qui l'attendait hors de l'enceinte de l'ambassade, mais elle savait que le danger serait encore plus présent.

— Tu te laisses pousser la barbe ? demanda Richard en guise de bonjour.

— Quoi ?

C'est alors seulement qu'Annelou réalisa qu'elle avait toujours son déguisement d'homme et avait gardé le savant maquillage de Julie. Elle éclata de rire et entraîna Richard dans un petit bureau où ils pourraient discuter.

À peine assis, Richard attaqua :

— Je t'écoute. Je veux absolument tout savoir.

— Édition spéciale d'abord, Richard. Après, je te dis tout, je te le jure.

Tout en parlant, Annelou avait ouvert et branché son ordinateur, récupéré son article concernant Shone et ses liens désormais clairs avec la mafia ainsi que celui où il

avait ordonné que Pilon ne puisse pas se présenter aux élections. Elle en fit un condensé qu'elle rédigea d'une manière virulente et impitoyable et fit mention, à la fin de son article, de la mort à laquelle elle avait échappé après que sa voiture ait été trafiquée, promettant aux lecteurs des articles plus détaillés, dès le lendemain.

Elle le fit lire à Richard qui l'approuva entièrement.

— On attend que la police fasse son travail et on publie à la seconde où ils seront arrêtés. Beau travail, Annou ! C'est ce qu'on appelle un vrai scoop ! Ton père va s'arracher les cheveux !

Annelou haussa les épaules. Peu lui importait sa réaction. Elle pensa, avec colère, que s'il était intervenu, des années plus tôt, quand elle l'en avait supplié, Maria et ses enfants n'auraient pas vécu un tel calvaire ou, du moins, jamais sur une période aussi longue. Elle poussa un long soupir et adressa un sourire à Richard.

— Tu devrais aller te débarbouiller avant que les inspecteurs arrivent, sinon, tu ne seras pas vraiment crédible. Si j'avais su que tu étais attifée de la sorte, je t'aurais apporté de quoi te changer.

Annelou éclata de rire.

— Parce que tu gardes des tailleurs et des escarpins en réserve, dans ton bureau ? Ta femme est au courant de ces goûts particuliers ?

— Non, mais ne lui révèle rien surtout ! J'en serais outré !

Annelou se leva et se dirigea vers la porte pour rejoindre sa chambre.

— Mais tu as raison, je vais me nettoyer. Attends-moi ici, d'accord ?

— Va, vilaine fille ! Je trouve que tu me donnes pas mal d'ordres en ce moment.

— C'est sûrement parce que tu n'écoutes rien, répliqua Annelou en riant et en se hâtant de sortir, alors que Richard faisait mine de se lever.

Une heure plus tard, ils étaient tous réunis autour d'une grande table ovale dans une salle de conférence. L'ambassadeur présidait en bout de table et deux inspecteurs faisaient face à Annelou et Richard, assis de part et d'autre de Maria, qui semblait avoir rajeuni de dix ans, tellement la joie qui l'habitait était immense et son émotion intense. Son regard brillait de bonheur, enfin

apaisé, son visage et son sourire étincelaient d'une lumière nouvelle.

Les inspecteurs commencèrent par lui poser des questions sur son identité et lui demandèrent de raconter toute son histoire. Maria commença en français, teinté de mots espagnols mais finit par ne parler qu'en langue castillane, qu'Annelou traduisait au fur et à mesure. Les inspecteurs enregistraient le témoignage de la colombienne et prenaient des notes rapides sur certains sujets sur lesquels ils l'interrogèrent plus longuement, par la suite.

Maria répondit à leurs questions avec précision, ajoutant des informations qui lui revenaient en mémoire, assurant avoir déjà servi, à deux reprises, le souper à Steven Shone, invité par son patron, donna des détails qu'Annelou ignorait et s'empressa de noter, leurs conversations ayant toujours été courtes et axées sur l'essentiel.

Ce fut ensuite au tour d'Annelou. qui corrobora les dires de Maria, du moins sur ce qu'elle savait. Quand les policiers lui demandèrent des détails sur le sauvetage des enfants et qu'Annelou raconta tout ce qui s'était passé, Maria éclata de nouveau en sanglots, bouleversée. Elle prit Annelou dans ses bras et se perdit en remerciements sans

fin. Celle-ci finit par la calmer et l'apaiser et Annelou put répondre aux questions des inspecteurs.

À la fin de l'interrogatoire, ces derniers confirmèrent que Maria, en vertu d'une loi protégeant les témoins, n'aurait pas à comparaître en personne.

— Bon, et maintenant, qu'allez-vous faire ? demanda abruptement Annelou.

— Suivre la procédure, Madame.

— Allez-vous mettre Shone et Sudoni en état d'arrestation ?

— Certainement. Dès que nous aurons réuni suffisamment de preuves pour le faire.

— Quoi ? s'écria Annelou. Vous vous rendez compte, j'espère, que le temps ne joue pas en notre faveur ? Maria aurait dû être de retour chez Sudoni depuis presque deux heures. Son retard et son absence au marché vont causer un branle-bas de combat. Il va avoir le temps de...

— Nous ferons notre travail comme il se doit, Madame, la coupa sèchement l'un des policiers.

— Peut-être que ceci saura vous convaincre, répliqua Annelou en ouvrant son ordinateur. Elle récupéra le

fichier de la conversation surprise à la librairie et enregistrée dans un dossier.

Lorsque la voix de Shone s'éleva, menaçant la vie de Pilon à mots couverts, les deux policiers échangèrent un regard stupéfait.

— Où avez-vous eu cet enregistrement ?

— Ce n'est pas important. Ce qui est important, c'est que vous avez plus de preuves qu'il n'en faut pour faire émettre un mandat d'arrestation. L'homme à qui parle Shone se nomme Eroll Cloutier, directeur financier de Matt le Rouge. Ces trois hommes doivent être inculpés.

— Je reconnais sa voix, intervint Maria. Lui qui parle avec Matteo, je reconnais sa voix. Il est venu plusieurs fois voir mon patron. C'est lui qui s'appelle Eroll.

— C'était quand la dernière fois ? Tu te souviens ?

— Si ! C'était hier. Il avait l'air pas content. Il a parlé de Shone et dit que lui avait fait une connerie. Moi, je servais le café et il a dit : "Sors d'ici, la Spanish, retourne à ta cuisine !" J'ai obéi, mais j'ai écouté. J'ai pas tout compris, mais il a dit que Shone était venu le voir et il avait trouvé un micro, ou une bague, je sais plus, et il a dit il fallait se débarrasser de la fille.

Annelou avait blêmi. Elle avait été démasquée. Mais comment avaient-ils pu savoir que c'était elle ? Elle n'en connaissait aucun des trois et personne ne savait qu'elle était une journaliste, en réalité. Comment avaient-ils pu faire le lien avec elle ? Après avoir pris conscience que la bague cachait un micro, se douter que l'étudiante de la librairie était en fait une espionne ou une journaliste ou même un membre de la police voulant écouter leur conversation était une chose, faire le lien avec elle directement, en était une autre.

— Pouvez-vous être plus précise ? demanda l'un des inspecteurs.

Annelou répondit à la place de Maria et entreprit alors de leur expliquer comment elle avait obtenu l'enregistrement.

— Et vous dites qu'aucun des trois ne vous connaît ?

— C'est exact.

— Pourtant, vous êtes journaliste. N'avez-vous pas interviewé Shone, comme la plupart de vos confrères ?

— Non, je n'écris pas vraiment sur la politique. D'autres journalistes le font, au journal.

— Et rien non plus sur Sudoni ?

— À chaque fois que j'ai écrit sur lui, je n'ai pas eu besoin de l'interviewer.

— Donc, vous êtes certaine que ces hommes n'ont jamais vu votre visage ?

— Absolument.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous que ce Cloutier et Shone aient pu savoir qu'il s'agissait de vous ?

— Je ne l'explique pas justement. Je ne comprends vraiment pas comment ils ont pu faire le lien.

— Avec votre nom, bien sûr ! intervint l'autre policier. Votre signature est une piste facile à remonter pour retrouver des informations sur vous.

— Non, c'est impossible. Car dès le début, j'ai signé mes articles avec un nom différent.

— Un nom qui pourrait donner des indices sur votre nom réel ?

— Non. Complètement différent.

— Pour quelle raison ? demanda l'autre policier. Je veux dire, pour quelle raison ne signez-vous pas vos articles de votre vrai nom ?

— En fait, il y a deux raisons à ce choix que j'ai fait, dès le début de ma carrière. La première raison est que mon vrai nom est, comme vous le savez, Annelou Martinez. Et si vous l'ignorez, je suis la fille d'Esteban Martinez. Je suppose que vous savez de qui il s'agit. Signer avec ce nom m'aurait enlevé une part de crédibilité en tant que journaliste indépendante. La deuxième raison est que j'ai pu, de cette façon, continuer à agir sous le couvert d'un certain anonymat et obtenir beaucoup plus d'informations que si je l'avais fait sous mon vrai nom. Qui connaît Nellie Voullanis ? Personne. À part ceux qui lisent mes articles. Qui connaît Annelou Martinez ? Pas grand-monde, mais beaucoup pourraient facilement me retrouver de cette façon. C'est pour cette raison, que je n'arrive pas à comprendre comment Shone et Cloutier ont pu faire un lien entre cette étudiante et moi.

— D'accord, je comprends. Nous allons enquêter là-dessus.

— Enquêtez autant que vous voulez, mais arrêtez-les avant qu'ils n'aient le temps de se couvrir ou de disparaître ! s'écria Annelou, hors d'elle.

— Nous ferons notre travail, répliqua le policier en se levant, imité par son confrère. Veuillez rester à notre disposition.

Il s'adressa à Maria avec bienveillance.

— Quant à vous, Madame, vous êtes libre désormais.
Restez prudente en tout temps, malgré tout.

— Si. Muchas gracias, Señores.

Les deux inspecteurs saluèrent tout le monde et s'en allèrent. Annelou jeta un regard paniqué à Richard. Celui-ci lui fit un signe de tête et, s'excusant auprès de l'ambassadeur et de Maria, il prit Annelou par le bras, lui enjoignant de le suivre. Ils regagnèrent le petit bureau où ils s'étaient retrouvés plus tôt et, à peine la porte refermée, Annelou explosa :

— Ils ne vont rien faire ? !

— Si, Annou, ils vont faire. Mais, ils sont tenus de suivre une certaine procédure. Ils vont obtenir des mandats d'arrêt et procéderont comme il se doit.

— Et ils leur donneront tout le temps nécessaire pour foutre le camp ou se constituer des alibis en béton ! s'écria Annelou, hors d'elle.

— Non. On publie ton édition spéciale. Maintenant. Papier et internet. Le journal diffusera l'enregistrement sur Youtube. Shone va paniquer. Sudoni aussi. Cloutier fera sûrement une gaffe. Les policiers auront alors de quoi les

coffrer. Go, c'est le temps ! Envoie ça à Henri. Je l'appelle. Il saura quoi faire. C'est parti, Annou ! Go !

Annelou lui lança un sourire éblouissant et, après avoir vérifié son texte une dernière fois, envoya son article au rédacteur en chef. Richard était en train de lui donner les instructions nécessaires et raccrocha, l'air satisfait. Il tapa dans la main tendue d'Annelou et s'assit près d'elle. Il l'observa un instant en silence puis, prit sa main entre les siennes et déclara, d'un ton ému :

— Je savais déjà que tu étais une femme exceptionnelle, Annou, mais ce que j'ai entendu aujourd'hui... ce que tu as réussi à faire, toute seule, pour ces enfants... vraiment... je ne sais comment te dire à quel point je t'admire et combien je suis fier de toi ! Comme tu le sais, la vie ne m'a pas accordé le bonheur d'avoir un enfant, mais sache, que du fond du cœur, si j'avais eu cette chance, c'est un enfant comme toi, que j'aurais voulu avoir. Comme toi et personne d'autre.

— Arrête, idiot, tu vas me faire pleurer, bredouilla Annelou, les larmes aux yeux, touchée au plus profond d'elle-même.

En silence, ils attendirent tous deux la mise en ligne de l'article et les réactions spontanées du public.

— Annou, je pense à ça d'un coup. Le jour de la remise des prix, c'est sous ton vrai nom que tu as reçu le tien. Tu ne crois pas que c'est de cette façon qu'ils ont pu faire le lien ?

— Ça serait surprenant. Après tout, on était entre gens de métier seulement. Il n'y avait que des gens travaillant dans la presse. Et l'article qui est paru le lendemain pour féliciter les lauréats faisait mention de mon pseudonyme. J'ai vérifié dans chaque publication et tout le monde a respecté mes directives.

— Ouais... tu as raison. C'est vraiment bizarre.

Annelou hocha la tête sans répondre, ne parvenant pas à comprendre comment ils avaient pu la démasquer.

Les réactions du public arrivèrent d'abord au compte-gouttes, puis, les liens se propageant sur les réseaux sociaux, les questions fusèrent en nombre impressionnant. Les gens étaient choqués et consternés. Certains mirent en doute la véracité de ce qu'ils lisaient et entendaient, arguant qu'il s'agissait d'un montage. D'autres entreprirent de créer un rassemblement devant la résidence de Shone pour exiger des explications.

Dans son vaste bureau du centre-ville, Martinez avait, lui aussi, pris connaissance de l'article de sa fille. Il n'en

ratait pas un depuis qu'elle avait commencé sa carrière. Pétri de fierté paternelle devant son talent évident, il n'en décolerait pas moins, après chaque lecture. C'était dans son journal qu'aurait dû être publié ce scoop incroyable ! Dans son journal, qu'elle devrait être en ce moment ! Il frémit à la pensée que sa fille aurait pu mourir si elle avait pris son auto, la veille, comme tous les autres jours. Il fut sur le point de l'appeler pour l'assurer de son soutien en cas de besoin, puis y renonça.

CHAPITRE 11

Shone maugréa plusieurs jurons, alors que son conseiller le secouait pour le tirer de son sommeil. Sa nuit avait été épouvantable. L'insomnie l'avait tenu éveillé une partie de la nuit et quand il réussissait à s'endormir, c'était pour se réveiller en sursaut, baigné de sueur froide, hanté par un cauchemar où Annelou Martinez trouvait la mort dans un accident de voiture, tout comme sa mère, trente ans plus tôt. Le regard d'Eillen le poursuivait, l'accusait, se mêlait aux yeux de sa fille et Shone se sentait pris au piège de ces deux paires d'yeux verts, pailletés d'or, fixés sur lui, qui ne le quittaient pas une seconde.

Quand il émergea enfin, les yeux hagards et le teint blême, se fut pour faire face à une terrible réalité. Au dehors, atténuées par les fenêtres closes, les voix et les vociférations d'une foule nombreuse, massée devant sa résidence, montaient en un son discordant et inintelligible.

— Ce sont des manifestants, Monsieur Shone. Ils exigent des explications. Tenez, lisez ça.

Le conseiller lui tendit une tablette et Shone put lire, atterré, l'article d'Annelou, signé comme à son habitude par l'anagramme du nom de sa mère. Il leva un regard consterné vers son conseiller, cherchant un appui, une solution, une réponse aux questions qui se bousculaient

dans sa tête. Comment diable cette fille pouvait-elle savoir autant de choses sur lui ? Le micro, bien sûr. Et surtout, son incroyable stupidité, à lui, de ne pas avoir su réagir à temps.

Ce n'était pas ce qu'il aurait dû lire, ce matin. Non, ce qu'il aurait dû lire, c'étaient les propos émouvants et tristes des confrères d'Annelou soulignant son tragique décès et la perte irréversible de l'une des plus brillantes d'entre eux.

Que s'était-il donc passé, dans l'intervalle, pour que son cauchemar se poursuive dans une direction bien plus effroyable ?

Shone, complètement dépassé, leva un regard suppliant vers son conseiller.

— Que dois-je faire ?

— Démentir, Monsieur Shone ! Vous devez absolument démentir ces propos calomnieux ! Vous devez nier tout en bloc et affirmer qu'il s'agit de diffamation à votre égard ! Cela me semble logique. Je ne vous vois pas une seconde, faire ou dire ce dont on vous accuse ! Tout ceci est sûrement un coup de Pilon pour vous empêcher de vous présenter. Je ne vois pas d'autre explication. Voulez-vous que j'organise une conférence de presse ?

— Euh... je ne sais pas. Pas tout de suite. Laisse-moi le temps de réfléchir.

— Bien sûr, Monsieur Shone. Je vais m'assurer que l'on prépare votre petit-déjeuner.

Shone acquiesça même s'il avait l'estomac bien trop noué pour avaler quoique ce soit. Dès que son conseiller fut sorti, il appela au numéro d'urgence laissé par Cloutier. La sonnerie s'éternisa dans le vide, sans que personne ne décroche. Shone déglutit, tenaillé par la peur. Il avait la désagréable impression qu'un piège se refermait sur lui. Un piège dont il ne sortirait pas indemne. Il tenta le tout pour le tout et composa le numéro de Sudoni. La même absence de réponse lui glaça le sang.

Ils l'abandonnaient ! Avec tout ce qu'il avait fait pour eux, ils l'abandonnaient ! Shone se leva. Il lui fallait réagir. Il s'approcha discrètement d'une des fenêtres et jeta un regard à l'extérieur. La foule, loin de se calmer et de se disperser, augmentait et criait encore plus fort. Il aperçut une horde de journalistes, caméra au poing, qui filmaient la manifestation spontanée. Il lui vint à l'esprit l'image d'une meute, groupée et impatiente, prête à sauter sur sa proie dès que celle-ci esquisserait le moindre geste.

Le cauchemar se poursuivait lorsque Shone reçut un appel de Lacombe. Celui-ci, sans lui laisser le temps de placer un mot, l'informa tout de go qu'il se retirait de leur projet commun, que son entreprise ne conclurait aucun contrat avec la Chine et que si Shone l'exigeait, il était prêt à rembourser, jusqu'au dernier centime, le montant de la subvention reçue. Il ajouta qu'il ferait tout pour que le nom de sa compagnie soit dissocié du sien, si leur entente commerciale venait à être connue du public. Et il raccrocha sans que Shone ait pu dire quoique ce soit.

Ce dernier se hâta de s'habiller mais, au moment où il allait sortir de sa chambre, son conseiller y entra, l'air affolé.

— Monsieur Shone, il y a des policiers en bas.

— Ah, très bien. Ils vont faire disperser les manifestants, alors.

— Non, Monsieur Shone. Ils sont là pour vous. Un inspecteur est là aussi. Il veut vous interroger. Il a un mandat d'arrêt contre vous.

À peine débarqué de l'avion, Gabriel prit un taxi et se rendit directement au journal. Il y régnait une

effervescence inhabituelle pour cette heure de la journée. Il se dirigea vers le bureau de Richard, qu'il trouva vide, puis, vers celui d'Annelou, vide également. Saisi d'une inquiétude soudaine, il entra en coup de vent dans celui de Julie. Elle était au téléphone et lui lança un regard étonné. Puis, elle lui fit signe de s'asseoir, lui indiquant qu'elle n'en avait pas pour longtemps.

Dès qu'elle eut raccroché, Gabriel demanda :

— Où est Annelou ? Et Richard ?

— À l'ambassade d'Espagne, tous les deux.

— Qu'est-ce qu'ils font là-bas ?

— Tu n'es pas au courant ? Ah, oui... c'est vrai que tu étais à Toronto. Tiens, lis !

Elle lui tendit l'édition spéciale, fraîchement sortie des presses, de l'article rédigé par Annelou. Gabriel en prit connaissance, éberlué. Julie lui fit ensuite écouter l'enregistrement, diffusé sur Youtube, visionné maintenant par plusieurs milliers d'internautes et commenté en continu. Il se leva d'un bond.

— Où vas-tu ?

— À l'ambassade.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Je ne la laisserai pas seule, là-bas.

— Elle n'est pas seule, Richard est avec elle.

— Je m'en fous.

— Ok, alors, mais tu risques de te faire taper sur les doigts par le boss.

— Ça aussi, je m'en fous.

Alors qu'il allait sortir, Julie le rappela et lui tendit un sac.

— J'allais oublier ! Tu donneras ça à Annelou.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des vêtements de rechange.

Arrivé devant le portail de l'ambassade, Gabriel dut parlementer pour se voir autoriser à entrer. Il tendit une de ses cartes à l'un des gardes armés et lui demanda de la remettre à Richard. Au bout d'un temps qui lui parut très long, le garde revint et lui ouvrit le portail. Un homme l'attendait et le conduisit dans le petit bureau où se trouvaient Richard, Annelou et Maria.

Gabriel les salua et son regard s'attarda longuement sur celui d'Annelou. Il esqua un petit sourire, rassuré de la voir. Elle l'invita à s'asseoir et lui demanda des nouvelles de la grand-mère du petit Léo. Gabriel répondit qu'il lui en parlerait plus tard et Annelou reprit sa conversation avec Maria, interrompue par l'arrivée du journaliste.

Celui-ci écoutait sans comprendre, les deux femmes parlant en espagnol. Le départ de Maria était imminent et cette dernière était tendue et effrayée. Annelou la rassura autant qu'elle pouvait. L'ambassadeur avait pris toutes les précautions pour la sécurité de la colombienne. Elle serait escortée par deux hommes jusqu'en Espagne et passerait les douanes par la voie diplomatique.

Un coup frappé à la porte les interrompit et l'ambassadeur fit irruption dans la pièce.

— Vous vous sentez prête, Maria ? Il est temps d'y aller.

Celle-ci se jeta dans les bras d'Annelou et éclata en sanglots. Annelou la serra contre elle et lui assura que tout se passerait bien. Elle lui promit de lui rendre visite très bientôt, avec Carmen. Maria finit par se calmer, lui adressa un sourire heureux, à travers ses larmes, serra

chaleureusement la main de Richard et se perdit en remerciements jusqu'à ce que la porte se referme sur elle.

Annelou, un poing sur sa bouche, tentait vainement de refouler ses larmes d'émotion. Richard lui tapota le dos gentiment et, en se ressaisissant, elle surprit le regard de Gabriel fixé sur elle avec tendresse. Il lui sourit gentiment et lui tendit le sac remis par Julie.

— Julie m'a dit de te donner ça, ce sont des vêtements.

— Ah, merci ! Je n'en peux plus de ces grosses bottines, elles pèsent une tonne ! Je vais aller me retransformer en femme.

— C'est vrai que tu as plutôt l'air mal fagoté avec ces fringues.

— Et encore, tu ne l'as pas vue avec sa barbe, ironisa Richard.

Dès qu'Annelou fut sortie, Gabriel demanda à Richard de lui faire un compte-rendu.

— On va le voir ensemble. As-tu ton ordi avec toi ?

— Oui, bien sûr, répondit Gabriel, en sortant l'appareil de son petit sac de voyage.

Ils se rendirent sur le site d'une chaîne de télévision qui émettait les actualités en continu. Ils purent voir la foule massée devant la résidence de Shone et entendirent, consternés, que celui-ci avait été arrêté quelques minutes auparavant.

— Comment on s'organise pour la protéger ? demanda Gabriel.

Annelou entra sur ces entrefaites et questionna :

— Qui ça ?

— Toi, répondit Gabriel. Il la détailla des pieds à la tête, laissant courir son regard sur son corps superbe et leva les sourcils en un signe évident d'admiration. Annelou se sentit rougir et lança d'un ton abrupt :

— C'est une des stupides blagues de Julie !

Son amie, au lieu de lui remettre ses vêtements de la veille, avait cru bon de lui prêter l'une de ses robes. Bien trop courte pour la taille d'Annelou, elle moulait son corps étroitement et s'arrêtait à peine à mi-cuisses, dévoilant ses longues jambes. Annelou s'assit, d'un mouvement brusque, pour tenter de se cacher au regard narquois et appréciateur de Gabriel.

Richard, qui, sans un mot, assistait à leur échange de regards, eut un sourire satisfait. Il déclara :

— Bon, moi, il faut que je retourne au journal. Pour répondre à ta question, Gabriel, je ne sais pas encore. Restez ici pour l'instant et je vous recontacterai dès que j'aurai trouvé une solution ou que j'aurai plus d'informations.

— Je vais te la dire, moi, la solution, intervint Annelou. Premièrement, je vais retourner chez moi et m'habiller plus décemment. Deuxièmement, on retourne au bureau tous les trois. On ne va quand-même pas élire domicile ici, non ?

— Troisièmement, tu vas m'écouter, une bonne fois pour toutes ! Tu restes ici, sans bouger, et tu y resteras tant et aussi longtemps que je ne suis pas sûr que tu puisses sortir sans être en danger. Tu as compris ?

— Ce que je comprends, c'est que tu es un vrai despote ! Tu es pire que mon père !

Richard éclata de rire et se leva. Il ajouta, malicieux, avant de partir en riant :

— Gabriel, je te la confie. Tu as le droit de l'attacher si elle cherche à s'enfuir.

— Avec le plus grand plaisir !

— Tu ne perds rien pour attendre, espèce de patron à la noix ! s'écria Annelou, en se tournant vers la porte d'un mouvement vif.

En se tournant à nouveau vers Gabriel, elle le fusilla du regard et lança :

— Et pourquoi tu ris, toi ? Il n'y a rien de drôle.

Sans se démonter par le ton de sa voix, Gabriel répondit avec la plus grande douceur :

— Tu as un regard magnifique, chérie. Et encore plus, quand tu es fâchée. Je pourrais te mettre en colère, juste pour le plaisir de voir cette lueur diabolique dans tes splendides yeux d'émeraude.

Alors qu'elle allait rétorquer avec virulence, Annelou se figea. Un déclic venait de se faire dans son esprit. Ses yeux ! Oui, c'était sûrement ça, la clé qu'elle cherchait ! Son père lui avait si souvent répété à quel point sa mère avait un regard magnifique, inoubliable, et combien Annelou lui ressemblait et avait exactement le même.

Elle adressa un sourire éblouissant à Gabriel :

— Pour une fois, Jackson, tu as dit quelque chose de très intelligent. C'est surprenant !

— Intelligent ? Ce n'est pas le mot que j'aurai choisi pour décrire un compliment.

Annelou était déjà en train de fouiller dans les archives de l'UQAM. Elle repéra sa mère parmi les étudiants et scruta attentivement le visage de ses compagnons d'études. Elle poussa un petit cri victorieux en reconnaissant les traits de Steven Shone. C'était bien lui. Son nom s'inscrivait sous la photo du jeune homme souriant. Il avait donc étudié avec sa mère. Ils s'étaient donc connus. S'étaient-ils bien connus ? Annelou n'en avait aucune idée mais désormais, elle était convaincue que si Shone avait fait le lien avec elle, c'était à cause de cette ressemblance frappante entre les deux femmes.

À Gabriel qui la regardait sans comprendre, Annelou fit un bref résumé de ses questionnements et de la seule réponse qu'elle croyait plausible. Gabriel approuva en hochant la tête :

— Je pense que tu as raison. Des yeux comme ça, on ne les oublie jamais.

Annelou détourna son regard, troublée par l'intensité de celui de Gabriel.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Tu as entendu le *boss* : on attend.

— Oh, voyons ! Ne me dis pas que tu comptes rester planté là, à ne rien faire ? On pourrait s'éclipser discrètement.

— Ne me fais pas des propositions de ce genre, chérie. Je pourrais y voir une invitation à laquelle j'aurais bien du mal à résister.

— La seule proposition que je te fais est qu'on s'en aille d'ici.

— Essaie donc. Tu sais ce que Richard a dit : j'ai le droit de t'attacher. Et j'avoue que j'en meurs d'envie.

— Tu n'es qu'un ignoble pervers ! Et que feras-tu après ? Te servir sur mon corps de tes pinces de langouste ?

Annelou devint écarlate en réalisant ce qu'elle venait de dire sans réfléchir. Gabriel éclata d'un rire moqueur et susurra d'une voix chaude :

— Mmm... si tu veux vraiment le savoir, je peux te dire en détail ce qui me vient à l'esprit. Et crois-moi, j'ai une imagination fertile.

— Non ! Je ne veux surtout pas le savoir !

Essayant de juguler les images érotiques qui affluaient à ses yeux, Annelou tapotait nerveusement la table du bout de ses ongles.

Maintenant que Maria était partie, elle n'avait plus aucun moyen de savoir où était Sudoni, ni ce qu'il faisait. Si les informations abondaient sur Steven Shone, le silence était total concernant le mafioso. Cette incertitude la rendait nerveuse. Elle avait besoin de bouger, de sortir, de faire quelque chose et surtout d'en savoir plus. Cela faisait des heures qu'elle était enfermée dans cet endroit. Gabriel devina la raison de sa nervosité et jeta, en se levant :

— Ok. On s'en va.

Annelou leva vers lui des yeux incrédules et, très vite, une lueur espiègle éclaira son regard. Elle se leva d'un bond et dit simplement :

— Merci, Jackson !

— Mais, tu m'obéis et tu fais ce que je te dis. Tu as compris ?

Annelou hésita à l'envoyer paître mais, ayant trop peur qu'il ne se ravise, acquiesça d'un signe de tête. Gabriel appela un taxi et ils sortirent discrètement de l'ambassade.

Le taxi les conduisit jusque chez Gabriel qui récupéra sa voiture.

Avant qu'il ne démarre, Annelou demanda d'une voix suppliante :

— On pourrait aller chez moi ? S'il te plait ?

— Non. D'une part, on risque d'être attendus et surveillés, d'autre part, tu es très bien comme tu es. Tes jupes sont toujours un peu trop longues, à mon goût. Cette robe te va à ravir.

— Et, bien sûr, tu vas profiter de la situation pour m'imposer ta dictature.

— Absolument !

— Tu n'es qu'un homard indigeste et despotique !

— Un de ceux que tu vas relâcher dans l'océan ? Après avoir coupé l'élastique ?

— Un de ceux que je vais noyer dans l'océan après lui avoir coupé la queue, nuance !

Gabriel éclata de rire et ironisa :

— Mais c'est la partie la meilleure.

— Chez un homard, sûrement ! Pour le reste, ça m'étonnerait ! Et puis, cette conversation ridicule ne mène à rien, ajouta Annelou, nerveuse. Bon, c'est quoi ton plan ?

— Savoir où est Sudoni et ce qu'il fait.

— Parfait ! C'est exactement ce que j'avais en tête. On pourrait commencer par...

La sonnerie de son téléphone l'interrompt et elle se mordit la lèvre inférieure en voyant que l'appel venait de Richard. Elle jeta un regard à Gabriel.

— Oui, *boss*. Tu as du nouveau ?

— J'ai eu du mal à en avoir, mais oui. J'ai rappelé les inspecteurs pour savoir où ils en étaient. Ils m'ont d'abord envoyé baladé. Ils n'ont pas du tout apprécié la publication de l'article et m'ont dit qu'on avait failli faire tout capoter.

Annelou eut un petit rire.

— On leur a juste donné le petit coup de pied au cul qui leur manquait pour se réveiller.

— Exact. Mais tu connais ma légendaire force de persuasion ? J'ai donc réussi à en savoir un peu plus. Ils recherchent Sudoni. Sans succès jusqu'à présent. Il s'est volatilisé.

— Et Cloutier ?

— Disparu, lui aussi. Ça ne me plaît pas de les savoir dans la nature. Au fait, dès que tu pourras sortir de là, tu devrais aller faire un tour chez Lacombe et l'interroger. Selon sa réaction face à l'arrestation de Shone, soit il sera dans ses petits souliers, soit il aura abandonné le projet. Si c'est le cas, il sera sûrement ravi de pouvoir se disculper avant d'avoir des ennuis à son tour.

— C'est une excellente idée ! J'y vais !

— Non ! Non, tu n'y vas pas ! Tu restes à l'ambassade ! Tu m'entends, Annou ?

— Oui, je t'entends.

— Ôte-moi d'un doute, tu y es toujours n'est-ce-pas ? Et ne me mens pas !

Annelou resta silencieuse et Richard s'emporta :

— Réponds, Annou ! !

— Je ne peux pas. Tu m'as dit de ne pas te mentir.

Annelou écarta le téléphone de son oreille alors que Richard hurlait de rage. Elle échangea un regard complice avec Gabriel et celui-ci ne put s'empêcher de rire devant

son air espiègle. Annelou attendit quelques secondes que Richard se soit calmé et dit d'une voix douce :

— Richard, je vais aller voir Lacombe et après, je retourne au journal. D'accord ? Comme ça, je pourrais boucler mon article pour demain. Et comme ça, tu m'auras sous les yeux. Ça te va ?

— Ce qui m'irait vraiment, c'est que tu te rappelles qui donne les ordres, dans ce foutu journal ! !

Et il raccrocha. Annelou fit une grimace, inquiète. Richard était vraiment fâché.

— Ne t'en fais pas, il finira par se calmer.

— Il va t'arracher les yeux, à toi aussi, tu le sais ?

— Je ne le laisserai pas faire. Bon, on va où, alors ?

— On va voir Lacombe et avoir une petite discussion avec lui.

— Ok, et c'est qui, lui ?

Annelou lui donna l'adresse et, pendant qu'il conduisait, elle l'informa des magouilles de Shone, en collaboration avec Lacombe, pour finaliser un juteux contrat avec la Chine.

— Bien sûr, je n'ai pas de preuve qu'il s'agisse de gaz de schiste, mais j'en suis intimement persuadée.

Gabriel lui lança un regard admiratif.

— Eh bien ! On peut dire que tu es efficace ! Tu lèves un lièvre après l'autre et pas des petits, en plus !

— Je suis une excellente chasseuse, mon lapin, plaisanta Annelou.

— Il faudrait savoir ! Je suis une langouste, un homard ou un lapin ?

— Un insignifiant ver de terre, je te l'ai déjà dit. On est presque arrivés. Il faudrait qu'on puisse se garer dans un endroit discret.

Au lieu de lui obéir, Gabriel se gara juste devant l'entrée de l'édifice. Il lança un sourire moqueur à Annelou.

— On n'est jamais aussi bien caché que lorsqu'on est en évidence. Personne ne te l'a jamais appris ? Et puis, tu n'as rien à craindre : tu as un garde du corps, maintenant.

— J'aurais préféré Kevin Costner, mais bon, on fera avec. On y va ?

— Ne bouge pas, je vais t'ouvrir la portière.

— N'importe quoi !

Gabriel la retint par le bras. Son regard était furieux et sa voix tranchante.

— Non ! Ne bouge pas, je t'ai dit ! Si tu ne m'obéis pas, je te ramène au journal, tout de suite ! Et je t'enferme dans ton bureau.

— Ok, soupira Annelou en se dégageant d'un mouvement sec.

Gabriel sortit de l'auto, s'assura d'un regard circulaire que tout semblait normal et, ne remarquant rien de suspect, il ouvrit la portière à Annelou, saisit sa main et la garda très près de lui. Pas un instant, elle ne fut exposée. Il l'entraîna d'un pas rapide dans l'édifice et s'assura encore une fois qu'il n'y avait aucune présence indésirable ou qui lui semblât suspecte. Le hall était désert et seule une réceptionniste se tenait derrière un comptoir.

— Laisse-moi faire, chuchota Gabriel à l'oreille d'Annelou.

Il plaça une main sur son dos et Annelou sentit un frémissement la parcourir sur tout le corps. Gabriel la poussa doucement en avant et s'approcha d'un pas assuré

vers la charmante hôtesse qui les accueillit avec un sourire.

— Bonjour. Est-ce je peux vous être utile ?

— Tout à fait. Nous avons rendez-vous avec Monsieur Lacombe, affirma Gabriel avec aplomb en lui décochant son plus beau sourire.

— Ah ? Vraiment ? Pourtant, son agenda...

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Je lui ai parlé, il y a quelques minutes et il m'a dit de le rejoindre à son bureau. Est-il arrivé ?

— Euh... oui, Monsieur. Qui dois-je annoncer ?

Gabriel lui lança un regard enjôleur et la jeune femme se troubla.

— Ne vous donnez pas cette peine. Indiquez-moi seulement où se trouve son bureau. C'est la première fois que je le retrouve ici.

— Ah, très bien. Prenez l'ascenseur jusqu'au 7^e étage, son bureau se trouve sur la droite en sortant.

— Merci infiniment. Vous êtes tout à fait charmante.

Et Gabriel, d'un pas assuré, se dirigea vers l'ascenseur, Annelou marchant à ses côtés. Dès qu'ils furent seuls dans la cabine, Annelou s'étonna :

— Voilà qui est tout à fait surprenant !

— Oui, n'est-ce pas ?

— Je parlais du charme que certaines semblent te trouver au point de faire de telles bévues. C'est à n'y rien comprendre.

— Ce n'est pas un charme que certaines me trouvent, mais un charme certain que toutes me trouvent.

— Sauf moi.

— Sauf toi, effectivement. Bon, nous voilà arrivés. Tu peux reprendre ton rôle.

— Quelle bonté ! Merci infiniment, Jackson. Voyons maintenant si mon charme agit aussi bien que le tien.

— À la longueur de ta robe, je n'en doute aucunement.

Annelou lui donna un coup de coude dans les côtes et se dirigea vers le bureau de Lacombe, faisant onduler exagérément ses hanches et provoquant un petit rire de Gabriel, qui, par ailleurs, se délectait du spectacle.

Annelou cogna doucement à la porte et l'ouvrit quand Lacombe intima l'ordre d'entrer.

— Bonjour, Monsieur Lacombe, dit Annelou de sa voix la plus douce.

Lacombe, surpris, la détailla des pieds à la tête et demanda :

— Bonjour... Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ?

— Oh... Eh bien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais vous poser quelques questions.

— Tout dépendra à qui j'ai à faire.

— Bien sûr, je ne me suis pas présentée, désolée. Mon nom est Anna Tailleur. Je suis chargée, par le bureau de contrôle des subventions, de vérifier avec vous certains points, concernant celle qui vous a été accordée.

Annelou vit Lacombe pâlir et s'affoler, l'espace d'une seconde, avant de se reprendre et de répondre avec assurance :

— Celle qui m'a été accordée est en tous points conforme. Notre premier ministre s'en est lui-même occupé.

— Je comprends, Monsieur Lacombe. Cependant, vous n'êtes pas sans ignorer que notre premier ministre est actuellement interrogé par la police, pour certaines de ses accointances peu recommandables. Aussi, des membres éminents du gouvernement ont décidé de mener quelques enquêtes poussées sur certains de ses dossiers, notamment, les plus récents et dont le vôtre fait partie.

Cette fois, Annelou nota que Lacombe eut plus de mal à faire bonne figure.

— On peut dire que vous êtes rapide. Steven... Monsieur Shone vient seulement d'être invité à répondre à quelques questions.

Annelou s'assit face à lui et dit sur le ton de la confidence :

— Effectivement. Mais, entre nous, nous avons déjà quelques soupçons sur certains agissements de Monsieur Shone. Des enquêtes ont déjà été ouvertes, dans différents corps du ministère, pour s'assurer de sa transparence et de son intégrité. Évidemment, la vôtre n'est aucunement mise en doute. Ceci est un simple contrôle de routine.

À la fois soulagé et de plus en plus affolé, Lacombe improvisa, essayant de la mettre de son côté.

— Écoutez... Vous savez, Monsieur Shone a lourdement insisté pour nous imposer certains travaux en échange de cette généreuse subvention. S'agissant du premier ministre, évidemment, il ne nous ait pas venu à l'esprit, une seule seconde, qu'il pourrait y avoir un problème quelconque.

— Bien évidemment, susurra Annelou, attendant qu'il poursuive.

Encouragé par son calme et son sourire bienveillant, Lacombe continua avec empressement :

— Ma compagnie a donc scrupuleusement suivi ses instructions. En fait, nous avons découvert du gaz de schiste dans les strates souterraines. Ce n'est pas, habituellement, une matière qui nous intéresse. Trop chère à extraire et à exploiter pour que ce soit rentable, surtout pour une petite compagnie comme la mienne. Mais quand Monsieur Shone, je ne sais comment, en a été informé et qu'il a su la quantité importante que nous pouvions y trouver, alors il m'a demandé personnellement de mettre tous mes efforts et ma main d'œuvre sur ce projet, m'assurant qu'il s'occuperait de m'en donner les moyens financiers. D'où la subvention qui nous a été accordée.

— Je comprends très bien, Monsieur Lacombe. Et ma présence ici, aujourd'hui, est surtout due aux énoncés de cette subvention, justement. Il y a de graves lacunes, des manques d'informations importants, des omissions illégales. N'avez-vous rien remarqué, en signant ces documents ?

— Si ! Si, justement ! Mais Steven... Monsieur Shone m'a expressément assuré que tout était conforme et qu'il n'y avait là rien que de très normal. Il m'a seulement demandé de signer et de commencer les forages, sans m'occuper du reste.

— Et bien sûr, vous avez obéi...

— Bien sûr ! Les yeux fermés ! Il s'agit quand-même du plus haut personnage de notre province ! Pourquoi aurais-je pu, un seul instant, douter de lui ?

— Effectivement. Je tiens à vous rassurer, Monsieur Lacombe, ni vous personnellement, ni votre compagnie n'êtes remis en question, ni soupçonnés de quoique ce soit par notre bureau d'enquête. Cependant, afin que nous obtenions les meilleurs résultats, nous apprécierions grandement votre aide et votre collaboration, dans ce dossier.

Enhardi par l'attitude rassurante d'Annelou, Lacombe vit une façon inespérée de se sortir indemne de cette situation catastrophique.

— Je ferai tout en mon pouvoir pour vous aider, Madame Tailleur, vous et votre service d'enquête.

— Je l'apprécie énormément, Monsieur. Au fil de notre enquête, nous avons découvert que Monsieur Shone était en pourparlers avec des hommes d'affaires chinois, concernant l'exploitation de ce gaz de schiste. Pourriez-vous m'en dire plus, à ce propos ?

— Oui, bien sûr. J'ai même... attendez. Lacombe fouilla dans ses dossiers et tendit une feuille à Annelou.

— Voici. Ceci est le nom du consortium chinois avec lequel Monsieur Shone a signé ou était prêt à signer un contrat pour la vente de cette matière. Je ne connais pas les détails mais Steven... Monsieur Shone m'a assuré que ce contrat serait très lucratif et ferait faire un bond gigantesque à notre économie. D'une part, en créant de l'emploi, mais surtout en nous propulsant à la première place mondiale de fournisseur de matière fossile. Du moins, de cette matière-là.

— Je vois. Me permettez-vous de garder ce document ?

— Absolument, Madame Tailleur.

— Je vous en remercie. À propos, Monsieur Lacombe, qu'en est-il des dangers environnementaux liés à cette exploitation ? Vous n'êtes pas sans savoir que ceci crée la controverse, un peu partout dans le monde ?

— Oui, je le sais et j'en suis bien conscient. D'où ma réticence, dès le départ. Mais, Monsieur Shone, là aussi, m'a assuré qu'il s'occupait de tout, notamment de rassurer la population sur la sécurité rigoureuse entourant cette exploitation.

— Très bien. Je vais donc rédiger un rapport et vous tenir informé de la suite.

— D'accord... mais... euh... est-ce que ma compagnie risque d'être condamnée ? Mise à l'amende ?

— Nous verrons cela à la conclusion de notre enquête, Monsieur Lacombe. Soyez rassuré, toutefois, je ne crois pas que votre compagnie ait des problèmes ou soit impliquée dans une action en justice. Il serait judicieux, cependant, que vous envisagiez d'orienter votre exploitation sur d'autres matières.

Annelou se leva et lui serra chaleureusement la main.

— Je vous remercie de votre collaboration, Monsieur Lacombe.

— C'est tout à fait normal, répliqua Lacombe en se levant pour la raccompagner.

Gabriel, qui se tenait derrière la porte, se plaqua contre le mur et demeura invisible aux yeux de Lacombe. Après un dernier sourire, Annelou se dirigea vers l'ascenseur. Lacombe referma la porte de son bureau et Gabriel se retrouva près d'Annelou. Il chuchota à son oreille :

— Tu as été incroyable, chérie !

— Tu as entendu ?

— Oui, absolument tout ! Bravo ! Tu m'impressionnes !

Une fois sortie de l'édifice, Annelou poussa un soupir de soulagement. Au moment où l'auto de Gabriel repartait, Lacombe réalisa qu'Anna Tailleur ne lui avait montré aucun badge ni remis aucune carte, confirmant son identité. Perplexe, il fouilla sur le site du gouvernement pour se rendre compte qu'aucune Anna Tailleur n'y travaillait.

— Pourquoi, Tailleur ?

— Peut-être parce que j'aimerais porter celui, élégant et très décent, qui m'attend chez moi. On pourrait y faire un détour ?

— Bien essayé, mais la réponse est toujours non.

Annelou se renfroga et croisa les bras sur sa poitrine.

— Si je me fais arrêter pour attentat à la pudeur ou si quelqu'un me saute dessus, ça sera de ta faute !

— Personne ne te sautera dessus, chérie. Je suis le seul qui le fera un jour.

Annelou le fixa, interloquée, et ricana :

— Dans tes rêves, Jackson ! J'aimerais encore mieux faire une indigestion de homards !

Gabriel lui lança un regard moqueur, s'attarda un instant sur ses longues cuisses et poursuivit la route en silence, rêveur.

Il se dirigea directement dans le stationnement souterrain de l'édifice et gara son auto. Au moment de sortir, il avisa un groupe d'hommes dans le fond du stationnement. Quand l'un deux se retourna, Annelou reconnut un des inspecteurs qui l'avait interrogée.

— Ce sont des policiers. Ils examinent ma voiture.

— Très bien. Allons-y. Prête à te faire découper en rondelles par notre patron bien-aimé ?

— Avec ce que je lui apporte, je suis sûre qu'il me laissera la vie sauve. Toi, par contre... Ta carrière de garde du corps risque de s'achever avant même d'avoir commencé.

— Si je n'avais pas eu à faire à une cliente aussi obstinée, j'aurais réussi ma mission haut la main.

— Ah. Parce que c'est à cause de moi que tu as pris la décision de t'enfuir de l'ambassade ?

— Pour accéder à tes désirs, oui, chérie. Je ne peux absolument pas te résister.

— C'est bon à savoir. J'en profiterai outrageusement à l'avenir.

— Fieffée chipie comme tu l'es, ça ne m'étonne guère.

Arrivés au journal, où l'effervescence était à son comble, Annelou s'éclipsa discrètement à son bureau, suivie par Gabriel. Elle ouvrit son fichier sur Lacombe et compléta son article, sur un ton impitoyable concernant les actes de Shone. Elle fut un peu plus tempérée concernant ceux de Lacombe car l'homme, visiblement, avait été manipulé par le premier ministre. Cependant, elle

fut vindicative et intransigeante sur l'exploitation du gaz de schiste et suggérerait, qu'à l'avenir, les membres honnêtes du gouvernement se penchent un peu plus sérieusement sur la question. Elle relut son article et, satisfaite, en envoya une copie à Richard.

La réponse de celui-ci fut immédiate :

" Où es-tu, fille ingrate et sans cœur ?"

"À l'abri, dans mon bureau" répondit Annelou en lançant un regard à Gabriel. Elle ouvrit sa main en grand et décompta en repliant ses doigts.

À trois, Richard ouvrait la porte en vociférant :

— Bordel !!!

— Richard...

— Toi, ferme-la ! Tu n'es pas plus digne de confiance que cette écervelée !

— As-tu lu mon article, avant de me traiter de la sorte ?

— Non ! gronda Richard en se laissant tomber dans un fauteuil.

Annelou tourna son ordinateur vers lui et il en prit connaissance, après lui avoir jeté un regard furieux. Son expression se radoucit à la fin de sa lecture mais il

bougonna pour bien lui montrer qu'il ne lui pardonnait pas :

— C'est bien.

— Bien, seulement ? C'est une bombe, Richard, et tu le sais très bien ! Reconnais que je suis la meilleure.

— La meilleure emmerdeuse, oui ! Je ne sais pas ce qui me retient de te flanquer cette bonne fessée que je te promets depuis longtemps !

— Je peux m'en charger, si tu veux, intervint Gabriel, avec sérieux.

Richard lui jeta un regard noir puis, il secoua la tête, découragé. Il se calma peu à peu et annonça, triomphant :

— Moi, j'ai de bonnes nouvelles ! Il semble que les flics aient réussi à retracer Sudoni. Et... la meilleure... le gars qui a trafiqué ton auto a été arrêté. Et devine quoi ? Cet ordre lui a été donné directement et en personne par Eroll Cloutier. Donc, un mandat d'arrestation a été émis contre lui.

Annelou poussa un cri victorieux en se levant d'un bond.

— Génial ! Enfin !

— Où crois-tu aller comme ça ?

— Chercher un café et quelque chose à manger, j'ai faim.

— Non ! Tu poses ton petit cul sur ce fauteuil et je ne veux pas le voir bouger d'ici, pas une seule seconde.

— Tu plaisantes ?

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

— Rabat-joie ! Tortionnaire ! Despote ! Dictateur ! J'ai faim, moi ! !

— Gabriel, va donc chercher de quoi nourrir cette sauterelle. Je la surveille.

Gabriel se leva en riant et demanda :

— De quoi as-tu envie, chérie ?

— D'un gros homard ébouillanté et bien grillé avec la queue bien tranchée en petits morceaux ! ! Tu pourrais m'aider, toi, au lieu d'obéir à ce macaque ! ! !

Gabriel éclata de rire et sortit sans répondre. Quand il revint de la cafétéria, il trouva Richard qui regardait Annelou d'un air amusé. Celle-ci l'ignorait superbement et tapait frénétiquement sur son ordinateur. Il déposa devant elle un plateau contenant un petit pain croustillant, une

salade garnie, une portion de poulet basquaise, du fromage et des fruits.

Annelou regarda le plateau et leva vers lui un regard consterné.

— Tu crois vraiment que je vais manger tout ça ?

— Oui. Et je sais que j'ai choisi exactement ce que tu aimes. Il n'y avait pas de homard de toute façon.

— Et comment tu sais ce que j'aime ?

Gabriel souleva ses sourcils et se rassit sans répondre. Annelou attaqua son repas de bon appétit et émit un son de satisfaction comblée. Richard se leva :

— Surveille-la, toi. Et cette fois, au moindre faux pas, tu vas avoir de sérieux problèmes. Et, à propos, profitez-en donc pour avancer dans votre texte.

Annelou immobilisa sa fourchette et s'écria :

— Tu plaisantes ? ! Avec tout ce qu'il se passe en ce moment, tu penses encore à ce foutu texte ?

— Absolument ! Et j'y tiens ! L'heure court, mes cocos ! Le délai expire bientôt !

Lorsqu'il fut sorti, Annelou et Gabriel échangèrent un regard consterné.

— Il est complètement fou ! conclut Annelou en reprenant son repas. Elle s'interrompit de nouveau et demanda :

— Tu ne manges pas ? Tu n'as pas faim, toi ?

— Si. Mais je ne te dirai pas de quoi.

Annelou le fixa une seconde sans comprendre, puis, rougissante, elle baissa les yeux vers son assiette. Alors qu'elle cherchait, sans la trouver, une réponse appropriée pour le remettre à sa place, Julie l'en dispensa en ouvrant la porte en grand.

— Annelou ! ! Enfin, tu es là ! Pourquoi ne pas être venue me voir et me rassurer, amie ingrate et cruelle ?

— On dirait bien que c'est la journée des compliments pour moi ! Parce que je ne voulais pas croiser le terrible Richard avant d'avoir fini mon article.

Julie se pencha pour l'embrasser et dit d'une voix émue :

— Tu ne peux pas savoir le souci que je me suis fait pour toi. J'avais tellement peur qu'il t'arrive quelque chose !

— Ce qui était certain de ne pas m'arriver, c'était de me prendre les pieds dans cette robe ! Tu n'as pas trouvé plus court ?

— Moi, je trouve qu'elle te va à la perfection. Et même que je te la donne !

— Je suis tout à fait de ton avis, ironisa Gabriel.

— Toi, Jackson, on ne t'a rien demandé. Continue ta petite vie de ver de terre et laisse les grandes personnes discuter entre elles.

Julie éclata de rire.

— Je vois que c'est toujours le grand amour entre vous deux ! Et moi qui espérais arranger les choses en te rendant un peu plus sexy qu'une nonne coincée !

— Eh bien, tu vois, c'est raté ! Et à l'avenir, évite de prendre ce genre d'initiative déplacée. À propos, Julie, je crois que je vais devoir encore squatter chez toi, la nuit prochaine. Mes sbires ne veulent rien savoir à l'idée que je retrouve mon petit nid.

— Je suggère que tu viennes chez moi, à la place, intervint Gabriel, sérieux.

— Jamais de la vie ! Je serai encore plus en sécurité entre les mains de Matt le Rouge que dans ton antre de vaurien !

— Comme tu veux. Alors, c'est moi qui irai chez Julie. Tu as de la place ?

— Hors de question ! répondit Annelou, avant que Julie ait pu dire quoique ce soit. De toute façon, Sudoni et Cloutier seront certainement arrêtés dans la journée. Donc, je ne risquerai plus rien.

— Tu sais très bien qu'aucun risque ne sera écarté aussi vite. Tu ne sais pas à qui et quel contrat Sudoni a mis sur ta tête. Ceci est très sérieux, Annelou.

Voyant la profonde inquiétude dans son regard, Annelou répondit avec douceur :

— Oui, je le sais et je te remercie de t'en soucier. Je ne suis pas stupide. Et je te jure que je reste ici. Alors, tu peux aller travailler.

Gabriel se leva et confirma d'une voix triste :

— Oui, j'ai encore mon article à rédiger.

— Reviens quand tu auras fini et on pourra travailler sur le texte, si tu veux, lança Annelou doucement, avant qu'il ne sorte.

Julie s'installa à la place que venait de libérer Gabriel et assaillit son amie de questions, sur ce qu'il s'était passé depuis qu'elle l'avait déposée près du marché. Annelou, tout en finissant son repas, lui raconta tout en détail et lui fit lire son article sur Lacombe. Jubilante, Julie ne tarissait pas d'éloges sur son époustouflant travail, assurant son amie que la directrice de l'association voudrait la rencontrer, à tous les coups.

Julie avait quitté son bureau depuis longtemps et Annelou, ne voyant pas revenir Gabriel, décida d'aller le rejoindre. Elle le trouva au téléphone et comprit qu'il parlait à la grand-mère du petit Léo. Alors qu'Annelou allait ressortir, il lui fit signe d'entrer et de s'asseoir. Elle s'exécuta sans bruit. Gabriel écoutait attentivement et lorsqu'il prit la parole, sa voix nouée par l'émotion, ce fut pour assurer la vieille dame de sa présence et de son profond désarroi de la voir plongée dans un si grand désespoir. Peu de temps avant, il lui avait lu l'article qu'il venait de terminer et avait passé un long moment à essayer de la consoler. Quand il raccrocha, il déposa son téléphone sur son bureau et fit pivoter son fauteuil, d'un geste rapide, pour éviter de montrer à Annelou l'émotion qui le submergeait. Celle-ci, au son de sa respiration plus courte et de ses reniflements à peine audibles, comprit qu'il

pleurait. Elle se leva sans bruit, contourna le bureau et posa une main sur sa nuque. Elle murmura avec douceur :

— Gabriel...

Celui-ci, dans un geste inattendu, entourra son corps de ses bras et appuya sa tête contre son ventre, comme s'il cherchait un réconfort. Annelou, interdite, demeura quelques secondes immobile puis, glissa une main dans ses cheveux et le serra contre elle, attendant qu'il se ressaisisse.

Au bout d'un moment, il poussa un profond soupir et, sans la lâcher, leva les yeux vers elle. Annelou fut bouleversée de ce qu'elle vit dans son regard : une tristesse infinie, une lassitude résignée, un dégoût profond. Il parla d'une voix rauque :

— J'en ai trop vu, des enfants mourir. Trop.

Annelou hocha la tête.

— C'est vrai. J'ai lu tes articles. Je ne pourrais jamais trouver le courage de faire ce que tu fais. Le danger ne me fait pas peur, mais voir un enfant mourir, c'est au-dessus de mes forces, c'est inconcevable, beaucoup trop dur à supporter. Toi, malgré tout, tu as le courage de le faire et tu dois continuer à dénoncer toutes ces barbaries. Tu es

celui qui parle pour eux, puisqu'ils ne peuvent plus le faire. Grâce à toi, ils ne seront pas morts dans l'indifférence. Grâce à toi, ils ont une voix pour dénoncer leur souffrance et l'inacceptable violence qui leur a ôté la vie.

Leurs regards s'accrochèrent, l'espace d'un instant et Annelou en ressentit une étrange sensation. Profondément touché par ses mots, Gabriel eut un sourire et ironisa, pour masquer l'émotion qu'elle faisait naître en lui :

— Dis-moi, sublime Joana, serais-tu en train de succomber au charme irrésistible de Jackson, toi aussi ?

Annelou sourit et se dégagea doucement de son étreinte.

— Sûrement pas ! Il faut te faire une raison, Jackson, pour moi tu resteras toujours un ver de terre insignifiant et sans importance. Mais je te reconnais certains talents, alors ma faiblesse féminine a fait que je n'ai pas pu m'empêcher de t'en faire part.

— Tu me rassures. Un instant, j'ai cru que tu avais un vrai cœur.

— J'en ai un vrai et très utile, qui fait circuler le sang dans mon corps. C'est tout ce que je lui demande. Veux-tu qu'on continue ce texte insipide ?

— En vérité, je n'en ai aucune envie. Tu sais ce que j'aimerais, là, maintenant ?

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie de le savoir...

— Je vais te le dire quand-même. J'aimerais t'emmener faire une balade. Aller au bord du fleuve. Prendre l'air et laisser le vent nettoyer mes pensées.

— Pourquoi tu n'y vas pas, alors ?

— Je veux y aller avec toi.

— Pour me noyer ? Avec les pieds attachés à une cage de homards lestée de béton ?

— Hum... non. Je t'attacherai bien les pieds mais pas de cette façon.

— Très drôle, Jackson. Mais tu oublies que je suis consignée ici.

— On pourrait s'éclipser discrètement, suggéra Gabriel, malicieux.

Annelou lui retourna son sourire et répondit :

— Tu es un garde du corps très louche, toi. Mais de toute façon, je dois le dire à Richard sinon, il ne me le pardonnera jamais. Il est réellement inquiet. Je ne peux pas lui faire ça une deuxième fois.

— Et il a raison de l'être. Mais il me semble que sortir un peu nous ferait le plus grand bien. Ok. Tente le coup en lui expliquant que nous avons besoin de trouver l'inspiration.

— Je vais essayer, mais s'il refuse vas-y tout seul. Je crois que tu en as vraiment besoin.

— C'est vrai. Et, Annelou... merci pour ce que tu as dis.

CHAPITRE 12

Dès le lendemain, tout s'enchaîna à une vitesse étourdissante. Annelou, qui avait finalement dormi chez Richard – celui-ci ne voulant pas la quitter d'une semelle – s'éveilla très tôt, au son de la voix grondante de son patron.

Elle s'habilla en hâte et le trouva dans le salon, à faire les cent pas, parlant au téléphone. La télévision était allumée sur un poste de diffusion en continu de l'actualité. Les arrestations de Matt le Rouge et de son acolyte Eroll Cloutier, en fin de soirée la veille, faisaient la une du matin. Les images montraient les gros plans des visages des deux hommes. D'autres, pris dans la rafle, apparaissaient à leur suite, dont celui qui avait trafiqué l'auto d'Annelou.

Dès que l'arrestation des deux hommes avait été confirmée, les articles d'Annelou avaient été publiés en condensé, encore une fois en éditions spéciales et dès ce matin, ils apparaîtraient dans le journal, complets et détaillés. Le dossier entier prendrait, à lui seul, une dizaine de pages. Sur la première page, un encart montrerait le visage de Léo, bébé joufflu, souriant et adorable, aux grands yeux lumineux, dont le récit du destin tragique serait relégué plus loin dans l'éditorial.

Ainsi fonctionnait le système de l'information : les magouilles d'un homme politique ayant la priorité sur l'assassinat épouvantable d'une énième victime innocente. La vie, à peine esquissée, d'un petit enfant ne recevrait pas le plein hommage ni la pleine attention qu'elle méritait, simplement parce que les manigances d'un politicien louche venaient d'être mises à jour. Les dernières nouvelles faisaient toujours les unes, poussées plus loin par d'autres nouvelles plus récentes, plus frappantes. Tel un jeu de domino, elles tombaient, les unes après les autres, laissant place à plus d'informations inédites, donnant la priorité aux plus horribles, aux plus sanglantes, aux plus effrayantes.

Annelou eut une pensée triste pour Gabriel. Il comprendrait, bien sûr, comme elle comprenait elle-même. C'étaient les règles du jeu et, même si ni l'un ni l'autre ne les approuvaient entièrement, il leur fallait s'y plier.

Richard l'aperçut et l'accueillit avec un sourire. Il lui fit signe de le suivre et la conduisit dans la cuisine, où il lui versa une tasse de café, tout en poursuivant sa conversation.

Annelou le remercia d'un sourire et but le breuvage à petites gorgées, se dirigeant vers le patio où se levait une

aube magnifique, auréolée de couleurs flamboyantes. De nouveau, elle eut une pensée pour Gabriel et pour le petit Léo qui ne verrait plus jamais rien de toutes ces splendeurs que la nature offrait avec abondance et générosité.

Malgré le succès phénoménal de son enquête minutieuse et les consécrationes qui en suivraient, malgré son soulagement d'être désormais à l'abri de tout danger, Annelou ne pouvait se défaire d'un sentiment de tristesse. Le regard de Gabriel l'avait profondément touchée et elle ne cessait de le revoir en esprit. Son geste spontané de la serrer contre lui, comme un besoin irrépressible, avait été si émouvant qu'Annelou en frémissait encore.

Malgré les sarcasmes et le cynisme dont elle l'affublait, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une très forte attirance envers lui. Mais alors qu'elle s'y laissait porter, lui revenaient les mots durs qu'il avait eus contre elle et elle sentait de nouveau cette immense tristesse et cette profonde déception l'envahir toute entière.

La voix de Richard la fit sursauter et chassa d'un coup ses pensées moroses.

— Tu as bien dormi, Annou ?

— Oui, mais pas autant que si je pouvais dormir dans mon lit.

— C'est bien normal. Finis ton café et je te ramène chez toi. Il faut que je sois au journal dans vingt minutes.

— Super ! Des instructions pour aujourd'hui ?

— Je crois que tu en as assez fait jusqu'à présent. Félicitations, ma belle ! Des scoops comme ça, ça n'arrive pas tous les jours ! Et surtout, on est loin devant les autres !

— Tant mieux, mais je vais faire quoi, aujourd'hui ? Reprendre mes petites enquêtes ordinaires ? Tout va me sembler bien fade après celle-ci.

— Si tu veux des frissons, tu en auras bientôt, crois-moi ! Mais en attendant, finis ton texte avec Gabriel.

— Tu reviens encore avec ça ! Mais, enfin, Richard, pourquoi est-ce si important ?

— Tu le sauras très bientôt. Allez, active, il faut qu'on s'en aille !

— Je ne peux même pas dire au-revoir à Cécile ?

— Non, elle dort encore.

Richard reconduisit Annelou chez elle et lui dit de prendre un taxi pour retourner au journal, à l'heure qui lui conviendrait. Il ajouta qu'il se chargerait lui-même de faire réparer son auto dès qu'il aurait le feu vert donné par la police.

Annelou retrouva son appartement avec plaisir. Elle prit le temps de se préparer un petit-déjeuner puis, fila sous la douche et se lava les cheveux. Elle se surprit à détailler sa garde-robe, cherchant une tenue un peu plus attirante que celles qu'elle portait d'habitude. En ronchonnant et en se traitant d'imbécile, elle opta, au contraire, pour un tailleur très sage, dont la jupe descendait jusqu'à ses genoux.

Lorsqu'elle ouvrit son ordinateur, elle fut surprise par le nombre de messages qui l'attendaient. Venant de lecteurs inconnus aussi bien que d'amis ou de relations de travail, tous la félicitaient et se perdaient en compliments et commentaires, plus élogieux et touchants les uns que les autres.

Mais pas un ne venait de son père. Ni sur l'adresse email de Nellie Voullanis, affiliée au journal, ni sur son adresse personnelle. Annelou réalisa alors qu'elle aurait souhaité vivement recevoir ne serait-ce qu'un petit mot de sa part. Elle haussa les épaules tristement. Peut-être, un de

ces jours, elle pourrait l'appeler et faire le premier pas pour briser ce mutisme ridicule et malheureux qui les tenait éloignés l'un de l'autre.

Alors qu'elle allait refermer son ordinateur, le petit son annonçant un nouveau message entrant lui redonna le sourire, quand elle vit qu'il émanait de Gabriel.

"Femme sublime et si surprenante, tes talents cachés que je découvre ce matin, comme tout un chacun, me laissent pantois, sidéré et muet d'admiration devant ce qu'il faut bien appeler le courage. Car tu en as, chérie et tu en as énormément ! Un courage extraordinaire. Ce que tu as fait pour Maria et ses enfants mérite le plus grand respect et la plus humble inclination. Alors, je me prosterne à tes pieds, noble guerrière de la justice ! Moi, qui ne suis qu'un simple soldat, reçois mon exaltation et mon dévouement éternels. Mes mots se perdront sûrement dans la masse du tsunami de commentaires qui va t'engloutir, mais sache qu'ils sont empreints de la plus grande adoration."

Annelou éclata de rire en lisant son message et y répondit aussitôt :

"Le tsunami m'a déjà submergée mais tes mots m'ont permis de ne pas me noyer car, à vrai dire, l'idée que tu te prosternes à mes pieds n'est pas sans susciter quelques

émoustillements et désirs inavoués en moi. Merci, Gabriel."

La réponse de Gabriel ne se fit pas attendre.

"Émoustillements et désirs inavoués... je veux en savoir plus et dans les moindres détails, cruelle tortionnaire qui parle sans rien dévoiler. Je ne te laisserai pas tranquille tant que je n'aurai pas eu le fin mot de ces sensations qui ne me laissent en rien indifférent. Dis-moi, chérie. Que je m'empresse de combler ces lacunes et d'assouvir tes moindres désirs."

Amusée par ce jeu, Annelou écrivit :

"Ne te méprends pas Jackson ! Ces mots n'étaient en rien associés à la connotation sexuelle vers laquelle ton esprit tordu s'est tout de suite tourné. C'est seulement l'idée de jouer, du bout de mon escarpin, sur un petit ver de terre insignifiant qui m'émoustille à ce point."

La réponse de Gabriel la laissa troublée et sans réplique.

"Je vais te dire ce que fera le ver de terre. D'abord, il s'enroulera très doucement autour de ta fine cheville. Il ressentira le long frisson qui parcourra ton corps frémissant. Tout aussi doucement, il glissera le long de ta

jambe sublime. De plus en plus haut, et toujours avec douceur, provoquant en toi des sensations de plaisir inouï, stimulant ton désir et ton impatience. Veux-tu connaître la suite ?"

Comme Annelou ne répondait pas, Gabriel envoya un nouveau message :

"Es-tu au bureau ?"

"Non, chez moi."

"Ne bouge pas, noble Reine ! J'enfourche mon noir et non moins mécanique destrier et je roule jusqu'à toi pour venir te chercher."

"Je t'attends, esclave. Ne tarde pas trop car autrement, mon châtiment sera terrible."

Annelou referma son ordinateur en secouant la tête, avec un petit rire. Elle mit de l'ordre dans sa cuisine, prépara ses affaires et l'attendit sur le perron, consultant sur son téléphone, les commentaires qui ne tarissaient pas, adressés à Nellie Voullanis.

Gabriel arriva enfin, se gara et sortit rapidement pour ouvrir la portière à Annelou. Celle-ci passa devant lui, hautaine et lui adressa un regard condescendant avant d'éclater de rire devant sa grimace. La bouche entrouverte,

la langue à moitié sortie, il louchait exagérément en prenant un air abruti.

En redémarrant, Gabriel souligna d'un ton sérieux :

— J'étais très sincère, Annelou. Je trouve admirable tout ce que tu as fait et le courage dont tu as fait preuve dans cette enquête.

— Merci, c'est gentil. Même si toute cette histoire éclipse celle de Léo ?

Gabriel haussa les épaules.

— C'est la loi de la jungle. On n'y peut rien, tu le sais bien.

— Oui, je sais. J'ai lu ton article, ce matin. Il m'a fait pleurer, encore une fois.

Gabriel lui jeta un regard et il prit sa main qu'il porta à ses lèvres. Il y déposa un baiser plein de douceur et la garda dans la sienne, tout le long du trajet. Annelou le laissa faire, portée par un élan inconnu. Elle devait bien s'avouer que ce contact lui plaisait particulièrement et qu'elle souhaitait qu'il ne la relâche pas. D'autant que, de son pouce, il caressait lentement ses doigts, avec une extrême douceur, lui amenant peu à peu un trouble grandissant.

Arrivé dans le stationnement du journal, il gara son auto et coupa le contact. De nouveau, il porta la main d'Annelou à ses lèvres en rivant son regard au sien. Annelou retint sa respiration et se sentit rougir. Elle lui sourit furtivement et dégagea sa main, d'un geste plus brusque qu'elle ne l'aurait voulu. Puis, elle sortit de l'auto à toute vitesse. Ballotée entre sa raison, qui lui chuchotait les mots qu'il avait prononcés, son cœur, qui lui suggérait de lui pardonner et son corps qui s'emballait au point de vouloir lui sauter dessus, Annelou ne savait plus quoi penser. Par courtoisie, elle l'attendit, et marcha d'un pas vif à ses côtés jusqu'à l'édifice.

Juste avant d'entrer, Gabriel se rapprocha d'elle et chuchota :

— Avoue que je te plais, chérie.

— Prétentieux, répondit Annelou sans oser le regarder.

À peine eut-elle posé son ordinateur que Richard l'appela. Elle se rendit en hâte à son bureau.

— Annou, je ne sais pas comment ils ont pu le savoir, mais ton identité a été démasquée.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai reçu plusieurs appels de différentes stations de radio et chaînes de télévision. Ils veulent tous t'interviewer et faire une émission avec toi.

— Quoi ? ! Mais pour quelle raison ?

Richard eut un petit rire et l'invita à s'asseoir.

— Eh bien, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es devenue une héroïne, aujourd'hui. Et nos confrères et consœurs veulent absolument tout savoir. Sur toi, sur ton enquête, sur les soupçons qui t'ont amenée à l'ouvrir, sur la façon dont tu as su découvrir tout ce que tu sais.

— Ils peuvent toujours courir ! Je n'ai aucune intention de leur révéler quoique ce soit.

— C'est bien ce que je me suis dit. Et que je leur ai dit, aussi. Une chose est sûre, maintenant, le nom de Nellie Voullanis est partout associé à celui d'Annelou Martinez. Ta couverture est fichue et ton anonymat aussi.

Annelou haussa les épaules.

— C'est dommage car c'était pratique pour mener mes enquêtes mais je me doutais bien que ça arriverait, un jour ou l'autre.

Elle réfléchit un instant et son visage s'éclaira d'un sourire à la fois malicieux et vindicatif.

— J'ai une idée ! Je vais écrire un article sur la raison qui m'a poussée à signer sous un pseudonyme. Si certains de mes anciens "camarades" de classe le lisent, ils en prendront plein la gueule !

Richard eut un sourire attendri.

— Tu as la rancune tenace, Annou.

— S'ils n'avaient pas eu la méchanceté aussi tenace, eux-mêmes, probablement que ce serait différent aujourd'hui. Mais, j'ai traversé l'enfer à cause de ça. J'ai envie d'écrire cet article. Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

— Non, bien au contraire. Il ne fera sûrement pas la une, mais je suis persuadé que tes lecteurs le liront avec intérêt. Et t'aimeront encore plus.

— Merci, Richard. Il me semble aussi que ça me permettra de tourner la page.

— C'est parfait, alors. Tu as carte blanche. Et, au fait, comment ça se passe avec Gabriel ?

L'espace d'une seconde, Annelou se troubla et rougit légèrement, ce qui n'échappa nullement à Richard.

— Disons que j'ai un peu moins envie de le suicider, si tu veux tout savoir. Plutôt, certaines fois, de le faire bouillir à feu doux, pour prolonger le plaisir.

Richard éclata de rire et souligna, espiègle :

— Certaines fois, seulement, donc pas toujours. Bon, alors, il y a de l'espoir.

— Qu'on finisse ce stupide texte, sans que tu aies deux morts sur la conscience ? Oui, un léger espoir.

— En parlant de texte, avez-vous avancé ?

— Richard ! Tu es obnubilé par ce truc ! Ne crois-tu pas qu'il y a des choses plus graves et plus importantes ? Gabriel est bouleversé avec la mort de ce bébé ! Crois-tu que, dans ces conditions, il ait l'esprit à écrire ?

— Tu prends sa défense, c'est bien, Annou. C'est même très bien.

— Je ne... commença Annelou, en s'interrompant, consciente que Richard avait raison. Oui ! Et alors ? jeta-t-elle, d'un ton de défi, fâchée d'avoir été prise en flagrant délit de sentimentalité.

— Alors... rien. Comme je te l'ai dit, c'est très bien. C'est juste parfait. Bien. Va écrire ton article et te défouler un peu. Ensuite, je veux vous voir tous les deux dans la salle de conférence, travailler sur votre texte.

Annelou le fixa un moment, toujours aussi incrédule. Puis, elle se leva et ajouta :

— Tu veux que je dise ? Finalement, oui, on est mieux de le finir au plus vite ce satané texte. Parce qu'enfin, je pourrais arriver à comprendre ce qui motive un truc aussi débile de ta part.

— Excellent déduction ! File, maintenant.

Au moment où elle sortait, elle se heurta violemment à Gabriel qui la retint de justesse.

— Hey ! Fais attention où tu vas ! Je sais bien que tu veux tomber dans mes bras le plus tôt possible, mais ne te blesse pas, chérie.

— Si tu ne fonçais pas comme un bulldozer, tu m'aurais vue ! Chéri !

— Mmm... j'aime quand tu m'appelles comme ça. Redis-le.

— Qu'est-ce qui te fait courir si vite ?

— Il y a une menace de soulèvement en Thaïlande, je dois y aller.

Annelou demeura interdite, assaillie de mille pensées, d'inquiétudes soudaines et surtout d'une sensation de tristesse qui la surprit et la laissa sans défense. Elle balbutia :

— En Thaïlande ? Tu t'en vas là-bas ?

Gabriel remarqua son désarroi apparent et il en fut ému. Il caressa sa joue avec douceur :

— Je vais voir à obtenir le feu vert de Richard, mais, oui, je devrais y aller.

— Tu vas partir longtemps ?

— Je ne sais pas encore, mais une chose est sûre, je ne partirai pas sans te dire au-revoir.

— C'est très aimable, Jackson, répondit Annelou en se ressaisissant. Sois prudent, en tout cas.

Elle s'éclipsa rapidement et, une fois dans son bureau, se laissa tomber dans son fauteuil. Elle essaya tant bien que mal de se raisonner, sans parvenir à se défaire de cette tristesse qui l'étreignait. Elle eut beau se traiter de tous les noms, se moquer d'elle-même, se dire et se répéter que Gabriel étant un reporter de guerre, il était de son devoir d'être présent sur les lieux où un conflit menaçait de se déclarer, elle n'arrivait pas à retrouver sa sérénité, à se rassurer, à ne pas s'inquiéter, à ne pas être harcelée d'images terrifiantes où elle voyait Gabriel étendu mort sur le sol. Et, en même temps, elle était sidérée d'avoir de

telles pensées alors qu'elle l'aurait bien déchiqueté de ses propres mains, à maintes reprises.

Toutefois, Annelou aurait pu être totalement réconfortée si elle avait pu entendre la conversation qui se déroulait dans le bureau de Richard.

— Pour la dernière fois, Gabriel, la réponse est non ! ! Et arrête d'insister, je ne changerai pas d'avis ! ! Olivier ira en Thaïlande. Toi, tu restes ici !

Gabriel s'emporta et se redressa d'un bond.

— J'ai bien entendu ! ! Et la seule raison que tu invoques est que je dois rester ici pour finir ce foutu texte bidon avec Annelou ! ! Donne-moi au moins une seule putain de raison valable à ce petit jeu débile et alors peut-être, je dis bien peut-être, que j'arriverai à comprendre quelque chose ! ! Mais là, je suis complètement largué !

— Calme-toi, Gabriel. Je comprends très bien que ni toi, ni elle, ne voyaient un quelconque intérêt dans cette demande. Mais je peux t'assurer que c'est primordial. Quand je t'aurai tout expliqué, tu comprendras, j'en suis sûr. Pour l'instant, je ne peux rien dire. Je te demande simplement d'obéir à mes ordres. Il vous reste deux jours. Dans deux jours, tu sauras tout. Et dis-toi bien que même si vous aviez déjà fini votre texte, tu ne serais pas allé en

Thaïlande. J'ai un autre projet pour toi et c'est de toi dont j'ai besoin.

Légèrement calmé et surtout intrigué, Gabriel se rassit et demanda :

— Si c'est de moi dont tu as besoin, qu'est-ce qu'Annelou vient faire là-dedans ?

— Rien dont je ne puisse te parler maintenant. Et je veux que tu passes le maximum de temps avec elle. Il y a pire dans la vie, non ?

— Oui, si tu oublies le fait qu'elle veut me trucider dix fois par jour, qu'elle me déteste et voudrait me voir rôtir en enfer, alors, oui, on peut dire qu'il y a pire.

Richard se mit à rire et ajouta malicieusement :

— Tu ne me feras pas croire une seule seconde qu'elle ne te plaît pas. J'ai des yeux pour voir.

— Qu'elle me plaise ou non, n'est pas la question. Moi, apparemment, je ne lui plais pas, de toute façon.

— Alors, arrange-toi pour que ça change.

— Que veux-tu dire par là ?

— Arrange-toi pour qu'elle t'apprécie un peu plus, qu'elle soit bien en ta compagnie, qu'elle n'ait plus d'envie de meurtre dès qu'elle est près de toi.

Gabriel le fixa, consterné, puis éclata d'un grand rire. Il secoua la tête en dévisageant Richard, se demandant s'il n'était pas en train de sombrer dans la folie.

— Voyons, Richard, tu sais aussi bien que moi à quel point les femmes peuvent être compliquées. Mais Annelou, c'est comme un condensé de toutes ces complications en une seule fois. Tu vois ? Un peu comme un concentré, une huile essentielle de complexités féminines. Je ne lui plais pas, de toute façon. Alors, quoique je fasse, ça va juste empirer la situation. On ne peut pas forcer quelqu'un à en apprécier un autre, tu ne crois pas ?

— Sûrement, mais fais de ton mieux pour que ça change. Je l'ai dit plus tôt à Annelou : je veux vous voir tous les deux dans la salle de conférence quand elle aura fini son article.

— Tu sais, en commençant à travailler pour toi, j'avais vraiment l'impression d'être entré dans un journal sérieux, professionnel et scrupuleux. En ce moment, je t'avoue, que j'ai plutôt l'impression de m'être trompé d'édifice et de me

retrouver au théâtre où je dois jouer un rôle, dont je n'ai pas eu le texte. Très désagréable, comme sensation.

— Je peux comprendre comment tu te sens, Gabriel, mais...

— Tu as tes raisons et je comprendrai, oui, je sais ! Je connais le refrain. Ce sont les couplets que j'aimerais apprendre !

— Après-demain, tu le sauras. Va rejoindre Annelou et allez dans la salle de conférence.

Gabriel poussa un long soupir en secouant la tête, découragé. Il se leva et avant qu'il ne sorte, Richard le rappela :

— Au fait, demain, Pilon revient. L'heure et la date de son arrivée sont tenues secrètes. Tu iras à l'aéroport et tu prendras toutes les informations sur ses réactions, ses intentions, les décisions qu'il compte prendre. Ce sera un nouveau scoop puisque son retour n'est connu de personne. Nous serons les premiers sur le coup et les seuls informés de son arrivée. Il est au courant que quelqu'un de chez nous viendra le retrouver.

— Ça ne serait pas plutôt à Annelou de s'occuper de ça ? C'est son dossier, après tout.

— Oui, je sais. Mais je ne veux pas qu'elle se promène trop. Je ne suis toujours pas tranquille pour sa sécurité. Et autre chose, Gabriel. Ne t'avise pas de lui en parler car sinon, c'est sûr et certain qu'elle va tout faire pour y aller avec toi. Je la connais, elle est rusée. Et je suis sérieux. Pas d'entourloupe cette fois.

— Ok, *boss*. Je vais retrouver ma dulcinée. Mais, je te préviens : si elle me castre, je t'envoie au tribunal.

Richard éclata de rire et lança, moqueur, au moment où Gabriel sortait :

— Bonne chance !

Gabriel se rendit à son bureau, plus perplexe que jamais. Il téléphona à Martha, la grand-mère de Léo, pour prendre de ses nouvelles. La pauvre femme – qui avait perdu si brutalement et si tragiquement sa fille unique, son gendre qu'elle adorait et ses deux seuls petits-enfants – avait trouvé auprès de Gabriel un soutien dont elle avait le plus grand besoin. Ils s'étaient tout de suite compris et Gabriel avait su trouver les mots qu'elle avait besoin d'entendre. Elle s'était longuement épanchée avec lui et il connaissait tout de sa vie. Elle lui avait fait promettre de ne pas l'abandonner et il s'était juré de l'appeler tous les jours pour la soutenir.

Il passa un long moment au téléphone, la laissant pleurer et parler sans fin, lui permettant, par son écoute attentive et son affectueuse présence, de commencer son processus de deuil. Il raccrocha en lui promettant de la rappeler le lendemain puis, estimant qu'Annelou aurait eu le temps de finir son article, il se rendit à son bureau.

Il la trouva en larmes, les mains sur son visage, les épaules secouées de sanglots. Aussitôt, il se précipita sur elle et demanda, inquiet :

— Qu'y a-t-il, Annelou ? Dis-moi, chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

Ne l'ayant pas entendu entrer, Annelou sursauta de frayeur et essaya de reprendre contenance. Elle essuya rapidement ses yeux, fit pivoter son fauteuil et se moucha. Elle prit un autre mouchoir et sécha ses larmes.

Une main sur l'accoudoir, Gabriel fit tourner son fauteuil vers lui et posa son autre main sur l'autre accoudoir, coupant à Annelou tout moyen de fuite. Il s'accroupit devant elle, sans lâcher le siège.

— Qu'y a-t-il ? Dis-moi.

— Rien, murmura Annelou, rien de grave. C'est... c'est rien, ça va passer.

— Tu sais que si tu as besoin d'aide ou si tu as besoin de quoique ce soit, je suis là. Tu le sais, n'est-ce-pas ?

Annelou hocha la tête sans répondre et esquissa un petit sourire. Elle prit plusieurs profondes respirations et retrouva son calme peu à peu. Sa voix était plus ferme lorsqu'elle répéta :

— Ce n'est rien, ça va passer.

Gabriel la dévisagea, essayant de comprendre la raison de son chagrin. Il caressa sa joue avec douceur et tenta de plaisanter pour lui redonner le sourire.

— Si c'est le fait que je doive partir en Thaïlande qui te rend aussi triste, alors, ne pleure plus car Richard m'interdit d'y aller.

Le soulagement et la joie qui éclairèrent furtivement le regard d'Annelou bouleversèrent Gabriel. Il caressa de nouveau sa joue et dit doucement :

— Mais ce n'est pas ça qui te fait pleurer.

Annelou secoua la tête.

— Non, c'est rien. Je pensais à mon père, c'est tout.

— Tu as envie de m'en parler ?

— Non, ça n'a pas d'importance.

— Je crois, au contraire, que ça en a. Sache seulement que je suis là, si un jour tu veux en parler. Ou si tu as besoin de moi, d'une façon ou d'une autre.

— Merci, Gabriel.

— Richard m'a dit que tu écrivais un article, l'as-tu fini ?

Annelou acquiesça de la tête, sans répondre.

— Il veut qu'on travaille sur le texte.

— Je sais, il me l'a dit.

— Tu te sens d'attaque pour qu'on s'y mette ?

— Pas vraiment, mais on n'a pas le choix. L'échéance approche.

— Oui mais rien ne nous oblige à rester dans la salle de conférence, ni dans l'un de nos bureaux. Je te laisse le choix de l'endroit où tu as envie d'aller.

Annelou pensa à cette proposition et sourit :

— Je sais où ! Il y a un petit parc que j'adore et où j'adorais aller quand j'étais étudiante.

— J'aimerais bien pouvoir te dire oui, Annelou, mais être exposée à l'extérieur n'est pas forcément une bonne idée.

— Peut-être. Mais je n'ai aucune envie de passer le reste de ma vie enfermée et à avoir peur de sortir. Écoute, je dois d'abord appeler Maria. C'est une bonne heure pour la rejoindre et je veux m'assurer que tout va bien. Après, on va où tu veux.

— Hum... tu ne devrais peut-être pas me laisser ce genre d'initiative, chérie. Ça pourrait me donner des idées.

— Eh bien, garde tes idées pour le texte, Jackson.

Annelou prit son téléphone et composa le numéro de sa tante. Gabriel s'installa dans le fauteuil en face d'elle et la contempla tout à loisir pendant qu'elle parlait, à toute vitesse, dans cette langue dont il ne savait que quelques mots à peine. Il vit l'émotion étreindre Annelou quand elle parla à Maria. Elle s'assura que tout allait bien et écouta la colombienne lui raconter les retrouvailles avec ses enfants, pleurant et riant à la fois, débordante de bonheur et témoignant de nouveau son infinie gratitude à celle qui les avait sauvés. Les petits étaient bien intégrés au pays et dans leur nouvel environnement. Ils adoraient leur école et la tante d'Annelou. Ils s'étaient fait plein de nouveaux

amis. Et surtout, ils ne lâchaient plus leur mère d'une semelle. Maria lui raconta ensuite quelques anecdotes qui firent rire Annelou et Gabriel ne put s'empêcher de la trouver absolument ravissante et surtout infiniment attachante.

Quand elle raccrocha, rayonnante du bonheur de savoir sa protégée à l'abri, si heureuse et surtout réunie avec sa famille, Annelou sourit et croisa le regard de Gabriel fixé sur elle, tendre et rêveur. Elle en ressentit une vive émotion. Il esquissa un sourire et se leva.

— Si tu es prête, on peut y aller.

Annelou se leva et se rassit aussitôt.

— Juste une minute. J'ai fini mon article mais j'ai oublié de l'envoyer.

Elle s'exécuta, prit son ordinateur et son sac et demanda :

— Alors, on va où ?

— Tu le verras.

Dans le couloir, ils croisèrent Julie qui se dirigeait vers le bureau d'Annelou. Elle eut une mine dépitée en les voyant prêts à sortir.

— Oh ! Tu t'en vas ? Je voulais savoir si tu aimerais dîner avec moi.

— J'aurais bien aimé mais pas aujourd'hui, malheureusement, on a un travail à remettre et on est en retard.

— Ah... ce fameux travail mystérieux... j'ai bien hâte de savoir pourquoi Richard vous a donné cette consigne.

— Annelou dirait plutôt que c'est une punition, intervint Gabriel en jetant un œil amusé à la concernée.

— Ah ! Et toi, comment tu appellerais ça ? demanda Julie, ingénue.

— Au début, une corvée, maintenant... c'est pas mal mieux. Au fait, Julie, ne dis pas à Richard que tu nous a vu partir, ok ?

— D'accord. Annelou, dès que tu as le temps, appelle-moi. J'ai plein de choses à te dire.

Son regard brillant et son air mutin amusèrent Annelou.

— Je crois savoir qui ça concerne. Ok, dès que je peux je t'appelle. Ce soir, sans faute.

— Cool ! Bye, les amoureux ! s'écria Julie, avec un sourire moqueur, en faisant volte-face.

— N'importe quoi ! marmonna Annelou.

Une fois dans l'auto, Annelou s'inquiéta :

— J'aurais peut-être mieux fait de décider où on allait.

— Mais tu l'as décidé, chérie. Dis-moi où est ce parc que tu aimes tant ?

— Tu fais ça souvent ?

— Quoi, donc ?

— Dire non pour dire oui, ensuite ?

— Je te l'ai dit, Annelou. Je ne peux pas te résister.

— C'est vrai. Quelle chance j'ai d'avoir un collègue de travail comme toi !

— Oui, n'est-ce-pas ? Attends de voir quand je serai ton petit ami.

— Permets-moi d'en douter. Un cauchemar pareil ne peut pas exister dans la vraie vie. Ou alors, ça serait tellement horrible ! Inhumain ! Je n'ose même pas y penser !

Gabriel éclata de rire et marmonna pour lui-même :

— C'est bien ce que je te disais, Richard. Elle m'adore !

CHAPITRE 13

Le lendemain, Gabriel se rendit à l'aéroport et attendit l'arrivée discrète de Pilon. Tout à ses pensées, il se remémora les excellents moments passés avec Annelou. Le parc qu'elle lui avait fait découvrir et les anecdotes qu'elle lui avait racontées. Mais aussi ses évitements flagrants lorsqu'il l'avait poussée à en dévoiler plus, après qu'elle eut laissé échapper quelques remarques où pointaient une tristesse et une amertume bien vivantes, malgré les années passées.

Telle une anguille, Annelou avait su détourner habilement la conversation, déviant les questions curieuses de Gabriel, évitant les sujets trop sensibles. Gabriel sourit. Plus il la connaissait, et plus elle lui plaisait. Elle avait un côté sauvage et indomptable, secret et mystérieux, intime et farouche qu'il se délectait de découvrir, de dévoiler. Il y avait en Annelou une part difficile à élucider, mais il aimait le défi qu'elle représentait pour lui. Il avait le plus grand désir de l'apprivoiser, de gagner sa confiance. Ils n'avaient pas travaillé sur leur texte, préférant se faire des confidences et se raconter un peu de leur vie mutuelle. Annelou s'était révélée curieuse à son sujet et lui avait posé beaucoup de questions sur ses missions à l'étranger. En somme, même

si cette journée n'avait pas été productive au niveau de leur travail, elle avait été en tous points enrichissante et fructueuse, dévoilant peu à peu une intimité qui les rapprochait. Gabriel s'en réjouissait. Tout comme il se réjouissait de la retrouver en fin de journée. Ils avaient convenu qu'Annelou le rejoindrait chez lui et qu'ils finaliseraient le texte. Pour de bon, cette fois.

Enfin, ses pensées furent distraites par l'affichage de l'atterrissage du vol qu'il attendait et dont il vérifiait la progression depuis une heure déjà. L'avion avait du retard et Gabriel espérait qu'il pourrait tout de même être de retour à l'heure convenue. Pour tuer l'attente, il fit défiler, sur son téléphone, l'édition du journal paru le matin même, cherchant l'article d'Annelou. Il le trouva enfin, dans les dernières pages et le lut avec consternation. Annelou y révélait sa véritable identité et expliquait les raisons qui l'avaient poussée à signer ses articles sous un pseudonyme. Elle s'y dévoilait sans détour et sans pudeur, faisant preuve de sa franchise coutumière mais aussi découvrant une part d'elle, très vulnérable et hyper sensible, qui toucha Gabriel en plein cœur.

Encore une fois, il repensa au fait que si ses propos, injustes et sans fondement, avaient été surpris et reportés à Annelou, elle avait dû lui en vouloir énormément. Il

réalisa que ce qu'il avait dit était tout aussi calomnieux que toutes les insultes et les commérages dont elle avait été victime, tout au long de ses études, pour la seule raison qu'elle était la fille de Martinez. Gabriel hésita un moment à lui envoyer un message où il pourrait lui présenter ses excuses mais jugea préférable de les lui dire de vive voix.

Les passagers commencèrent à sortir de la zone des douanes et Gabriel porta son attention sur ces derniers, cherchant Pilon et sa famille du regard. Il l'aperçut enfin, encadré de deux gardes du corps. Il semblait nerveux et agité. Gabriel le laissa sortir de la cohue avant de s'avancer vers lui. Aussitôt, l'un des deux policiers en civil qui escortait Pilon, s'interposa. Gabriel tendit sa carte et avisa Pilon qu'il était là sur les ordres de Richard. Pilon approuva et fit un signe à l'homme que tout allait bien.

D'un ton peu amène, le politicien l'informa qu'il ne lui accorderait que quelques minutes et le pressa de se hâter. Gabriel marcha donc à ses côtés, lui posant des questions sur la campagne ministérielle qu'il entreprendrait bientôt, Shone ayant été démis de ses fonctions et faisant face à plusieurs accusations devant la justice.

Pilon retrouva peu à peu ses réflexes de politicien et discourut abondamment sur l'outrage qu'il ressentait à l'égard du comportement de son adversaire et sur le

programme qu'il avait élaboré et qu'il entendait suivre à la lettre, mettant l'accent sur l'honnêteté sans faille dont son gouvernement ferait preuve tout au long de son mandat, s'il était élu.

À la sortie, l'attendaient son chauffeur et sa limousine. Gabriel s'écarta discrètement tandis que la famille de Pilon embarquait et que le chauffeur plaçait les valises dans le coffre. Pilon lui accorda encore quelques minutes puis s'excusa, prétextant de la fatigue du voyage et le remerciant de l'article qu'il ne manquerait pas de lire à son réveil. Gabriel le salua poliment et regagna son auto. Il tapa rapidement, en quelques notes, un brouillon de texte pour son article à paraître.

Au moment où il quittait l'aéroport, le ciel se couvrit rapidement et, au loin, le tonnerre gronda, annonçant une de ces averses torrentielles, propres à la saison chaude.

Dix minutes plus tard, il était pris dans un gigantesque embouteillage et envoya un message à Annelou pour l'informer de son retard.

Annelou le reçut alors qu'elle venait de renvoyer le taxi qui l'avait conduite devant la maison de location de Gabriel. Elle se hâta vers la porte tandis que se déversaient sur elle, d'un seul coup, des trombes d'eau. La porte était

fermée à clé et Gabriel ne serait pas là avant une bonne demi-heure. Trempée et frissonnante, Annelou tenta de s'abriter du mieux qu'elle pouvait mais le porche était minuscule et ne lui permettait pas d'éviter l'averse. Elle tenta de trouver la clé dont Gabriel lui avait parlé dans son message, sans succès. Quand elle voulut le rappeler, elle réalisa que la batterie de son téléphone était à plat. Annelou maugréa contre elle-même pour n'avoir pas pensé à la recharger. Elle rangea son appareil dans son sac, d'un geste furieux, et serra ses bras autour de son corps, tentant de se réchauffer.

Elle grelottait et était prête à repartir quand elle aperçut enfin l'auto de Gabriel. Celui-ci se gara, surpris de voir Annelou dehors et courut jusqu'à l'entrée.

— Qu'est-ce que tu fais là ? !

— D'après toi ? On avait rendez-vous, je te signale ! !

— Je le sais bien ! Mais pourquoi es-tu restée dehors, à la pluie ?

— Peut-être parce qu'il n'y avait personne, tu crois pas ? !

— Je t'ai envoyé un message pour te dire que je serai en retard ! Pourquoi n'es-tu pas entrée ?

— Et avec quoi ? ! !

— Avec la clé ! Je t'ai dit de prendre la clé sous le dinosaure ! Tu aurais pu m'attendre au chaud.

— Ah oui, bien sûr ! ! C'est vrai qu'il y en a PLEIN des dinosaures par ici ! ! ! Il y en a tellement que tu devrais acheter un dinosauricide pour t'en débarrasser ! ! J'ai même failli demander à tes voisins s'ils n'auraient pas vu un diplodocus avec une clé accrochée après son cou ! ! !

Alors qu'elle allait continuer à vociférer, Annelou éternua fortement, plusieurs fois, et un frisson secoua son corps. Gabriel ouvrit la porte en disant :

— Viens, je vais te faire un grog et te... sécher.

Il avait les yeux rivés sur ses seins et Annelou, en suivant son regard, vit clairement ses tétons durcis tendre la soie trempée de son chemisier. D'un geste furieux, elle croisa les bras contre sa poitrine et le fusilla du regard. Gabriel haussa les sourcils d'un air malicieux et poussa la porte, l'invitant à entrer.

Il l'entraîna vers le fond de la maison, jusqu'à sa chambre. Annelou déglutit en découvrant celle-ci et resta près de la porte, frissonnante, tentant vainement de se réchauffer en frictionnant ses bras de ses mains glacées.

Gabriel sortit rapidement un chandail chaud et un pantalon de jogging en molleton qu'il jeta sur le lit. Il ouvrit ensuite le tiroir d'une commode et y piocha une paire de chaussettes en laine. Il réunit le tout et, en se retournant, se figea un instant devant cette image d'Annelou sur le seuil de sa chambre. Belle et trempée, sauvage et fragile.

Cette dernière l'apostropha :

— Quoi ? J'ai l'air d'un mérou un lendemain de cuite ?

Gabriel éclata de rire et rétorqua, malicieux :

— Non, plutôt d'une sardine égarée dans les mers du Grand Nord. Allez, viens je vais te montrer où est la salle de bains.

Annelou voulut rétorquer à son tour mais, de nouveau, fut prise d'éternuements qui la firent frissonner violemment.

— Déshabille-toi au complet, sèche-toi et enfile ça. Même si j'ai pris les plus petits, ils vont sûrement être trop grands, mais au moins tu seras au sec. Je ferai sécher tes vêtements plus tard, quand tu auras fini. Je vais te préparer un grog pendant ce temps.

Annelou prit la serviette que lui tendit Gabriel, essuya son visage et balança sa tête en avant pour frictionner ses cheveux. Quand elle se redressa, elle rougit violemment en voyant Gabriel, toujours à la même place, qui avait, encore une fois, les yeux fixés sur sa poitrine, que le chemisier trempé épousait comme une seconde peau, dévoilant chaque détail de sa délectable anatomie.

— Sors de là, espèce de... de vicieux dépravé ! !

Gabriel se mit à rire et leva ses sourcils d'un air admiratif.

— J'avoue que la pluie te va bien.

Et il sortit en riant de plus belle alors qu'Annelou marmonnait des mots incompréhensibles, dont il put quand-même entendre le sort, abominable et terrifiant, qu'elle lui souhaitait ardemment.

Il versa un verre de rhum dans une casserole, y ajouta un verre d'eau et mit le tout à chauffer à feu doux. Quand la préparation se mit à frémir, il la retira du feu et y ajouta deux cuillères de miel et y pressa le jus d'un citron. Puis il mélangea le tout et versa le grog dans une tasse.

Lorsqu'il se retourna, Annelou était immobile à l'entrée de la cuisine et il eut un irrépressible battement de cœur

accéléré en la voyant accoutrée avec ses propres vêtements. Trop grands pour elle, ils la faisaient paraître plus petite, malgré sa haute taille et surtout, si vulnérable que Gabriel eut une puissante envie de la prendre dans ses bras. Leurs regards s'accrochèrent l'espace d'un instant et Annelou détourna les yeux, en marmonnant à contrecœur :

— Merci, ça fait du bien d'être au chaud.

— Viens au salon, se contenta de répondre Gabriel.

Il l'invita à s'asseoir sur le canapé et déposa la tasse brûlante sur la table basse. Il entreprit ensuite d'allumer un feu dans la cheminée, pour achever de la réchauffer. Annelou suivait tous ses gestes, pensive. Il eut un sourire en la voyant se pousser le plus loin possible lorsqu'il vint la rejoindre sur le canapé.

— Ne t'en fais pas, je ne vais pas te manger, susurra-t-il, amusé de la voir se renfrogner.

— Je sais me défendre, de toute façon...

Un nouvel éternuement l'interrompit. Gabriel lui tendit un mouchoir et dit avec douceur :

— Bois ton grog, ça va te faire du bien.

Pendant qu'Annelou buvait la boisson chaude à petites gorgées, il prit une télécommande, la dirigea vers une

bibliothèque et, bientôt, une musique soul résonna en sourdine, approfondissant l'état de torpeur dans lequel se sentait plonger Annelou.

— Qu'est-ce que tu as mis là-dedans ?

— De l'eau, du citron, du miel et du rhum. Un détonateur puissant qui va te faire suer et te remettre sur pied en moins de deux.

— En moins de deux... mois ? J'ai surtout l'impression que je vais m'affaler sur ton canapé et ronfler comme un vieux cheval dans moins de deux secondes.

Annelou s'avança pour poser sa tasse sur la table basse et fut prise d'un vertige. Elle porta la main à son front et se laissa retomber lourdement contre le dossier du canapé. Gabriel lui prit la tasse des mains, la déposa et décréta :

— J'ai peut-être un peu forcé la dose. Bon, voilà ce qu'on va faire. Maintenant que tu es au sec et réchauffée, je vais te reconduire chez toi et je pourrais te mettre au lit.

Annelou ricana et eut un hoquet.

— Personne, et toi encore moins, ne me met au lit. Je fais ça toute seule. Et pas besoin de me raccompagner, je vais rappeler le taxi.

— Hors de question ! C'est soit je te raccompagne, soit tu dors ici.

— Jamais de la vie ! J'aime encore mieux me faire dévorer par ton dinosaure !

Gabriel se mit à rire, se redressa et lui tendit la main.

— Tu es vraiment une femme impossible, Annelou !
Allez, viens, je te ramène chez toi.

— Et le texte, alors ?

— On le fera chez toi, viens.

Annelou le regarda, la main toujours tendue vers elle, et fut prise d'une irrépressible envie de rire. Elle tendit mollement sa main à son tour et serra celle de Gabriel.

— Bonjour, Monsieur,... Jackson, c'est bien ça ? Je suis Joana, la plus grande espionne magouilleuse de Russie. Après Poutine, bien entendu !

— Allez, debout, au lieu de dire des bêtises.

Gabriel la tira vers lui et réussit à la faire se lever, pour la rattraper aussitôt alors qu'elle tanguait dangereusement. De nouveau, elle porta la main à son front.

— Oh la la... bredouilla-t-elle, la voix pâteuse. C'est un remède de cheval, ton truc !

— Non, de dinosaure.

— Ah. Et il est où au fait, ton foutu dinosaure ? C'était quoi, au juste ? Un message secret ? Un mot de passe à décoder ? J'ai passé une heure sous la pluie à essayer de comprendre et défricher ton message.

— Déchiffrer. Mais non, chérie. Ni l'un ni l'autre. C'est le chat qui a dû jouer avec, c'est pour ça que tu ne l'as pas vu.

— Tu as un chat qui joue avec des dinosaures ? ! Tu ne lui as pas dit que c'était dangereux ?

— Ce n'est pas mon chat, c'est celui du voisin. Je te le montrerai la prochaine fois que tu viendras.

— Ton voisin ?

— Non, le dinosaure.

— Mais tu oublies une chose, Monsieur Jackson ! Je ne reviendrai jamais ici ! Plutôt... oh la la ... ça tourne ! Tu as mis une toupie dans ton grog ou quoi ?

— Oui, une grosse toupie géante. Accroche-toi à moi. On y va.

— On va où ?

— Chez toi.

Il passa un bras autour de sa taille et la soutint jusqu'à l'entrée. Sans la lâcher, il récupéra ses clés et la conduisit jusqu'à son auto. Une fois assise, il attacha sa ceinture de sécurité, retourna chez lui chercher son ordinateur et le sac d'Annelou.

Quand il s'installa dans l'auto, Annelou semblait s'être endormie, la tête contre la vitre. Avec un sourire, il démarra et prit le chemin de l'appartement de la jeune femme.

Arrivés à destination, il fut bien obligé de réveiller Annelou pour qu'elle lui donne ses clés. Celle-ci l'envoya paître en lui disant de la laisser dormir. Il les trouva en fouillant dans son sac, alla ouvrir la porte et réussit à extirper Annelou de la voiture. Celle-ci s'accrocha à lui et il finit par la soulever dans ses bras pour l'amener à l'intérieur. Elle sembla émerger enfin de son état quasi comateux, le regarda en fronçant les sourcils. Il la déposa sur ses pieds, s'assurant de son équilibre. Elle faillit tomber et éclata de rire en se retenant à lui. Puis, elle marcha, d'un pas incertain, en titubant, jusqu'au salon. Gabriel la suivait, prêt à la rattraper.

Le grog commençait à faire son effet et Annelou se sentait ivre morte. Une chaleur intense l'envahissait par bouffées et, ne pouvant la supporter plus longtemps,

oubliant la présence de Gabriel, elle retira le chandail trop chaud, se débattit un instant avec les manches et jeta le vêtement sur le canapé, inconsciente qu'elle ne portait rien en dessous.

Elle fit un pas en avant et vacilla. Gabriel la retint dans ses bras et Annelou frissonna au contact de ses mains sur sa peau. C'est alors qu'elle réalisa qu'elle était nue, se demandant comment cela avait pu arriver si soudainement.

— Je t'emmène au lit, chuchota la voix chaude et chargée de désir de Gabriel, contre son oreille.

— Ah... oui ? Déjà ?

— Oui. Montre-moi où est ta chambre.

— Et tu viens au lit... avec moi ? balbutia Annelou, la voix pâteuse.

— J'en meurs d'envie, ma chérie, mais je n'abuserai pas de la situation.

— Ah... c'est... dommage. Il fait chaud... non ?

— Oui. Et c'est normal. C'est le grog qui fait effet. Tu vas beaucoup transpirer pendant la nuit. Mais demain, tu n'auras plus rien.

— J'aime sentir tes mains sur ma peau. Ça fait tout doux... mais pourquoi tu es là ? On est chez moi.

— Et moi, j'adore sentir ta peau sous mes mains. Tu es incroyablement douce. Où est ton lit, Annelou ?

— Oh ! Toi... tu es un petit coquin... pourquoi tu veux savoir ça ?

— Pour te coucher.

— Avec toi ?

— Je resterai près de toi.

— Promis ?

— Oui, chérie. Promis.

— Ok. Alors... ma chambre. Elle est... par là... je crois. Oui, là c'est la cuisine. Tu veux... manger ?

— Non, chérie. Je veux juste que tu me montres ton lit.

— Ah oui... c'est vrai.

Elle pivota et se retrouva face à Gabriel. Il la soutenait toujours. Elle le regarda un instant, se demandant ce qu'il faisait là, puis, dans un élan spontané, elle se blottit dans ses bras. Avec un petit rire, Gabriel la serra contre lui et promena ses lèvres contre ses cheveux. Puis, il la saisit par

les cuisses et la souleva. Annelou resta collée contre lui, glissant sa tête contre son cou. Il trouva la chambre d'Annelou et étendit celle-ci sur son lit avec douceur. Prise de vertige par le mouvement, la jeune femme gémit et plaça un bras sur ses yeux. Gabriel lui retira les épaisses chaussettes de laine, hésita un instant, puis fit descendre le pantalon de jogging.

Il déglutit en contemplant son corps magnifique et fut saisi d'un violent désir qu'il eut toutes les peines du monde à contrôler. Il souleva les jambes inertes de la jeune femme et la glissa sous les draps. Annelou eut un frisson en sentant leur fraîcheur soudaine sur sa peau brûlante. Cela sembla la ranimer pendant quelques instants et elle retira son bras qu'elle laissa mollement retomber sur le lit. De nouveau, elle s'étonna de voir Gabriel chez elle. Celui-ci lui sourit tendrement et s'assit sur le lit, près d'elle. Il posa une main sur son front : elle était bouillante.

— Ne bouge pas, je reviens.

Il trouva la salle de bain et mouilla un linge d'eau froide. Avec douceur, il épongea le visage d'Annelou, descendant sur son cou, puis plaça le linge sur son front.

— Comment te sens-tu ?

— Comme une pastèque qui a pris un coup de soleil, réussit à dire Annelou.

La fraîcheur de l'eau lui fit du bien et éclaircit un peu plus son esprit.

— Ah, Jackson ! Tu as réussi à attraper le dinosaure ?

Gabriel éclata de rire et caressa doucement sa joue.

— Pas encore. Mais j'ai réussi à mettre la sublime Joana dans un lit, même si ce n'est pas le mien.

— Il est où, le diplodocus ?

— En fait, c'est un tyrannosaure. C'est comme un diplodocus mais avec un petit cou, des petites pattes, une grosse tête et de grandes dents.

— Il est comme toi, alors ?

— Comment ça, comme moi ? J'ai des petites pattes ?

— Non. Une grande gueule. Et tu me tyrannosaures.

— Tyrannises, chérie. Et non, c'est faux, je ne fais pas ça.

— Si. Tu dis des choses méchantes et même pas vraies sur moi.

— Vraiment ? Comme quoi ?

— Que je suis pistonnée, que c'est à cause de mon père que j'ai du travail et que j'ai eu le trophée. Je t'ai entendu.

Gabriel se sentit blêmir. Ainsi donc, comme il le craignait, non seulement Annelou savait ce qu'il avait stupidement dit sur elle mais en plus, elle l'avait entendu elle-même. Il sentit la honte l'envahir. Il caressa de nouveau sa joue et avoua avec franchise et contrition :

— Je suis sincèrement désolé, ma chérie. De ce que j'ai dit, sans réfléchir, et du fait que tu l'aies entendu. Vraiment désolé. J'étais en colère contre ton père et, ce soir-là, j'ai dit des choses que je ne pensais pas. Je t'ai très mal jugée, sans même te connaître. Je le regrette sincèrement. Pardonne-moi, je t'en prie. Je sais que j'étais dans l'erreur et tout ce que j'ai dit est complètement faux.

— Tu connais mon père ?

— Je l'ai rencontré peu avant la soirée de gala. J'avais envoyé mon cv et il m'a reçu pour une entrevue. Je croyais donc qu'il aurait un poste à m'offrir mais il s'est plutôt moqué de moi.

— Oui. Il est exécration, des fois.

— Tout comme moi, pour avoir émis des jugements aussi durs. Tu me pardonnes ?

— Je te torturerai d'abord, pour me venger. Après, on verra.

Annelou essaya de se relever et retomba lourdement dans son lit.

— Hey ! Doucement ! Où veux-tu aller, comme ça ?

— J'ai soif.

— Je vais te chercher de l'eau, ne bouge pas.

Il l'aida à s'asseoir et la soutint tandis qu'elle vidait son verre d'un seul trait. Elle se laissa retomber contre les oreillers, en gémissant.

— Oh... ma tête. Elle va exploser.

Gabriel retira le linge de son front. Il était déjà sec et chaud. Il retourna le mouiller et rafraichit Annelou. Elle ouvrit les yeux, l'observa pendant qu'il appliquait le linge sur elle avec douceur et, spontanément, elle tendit la main vers lui et caressa sa joue. Gabriel interrompit son geste, pris la main d'Annelou contre lui et embrassa sa paume. Annelou sentit un frisson parcourir tout son corps et glissa sa main sur la nuque de Gabriel, le pressant pour l'approcher d'elle.

— Viens avec moi, murmura-t-elle.

— Où ça, chérie ?

— Dormir. Avec moi.

— D'accord. Je vais m'allonger près de toi. Et je veillerai sur toi jusqu'à demain matin.

Il se pencha encore et déposa un baiser sur ses lèvres. Le petit gémissement d'Annelou, à ce contact, enflamma tous ses sens. Le désir fou qu'il avait d'elle était difficile à maîtriser. D'autant plus qu'Annelou ne lâchait pas son cou et le poussait contre elle. Il l'embrassa de nouveau et, cette fois, d'un vrai baiser, ardent et profond, brûlant de désir. Il le fit durer longtemps et y mit fin, à regret. Annelou, les yeux fermés, les lèvres entrouvertes, s'offrait à lui, totalement abandonnée.

Gabriel la contempla en caressant doucement son visage. Il déposa un dernier baiser léger sur ses lèvres irrésistibles et se dégagea, en riant doucement, de son étreinte qu'elle ne voulait pas lâcher. Quand il y parvint, Annelou émit un petit son plaintif, triste et suppliant et Gabriel en fut totalement remué. Il parla à voix basse, tout en se relevant.

— Je reste là, chérie, près de toi. Je vais seulement enlever mes chaussures.

Il s'exécuta en vitesse, ôta son chandail, préféra garder son pantalon, et se glissa entre les draps, tout près d'elle. Dès qu'elle le sentit proche, Annelou se tourna et se blottit dans ses bras. Gabriel la serra contre lui, faisant mouvoir lentement ses doigts le long de son dos, en une douce caresse, émerveillé par la douceur de sa peau et de ce contact si intime et si naturel qu'il lui semblait ne plus jamais pouvoir éprouver de plaisir en touchant une autre femme. Annelou, dans un état de torpeur, frémissait à cet effleurement, envahie de bien-être et de désir grandissant. Elle caressa le dos de Gabriel de la même façon et celui-ci chuchota à son oreille :

— Ma chérie, si tu me touches, je crois que je vais te sauter dessus comme une bête en rut. Déjà, sentir ton corps nu contre moi me rend fou de toi, mais si tu me touches, je n'arriverai plus à me contrôler.

Annelou pouffa contre son torse et resserra son étreinte, faisant passer sa jambe par dessus celle de Gabriel, ondulant de ses hanches d'une manière sans équivoque, infiniment sensuelle, laissant courir ses mains le long de son corps en une caresse troublante.

— Annelou... gronda Gabriel d'une voix sourde. Tu es saoule, ma chérie, ce n'est pas de cette façon que je veux te faire l'amour.

— Tu veux me faire l'amour ? murmura Annelou d'une voix rauque, chargée de désir, en ondulant de plus belle contre lui.

— Oui, je le veux plus que tout. Mais pas ce soir. Je veux que tu aies l'esprit lucide.

— Je suis très lucide, tyrannoplasticus.

Gabriel eut un petit rire et embrassa ses cheveux.

— Dors, mon amour.

Il se pencha pour embrasser son front et, aussitôt, Annelou redressa sa tête pour lui offrir ses lèvres. Il ne put résister et l'embrassa avec fougue, comblé de l'entendre gémir contre lui. Se contrôler devenait de plus en plus ardu mais, finalement, Annelou s'alourdit dans ses bras, laissa retomber ses mains et finit par sombrer dans le sommeil. Profondément ému de la sentir contre lui, Gabriel resserra son étreinte et murmura des mots qu'elle n'entendit pas :

— Je t'aime, Annelou.

Le début de la nuit fut agité pour Annelou. Trempée de sueur, brûlante et frissonnante à la fois, elle s'éveilla plusieurs fois, en geignant. Gabriel la sécha, la rafraîchit et

la réchauffa, selon ses besoins et, finalement, elle finit par dormir d'un sommeil de plomb jusqu'au matin.

Gabriel s'éveilla avant elle, sortit du lit et s'habilla sans bruit. Il la laissa dormir pour lui donner toutes les chances de récupérer. Il prépara du café, finalisa l'article sur Pilon et, finalement, s'attela au texte qu'ils n'avaient pas terminé la veille.

Il sourit en relisant ce qu'ils avaient déjà écrit. Richard n'y comprendrait rien du tout et cela lui passerait sûrement l'envie de récidiver une aussi étrange demande. Cependant, Gabriel lui en était reconnaissant, maintenant, de leur avoir imposé cette tâche : sans cet ordre loufoque, il n'aurait peut-être jamais eu l'occasion de connaître Annelou aussi bien. De la découvrir sous toutes ses facettes. Et de s'attacher autant à elle.

Une heure plus tard, Annelou émergea de son sommeil profond avec un soupir de bien-être. Il lui semblait que cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas aussi bien dormi. D'autant qu'elle avait fait un rêve très érotique, dans lequel Gabriel l'embrassait, la serrait contre lui et dormait dans son lit. Peu à peu, lui revinrent des bribes de la veille. L'attente sous la pluie, le mystérieux dinosaure introuvable, le grog et son effet incroyable. Comment était-elle revenue chez elle et dans quel état ? Elle n'en

avait aucun souvenir. Pourtant, ce matin, elle se sentait en pleine forme. Elle s'étira, constata qu'elle était entièrement nue et sentit que ses draps et son oreiller étaient humides. Elle se leva et entreprit de défaire son lit pour les laver.

Les tenant contre elle, elle se dirigea vers la salle de bains et s'arrêta net en voyant Gabriel, assis dans son canapé, qui écrivait sur son ordinateur. Il leva les yeux et son visage s'éclaira en la voyant. Il lui adressa un tendre sourire.

— Bonjour, ma belle. Tu as bien dormi ?

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu ne te souviens pas ? Je t'ai ramenée hier soir. Tu étais un peu saoule mais le grog semble avoir bien agi.

— Et tu... Tu as dormi ici ?

— Oui, chérie, avec toi. Peut-être pas la nuit la plus reposante, mais la plus agréable, dans tous les cas.

— Avec moi... dans mon lit ? Mais, tu n'as pas... on n'a pas...

— Non, chérie. Sinon, crois-moi, tu t'en souviendrais. J'ai trouvé le café et j'en ai fait. Tu en veux ?

— Plus tard, je vais prendre une douche.

Annelou, cachant son corps nu avec les draps pressés contre elle, marcha à reculons vers la salle de bains, faisant sourire Gabriel qui susurra, narquois :

— Pas besoin de te cacher, chérie. Je t'ai vue nue et je peux te dire que c'est sûrement le plus beau et le plus émouvant spectacle que j'ai jamais vu.

Annelou le fixa, interloquée, et hâta le pas, toujours à reculons. Elle se cogna contre le chambranle de la porte et entra dans la salle de bain où elle s'enferma vivement. Elle laissa tomber les draps à terre, consternée. Ainsi donc, ce n'était pas un rêve : Gabriel avait réellement dormi avec elle, dans son lit. Elle chassa ses pensées troublantes et fit couler l'eau de la douche, sous laquelle elle resta un long moment, en se savonnant.

Ensuite, elle mit ses draps à laver, se brossa les cheveux qu'elle attacha en un chignon serré sur sa nuque, se brossa les dents et se maquilla avec soin. Avoir un homme chez elle était déjà inhabituel, mais en plus, que cet homme soit Gabriel, la rendait nerveuse. Elle s'enveloppa d'un peignoir et retourna à sa chambre pour s'habiller, sans lui jeter un regard.

Elle avisa le pantalon de jogging et les chaussettes de laine, jetés à terre, et se sentit rougir. Était-ce Gabriel qui

l'avait déshabillée et mise au lit ? Cela faisait beaucoup de questions et d'incertitudes. Elle enfila une robe cintrée, qui mettait ses courbes en valeur, des bas de soie et des escarpins et, enfin plus assurée, se dirigea vers la cuisine. Elle se servit du café et s'avança vers le salon.

— Tu as faim ?

— Oui, énormément, répondit doucement Gabriel en la détaillant des pieds à la tête. Il riva son regard au sien et son sourire, tendre et espiègle à la fois, troublèrent Annelou qui se détourna vivement.

Gabriel déposa son ordinateur sur la table basse et se leva. Il s'approcha d'elle à pas de loups et la fit sursauter en embrassant son cou avec douceur.

— Oh oui, j'ai faim, chérie, et pas que de nourriture. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais prendre une douche.

Encore frémissante de ce contact contre sa peau, Annelou balbutia :

— Oui, bien sûr. Je vais interrompre le lavage et te donner une serviette.

Nerveuse, elle déposa sa tasse un peu trop fort sur le comptoir et se hâta vers la salle de bain, Gabriel sur ses

talons. Elle arrêta la machine à laver, prit une serviette et, en se retournant, se trouva face à lui, un peu trop près à son goût. "*Ou pas assez*", pensa-t-elle furtivement, les joues rougissantes. Gabriel ne disait pas un mot, se contentant de la fixer avec une lueur de désir et de tendresse dans ses yeux qui fit frémir Annelou. Il avança d'un pas et pencha sa tête doucement pour laisser courir ses lèvres le long de son cou dénudé. Annelou, le cœur battant, fut assaillie de sensations divines et eut alors la certitude que son rêve n'en avait pas été un. Même si la majeure partie de la soirée demeurerait opaque dans sa mémoire, ce trouble merveilleux, ce désir affolant, cette excitation grandissante, étaient bien réels et se répétaient, comme dans ce qu'elle avait cru avoir rêvé.

— Gabriel... murmura-t-elle, en tentant de reprendre le contrôle de ses émotions.

Celui-ci, sans s'arrêter, se contenta d'enrouler ses bras autour d'elle et de la serrer contre lui. Sa voix chaude augmenta son désir troublant.

— Je vais avoir du mal à me passer de toi, Annelou. Tu me rends fou.

Annelou, au prix d'un grand effort, parvint à se ressaisir et, tout en se dégageant de son étreinte avec douceur, ironisa, malicieusement pour lui cacher son émoi :

— Fou, tu l'es déjà, Jackson ! En plus de tout le reste. Je vais préparer le petit-déjeuner. Au fait, ça mange quoi un ver de terre ?

— Nourris-moi de ce que tu veux, chérie, mais ne crois pas un instant que tu pourras m'échapper.

Bien plus troublée par ces mots et l'intensité de son regard qu'elle ne l'aurait voulu, Annelou rétorqua, espiègle :

— Et ne crois pas un instant que je te laisserai m'attraper.

Gabriel éclata de rire et leva les sourcils en un signe de défi amusé.

— C'est ce qu'on verra. Je cours très vite. Et je t'aurai.

Et, au moment où Annelou s'y attendait le moins, il se pencha et déposa un baiser sur ses lèvres. Elle devint écarlate, fit volte-face d'un mouvement brusque et sortit de la salle de bain en claquant la porte. La seconde suivante, elle ouvrit la porte, déposa vivement la serviette sur le comptoir et ressortit aussitôt. Gabriel éclata de rire et

Annelou, tremblante, se rendit dans la cuisine, à la fois émoustillée, frémissante et complètement effrayée.

Elle parvint, malgré tout, à préparer un petit-déjeuner consistant et elle avait retrouvé le contrôle d'elle-même quand Gabriel eut terminé. Cependant, quand il apparut devant elle, torse nu et passant une main dans ses cheveux humides et rebelles, Annelou se sentit de nouveau perdre pied.

— Je ne sais pas ce que tu aimes, mais moi, j'avais faim, se hâta-t-elle de dire en plaçant nerveusement les assiettes sur l'îlot.

— Je vois ça, ironisa Gabriel en détaillant les pommes de terre rissolées, les œufs et le bacon grillé, les tranches de pain frais, le beurre et les pots de confitures variées. En tout cas, ça sent rudement bon, ajouta-t-il en s'asseyant sur l'un des hauts tabourets.

Annelou prit place à côté de lui et commença à manger en silence. Elle repensa à la raison qui l'avait amenée la veille chez Gabriel et sursauta :

— Oh, non ! Le texte ! C'est aujourd'hui qu'on doit le remettre !

— Je sais. Je l'ai fini pendant que tu dormais. Tu pourras le lire et changer ou ajouter ce que tu veux.

— Oh, merci ! s'écria Annelou, soulagée. Bon, alors maintenant, on va pouvoir découvrir la raison de ce mystérieux complot contre nous.

— Complot qui me ravit et me comble de bonheur, je l'avoue. Peu importe ses raisons, je suis très heureux que Richard nous ait obligés à travailler ensemble.

Le ton de sa voix, le sérieux de ses propos et la douceur avec laquelle il les prononça laissèrent Annelou interdite et sans voix. Au bout d'un moment, elle lança, ironique :

— C'est vrai que c'était pas mal, malgré tout.

— C'était plus que ça. C'est plus que ça et tu le sais très bien.

De nouveau, Annelou se troubla et argua, sur la défensive :

— Arrête de faire ça !

— De faire quoi ?

— Eh bien... ça ! De dire des choses... de me regarder comme ça, de...

— De te troubler ?

Annelou osa enfin lever son regard vers lui et sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine en croisant celui, ardent, de Gabriel fixé sur elle. Elle baissa vivement la tête vers son assiette et massacra consciencieusement ses pommes de terre à coups de fourchette nerveux.

Gabriel eut un petit rire et, avec douceur, glissa un doigt sous son menton pour l'obliger à le regarder de nouveau. Il murmura tendrement :

— Je n'arrêterai jamais, chérie. Je suis foutu. Tu m'as capturé et je ne peux plus m'échapper.

Il approcha son visage du sien et embrassa ses lèvres avec une douceur infinie. Son regard plongea dans celui, perdu, d'Annelou, puis il se remit à manger.

Annelou, tout appétit coupé, sentait son cœur tambouriner dans sa poitrine et avait du mal à remettre de l'ordre dans ses idées. Elle finit par se lever, prit l'ordinateur de Gabriel et lut la partie qui concluait le texte. Elle éclata de rire devant ce qu'il avait écrit et Gabriel, en se retournant, croisa son regard espiègle.

— Richard va devenir fou ! Crois-tu qu'il va nous trancher la gorge tout de suite ou attendre de trouver une potence pour nous pendre ?

— Nous allons le savoir, très bientôt. Si tu es prête, il faudrait y aller. Je veux passer chez moi, avant, pour me changer.

— D'accord. Je vais juste mettre mes draps à sécher et je suis prête. Oh, au fait, je laverai les vêtements que tu m'as prêtés et...

— Pas la peine. Garde-les ici, tout comme je garderai ceux que tu as laissés chez moi. Pour le cas où un autre grog deviendrait nécessaire ou pour se changer... si on passe de nouveau la nuit ensemble...

Écarlate et ne sachant pas quoi répondre, Annelou se leva vivement et fonça vers la salle de bain. Gabriel, avec un sourire attendri, entreprit de débarrasser le comptoir et de remplir le lave-vaisselle.

Quand il se gara devant chez lui, il déclara :

— Viens avec moi, chérie. Je vais te montrer mon tyrannosaure.

— Ça ressemble à une invitation louche et indécente.

— Mais, ça ne l'est pas. Pas encore. Viens.

Dans la rocaille, près de la porte d'entrée, il fouilla parmi les feuillages des hostas et des fleurs et finit par extraire triomphalement, un petit dinosaure en plastique.

Si la clé était restée près de sa place habituelle, quoique légèrement enfouie dans la terre, le tyrannosaure avait bien été déplacé par le chat du voisin. Gabriel déterra la clé, la nettoya, la replaça dans la cavité d'une roche où elle aurait dû se trouver et plaça le jouet de plastique au-dessus. Il se redressa et fit face à Annelou.

— Maintenant, tu sauras où est la clé et tu pourras entrer la prochaine fois que tu viendras.

— Je ne crois pas que...

Les lèvres de Gabriel sur les siennes l'interrompirent. Si, pendant une seconde, Annelou tenta de le repousser, ses bras brusquement serrés autour d'elle et son baiser insistant eurent raison d'elle et elle s'abandonna, en gémissant contre lui, y répondant avec autant d'ardeur et de passion qu'il en mettait à la posséder. Le souffle court et les joues brûlantes, Annelou croisa le regard intense de Gabriel. Il appuya son front contre le sien et murmura :

— Je te l'ai dit que tu ne pouvais plus m'échapper.

— Je ne suis plus très sûre de le vouloir encore, murmura Annelou.

— Et je te promets que très bientôt, tu en seras certaine. Tu es à moi, chérie. Tu m'appartiens.

— C'est plutôt radical.

— Ça l'est. Je te veux. Toute entière. Et j'adore quand tu rougis comme ça. J'adore ce que tu provoques en moi et voir ce que je provoque en toi. Tu es foutue, chérie. Je t'ai capturée moi aussi. Et tu ne pourras plus jamais t'échapper.

Après avoir effleuré légèrement ses lèvres, Gabriel la relâcha aussi soudainement qu'il l'avait étreinte et marmonna, en entrant chez lui.

— Je reviens. Je vais me changer.

Annelou resta sur le pas de la porte, interdite par sa brusque volte-face. Puis, en rougissant violemment, elle réalisa qu'elle avait sûrement éveillé en lui un désir trop flagrant et trop visible. Tout comme il avait éveillé le sien. Elle prit le petit tyrannosaure entre ses mains et le regarda curieusement. C'était à cause de lui – ou plutôt grâce à lui – que tout était arrivé. Si elle avait trouvé la clé cachée sous le dinosaure, elle aurait pu entrer et se mettre à l'abri de l'averse. Elle n'aurait pas eu besoin de grog. Elle aurait fini le texte avec Gabriel et serait retournée chez elle, en taxi.

Pensive, elle le remit à sa place. Elle effleura ses lèvres de son doigt, encore bouleversée des sensations que

Gabriel avait fait éclore en elle et qu'elle n'avait jamais vécues avec autant d'intensité. Rêveuse, elle sursauta en sentant ses bras l'enlacer et ses lèvres chaudes effleurer son cou comme une caresse. Elle se laissa aller contre son torse. Il avait raison : elle était foutue.

Arrivés au journal, ils allèrent directement dans le bureau d'Annelou et elle fit imprimer le texte. Pendant qu'elle attendait devant l'imprimante, Gabriel en profita pour l'effleurer à plusieurs reprises, de ses mains et de ses lèvres, la mettant dans un état de désir ardent et de plus en plus incontrôlable.

— Arrête, Jackson.

— Sinon, quoi ?

— Sinon, tu vas finir dans une cage à homard ou bien suspendu au crochet d'un fil de pêche, prêt à être dévoré par un poisson vorace et affamé, comme un bon petit ver de terre obéissant.

— Tant pis pour ce sort terrifiant. Je n'ai aucune envie de m'arrêter. Je pourrais te toucher tout le reste de ma vie, sans jamais me lasser de toi et de la douceur de ta peau. Veux-tu que je te décrive ce que ça me fait ?

— Absolument pas ! rétorqua vivement Annelou, qui n'avait pas plus envie que lui qu'il arrête.

— Alors, tu veux me décrire, ce que ça te fait, à toi ?

— Oh, mon Dieu, non ! C'est bien trop indécent ! répondit-elle, spontanément.

Le rire de Gabriel contre son cou la chatouilla agréablement. Mais elle se sentit désarçonnée quand il serra ses bras autour d'elle et quand sa voix chaude murmura contre son oreille :

— J'ai terriblement envie de toi, Annelou. Je veux te faire l'amour et te posséder entièrement. En as-tu envie autant que moi ?

Annelou, sans répondre, pivota dans ses bras, prit son visage entre ses mains et l'embrassa avidement, ne pouvant plus contrôler les pulsions qu'il savait si bien provoquer en elle. Gabriel émit un grognement sourd en la serrant plus étroitement et en prenant possession de ses lèvres comme il désirait prendre possession de son corps.

Les laissant pantois et à bout de souffle, ce baiser torride n'avait fait qu'exacerber le désir fou qu'ils avaient l'un de l'autre.

— On lui donne son texte et on s'en va d'ici. Je t'emmène où tu veux, à condition qu'on soit seuls.

Annelou lui adressa un sourire plein de douceur, effleura sa joue d'une caresse et se perdit dans son regard brûlant. Gabriel ne la lâchait pas, ne pouvant se résoudre à ne plus sentir son corps contre le sien.

Une pensée fugace traversa son esprit et il se rembrunit. Hésitant, il questionna :

— Annelou, est-ce que tu te souviens de ce dont on a parlé, hier soir ?

— Vaguement et pas de tout. Pourquoi ?

— Je ... eh bien... tu sais, le soir du gala, j'ai...

— Oui, ça je m'en souviens.

— Et tu me pardonnes ?

— Je crois, oui. Et même sans torture préliminaire.

— Je suis tellement navré. Tu as dû m'en vouloir à mort.

— Tu m'as surtout blessée profondément. Et beaucoup déçue, aussi.

— Je comprends. D'autant plus que j'ai lu ton article et j'en ai été bouleversé. Je n'ai pas mieux agi que tous ceux qui t'ont si mal traitée et calomniée si injustement et sans aucune raison valable. Oui, j'ai dû te décevoir tellement en étant aussi stupide qu'eux. Je ne suis pas mieux qu'eux tous. Je ne suis qu'un imbécile.

— Je te l'accorde volontiers, Jackson. Mais je veux bien te donner une chance de te rattraper.

— Merci, magnanime Joana ! J'en suis ravi et je ferai tout pour te satisfaire. Dis moi tes désirs et j'en ferai des réalités.

— Je préfère te les laisser deviner.

Gabriel eut un sourire, les yeux allumés d'une lueur farouche et, de nouveau, prit ses lèvres d'un baiser fougueux. Le bruit de l'imprimante, rejetant la dernière feuille, les ramena à la réalité et ils se sourirent, tous deux dépassés par la force qui les attirait l'un vers l'autre et par les sensations qui les submergeaient en un raz de marée. Ils finirent par se détacher l'un de l'autre, ramassèrent les feuilles qui avaient volé ça et là, les remirent dans le bon ordre et échangèrent un regard complice.

Ils se rendirent au bureau de Richard et, après s'être assurés qu'il était seul et avait le temps de les recevoir,

s'assirent devant lui. Annelou lui remit le texte avec un petit sourire espiègle.

Richard le prit, le posa sur son bureau et s'enfonça dans son fauteuil, les dévisageant l'un et l'autre.

— C'est très bien.

— Comment ça, c'est très bien ? Tu ne l'as même pas lu ! s'indigna Annelou.

— Je n'en ai pas besoin.

— Quoi ? ! s'écrièrent Annelou et Gabriel, d'une même voix.

Ils se regardèrent, consternés.

— Ça veut dire quoi, tu n'en as pas besoin ? demanda Gabriel. Tu veux dire qu'on a fait ça pour rien ?

— Oh, non, pas pour rien. Bien au contraire !

— À quoi tu joues, exactement ? Sais-tu le temps qu'on a passé là-dessus, tous les deux ?

— Oui, Annou, je le sais. Ce temps a-t-il été profitable, pour l'un comme pour l'autre ? Avez-vous saisi la chance de vous connaître un peu plus, un peu mieux ? Avez-vous surmonté vos envies de meurtre mutuel pour trouver un accord entre vous ?

Le regard et le sourire complices qu'échangèrent furtivement Annelou et Gabriel et l'intensité qu'il surprit dans cet échange, comblèrent pleinement Richard qui répondit malicieusement à leur place :

— Oui. Je vois que oui. Et peut-être encore plus que tout ce que j'avais espéré. Tant mieux, j'en suis ravi.

Il se pencha en avant, écartant ses coudes sur son bureau. Son regard était grave tout autant que sa voix quand il commença son récit :

— Ne vous en faites pas. Je lirai votre texte, ne serait-ce que par respect pour votre travail. Mais ce n'était qu'une excuse. En fait, c'était la seule façon que j'ai trouvée pour vous rapprocher l'un de l'autre. Il est temps pour moi de vous révéler la vraie raison pour laquelle je vous ai demandé de travailler ensemble.

CHAPITRE 14

Secouée par une turbulence, Annelou se réveilla en sursaut. La main de Gabriel caressant son visage la ramena à la réalité. Elle leva les yeux vers lui et lui sourit. Il embrassa son front avec douceur.

— Tu as bien dormi ?

— Comme on peut dormir dans un avion. Et toi, tu n'as pas dormi ?

— Non. Je veillais sur ton sommeil. Et je t'admirais. Tu es très belle quand tu dors.

Annelou eut un petit rire et se redressa sur son siège.

— Seulement quand je dors ?

— Tu sais très bien que non. Et tu sais aussi combien je te trouve magnifique et tout ce que tu éveilles en moi. Veux-tu que je te le rappelle ?

— J'adorerais ça, oui. Mais ce n'est pas l'endroit idéal. Il reste combien de temps ?

— Encore quatre heures.

— C'est long, soupira Annelou.

— Oui, en effet. As-tu peur, chérie ?

— Je mentirais si je disais non. Je ne suis pas familière avec ce genre de choses.

— Pourtant, tu as fait preuve de beaucoup de courage avec Maria et ses enfants.

— Peut-être, mais là je fonce vers l'inconnu. Je n'ai guère de repères.

— Mais tu as ton garde du corps personnel, ne l'oublie pas.

Annelou se mit à rire et lui lança, malicieuse :

— J'espère seulement que Gabriel Levantin sera plus efficace et moins empoté que Mickael Jackson... sinon, Annelou – alias Joana – sera dans de beaux draps.

— De beaux draps entre lesquels je me glisserais bien avec toi... Je te rassure, chérie, je ne suis pas un débutant. Tu n'auras qu'à m'obéir au doigt et à l'œil et il ne t'arrivera rien.

Gabriel prit le visage d'Annelou entre ses mains et ajouta :

— Je suis très sérieux, Annelou. Écoute-moi et obéis-moi, quoique je dise, même si ça te semble absurde. Car s'il devait t'arriver quelque chose, je ne pourrais jamais me le pardonner.

— Ce n'est pas toi qui as décidé de tout ça, tu n'aurais rien à te reprocher, quoiqu'il arrive.

— Peut-être, mais j'aurais trop de chagrin si je devais te perdre.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Et j'espère que tu n'en doutes pas. Je sais qu'on pas eu beaucoup de temps pour nous depuis hier et c'est bien dommage. Mais je t'assure que je me rattraperai dès notre retour. Que Richard le veuille ou non, je t'enlève et je t'emmène dans un endroit où personne ne nous dérangera. Et là, je pourrai te montrer combien je tiens à toi.

Annelou, profondément touchée, essaya de plaisanter pour cacher son émotion :

— Ne deviens pas trop sentimental, Jackson, sinon je pourrais bien prendre mes jambes à mon cou.

— Oui, mais n'oublie pas que tu ne peux plus m'échapper. C'est comme ça. Il faut te faire une raison.

Annelou détacha sa ceinture et se leva. Elle déposa un baiser furtif sur les lèvres de Gabriel.

— Je vais aux toilettes, ça va me dégourdir les jambes.

— Je connais bien d'autres façons pour les dégourdir.
Comme les prendre à mon propre cou, par exemple...

Annelou se sentit rougir et eut un petit rire gêné, avant de s'éclipser rapidement le long du couloir. Les toilettes étant occupées, elle s'accota contre la paroi de métal et repensa à cette course folle dans laquelle ils avaient été entraînés, dès l'aube.

Une fois informés de leur mission, Richard ne leur avait pas laissé le temps de souffler. À peine, avaient-ils su ce qui les attendait, qu'ils avaient dû finaliser en vitesse leurs dossiers en cours, annuler leurs rendez-vous, prévenir de leur longue absence et, pour finir, rentrer chez eux pour préparer leurs valises. Comme Gabriel le lui avait conseillé, Annelou avait laissé de côté la plupart de ses escarpins et tenues féminines et soignées, pour prendre quelques vêtements plus confortables et pratiques.

Ils s'étaient retrouvés à l'aéroport, à l'aube, pour un premier vol, relativement court qui les avait emmenés à Toronto. De là, ils avaient patienté une heure, buvant du café, hagards et à moitié endormis et pris un autre vol qui les emportait vers Los Angeles. Ils prendraient enfin, plus tard, un dernier vol jusqu'au Brésil.

Annelou songea avec un sourire que leur couverture, un couple de jeunes amoureux – en voyage pour une demande spéciale concernant la sœur imaginaire d'Annelou – leur irait parfaitement tant ce rôle serait facile à jouer. Elle réalisa alors que, quoiqu'elle fasse, elle ne pourrait plus revenir en arrière. Elle était profondément et passionnément tombée amoureuse de Gabriel. Et même s'il ne lui avait rien dit, elle pouvait sentir en lui la même passion. Cela la terrifiait et la mettait en extase en même temps. Comment s'abandonner en sachant qu'elle pourrait tout perdre ? Et comment résister à cet attrait profond et inconditionnel qui la poussait vers lui inexorablement ?

Annelou se frotta les yeux. Elle était exténuée et ne rêvait que d'une bonne nuit de sommeil, en solitaire, pour remettre de l'ordre dans ses pensées. Depuis que Richard leur avait ordonné cette nouvelle mission, elle n'avait pas eu une seconde à elle pour faire le point, se ressaisir. Elle se laissait porter par les événements et cela lui apportait à la fois un sentiment d'euphorie et d'inquiétude. Une certaine perte de contrôle qui l'attirait et l'effrayait tout à la fois. Elle se sentait comme quelqu'un prêt à faire, pour la première fois, un saut à l'élastique. Elle sourit à cette pensée car un étrange et inconnu sentiment de protection la rassurait et lui donnait la certitude que Gabriel ne la laisserait jamais tenter seule un tel exercice et serait à ses

côtés, quoiqu'il arrive. Elle avait, sans savoir d'où cela venait, la forte impression qu'il avait cette force particulière dont elle avait tellement besoin, sans toutefois se l'avouer.

Et, pour la première fois de sa vie, elle avait envie de s'abandonner à cette protection, à se laisser aller, à lâcher tout contrôle sur ses sentiments. Cela la rendait euphorique et remplie d'anxiété. Et surtout, remplie d'un bonheur qu'elle n'avait jamais connu et elle en ressentait un immense élan de gratitude envers Gabriel.

Était-il possible qu'il soit si présent, comme s'il était juste à ses côtés, juste en arrière d'elle, si près qu'elle pouvait sentir ses bras l'enserrer, l'envelopper dans ce merveilleux et bienfaisant état d'abandon et de bien-être total, alors qu'il était en fait assis à son fauteuil ?

Annelou se secoua, essayant de rassembler sa rassurante rationalité, malgré la fatigue qui l'embrumait comme un brouillard un matin d'avril.

La porte des toilettes s'ouvrit et en sortit un homme âgé qui lui adressa un sourire, avant de s'éloigner vers son siège.

Annelou entra dans la minuscule toilette et s'aspergea le visage d'eau froide pour tenter d'éclaircir ses idées. Elle

s'observa un long moment dans le miroir, sans presque arriver à reconnaître la jeune femme aux yeux lumineux malgré la fatigue qui l'envahissait toute entière.

Repensant à la raison de ce voyage, elle sentit un frisson glacé parcourir son corps et se sentit trembler. Comment parviendrait-elle à surmonter son dégoût profond et sa rage immense et avoir l'air innocent que son rôle impliquait ? Comment gérer ses émotions devant la brutalité de la réalité qui l'attendait ? Elle se regarda de nouveau et, cette fois, tout l'amour qu'elle ressentait pour Gabriel et le sentiment de sécurité qu'elle éprouvait avec lui, ne purent rien pour empêcher ses yeux de se voiler d'une profonde terreur.

Annelou se ressaisit et se mouilla de nouveau le visage d'eau froide, ce qui eut pour effet de l'aider à retrouver la maîtrise d'elle-même. Elle serait à la hauteur. Il fallait qu'elle le soit. Ne serait-ce que pour dénoncer l'horreur qu'elle s'apprêtait à découvrir et relater. Elle se sécha rapidement et rejoignit Gabriel. Son air grave et l'expression de son visage rejoignaient celles de Gabriel, qui regardait par le hublot, absent et tendu.

Ils échangèrent un regard qui en disait long sur leurs pensées réciproques. Puis, Gabriel eut un sourire qui éclaira son visage et lui tendit les bras. Aussitôt, Annelou

laissa se dissiper son angoisse et s'assit près de lui, en souriant. Elle se laissa envelopper dans ses bras et ils demeurèrent muets, sachant très bien l'un et l'autre ce que chacun pensait.

Les bras aimants, protecteurs et chaleureux de Gabriel autour de son corps, eurent raison des émotions d'Annelou. Elle leva les yeux vers lui et le serra à son tour contre elle pour lui communiquer sa propre force.

Ému, Gabriel murmura à son oreille :

— Je t'aime tant, Annelou...

Saisie par cet aveu auquel elle ne s'attendait pas, Annelou demeura muette et blottit son visage contre son cou, le parcourant de baisers qui firent rire Gabriel. Elle approcha ses lèvres de son oreille et chuchota :

— Je t'aime aussi Gabriel. Sûrement bien plus que je ne peux le concevoir maintenant.

Elle se recula légèrement, jusqu'à croiser son regard et ajouta, malicieuse, pour calmer l'intense émotion qui l'agitait :

— C'est très surprenant, en fait. Tomber amoureuse d'un ver de terre est quelque chose que je n'aurais jamais

pu imaginer, même dans mes cauchemars les plus sordides.

Gabriel éclata de rire et secoua la tête en la fixant d'un air narquois.

— La vie réserve de drôles de surprises, parfois, car tomber amoureux d'une fille comme toi était bien le dernier de mes projets.

— Que veux-tu dire par là ? Une fille comme moi ?

Gabriel ne répondit rien, se contentant de sourire, moqueur, relevant ses sourcils, la laissant mijoter toutes sortes de suppositions.

La voix du commandant de bord, annonçant l'imminence du repas qui serait servi aux passagers, les interrompit, les faisant sursauter. Ils échangèrent un sourire et Annelou grommela :

— Très bien. Ne dis rien. Mais on n'atterrira pas avant que tu m'aies donné une réponse.

— Comment s'appelle ta sœur ? demanda Gabriel à brûle-pourpoint.

Annelou écarquilla les yeux une seconde, rougit, se troubla et annonça, triomphante :

— Juliette !

— Julia ! répondit aussitôt Gabriel. Julia, Annelou !
Elle s'appelle Julia. Quel âge a-t-elle ?

— 39 ans.

— C'est bien. Que fait-elle dans la vie ?

— Maintenant, plus rien. À cause de sa maladie. Avant ça, elle était directrice du service publicité dans l'entreprise de notre père.

— Très bien. Quels ont été les symptômes de sa maladie ?

— Premièrement, une grande fatigue générale, sans raison apparente. Puis, elle s'est mise à aller aux toilettes plus souvent et souffrait à chaque miction. Quand elle s'est enfin décidée à consulter, la maladie avait déjà beaucoup progressé.

— Quelle est cette maladie ?

— Insuffisance rénale chronique. Ses reins fonctionnent maintenant à 22% de leur capacité.

— Quelles sont les solutions ?

— Il n'y a plus qu'une greffe qui puisse la sauver, au stade où elle en est.

— Vas-tu offrir de lui faire don d'un de tes propres reins ?

— Je l'ai déjà fait mais, lors des examens préalables, il est apparu que j'avais moi-même une faiblesse au niveau d'un rein. Donc, trop risqué.

— Bravo, Annelou ! Tu as l'air convaincant.

— Oui, mis à part son prénom. C'est stupide. Ma sœur s'appelle Julia. Julia Martinez-Perron. Même père. Elle est née 11 ans avant moi et sa mère et notre père ont divorcé un an avant que mon père ne fasse la rencontre de ma mère. Julia Martinez-Perron. Julia Martinez-Perron. Bon, cette fois, je crois que je vais m'en souvenir.

— Bien sûr que tu vas t'en souvenir. Et arrête de stresser. Tu es parfaite dans ton rôle.

Voyant le chariot de l'hôtesse approcher, ils baissèrent leurs tablettes, prêts à recevoir le repas insipide qui leur serait servi. Annelou n'avait guère d'appétit. Les mots de Richard résonnaient sans cesse dans son esprit, alimentés des images qui l'assaillaient, tournoyant comme un carrousel de l'horreur, dans un monde d'épouvante.

Gabriel prit sa main et la porta à ses lèvres. Il murmura tendrement :

— Tout va bien se passer, chérie.

— J'aimerais avoir ton assurance.

À peine eurent-ils atterri et récupéré leurs bagages, qu'ils furent interceptés par un homme de haute taille. Nerveux, les yeux graves et inquiets, lançant de fréquents regards à droite et à gauche, passant fréquemment sa main dans son épaisse tignasse blonde, il les dévisagea rapidement l'un et l'autre et leur tendit la main en guise de bienvenue, esquissant un léger sourire sans joie.

— Bienvenue à Los Angeles. Je suis Bryan Clew, l'ami de Richard. Venez.

Il les précéda d'un pas hâtif, esquivant habilement les chariots surchargés que poussaient des touristes, distraits ou pressés, cherchant leur chemin ou devisant sans regarder où ils allaient. Au milieu du bourdonnement incessant des voix des passagers emplissant le terminal bondé, interrompu de temps à autre par une annonce lancée dans les haut-parleurs, ils parvinrent enfin à rejoindre la sortie.

Bryan les guida jusqu'au stationnement souterrain où était garée sa voiture. Ils les aida à placer leurs bagages

dans le coffre et, une fois tout le monde installé, sortit de l'aéroport aussi vite que le trafic le lui permettait. Il ne prononça que quelques mots durant tout le trajet et Gabriel et Annelou respectèrent son mutisme, se contentant d'apercevoir – à défaut de la découvrir – la ville que leur hôte traversait à toute vitesse.

Parvenu au pied d'un édifice situé dans le quartier Westwood, il trouva une place où se garer et les invita à le suivre. L'immeuble abritait un hôtel propre et sans prétention. La destination parfaite pour un couple qui n'avait pas les moyens de se loger près des plus gros centres touristiques.

Bryan, toujours de son pas pressé, se rendit directement devant le comptoir de la réception, échangea quelques mots avec l'homme qui se tenait derrière et récupéra la clé d'une chambre. Il fit signe à Annelou et Gabriel de le suivre et se dirigea vers les ascenseurs. Dans la cabine, il demeura silencieux tandis que les étages défilaient. Ils s'arrêtèrent au septième étage, Bryan se dirigea vers une porte qu'il ouvrit.

La chambre était simple, petite et bien aérée. Et surtout d'une fraîcheur agréable en comparaison avec la chaleur extérieure. Bryan se dirigea vers la fenêtre, tira les lourds rideaux, obscurcissant l'espace, et alluma une lampe de

chevet. Pour la première fois depuis qu'il s'était présenté à eux, il sembla se détendre un peu et esquissa un sourire navré.

— Je suis habituellement un meilleur hôte que ça, dit-il d'une voix contrite.

— Nous comprenons parfaitement, le rassura Gabriel en plaçant les valises contre le mur opposé au grand lit, trônant au milieu de la pièce.

Gabriel, d'un geste, invita Bryan à s'asseoir sur l'unique fauteuil et prit place, lui-même, sur le lit. Annelou fit de même, à ses côtés.

— Il vous faudra faire preuve de la plus grande prudence, attaqua Bryan sans autre préambule. Car une fois sur place, je ne pourrais plus rien pour vous. Je vous introduirai auprès de Pedro, mais je ne peux rien faire de plus.

— Nous comprenons, répéta Gabriel. Nous savons très bien les risques que vous courez et nous ne vous en ferons pas prendre d'autres, soyez sans crainte.

— Merci, se contenta de répondre Bryan.

Son regard erra sur la pièce et quand il revint vers eux, il était teinté d'une profonde tristesse.

— J'aurais tant voulu aller jusqu'au bout, murmura-t-il plus pour lui-même que pour ses interlocuteurs.

Gabriel et Annelou échangèrent un regard rapide et cette dernière le rassura à son tour :

— Tout ce que vous avez déjà fait a demandé un courage énorme. Nous sommes là pour prendre la relève et, croyez-moi, nous compléterons ce dossier avec vous et rédigerons cet article avec vous.

— Merci, répondit Bryan en se levant. Il se dirigea vers le petit meuble où étaient disposés des oreillers supplémentaires et en sortit une mallette qu'il ouvrit. Il les fixa de son regard bleu et grave.

— Je vais vous montrer ce qui vous attend.

CHAPITRE 15

Dès que Bryan fut sorti. Annelou se laissa tomber sur le lit et couvrit ses yeux de ses deux bras repliés. D'une part pour cacher ses larmes et d'autre part, pour essayer de se ressaisir et d'endiguer la terrible nausée qui l'avait saisie. Gabriel se pencha sur elle et dit doucement :

— Tiens, bois ça.

Annelou bougea légèrement son bras et vit qu'il lui tendait un verre d'eau. Elle se redressa, but et le remercia d'un sourire.

— Je te propose quelque chose : on fait une petite sieste et après, je t'emmène faire une balade au bord de l'eau et on pourra souper.

— D'accord, répondit Annelou. Elle retira ses chaussures et s'allongea sur le lit.

Gabriel se rendit à la salle de bains et quand il en sortit, elle s'était déjà endormie. Il s'allongea près d'elle, la prit dans ses bras, mais fut incapable de s'assoupir malgré sa fatigue. Dans son esprit, s'échafaudaient divers plans pour la suite de leur périple. Son but principal étant de tenir Annelou à l'abri de tout danger. Il la contempla, abandonnée dans le sommeil, les traits enfin détendus et finit par sombrer, lui aussi, dans un sommeil bienfaiteur.

Quand ils s'éveillèrent, la nuit était tombée. Encore léthargiques, n'ayant aucune envie de sortir, ils décidèrent de commander un repas d'un restaurant chinois. Ils le dégustèrent en silence, échangeant des regards et des sourires, en écoutant de la musique, tous deux assis sur le lit. Puis, ils prirent une douche, à tour de rôle.

Au moment de se glisser sous les draps, Gabriel fit remarquer d'un ton moqueur :

— Sais-tu, mon amour, que nous sommes au septième étage ? Un niveau parfait pour découvrir le septième ciel.

Annelou se lova contre lui.

— Qui te dit que je ne le connais pas déjà ?

— Rien ni personne. Mais ce ne sera jamais aussi bon, merveilleux, inoubliable, incroyable, irremplaçable, mémorable qu'avec moi. De ça, je peux t'assurer.

— Prétentieux, murmura Annelou contre lui. Montre-moi donc de quoi est capable un petit ver de terre insignifiant comme tu l'es.

Les deux jours suivants, ils suivirent à la lettre les directives émises par Richard et jouèrent parfaitement leur rôle. D'autant plus facilement qu'ils vivaient une véritable

symbiose. Si, au départ, le plan conçu par leur patron était simplement qu'ils soient deux amis partis en voyage pour venir en aide à la sœur d'Annelou, ce rôle s'était vite transformé en celui, bien réel, d'un couple d'amoureux. C'est donc de cette façon et dans cet état d'esprit, se tenant la main, s'enlaçant, s'embrassant fréquemment, échangeant des regards complices et langoureux, qu'ils déambulèrent sur le Hollywood Boulevard, prirent des tonnes de photos sur la plage de Santa Monica, dégustèrent des plats épicés et savoureux dans un restaurant mexicain, s'amusèrent de découvertes inattendues, s'abandonnèrent à de précieux moments de bonheur et d'insouciance.

Le troisième jour, ils se rendirent au centre hospitalier de l'UCLA et s'entretenirent longuement avec un néphrologue renommé. Celui-ci leur tint le même discours, quant aux probabilités de greffe de reins, qu'ils auraient pu entendre de n'importe quel éminent spécialiste de Montréal.

Le quatrième jour, ils se rendirent au Mount Sinai Hospital et rencontrèrent Gustavo Perez. Leur cible. L'homme de taille moyenne, ventripotent, aux petits yeux noirs cerclés de lunettes, au teint foncé et aux cheveux noirs clairsemés, les accueillit d'un sourire, étirant ses lèvres adipeuses et luisantes sous sa moustache fournie. Il

leur tendit une main molle et moite et les invita à prendre place. Tout en s'asseyant, Annelou, dégoûtée de ce bref contact, essuya discrètement sa main sur sa robe de coton.

— Je suis enchanté de vous connaître, commença le docteur d'une voix teintée d'un fort accent espagnol. Il avait le regard rivé sur les yeux d'Annelou, comme subjugué par cette couleur unique et magnifique. Celle-ci, de plus en plus mal à l'aise, tourna son regard vers Gabriel en une supplique muette de prendre la parole.

Celui-ci obtempéra et prit sa main dans la sienne, irrité de ce regard appuyé qui n'avait rien de professionnel. Il commença plutôt sèchement :

— Comme vous le savez par le message que nous vous avons fait parvenir il y a deux semaines, la sœur de ma femme a besoin d'une transplantation rénale. Nous avons consulté, depuis quelques mois, plusieurs spécialistes, et fait de nombreuses recherches. Il en ressort que vous semblez être le meilleur dans ce domaine. C'est pourquoi nous avons tenu à vous rencontrer.

Le docteur daigna enfin détourner son regard de celui d'Annelou et esquissa un sourire empli de suffisance.

— Merci Monsieur Levantin, pour ces compliments, qui sont par ailleurs justifiés. Dans mon service, les

transplantations se font extrêmement vite et, bien évidemment dans la plus parfaite salubrité et avec le plus grand professionnalisme. Il n'y a, chez nous, aucune liste d'attente.

— C'est ce que nous avons appris de nos recherches, effectivement. Et qui nous a d'ailleurs intrigués. Tous ceux que nous avons consultés nous ont mentionné que la première chose à faire pour Julia était de l'inscrire sur une liste d'attente. Comment se fait-il que vous, vous puissiez à chaque fois agir aussi vite ?

— Il y a, bien sûr, un code de priorité. Un traitement des urgences. Une greffe de poumon, ou de quelque autre organe vital, sera toujours prioritaire et traitée avant une greffe de rein. Par contre, nous privilégions le système du premier arrivé, premier servi.

"Et sûrement celui du plus gros chèque" pensa Annelou, de plus en plus écœurée.

— Très bien mais comment expliquez-vous que vos patients n'aient pas à attendre, contrairement à tous les autres hôpitaux et centres de chirurgie ? insista Gabriel.

Le sourire condescendant de Perez donna à Annelou une brusque nausée. Elle se sentit blêmir lorsque le praticien livra, d'un ton conspirateur, la clé de son succès :

— Nous avons la chance d'accéder à un grand bassin de donneurs. Les généreuses personnes qui souscrivent à notre fondation de dons d'organes, préfèrent le faire chez nous, sachant que leurs dépouilles seront traitées avec le plus grand respect et permettront ainsi de sauver de nombreuses vies.

Annelou se redressa et s'excusa rapidement, avant de se hâter vers la porte. Elle sortit et marcha rapidement vers les toilettes. Elle eut tout juste le temps de soulever le couvercle de la cuvette et vomit, secouée de spasmes et sentant les larmes picoter ses yeux. Elle s'essuya, se rinça la bouche plusieurs fois et put enfin se ressaisir. Elle espérait que son attitude n'avait pas éveillé les soupçons du chirurgien.

Mais, quand elle regagna le bureau, ce dernier lui sourit avec bienveillance.

— Toutes mes félicitations, madame !

Annelou le regarda, interloquée et Gabriel s'empressa de déclarer, tandis qu'elle s'asseyait :

— Oui, nous sommes ravis de cet heureux événement à venir. Si ce n'était de ces nausées qui accablent ma conjointe, notre bonheur serait parfait.

— Ne vous en faites pas pour ça. Elles diminuent d'elles-mêmes, en général autour du quatrième mois de grossesse, mais je vous donnerai quelque chose pour les atténuer et les rendre plus supportables.

— Merci, Docteur, finit par articuler Annelou d'une voix blanche.

— Merci, ajouta Gabriel à son tour. Bien, vous disiez donc que vous avez beaucoup de donneurs, donc beaucoup d'organes disponibles. Comment faire pour les tests de compatibilité ? Ma belle-sœur n'est guère en état de faire de fréquents voyages jusqu'ici.

— Elle n'en aura pas besoin, les rassura Perez. Je vais, premièrement, m'occuper de recevoir son dossier médical complet et les résultats que mon confrère aura déjà obtenus de ses propres examens. Une fois cela fait, je n'aurai plus qu'à trouver un donneur compatible et, alors, votre belle-sœur pourra venir ici. Elle sera opérée peu après son arrivée, gardée sous surveillance médicale pendant quelques semaines, et pourra retourner chez elle et retrouver enfin une vie plus active et bien remplie.

Il ouvrit le dossier qui était sur son bureau et ajouta :

— Si vous le voulez bien, nous allons maintenant compléter son dossier d'admission. Avez-vous les renseignements et documents que je vous ai demandés ?

Annelou ouvrit son sac à main et en sortit une enveloppe qu'elle lui tendit.

— Oui, les voici. Je crois qu'il ne manque rien.

— Parfait, s'exclama le docteur en prenant connaissance des documents.

Il finit de remplir le dossier, posa quelques questions à Annelou qui s'en tira haut la main. À force de faire vivre cette sœur imaginaire dans son esprit, elle en était venue à inventer quelques anecdotes qu'elle débita le plus naturellement du monde, avec l'air attendri d'une sœur aimante.

Enfin, le chirurgien leur rappela le montant à payer et les modalités sur lesquelles ils s'étaient entendus. Il se leva, signifiant la fin de l'entretien, et le couple l'imita. Contre toute attente, Perez proposa :

— Samedi soir, j'organise une petite réception chez moi. Me feriez-vous le plaisir d'être mes hôtes ? Il est plutôt rare que j'aie des patients étrangers.

— N... commença Annelou aussitôt interrompue par Gabriel.

— Mais bien sûr ! Avec plaisir ! Merci, Docteur, pour cette invitation !

— Tout le plaisir est pour moi ! Ma femme va être ravie de faire votre connaissance. Je suis certain qu'elle adorerait avoir des yeux comme les vôtres, chère Madame. Si jamais vous pensez en faire don, n'oubliez pas de me le faire savoir.

Il éclata d'un rire gras qui donna un frisson d'effroi à Annelou. Gabriel sourit poliment et Perez ironisa :

— Allons, n'ayez pas l'air si effrayée, ce n'était qu'une plaisanterie !

"De très mauvais goût !" songea Annelou, de nouveau en proie à une nausée qu'elle réussit à contrôler.

Gabriel se hâta de prendre congé, remercia une nouvelle fois le docteur de son invitation et entraîna Annelou à l'extérieur. Ils marchèrent en silence et Annelou prit plusieurs fois quelques grandes respirations. Gabriel, qui l'enlaçait, pouvait sentir son corps trembler.

— Je te propose de retourner à l'hôtel et d'aller faire un plongeon dans l'océan.

Annelou acquiesça de la tête, sans répondre.

— Tu as été excellente, chérie ! Vraiment ! Encore plus que je n'aurais pu l'espérer.

— Pourquoi as-tu accepté cette invitation ?

— Drôle de question pour une journaliste de ton expérience et de ton talent, Annelou !

— Je sais, mais c'est plus fort que moi. Cet homme me terrorise.

— Je sais, chérie, mais je suis là pour te protéger. Tu n'as rien à craindre.

Gabriel héla un taxi qui les ramena à l'hôtel. Annelou prit une douche et enfila son maillot de bain sous une robe légère. Gabriel était déjà prêt et l'attendait.

Ils passèrent le reste de la journée sur la plage, évitèrent de parler de Perez, se baignèrent plusieurs fois et dégustèrent un cocktail de fruits frais, allongés sur le sable chaud.

— Tu es très sexy dans ce bikini. J'ai bien envie de te l'enlever avec mes dents.

Annelou lui jeta un regard espiègle.

— Les vers de terre n'ont pas de dents, Jackson.

— C'est vrai. Alors je te l'enlèverai avec mes pinces de homard. Dans tous les cas, très bientôt, tu ne le porteras plus. Tu seras nue et offerte pour moi.

— Arrête de me parler comme ça. Et de me regarder comme ça.

— Pourquoi ? Cela augmente ton excitation ?

— Terriblement ! Et dans des proportions alarmantes.

— Alors, allons-y, avant que je te saute dessus.

— Un gentleman sait se retenir et se contenir.

— Et qui t'as dit que j'en étais un ? Je ne suis qu'un journaliste baroudeur, sans foi ni loi.

— Embrasse-moi, homme des cavernes, que je te donne un avant-goût de ce qui t'attend, murmura Annelou d'une voix sensuelle qui trahissait son désir ardent.

Annelou dormit peu et mal cette nuit-là, s'éveillant en sueur, le cœur battant et effrayée d'images atroces et récurrentes où le docteur Perez se penchait sur son corps immobilisé, approchant son scalpel de ses yeux pour en retirer les globes oculaires. Gabriel la rassura et la cajola tandis qu'elle se débattait dans un cauchemar horrible.

Dès son réveil, il appela pour réserver une voiture de location et lança un bref appel à Bryan.

Quand Annelou s'éveilla, il avait déjà commandé un petit déjeuner qu'ils prirent sur la petite terrasse de leur chambre. Une fois leur repas terminé, Gabriel annonça :

— Va t'habiller, chérie, je t'emmène faire un tour.

— Où ça ?

— Tu le verras, c'est une surprise. Mets des chaussures de sport, nous allons faire de la randonnée.

— Cool ! s'exclama Annelou, avant de se hâter vers la salle de bain.

Ils prirent la route en direction du Griffith Park Observatory, encore désert à cette heure-ci. Les touristes afflueraient plus tard. Ils se prirent mutuellement en photos avec le Hollywood Sign, en arrière-plan. Puis, il s'engagèrent sur un sentier, s'enfonçant dans la forêt. Comme Gabriel consultait son téléphone fréquemment, Annelou demanda :

— On attend quelqu'un ?

Au moment où Gabriel allait répondre, un bruit de pas de course se fit entendre derrière eux. Gabriel tourna la tête vers un jogger, qui courrait d'un bon pas et les

dépassa. Malgré sa casquette camouflant sa tignasse blonde et ses lunettes de soleil, ils reconnurent la haute silhouette de Bryan.

Celui-ci continua sa course et s'arrêta un peu plus loin, faisant de grands mouvements d'étirement de ses bras et de ses jambes. Gabriel s'approcha et lui demanda s'il aurait la gentillesse de les prendre en photo, tous les deux, devant les célèbres gigantesques lettres. Bryan accepta en souriant et ils redescendirent lentement vers l'observatoire.

— Tout est réglé pour Perez. Le poisson est ferré. Il nous a même invité chez lui, samedi.

— Vraiment ? s'étonna Bryan. C'est une chance inouïe. Vous y verrez certainement une belle brochette de ces ordures. Ils se tiennent en comité serré. Tâchez d'être prudents, en tous temps. Si votre couverture venait à être dévoilée, je crains que vous ne puissiez quitter ce pays vivants. Essayez d'en apprendre le plus que vous pourrez, car ils sont difficiles à approcher en temps normal. Vous y rencontrerez sûrement Cameron, un des adjoints du ministre de la santé. Si vous le pouvez, essayez de le faire parler.

Bryan se tut car ils arrivaient devant le promontoire où plusieurs touristes venaient de débarquer d'un autobus.

Gabriel tendit son téléphone à Bryan et entraîna Annelou à une place stratégique. Ils prirent plusieurs poses que Bryan immortalisa en photos. Puis, ce dernier rendit l'appareil à Gabriel. Il leur serra la main et Gabriel sentit qu'il lui remettait une feuille de papier pliée.

— C'est un message pour Pedro et les instructions pour le retrouver. Il saura qu'il vient de moi et qu'il n'a donc rien à craindre de vous, murmura-t-il, Pedro parle le portugais, évidemment, mais également le ceceo. Je vous conseille de ne communiquer avec lui que dans cette langue, par mesure de prudence. Je crois savoir que l'un de vous le parle et le comprend, n'est-ce pas?

— Oui, moi, répondit Annelou. Omettant de préciser que c'était pour cette seule et unique raison que Richard l'avait assignée sur cette enquête, aux côtés de Gabriel.

— Parfait. Bonne chance à vous deux. Soyez prudents surtout. Et faites attention à vous.

Il prit sa gourde accrochée à son flanc, but une longue gorgée d'eau et, avec un dernier sourire, il reprit son jogging dans la forêt.

Annelou et Gabriel restèrent encore un moment à contempler l'insigne géant, achetèrent quelques souvenirs et reprirent la route, sillonnant sans but précis, comme

l'auraient fait des touristes souhaitant découvrir une région par des chemins plus hasardeux que ceux tous tracés des circuits touristiques.

Ils s'arrêtèrent dans un petit restaurant et, à une terrasse ombragée par une treille de vignes, dégustèrent des ramen burritos, avant de reprendre le chemin du retour.

Le soir même, ils déambulèrent dans la ville animée et purent entrer dans un club où ils dansèrent sur des rythmes latinos endiablés jusque tard dans la nuit. À peine arrivée à leur chambre, Annelou fit valser ses escarpins et s'écroula sur le lit, ivre de musique et d'alcool, s'esclaffant pour un rien. Gabriel se jeta sur elle, l'emprisonnant du poids de son corps. Il fit courir ses lèvres le long de son cou, prit entre ses dents une des fines bretelles de sa robe et la fit descendre doucement sur l'épaule d'Annelou. Il répéta les mêmes gestes sur l'autre bretelle. D'une voix sourde de désir, il murmura, entre deux baisers :

— Tu es vraiment excitante quand tu dances. J'adore comment tu bouges ton corps. C'est très inspirant.

— J'adore danser.

— Et ça se voit. Tu m'as mis dans un état difficile à contrôler.

— Oh... Gabriel... et si on parlait de tout ça demain ?

— Pas envie d'attendre, ronchonna Gabriel en mordillant le lobe de son oreille.

Annelou eut un frisson à ce contact et rit doucement.

— Ma tête ressemble à un tambour.

— Bon, voilà que ça commence... Habituellement, c'est au bout de quelques années de mariage que la femme se plaint : oh, non, pas ce soir, chéri, j'ai la migraine !

— De mariage ? C'est donc une proposition ?

— Ouai. Et qui n'admettra qu'un oui, ça va sans dire.

— Tu n'as pas le tour, Jackson. Il te faut faire ça dans les règles. Un genou à terre, un bouquet de roses dans une main et une bague scintillante de diamants dans l'autre. Et de préférence dans un endroit public et bondé, pour entendre un tonnerre d'applaudissements, si je m'égarais à répondre oui.

— C'est d'une banalité déprimante !

— Je peux être très conventionnelle, des fois.

— Mais je saurai te surprendre, chérie. Dis oui, Annelou. Épouse-moi.

— Tu es sérieux ?

— Je ne l'ai jamais été autant.

— Et tu es saoul, Jackson. Et moi aussi. Tu me rediras tout ça une autre fois, quand tu auras les idées claires.

— J'ai les idées très claires. Mais, d'accord, je te le redemanderai plus tard. Et à ma façon.

Il se redressa, allongea Annelou dans le bon sens, la déshabilla avec douceur avant de la glisser sous les draps. Il se déshabilla à son tour et la prit dans ses bras. Elle somnolait déjà lorsqu'il demanda :

— Tu tiens vraiment aux diamants ?

— C'est à toi que je tiens, idiot, murmura Annelou d'une voix endormie.

CHAPITRE 16

Annelou mettait la dernière touche à son maquillage élaboré et surprit le regard admiratif de Gabriel dans le miroir.

— Tu es sublime, chérie !

Moulée dans une longue robe de soie vert émeraude qui faisait ressortir la couleur de ses yeux et la chaleur cuivrée de son abondante chevelure, elle était, en effet, d'une grande beauté. Gabriel, élégamment vêtu d'un costume noir, d'une chemise blanche et d'un nœud papillon, s'approcha, repoussa doucement ses longs cheveux sur un côté et glissa un collier de diamants qu'il accrocha à son cou. Annelou écarquilla les yeux et porta la main au splendide bijou. Gabriel replaça ses cheveux d'une caresse et prit ses épaules dans ses mains, rivant son regard au sien dans le miroir.

— Gabriel, c'est...

— C'est un cadeau. Le reste viendra plus tard.

— C'est de la folie ! Ce bijou a dû te coûter une fortune !

Gabriel eut un sourire mystérieux et se pencha pour embrasser son cou.

— Rien n'est trop beau pour toi, ma belle. Et puis, ce bijou nous rapportera une fortune, à tous les deux, lorsque nous décrocherons le prix Pulitzer.

Annelou pivota et plongea son regard dans le sien.

— Tu as mis un micro dans ce collier ?

Gabriel acquiesça en souriant.

— Oui et une mini-caméra aussi.

— Tu es brillant, Jackson. Décidément, les vers de terre ont des ressources insoupçonnées, de nos jours.

— N'est-ce pas ? Bon, tu es prête ?

Annelou prit une grande inspiration et souffla doucement.

— Si on peut dire. Surtout, ne me laisse pas seule un instant avec ce Dr Jekyll.

— Aucun risque que cela n'arrive, chérie. Ne t'en fais pas.

Ils se présentèrent sur le vaste perron de la luxueuse demeure de Gustavo Perez à une heure savamment choisie. Ni trop tôt pour ne pas être les premiers, ni trop tard pour ne pas attirer l'attention. Comme s'ils s'étaient donnés le mot, les invités affluèrent tous en même temps

qu'eux. Plusieurs regards s'attardèrent sur le jeune couple inconnu et plus précisément, sur la fine silhouette élancée d'Annelou.

Le docteur Perez eut un large sourire et une exclamation ravie en les apercevant. Vêtu d'un smoking blanc, un gros cigare entre les doigts, il s'avança vers eux d'un pas énergique. Son sourire s'accrut en détaillant Annelou.

— C'est un immense honneur de vous recevoir chez moi ! Soyez les bienvenus ! Madame, vous êtes, assurément, la plus belle créature que la Terre ait porté !

— Je suis tout à fait de votre avis, Docteur, s'interposa Gabriel en passant un bras autour de la taille d'Annelou.

Le docteur Perez eut un petit rire complice et déclara d'un ton catégorique :

— Venez avec moi. Je vais vous présenter mon épouse, Maria-Lucia.

Il les dirigea vers un groupe et interpella une femme aux formes voluptueuses, mises en valeur par une robe satinée d'un rouge sombre. Petite, les cheveux savamment coiffés en un chignon tiré sur le haut de sa tête, la femme se retourna à l'énoncé de son prénom. Beaucoup plus âgée

que son mari, Maria-Lucia avait visiblement eu recours, à plusieurs reprises, à l'art des confrères de ce dernier pour la chirurgie plastique. Les traits remontés à l'extrême, rendant ses yeux noirs fendus à l'oblique, tirés exagérément vers les tempes, les lèvres renflées et visiblement trop grosses pour son visage aminci par les âges, l'expression de sa face figée en un rictus immobile d'usage outrancier de Botox, Maria-Lucia avait de quoi faire peur.

Surtout à Annelou. lorsqu'elle la fixa avec ravissement, comme un enfant s'apprête à déballer son cadeau. Gabriel se pencha vers Annelou et murmura à son oreille :

— Elle, elle a vraiment l'air d'un mérou qui se serait coincé dans une cage à homards.

Annelou retint de justesse son éclat de rire et ces mots eurent pour effet de la détendre. Car, tout comme son mari, l'épouse sordide qui gardait ses yeux rivés aux siens, avait vraiment des raisons de lui donner froid dans le dos. Surtout en sachant ce dont le chirurgien était capable.

Ce dernier leur présenta son épouse d'un ton affable. La différence frappante entre ces deux êtres, et pas seulement physique, amenait immédiatement à une conclusion sans

équivoque : ce n'était sûrement pas pour sa beauté ni par amour que Gustavo Perez avait épousé Maria-Lucia.

Celle-ci, croulant sous une abondance de bijoux de grande valeur, s'avança et leur tendit une main ridée. Gabriel, en galant homme, la saisit et la porta à ses lèvres. Maria-Lucia en parut tout émoustillée et, semblant défier les lois de la chirurgie, ses lèvres parurent esquisser un sourire charmé. Annelou se contenta d'un simple signe de tête, se refusant à tout contact avec cette hideuse créature.

Mais Maria-Lucia posa une main sur son bras, comme les serres d'un aigle autour de sa proie, en la fixant avec cette même intensité qui la mettait dans un état de frayeur incontrôlable.

Lorsqu'elle commença à parler, la voix aigüe et mielleuse de leur hôtesse acheva de terrifier Annelou.

— Gustavo ne m'avait pas menti ! Vous avez les yeux les plus incroyables qu'il m'ait été donné de voir ! Quelle beauté ! Et quelle couleur extraordinaire ! D'où tenez-vous ce regard admirable, ma chère ?

— De ma mère, à vrai dire, réussit à articuler Annelou. Elle est écossaise.

— Ah, vraiment ? Et votre père est espagnol, à ce qu'on m'a dit ?

Annelou tiqua à ces mots. Normalement, rien n'aurait pu amener son interlocutrice à une telle conclusion, selon le plan minutieusement préparé par Richard et leurs nouvelles couvertures.

— Il est d'origine espagnole, par ses lointains ancêtres, mais il est canadien, tout comme l'était son père, précisa Annelou.

— Et vous-même ? D'où venez-vous ? intervint Gabriel, pour détourner la conversation.

— Oh... de Mexico, tout comme Gustavo, d'ailleurs.

— Ah ? Et vous êtes établis ici depuis longtemps ? J'avoue que Los Angeles est une ville surprenante. Et vraiment fascinante.

— Oui, à bien des égards, je vous le concède. Nous adorons vivre ici.

Gabriel sauta sur l'occasion pour annoncer innocemment la suite de leur voyage.

— Le Mexique est également magnifique. J'ai proposé à ma fiancée que nous fassions un détour par la Riviera

Maya, avant de repartir chez nous. Mais elle préfère découvrir Rio de Janeiro et son festival unique.

— Ah oui ? s'étonna Perez en les fixant d'un air, qui sembla à Annelou, légèrement soupçonneux.

— Oui ! approuva-t-elle avec une fougue enfantine. J'adore danser et je ne veux pas rater cette occasion d'aller à ce fameux festival, alors que nous sommes si proches. Enfin, proches n'est pas exact, mais plus proches d'ici que de Montréal, évidemment.

— Mais nous irons à Riviera Maya pour notre voyage de noces, s'empessa Gabriel, en lui lançant un regard fervent.

Gustavo Perez prit le bras de sa femme et s'excusa :

— Nous devons faire honneur à nos convives. Veuillez nous excuser quelques minutes. Nous reviendrons vers vous un peu plus tard.

— Mais bien sûr, répliqua Gabriel poliment. En attendant, nous allons prendre une coupe de champagne et admirer votre demeure. Vous avez une maison absolument magnifique !

— Oui, tout à fait ! s'exclama Maria-Lucia, ravie et péturie de fierté. Je vous montrerai notre jardin d'hiver, plus tard dans la soirée.

— Avec grand-plaisir, répondit Annelou.

Ils regardèrent le couple disparate s'éloigner et Annelou se tourna vers Gabriel. Elle chuchota :

— Si lui me faisait peur, ce n'est rien à comparer de cette créature.

— Oui, je suis d'accord avec toi. Elle a quelque chose d'effrayant. Viens, allons nous fondre dans la foule et glaner quelques informations.

Gabriel saisit deux coupes de champagne, offertes sur un plateau d'argent par un serveur en livrée, et en tendit une à Annelou. Ils trinquèrent au succès de leur mission, en un toast silencieux. Puis, ils s'aventurèrent parmi les convives.

L'un d'eux, habillé avec la plus grande élégance, semblait capter l'attention d'un groupe qui faisait preuve d'un respect indubitable à son égard. Il était sûrement un personnage important. Annelou et Gabriel s'approchèrent du groupe, tout en restant à une distance de convenance et

purent entendre quelques bribes de la conversation qu'animait l'homme d'une voix assurée.

— Nous serons bientôt propulsés au premier rang mondial ! Nous avons ici, les meilleurs chirurgiens de la planète, à n'en pas douter ! Nous deviendrons la capitale incontestée de la transplantation d'organes ! À vos investissements, messieurs ! Vous pouvez être assurés d'un excellent rendement et de juteux dividendes.

— Il est déconseillé de boire dans votre état, chère Madame.

La voix de Gustavo Perez dans son dos fit sursauter Annelou. "*Quel état ?*" songea-t-elle une seconde, avant de se ressaisir.

— Oh, ne vous formalisez pas pour ça, Docteur. Je ne bois qu'avec parcimonie et très rarement. Ceci dit, ce champagne est excellent !

— Oui, n'est-ce pas ? Je ne prends que le meilleur. Tout comme mes vins et tout ce qui est déposé dans nos assiettes. Ah ! Je vais vous présenter notre adjoint au Ministre de la santé. Jake !

L'homme qui achevait de convaincre les investisseurs, tourna la tête et son visage se fendit d'un sourire. Bel

homme charismatique, aux tempes grisonnantes, les yeux gris pétillants, il s'excusa auprès de ses interlocuteurs et rejoignit le maître de maison.

— Jake, je voudrais te présenter mes invités, Gabriel Levantin et Annelou Martinez, qui nous arrivent directement du Canada. Je vous présente Jake Cameron, un allié indispensable de notre noble ministère.

Jake Cameron sembla tiquer sur le mot "allié" mais sourit aimablement à son hôte. Il serra chaleureusement la main de Gabriel et baisa cérémonieusement celle d'Annelou.

— Soyez les bienvenus à Los Angeles ! Est-ce notre soleil qui vous amène chez nous ?

— Le soleil, les plages, la nourriture surprenante, la vie nocturne trépidante... Un peu de tout, en vérité, répondit Gabriel. Mais nous avons tenu à rencontrer le docteur Perez pour raison médicale.

— Oh, vous m'en voyez navré ! L'un de vous deux est-il en si mauvaise santé pour venir de si loin consulter un néphrologue d'une telle renommée ?

— Grâce à Dieu, non, répondit Annelou. Mais ma sœur est malheureusement atteinte d'une maladie chronique qui nécessitera une greffe de reins.

— J'en suis vraiment désolé. Mais, soyez sans crainte. Avec Gustavo, elle sera entre de bonnes mains.

— Nous en sommes convaincus, répliqua Annelou. D'autant qu'elle n'aura pas à attendre, comme ce serait le cas partout ailleurs.

— Effectivement. Sans vouloir me vanter outre-mesure, je peux vous affirmer que nous sommes des leaders mondiaux en matière de transplantation.

— Certainement, intervint Gabriel. Et la rapidité en approvisionnement d'organes compatibles est, à vrai dire, quelque chose qui nous sidère et nous ravit tout à la fois. Ma pauvre belle-sœur va en être extrêmement soulagée.

Cameron préféra ignorer cette allusion à la surprenante disponibilité d'organes et demanda :

— Allez-vous rester dans notre belle ville encore pour quelques temps ?

— Malheureusement non, répondit Gustavo Perez à leur place. Nos hôtes repartent bientôt. Ils souhaitent se rendre à Rio de Janeiro, pour le carnaval.

— Ah, vraiment ? Mais vous êtes en retard ou alors beaucoup trop en avance. Ce carnaval se déroule en général au mois de février de chaque année.

Gabriel sauva la mise en éclatant de rire. Il prit tendrement la taille d'Annelou et dit d'un ton amusé :

— C'est tout nous, ça ! Nous étions tellement excités à l'idée de nous rendre à ce festival que nous n'avons même pas vérifié les dates !

— C'est exact, renchérit Annelou en riant à son tour et en entrant dans son jeu. Faut-il être bête ! Puis, prenant un air déçu, elle ajouta : Quel dommage ! Je me réjouissais tellement de pouvoir danser la samba avec tant de monde ! Ce festival me fait rêver depuis que je suis toute petite. J'ai toujours rêvé de pouvoir y participer.

— Vous pourrez toujours revenir. Au bon moment, cette fois, la consola gentiment Cameron.

— Cela ne sera pas possible avant quelques temps, je le crains, répondit Annelou. Elle caressa son ventre avec douceur, indiquant sans le dire, la raison de cet empêchement. Mais, peu importe ! s'exclama-t-elle avec joie, j'irai quand-même danser la samba au Brésil ! N'est-ce pas, chéri ?

— Bien évidemment ! répondit Gabriel en lui souriant tendrement. Tu sais bien que je suis incapable de résister à une quelconque demande de ta part !

— Vous êtes adorables, tous les deux ! dit Cameron en souriant. Quel dommage que vous repartiez si vite ! J'aurais aimé vous inviter à mon tour.

— Rien ne dit que nous ne ferons pas un détour, avant de repartir. Nous sommes réellement tombés en amour avec votre ville !

— Raison de plus pour y revenir !

— Nous y penserons, reprit Gabriel. Tout dépendra de notre budget.

— Évidemment, concéda Cameron. Que faites-vous dans la vie, si ce n'est pas indiscret ?

— Je suis représentant dans une succursale de General Motors et ma fiancée est secrétaire dans une étude de notaires. Rien de bien excitant ni de bien lucratif, mais nous tenions à faire ce voyage avant que l'état de ma conjointe ne l'empêche de voyager.

— Oh, je vois ! Félicitations à tous les deux ! Voici venir, pour vous, un des plus beaux moments dans la vie d'un couple !

— Merci, dirent en chœur Annelou et Gabriel, en souriant.

Toutefois, ils se figèrent alors que Perez rétorqua pensivement :

— Saviez-vous que les fœtus et les placentas sont une source incroyablement pure de cellules souches ?

Horriée, Annelou écarquilla les yeux et, instinctivement, porta de nouveau la main à son ventre, comme pour protéger son bébé imaginaire des griffes de ce docteur Frankenstein.

Cameron morigéna son hôte, les sourcils froncés :

— Eh bien, Gustavo ! En voilà des manières de parler devant une dame ! Et qui plus est, une femme enceinte !

Perez sembla confus l'espace d'un instant et s'excusa auprès d'Annelou :

— C'est exact ! Veuillez me pardonner, Madame. Mon esprit scientifique ne sait, quelquefois, plus faire la différence entre l'excitation de la recherche et la bienséance.

— Vous êtes tout pardonné, parvint à articuler Annelou, le teint blême. Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer où se trouvent les toilettes ?

— Mais bien sûr, répondit Perez en faisant signe à un serveur de s'approcher. Je suis tellement maladroit ! J'espère que mes propos déplacés ne vous ont pas rendue malade ?

— On le serait à moins ! rétorqua sombrement Cameron. Permettez-moi, Madame. Je vais vous conduire moi-même à la salle de bains.

— Je vous accompagne, intervint Gabriel aussitôt.

Laissant Gustavo Perez pantois et repentant, Cameron les dirigea vers un couloir où il savait trouver une salle de bain pour Annelou. Celle-ci y entra en le remerciant d'un sourire, laissant les deux hommes seuls.

— Pardonnez à Gustavo. Il peut être, quelquefois, d'une grande maladresse.

— Je peux comprendre, répondit Gabriel. Un esprit comme le sien est en permanence obnubilé par les découvertes scientifiques. Le connaissez-vous depuis longtemps ?

— Oh... au moins quinze ans, je dirais. J'étais moi-même praticien au Mount Sinai Hospital. C'est là que nous nous sommes connus.

— Ah, vraiment ? Je l'ignorais. Que vous étiez praticien, je veux dire. Dans quelle spécialité exerciez-vous ?

— Néphrologie, comme Gustavo. Nous étions dans le même service.

— Je vois. Donc, vous êtes, vous-même, au fait de la situation de dons d'organes ?

— De quelle situation parlez-vous ?

— Oh, eh bien... Bien sûr, je ne suis qu'un néophyte, mais depuis que ma fiancée et moi faisons des recherches pour aider Julia, nous constatons qu'il y a un déséquilibre flagrant entre la pénurie d'une part et l'abondance de l'autre. C'est très curieux.

— Effectivement. Mais rien de compliqué à cette situation. Il y a des endroits dans le monde où les gens font plus volontiers don de leurs organes et d'autres endroits où il est plus difficile de convaincre les gens de la nécessité de cette générosité. Certaines religions empêchent même cette donation. Entre nous, ceci est complètement ridicule, le corps n'étant qu'une enveloppe qui finira en pourriture de toute façon. Autant faire don de ce qui peut sauver des vies, ne croyez-vous pas ?

— À la vérité, avant d'être confronté directement au problème, je n'y avais pas pensé sous cet angle. Mais voir Julia dépérir et être privée d'une qualité de vie telle qu'elle l'est maintenant, m'a fait réfléchir. En fait, j'ai moi-même signé une autorisation de donneur, à mon décès.

— C'est une sage et honorable décision, je vous en félicite !

— Faisiez-vous des transplantations vous-même lorsque vous exerciez ?

— Non. J'agissais plutôt au niveau curatif et prophylactique. Quand mes compétences étaient insuffisantes à la guérison, j'orientais les patients vers Gustavo.

— Et comment en êtes-vous arrivé à travailler pour le ministre de la santé ?

Cameron n'eut pas le temps de répondre qu'Annelou sortit de la salle de bain.

— Comment te sens-tu, ma chérie ? demanda tendrement Gabriel.

— Beaucoup mieux, merci.

— Votre fiancé est d'une curiosité insatiable ! déclara Cameron en souriant. On croirait presque avoir à faire à un journaliste !

— Oh, je sais ! Il est quelquefois agaçant avec ses questions ! Je lui dis souvent que, dans une autre vie, il devait être inspecteur de police ! répliqua Annelou d'un ton taquin.

— Bien, je crois que le souper sera bientôt servi. Je ne sais pas si notre hôte nous aura placé assez proches l'un de l'autre. Mais, je l'espère. J'aimerais en apprendre plus sur vous et sur votre pays. Le Canada est un endroit où j'aimerais aller, un jour.

— Vous y serez le bienvenu partout et chez nous aussi, cela va sans dire, dit Gabriel en prenant le bras d'Annelou.

Cameron les dirigea vers une vaste et somptueuse salle à manger où commençaient à prendre place les convives, guidés par un majordome. Malheureusement, ils furent placés à l'opposé du membre du gouvernement et, au grand désespoir d'Annelou, leurs places étaient assignées près du couple Perez.

Encore une fois, Maria-Lucia, riva un regard fasciné sur les yeux d'Annelou et, encore une fois, celle-ci se sentit envahie de terreur. Gabriel serra son bras doucement

pour la rassurer. Ils s'installèrent, au milieu du brouhaha des conversations des convives. Gustavo Perez se leva, fit tinter discrètement son couteau contre son verre et ramena le silence. Il prononça un bref discours, remercia chaleureusement ses convives de leur présence, tout en leur souhaitant une agréable soirée. Il fit un léger signe à son majordome et le service put commencer. S'ensuivit un ballet savamment orchestré et parfaitement synchronisé, où les assiettes apparaissaient au fur et à mesure, garnies des mets les plus fins. Tout était délicieux et trahissait la présence, aux cuisines, d'un chef des plus talentueux. Les vins se succédaient. Les plus grands crus émanant du monde entier et certainement parmi les plus dispendieux. Gabriel et Annelou échangèrent un regard entendu : Perez ne se privait de rien et l'abondance de sa tablée démontrait sa fortune. Était-elle due à l'exercice de son métier ? Ou à la richesse personnelle de son épouse ?

Celle-ci harcelait Annelou de questions, plus ou moins indiscrètes, auxquelles la jeune femme tentait tant bien que mal de répondre. À plusieurs reprises, Gabriel, tout en finesse et en charme, la sauva en amenant la douairière sur des sujets différents.

Le repas copieux et bien arrosé leur parut interminable. Enfin, Perez se leva et invita les hommes au salon, où

cigares, cognac, whisky ou autres alcools forts leur seraient servis. Annelou eut un instant de panique mais Gabriel la rassura d'un sourire. Maria-Lucia invita les femmes présentes à la suivre dans un autre salon.

Par chance pour Annelou, une de ses voisines de table venant d'apprendre qu'elle venait du Canada, lui posa mille et une questions sur ce pays qu'elle rêvait de visiter. Annelou y répondit d'autant plus volontiers que la jeune femme était charmante, passionnée et très amusante.

Ayant à peu près le même âge, elles sympathisèrent très vite et Annelou apprit avec stupeur que Taylor était une des patientes de Perez et qu'elle avait subi, avec succès, une transplantation de rein, deux ans auparavant. Annelou sauta sur l'occasion.

— Que dirais-tu d'aller prendre un peu d'air sur la terrasse ?

— Volontiers ! s'écria Taylor. Il y a trop de bruit ici !

Sur la terrasse, elles trouvèrent des fauteuils où s'installer et contemplèrent en silence le halo rosé et bleuté que formaient dans le ciel les lumières de la ville, éclipsant celles des étoiles. Annelou parla de sa sœur imaginaire, de ses craintes face à cette greffe inévitable et Taylor la rassura, lui détaillant avec précision son

expérience, ses propres craintes initiales, sa convalescence et, finalement, sa vie complètement et heureusement transformée grâce à cette intervention.

— Connais-tu la personne qui t'a fait don de son rein ? demanda Annelou, à brûle-pourpoint.

— Absolument pas ! répliqua Taylor. La confidentialité est le maître-mot du Docteur Perez. Cependant qui qu'elle soit, je serai éternellement redevable à cette personne pour sa générosité !

— Donc, si je comprends bien, aucun des patients du Docteur Perez, ne sait à qui il doit sa nouvelle vie ?

— Non. Personne. Et c'est sûrement mieux ainsi.

— Pourquoi dis-tu ça ? Tu n'aurais pas envie de remercier la famille ou le donneur lui-même, s'il est encore en vie ?

Taylor réfléchit à cette question. Elle hésita :

— À vrai dire, je ne sais pas. Quelque part, oui, bien sûr. Mais d'un autre côté, il peut y avoir un certain malaise si le donneur est décédé. Ce qui est le cas, le plus souvent.

— En effet, je comprends. Comment se sont passés les tests de compatibilité ?

Taylor n'eut pas le temps de répondre que la voix stridente de Maria-Lucia les interrompit.

— Ah ! Vous êtes ici ! Je vous cherchais !

Elle s'approcha rapidement et posa une main autoritaire et faussement amicale sur l'épaule d'Annelou.

— Tâchez de ne pas trop vous éloigner, mon enfant. Vous savez que je tiens à vous comme à la prune de mes yeux.

La vieille femme émit un rire sardonique qui glaça le sang d'Annelou. D'autant plus lorsque Maria-Lucia dit à Taylor, sur le ton de la confiance :

— Annelou a promis de me faire don de son magnifique regard.

Taylor éclata de rire et lança, impertinente :

— Voyons, Maria-Lucia ! Annelou a au moins trente ans de moins que vous ! Si elle vit – et je le lui souhaite de tout cœur – jusqu'à un âge avancé, vous ne serez plus de ce monde pour recevoir une quelconque greffe.

— De toute façon, je n'ai jamais rien promis de tel ! s'insurgea Annelou en se relevant. Veuillez m'excuser. Je vais tâcher de retrouver mon fiancé et nous allons rentrer. Je suis légèrement fatiguée.

Taylor se leva à son tour et suggéra :

— Je t'accompagne.

En un geste protecteur, elle plaça sa main autour du bras d'Annelou et marcha vers la porte-fenêtre. Elle se tourna soudain vers Maria-Lucia et asséna, impitoyable :

— Et, sauf votre respect, Madame, on ne peut pas faire du neuf sur du vieux.

Annelou étouffa son éclat de rire spontané pendant que Maria-Lucia, indignée, se perdait en bégaiements outragés.

Tout en dirigeant sa nouvelle amie vers le salon, Taylor avoua à Annelou :

— Sais-tu ce que cette vieille rombière a suggéré, lorsque je l'ai rencontrée ? Que son mari fasse une greffe de ma peau sur elle ! Tu te rends compte ? Elle disait que j'avais la plus belle peau qu'elle ait jamais vue. Franchement ! Cette femme a de quoi effrayer n'importe qui !

— Je suis tout à fait d'accord avec toi. Elle est diabolique. Et malsaine.

— Oui, si ce n'était de l'amitié qui me lie à Gustavo, je ne mettrais jamais les pieds ici. Lui, au moins, est d'une

humanité exemplaire. Bon, il a un peu les mains baladeuses et il essaie de me mettre dans son lit depuis que je le connais, mais à part ça, il est vraiment adorable. Enfin, quand on voit avec qui il doit dormir tous les soirs, on peut comprendre qu'il cherche ailleurs. Il aime les jeunes femmes de notre âge, alors sois prudente avec lui. Encore que ton charmant fiancé est là pour te protéger.

— Oui, heureusement. J'avoue que, dans ce couple, ni l'un ni l'autre ne m'inspire la moindre confiance. Si ce n'étaient des qualités professionnelles du Docteur Perez, je ne serais pas là ce soir.

— Et nous ne nous serions jamais rencontrées. Ce qui aurait été dommage. J'aimerais garder le contact avec toi, Annelou.

— Oui, bien sûr, avec plaisir. Tout comme je serai ravie de t'accueillir au Québec si tu viens en voyage.

— J'y viendrai, c'est certain ! Vous repartez quand ?

— Après-demain.

— Déjà ? Quel dommage ! Mais, si tu veux, demain je t'offre une virée magasinage, entre filles, à moins que ton fiancé ne veuille venir.

Le fiancé en question sortit du salon avec plusieurs hommes, plongé dans une conversation avec Cameron. Il sourit en apercevant Annelou et, s'excusant auprès du fonctionnaire, s'avança vers elle d'un pas vif. Annelou lui présenta Taylor de qui ils prirent congé peu après, s'accordant sur une heure et un restaurant où ils prendraient un petit-déjeuner, avant de suivre Taylor dans une tournée des grands ducs.

Ils se mirent en quête de Perez pour le saluer. Celui-ci parut déçu qu'ils s'en aillent si tôt mais comprit la raison de leur départ hâtif. *"Très pratique finalement, cette grossesse"* se dit Annelou.

Ils dirent ensuite au-revoir à Cameron, ignorèrent les autres convives et surtout, évitèrent l'immonde Maria-Lucia. De retour à l'hôtel, ils prirent un verre de vin sur la terrasse, se relatant mutuellement ce qu'ils avaient appris dans la soirée. Gabriel écarquilla les yeux de stupeur lorsqu'Annelou lui fit part des confidences de Taylor.

— Quel être abject ! Heureusement, nous n'aurons plus à la revoir.

— Je l'espère de tout cœur ! Mais grâce à ton ingéniosité, tout est enregistré ici, dit Annelou en tapotant son collier.

— Et ici, en ce qui me concerne, répliqua Gabriel en se tapotant la tempe.

Il posa sa main sur celle d'Annelou et celle-ci eut un involontaire mouvement de recul, avant de sourire en s'excusant.

— Tu es bien nerveuse, ce soir.

— Oui. Je n'arrête pas de penser à cette femme. Mon épiderme est hypersensible à cause d'elle.

— Je connais une façon de te détendre. Je vais te faire un massage. Viens avec moi.

— Parce qu'en plus, tu sais faire des massages ?

— En plus ? Voilà qui est flatteur pour un ver de terre.

— Ça m'a échappé, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Menteuse ! C'est exactement ce que tu voulais dire. Allonge-toi sur le ventre et laisse-moi te montrer tous mes talents cachés. Je te l'ai dit, chérie. Je suis irrésistible et d'ici la fin de ce voyage, tu ne pourras plus te passer de moi.

— Prétentieux ! s'esclaffa Annelou, tout en se déshabillant.

Les mains expertes de Gabriel, si elles la détendirent et l'amenèrent, plus tard, au sommet de l'extase, ne purent rien, durant la nuit, pour la délivrer d'un horrible cauchemar où Maria-Lucia pointait ses ongles, acérés comme des griffes, tantôt pour lui arracher les yeux et tantôt pour lacérer la peau de son amie Taylor, en longs lambeaux qu'elle tentait par la suite, tant bien que mal, de fixer sur sa propre peau, molle et ridée.

Le cri de terreur d'Annelou réveilla Gabriel qui la prit aussitôt dans ses bras et lui parla longuement, la rassurant de mots tendres et apaisants. Au bout d'un long moment, Annelou finit par se rendormir, restant accrochée à Gabriel qu'elle serrait de toutes ses forces.

Le lendemain, la présence joyeuse de Taylor et sa conversation animée permirent à Annelou de sortir la vieille femme de son esprit. Après un petit-déjeuner copieux, Taylor les entraîna d'un bout à l'autre de la ville, leur faisant découvrir des coins charmants, des échoppes surprenantes. Devant une boutique de lingerie fine, Taylor eut un air malicieux et y entraîna Annelou. Gabriel s'arrêta net, écarta les mains et annonça :

— Les filles, moi, je ne rentre pas là-dedans. Je vous rejoindrai plus tard. Si vous sortez avant que je sois revenu, attendez-moi aux alentours, d'accord ?

— Tâche de ne pas te laisser séduire par une de ces sirènes de Malibu.

Gabriel eut un sourire moqueur :

— Serais-tu jalouse, chérie ?

— Moi ? Pas du tout ! mentit Annelou avec aplomb.

Gabriel, sans se départir de son sourire, s'approcha et l'enlaça brièvement. Il dit à voix basse :

— Et toi, surveille tes arrières, avec tous ces adonis de surfeurs qui traînent dans le coin.

— Serais-tu jaloux, Jackson ?

— Féroce ! Tu es à moi et j'ai un sens aigu de la propriété.

— De la propriété ? ! Parce que tu crois que je suis ta chose ?

— Je crois que tu es mon grand amour et je tiens à te garder pour moi tout seul, c'est tout.

— Tu es mignon, Jackson, plaisanta Annelou en lui tapotant la joue. Elle s'approcha, déposa un baiser sur ses lèvres et chuchota :

— Je vais voir si je peux trouver quelque chose de joli, là-dedans.

— N'importe quel dessous sera toujours moins beau que le corps qui le porte, chérie. Le tien, en particulier. Amuse-toi bien.

Il lui donna un dernier baiser, les salua de la main et s'éloigna de son long pas rapide et souple. Voyant Annelou le suivre des yeux, Taylor eut un petit rire et déclara :

— Il y a des étincelles entre vous. C'est très beau à voir.

— Et toi, tu n'as pas d'amoureux ?

— Un million huit cent mille, mais aucun qui vaille la peine.

Après une longue séance d'essayage, elles sortirent les bras chargés. Gabriel n'était pas dans les parages. Elles s'écroulèrent sur un banc, proche de la boutique, et continuèrent à se faire des confidences sur leur vie amoureuse.

— Qui sait ? Peut-être que c'est dans ton pays que je vais rencontrer l'homme de ma vie, dit Taylor. En tout cas,

si tous les québécois sont aussi craquants que ton amoureux, je vais partir vivre là-bas.

— Merci du compliment, Taylor, s'amusa Gabriel en les voyant sursauter. Bon, vous avez terminé ?

Les jeunes femmes se levèrent et Annelou déclara :

— Oui, c'est assez pour la journée. Je crois que je n'ai jamais autant magasiné en une seule fois. Mais ça valait vraiment la peine.

— Qu'avez-vous de prévu pour votre dernière soirée à LA ? demanda Taylor.

— Sûrement un souper sur la plage. Nous partons demain très tôt et il nous reste nos valises à boucler.

— C'est dommage que je ne vous ai pas rencontrés avant. On aurait pu s'amuser.

— Ne t'en fais pas, Taylor. On remettra ça quand tu viendras nous voir dans le grand Nord.

— C'est certain ! Allons-y, je vous ramène.

CHAPITRE 17

À l'aéroport international de Los Angeles, un homme composa un numéro et annonça brièvement :

— Ils sont sur le point d'embarquer.

— Parfait. Ne les perds pas de vue.

L'homme raccrocha, enfonça son panama sur ses yeux et prit son sac de voyages pour se diriger à son tour vers les contrôles douaniers.

— Nous voilà partis pour un long voyage, soupira Annelou.

— C'est vrai et à ce propos, chérie, tu t'es fourvoyée en disant qu'on était plus près du Brésil en étant à Los Angeles. Le vol provenant de Montréal aurait pris environ la même longueur de temps.

— Oui, mais avec deux escales. Ici, on n'en a qu'une, à Houston. Mais tu as raison, ce n'était pas brillant de dire ça.

— Pas plus que moi de t'avoir dit qu'il y aurait le carnaval à cette époque de l'année. Quel imbécile j'ai été !

J'ai regardé rapidement, j'ai vu qu'il y avait un festival en cette période et j'ai aussitôt associé festival et carnaval.

— Gabriel, n'oublie pas que Richard ne nous a guère laissé de temps pour nous préparer. S'il y en a un qui est à blâmer, c'est bien lui et pas toi.

— J'aime comment tu prends ma défense, chérie ! Et oui, tu as raison. Même si Richard a plutôt été pris au dépourvu lui-même. Enfin, malgré nos gaffes de débutants, j'espère qu'ils n'auront aucun soupçon sur nous.

— Je l'espère aussi. Rien ne serait plus horrible que de tomber entre les pattes du couple Perez !

— Tant et aussi longtemps que je serai vivant, jamais personne ne touchera à un seul de tes cheveux, Annelou. Je te le jure.

— Et chevaleresque, en plus. Décidément...

— Je te signale, à tout hasard, que ça fait deux fois que tu dis "en plus", en peu de temps. Dois-je espérer que tu me tiens en haute estime, chérie ?

— Dans tes rêves, Jackson ! Ce n'était qu'un défaut de prononciation.

Gabriel éclata de rire et la fixa d'un air narquois.

— N'importe quoi ! Avoue que tu perds tous tes mots et tous tes moyens quand je suis près de toi.

Annelou n'eut pas le temps de rétorquer que le commandant de bord annonça l'imminence du décollage, invitant les passagers à boucler leurs ceintures. Silencieux, Annelou et Gabriel s'exécutèrent et attendirent patiemment.

Une fois que l'appareil eut quitté le sol, Annelou suggéra :

— On commence ?

Gabriel jeta un regard circulaire, indécis. Annelou le rassura, mutine :

— Attends, j'ai une idée.

Elle fouilla dans son sac de cabine et en extirpa un long et large paréo de soie. Elle le déplia et les en enveloppa tous les deux. Ainsi cachés des regards, ils semblaient deux jeunes enfants s'amusant sous une tente improvisée. Ou deux amoureux jouant à des jeux différents.

Gabriel ouvrit son ordinateur portable et ils commencèrent à rédiger le début d'un long article, parlant à voix basse, écrivant à tour de rôle. Conspirateurs de la justice, dénonciateurs d'une sordide vérité, ils ne faisaient

de cadeau à personne. Ils terminèrent ce premier jet qui serait suivi de nombreux autres et le sauvegardèrent avec le mot de passe que suggéra Annelou : tyrannoplodicus. Une clé que personne ne pourrait jamais trouver. Fière de sa trouvaille, elle échangea un sourire complice avec Gabriel. Celui-ci s'émut de son regard à la fois espiègle et vulnérable. Il ferma son ordinateur, le replaça dans son sac et, gardant sur eux le paréo qui les isolait du reste du monde, ils parlèrent des heures durant de projets d'avenir commun, s'interrompant de baisers tendres et de regards énamourés.

Lorsque, plus tard, l'hôtesse souleva discrètement le paréo pour savoir s'ils aimeraient dîner, elle les trouva endormis, étroitement enlacés et elle replaça le tissu avec un sourire attendri.

Enfin arrivés à Rio de Janeiro, Annelou et Gabriel, un instant déboussolés par le bruit et l'activité intenses, trouvèrent un taxi qui les emmena vers un hôtel plutôt miteux, du quartier Catumbi, au centre de la ville. Harassés par la longueur du voyage et la chaleur collante et humide, ils prirent une douche, soupèrent sommairement et s'écroulèrent sur le matelas grinçant pour leur première nuit en Amérique du Sud.

Dès leur réveil, ils entreprirent de suivre les directions de Bryan pour retracer Pedro. Cela ne se fit pas sans mal mais ils finirent par trouver le carioca. De taille moyenne et de corpulence trapue, l'homme au teint sombre et à la chevelure abondante, fixa sur eux ses yeux noirs et brillants, fronçant les sourcils, un air de méfiance dans le regard. Après avoir échangé quelques mots avec lui, Annelou réussit à le rassurer, surtout lorsqu'elle se mit à parler en ceceo. S'il parut surpris, au début de cet échange, Pedro sembla enfin se détendre et leur accorder un semblant de confiance. Ils se rendirent à un café.

— Où as-tu appris à parler cette langue ? demanda Annelou d'une voix douce, pour le rassurer.

— C'est Mercedes qui me l'a apprise. Le regard noir de Pedro se fit rêveur et s'emplit d'une expression de tendresse la plus dévote. Mercedes était une femme d'Andalousie. Une jeune femme quand je l'ai connue. Moi, je n'étais qu'un gamin. Elle était venue au Brésil, en vacances, et elle est tombée amoureuse de mon pays et de ses habitants. Elle était jeune, magnifique et pleine d'ambitions et de rêves. Elle était très courageuse aussi. Elle a même fait, toute seule, une excursion en pleine Amazonie. De retour à Rio, comme elle était choquée de la situation des habitants des favelas, elle a décidé de faire

sa part pour l'améliorer. Elle a d'abord fabriqué une petite bâtisse qu'elle avait fièrement baptisée : École d'espagnol et d'anglais. Elle réunissait tous les enfants qui étaient intéressés et nous a appris ces deux langues. Elle faisait tout ça gratuitement, sans aucune aide de quiconque.

Pedro se tut quelques instants, le regard rêveur, un sourire plein de tendresse éclairant son visage. Il reprit d'une voix émue :

— Je n'oublierai jamais ces moments passés auprès d'elle. D'un coup, c'est comme si elle nous ouvrait une porte vers la liberté. Ce n'était peut-être pas tous les enfants à qui elle enseignait, qui avaient pleinement conscience de cette chance, mais pour moi, c'était une évidence. Et j'ai ressenti comme un immense sentiment de bonheur et d'espoir. Savoir parler anglais et espagnol pouvait nous libérer de notre misère, nous offrir des opportunités de quitter la pauvreté, de nous affranchir de cette vie que nous subissions depuis notre naissance, plutôt que de la vivre autrement. Oui, Mercedes a changé nos vies. Elle a changé la mienne.

— Et le ceceo ? Elle te l'a donc appris aussi ?

— Oui. J'étais son meilleur élève, avoua Pedro humblement. C'est ce qu'elle disait, du moins. Et j'étais

avide de connaissance. Même si l'anglais me donne plus de difficultés. Alors, en dehors des cours, comme je ne semblais pas me rassasier, elle m'a offert de m'apprendre ce dialecte. Elle disait, en riant, qu'il ne me servirait pas à grand-chose, à moins d'aller un jour en Andalousie, mais j'ai accepté avec joie. J'adorais tous les moments que je passais avec elle. Elle m'accordait une attention que je ne trouvais pas dans ma famille, trop occupée à survivre au jour le jour. Mercedes était différente de tous les êtres que j'avais connus jusqu'alors. Elle était comme une princesse ou une reine, venue d'un autre monde. J'étais subjugué par elle, par sa beauté, par sa douceur. Elle amenait en moi et savait aviver un souffle d'espoir que je n'avais jamais connu auparavant.

Pedro garda le silence à nouveau, plongé dans ses souvenirs. Annelou lui laissa le temps de reprendre sa conversation, rassurant Gabriel d'un sourire, lui expliquant brièvement qu'elle lui traduirait tout plus tard.

Lorsque Pedro reprit la parole, il était sombre et triste.

— Je crois bien que j'étais amoureux d'elle, même si je n'étais qu'un enfant. Elle devait avoir, quoi ? trente ans lorsqu'elle est arrivée à la Rocinha. Moi, j'en avais à peine huit et je la suivais partout, comme un petit chien. Je m'interposais quand des plus grands essayaient de lui

extorquer de l'argent. J'avais peur pour elle. Alors, j'ai réussi à convaincre quelques garçons plus vieux et plus costauds que moi qu'il fallait la protéger. Elle riait de mes craintes et caressait mon visage avec douceur en me disant que j'étais un ange. Son ange gardien. Je suis donc le seul de la favela à qui elle a appris ce dialecte de son pays. Je crois que les autres enfants ne mesuraient pas tous la chance qu'on avait de l'avoir parmi nous. Plus tard, j'ai pris la relève et j'enseigne maintenant, quelques heures par semaine, aux enfants de la favela.

Pedro se tut de nouveau, quelques secondes, avant de reprendre, d'une voix enrouée d'émotions :

— Moi, en tout cas, je lui dois tout. Grâce à elle, j'ai pu trouver un bon job et avoir un salaire décent pour fonder une famille. Un jour, à Rio, j'ai aidé un homme à qui un voyou venait de voler son portefeuille, juste sous mes yeux. J'ai réussi à rattraper le voleur et j'ai récupéré l'objet que j'ai rendu à son propriétaire. Il me regardait comme s'il venait d'apercevoir un extra-terrestre. J'étais choqué de sa réaction et je lui ai dit que tous les habitants de Rio de Janeiro n'étaient pas tous des voleurs, même si les gringos comme lui méritaient de se faire voler, les trois quarts du temps. Comme je lui ai dit ça en anglais, il a été doublement surpris et m'a avoué qu'il venait de débarquer

ici pour affaires. Il avait été prévenu d'être prudent mais il a dit que je venais de lui sauver la vie car il avait juste l'argent nécessaire pour se loger et se nourrir pendant une semaine, avant de rencontrer les représentants d'une compagnie qui devait l'engager. Je l'ai donc conduit à un hôtel où je savais qu'il serait bien traité et j'ai négocié pour lui le meilleur prix. Il était tellement content qu'il m'a invité au restaurant.

Pedro eut un grand sourire.

— Je crois bien que c'est le meilleur repas que j'ai fait de toute ma vie ! En temps normal, j'en aurais gardé pour plus tard, mais j'avais tellement faim que j'ai vidé mon assiette en un clin d'œil. Mon bienfaiteur, il s'appelle Thomas, me jetait des regards amusés et consternés à la fois devant mon appétit. Il m'a alors offert de travailler pour lui. À condition que lui-même obtienne le poste pour lequel il était venu au Brésil. Et il l'a obtenu et moi, grâce à lui, j'ai aussi obtenu un vrai travail. Le premier depuis que j'étais en âge de travailler. J'avais quinze ans à l'époque et je suis devenu son homme à tout faire. Jardinage, courses, ménage, il m'employait à tout, dans sa nouvelle maison. Puis, peu à peu, il m'a déchargé de certaines corvées, en me disant d'engager d'autres personnes pour m'aider. Uniquement des gens qui en

avaient vraiment besoin. Donc, j'ai pu faire entrer mes sœurs et des cousins pour travailler pour lui. Il nous paie bien et nous traite comme ses propres enfants. J'ai désormais un rôle de majordome, dans sa maison, et je suis son valet attitré. Et aussi, je lui ai appris le portugais. Il essaie de m'apprendre le français, mais c'est compliqué.

— Il est français ? Que fait cet homme, comme travail ?

— Oui, il vient de Bretagne. Il est architecte, maintenant. Quand il est arrivé, il n'était qu'un étudiant, venu faire un stage ici. Il n'aurait dû rester qu'une année, mais il n'est jamais reparti. L'entreprise qui l'a engagé comme stagiaire l'a finalement pris comme associé. Il est réellement excellent. Et surtout, très humain. Un jour, à sa demande, je l'ai emmené à la Rocinha. Il savait comment les favelas étaient bâties, mais quand il a vu la réalité de la nôtre, il s'est mis en tête de trouver les moyens de tout reconstruire proprement. Il a travaillé sur un projet de maisons sécuritaires et accessibles à tout le monde. Il a réussi à convaincre ses associés de lever des fonds et d'obtenir les permissions nécessaires auprès de la ville.

"La Rocinha est la plus grande favela de Rio et surtout la plus dangereuse. Ils ont alors décidé de commencer par apporter des changements dans une autre, plus petite.

Comme une sorte de test d'avant-garde. C'est, aujourd'hui, un vrai succès ! Les maisons restent étanches et il n'y a plus de risque de glissement lors des grosses pluies, grâce aux arbres qu'ils ont plantés. Tout a été conçu et pensé pour la protection des habitants et pour leur apporter un maximum d'autonomie. Ils ont créé des jardins communautaires, dont s'occupent les habitants, et ils sont maintenant à leur plein rendement. Les gens vivent mieux, mangent mieux et ont accès à des légumes frais tout au long de l'année. L'eau est filtrée et n'est plus source de maladies et d'infections. Ils ont aussi installé une petite centrale qui est alimentée par panneaux solaires. Elle brûle les déchets et l'énergie récoltée est retransmise pour fournir de l'électricité dans les maisons et les ruelles."

"Cette favela fait l'envie de toutes les autres. J'ai hâte que mon patron fasse de même à la Rocinha. Mais tout ça génère des coûts très élevés et ils n'obtiennent pas souvent des fonds suffisants."

— Et le gouvernement ne les aide pas ? Il n'intervient pas ?

— Oh, tu sais, ils sont comme partout ailleurs. Ils parlent beaucoup, surtout aux moments des élections, mais ne font pas grand-chose en réalité, une fois élus. Certains riches habitants de Rio ont généreusement donné. D'autres

s'en foutent complètement. La société de mon patron fait aussi des demandes auprès des ONG et des donateurs étrangers. Thomas est bien décidé à ne pas s'arrêter tant et aussi longtemps que toutes les favelas ne seront pas devenues saines et vivables. Il est très courageux.

— En effet. Et son projet mérite d'être soutenu. Je te promets que, dès que je serai de retour dans mon pays, je ferai tout pour récolter des fonds pour lui.

— C'est vraiment gentil de ta part ! s'exclama Pedro, avec un grand sourire.

— C'est tout à fait normal. Dis-moi, qu'est devenue Mercedes ? Elle vit toujours à la Rocinha ?

Le sourire de Pedro s'effaça aussitôt et son regard se voila d'une tristesse infinie. Il murmura :

— Non. Elle a été assassinée.

Le visage du carioca s'assombrit et Annelou le vit serrer ses poings avec force. Son ton et son regard se remplirent de colère, de rage impuissante et du dégoût le plus profond.

— C'est moi qui l'ai trouvée. Ils l'avaient jetée à la décharge. Comme un déchet. Mais le pire, je l'ai découvert en la soulevant pour la porter chez moi. Sa robe s'est

ouverte et j'ai vu les coutures. Sur le coup, je n'ai pas compris ce qu'ils lui avaient fait. Mais quand je l'ai réalisé, j'ai été horrifié, complètement anéanti. J'ai dû déposer son corps et j'ai vomi. Et j'ai pleuré. À l'intérieur de moi, je hurlais de rage. La haine m'a alors envahi et ne m'a plus quitté. Et je me suis juré de la venger. Par tous les moyens. Je l'ai ramenée chez moi. Ma mère et mes sœurs l'ont lavée et habillée et nous l'avons enterrée avec toute la dignité, l'amour et le respect qu'elle méritait. Presque tout le monde de la Rocinha était présent. On l'adorait tous. Elle a fait tant de bien.

La voix de Pedro se brisa et des larmes jaillirent de ses yeux, qu'il essuya d'un mouvement impatient.

— Malgré les années, je suis hanté jour et nuit par son corps mutilé.

— Pedro, intervint Annelou avec douceur, Bryan nous a montré des photos. Pas de Mercedes, évidemment, je ne savais pas. Tu n'as pas à m'en donner les détails.

— Oh, si, je vais le faire ! Ne serait-ce que pour honorer la mémoire de cette femme merveilleuse ! Il faut que vous sachiez ! Que le monde entier sache !

— C'est pour ça que nous sommes ici.

— Bryan m'avait promis des résultats mais il a disparu et il n'a rien fait !

— Détrompe-toi, Pedro. S'il est parti, c'est qu'il a reçu des menaces de mort. Il a même été à deux doigts d'être tué. Il a été tabassé et laissé pour mort, dans une ruelle de Rio. La police l'a ramassé et quand ils ont vu qu'il était un citoyen américain, ils l'ont conduit jusqu'à l'ambassade des États-Unis. Là-bas, ils se sont chargés de le faire rapatrier. Il n'a même pas eu l'occasion de t'aviser de son départ précipité. Depuis, il vit caché, les trois quarts du temps, et n'a pas pu continuer son enquête. C'est pour ça que nous sommes ici. Pour prendre la relève.

À cet instant, Annelou, se sentant observée, leva la tête et croisa furtivement le regard d'un homme, portant un panama, avant que ce dernier ne se détourne, s'intéressant aux articles d'une échoppe, proche du café où ils étaient installés. Annelou fronça les sourcils, ayant une impression de déjà-vu, sans pour autant savoir d'où cela venait car elle était sûre de ne pas connaître cet homme.

Elle déplia une carte routière sur la table, comme pour demander des informations à Pedro, et chuchota :

— Pedro, introduis-nous auprès de ton patron. Nous serons plus à l'aise pour parler chez lui que n'importe où ailleurs.

— Aucun problème. Il sera ravi de vous connaître.

Pedro entra dans le jeu d'Annelou et fit mine de lui indiquer un chemin. Il nota sur la carte l'adresse de Thomas et traça la route pour s'y rendre. Il inscrivit ensuite le numéro de téléphone d'une compagnie de taxi.

— Demande Miguel. C'est un ami. Il saura quoi faire. Retrouvez-moi là-bas ce soir. Thomas revient aux alentours de 18h.

Pedro se leva, consulta sa montre et les salua avant de se rendre chez un nettoyeur pour récupérer les costumes de son patron.

Annelou et Gabriel se penchèrent vers la carte et elle chuchota :

— Il y a un homme, avec un panama, qui nous regardait. Je crois que je l'ai déjà vu.

Gabriel releva la tête et, discrètement, chercha sans rien voir.

— Je ne vois personne. Raconte-moi ce que t'a dit Pedro.

Ils passèrent le reste de la journée à jouer aux parfaits touristes. Ils se rendirent au Pain de Sucre et, plus tard, dégustèrent des plats typiques. Annelou opta pour des *empadas* aux crevettes et Gabriel se laissa tenter par l'odeur appétissante d'un *churrasco* grillé à point. Ils se firent goûter leur plat mutuellement et, en dessert, partagèrent un délicieux *brigadeiro*.

Annelou proposa une visite à l'incroyable et magnifique Jardin Botanique de Rio. Ils y passèrent tout l'après-midi et regagnèrent ensuite leur chambre.

Fidèle à sa promesse, Miguel les attendait à 18 heures, devant l'hôtel. Souriant et volubile, le jeune homme exubérant était plus jeune que Pedro et doté d'un pouvoir de conversation phénoménal. Jetant de fréquents regards dans le rétroviseur, Miguel parlait à une vitesse ahurissante qu'Annelou, pourtant rompue à toutes sortes de langues, avait de la misère à suivre. Et il conduisait à la même vitesse, traversant la ville comme s'il avait toutes les polices du monde à ses trousses. Annelou et Gabriel se cramponnaient comme ils pouvaient, priant pour arriver à destination sains et saufs.

Ils furent interceptés par un agent devant un large portail qui était la seule ouverture du haut mur de béton ceinturant le quartier. L'agent vérifia leur identité et les

laissa entrer. Lorsque le taxi s'arrêta enfin devant la maison de Thomas, ils en descendirent, les jambes flageolantes et le cœur battant. Ils donnèrent à Miguel un pourboire conséquent et celui-ci, dévoilant ses magnifiques dents blanches en un sourire éblouissant, leur promit d'être à leur service à la seconde où ils en auraient besoin. Et il redémarra sur les chapeaux de roues.

Ils n'eurent pas le temps de sonner que la porte s'ouvrit en grand sur un homme qui les accueillit avec un large sourire, les bras grands ouverts.

— Ah ! ! Voici donc les Québécois dont Pedro m'a tant parlé ! ! Soyez les bienvenus chez moi !

Avec sa silhouette filiforme, ses traits cachés sous une barbe et une moustache en broussaille, ses cheveux bruns hirsutes et ses yeux noirs pétillants derrière de petites lunettes, Thomas avait tout d'un jeune étudiant universitaire. Son allure lui donnait un air désinvolte que démentaient l'intensité et le sérieux de son regard. Il fut tout de suite sympathique à Annelou et Gabriel. Thomas, les prenant chacun par un bras, les conduisit jusqu'à une terrasse agréablement fraîche et intime. Il les invita à prendre place et leur servit un verre de vin blanc en guise d'apéritif.

— Ça fait si longtemps que je n'ai pas parlé français ! Ça fait un bien fou ! Quoique, grâce à Pedro, je me débrouille bien, maintenant, en portugais. Mais, au début, je vous dis pas ! Santé ! conclut-il en levant son verre et en trinquant avec eux.

— Ah... ! Ça fait du bien, cette fraîcheur ! s'exclama Thomas après avoir bu une gorgée. La chaleur est la seule chose à laquelle je n'ai jamais vraiment pu m'habituer ici.

— Nous n'y sommes guère familiers, nous non plus. Bien que les étés, au Québec, soient quelquefois trop chauds. Du moins, pour moi, dit Gabriel.

— J'avais l'intention d'aller au Canada, à un moment donné. Mais le Brésil m'a happé. J'adore ce pays, s'enthousiasma Thomas.

— Pedro nous a dit ce que vous avez fait ici. C'est très admirable. Et très courageux aussi, dit Annelou.

— C'est juste normal. Bâtir des maisons et des immeubles de luxe, d'un côté et, d'un autre côté, voir ces gens vivre dans de telles mesures, aussi insalubres, c'est un vrai crève-cœur.

— C'est vrai. Pedro nous a dit qu'il nous emmènerait dans sa favela, commença Annelou pour tâter le terrain.

Elle ne savait pas ce que le carioca avait dévoilé ou non sur leur véritable identité et préférait se montrer prudente.

Thomas joua aussitôt franc-jeu et se pencha vers eux, sérieux et grave.

— Je sais pourquoi il va vous emmener là-bas et pourquoi vous êtes ici. D'ailleurs, Pedro est parti chercher son cousin.

— Ah oui ? À la Rocinha ?

— Non, pas du tout. Il vit ici. Il est logé dans une chambre mais ne la quitte pas souvent. Le pauvre gars est dans un triste état. C'est juste... horrible tout ce qu'il se passe. Et tellement révoltant !

— S'il est si mal en point, allons le voir, plutôt, suggéra Gabriel.

— Non, il tient à venir à vous de lui-même. C'est une question d'honneur pour lui.

— Combien logez-vous de personnes, ici ? demanda Annelou.

— Maintenant, il y en a... voyons... je dirais une quinzaine. Tous de la famille ou des amis de Pedro. Des gens qu'il veut protéger. Si je pouvais, j'en accueillerais plus. En fait, si je pouvais, il n'y aurait plus personne dans

les favelas, tant et aussi longtemps qu'elles ne seraient pas dignement habitables.

— Tu es un grand homme, Thomas, déclara Gabriel avec respect.

— C'est vrai, renchérit Annelou.

— Je crois que je suis juste humain, concéda humblement Thomas. Ah ! Voilà Pedro et Juan.

Pedro avançait lentement, soutenant un homme à peine plus âgé que lui mais qui semblait un vieillard tant il avait les traits tendus sur une souffrance visible et une démarche désordonnée.

D'un seul geste, Annelou et Gabriel se levèrent, suivant la lente progression des deux hommes. Pedro leur adressa un sourire qui illumina son visage et chuchota quelques mots à l'homme qui peinait à ses côtés. Celui-ci releva péniblement la tête et esquissa un léger sourire. Rivant son regard sur les deux inconnus, il prit sur lui et tenta d'avancer aussi dignement que sa torture permanente le lui permettait.

Enfin arrivés près d'eux, Pedro l'aida à s'asseoir dans un fauteuil rembourré de coussins. En s'asseyant Juan eut une grimace et poussa un soupir de soulagement, une fois

installé. Annelou et Gabriel se rassirent et Pedro prit place près d'eux, tandis que Thomas, tapotant gentiment le bras de Juan, lui disait quelques mots encourageants.

— J'ai l'honneur de vous présenter mon cousin, Juan Pereira. Il est le fils de ma marraine, la sœur de ma mère. Nous sommes donc presque frères.

— Je suis réellement heureuse de faire ta connaissance, Juan, dit chaleureusement Annelou.

S'ensuivit une conversation pesante d'émotions qu'Annelou traduisit au fur et à mesure à Gabriel. Trois ans auparavant, Juan était un homme en pleine forme et doté d'une grande force physique. En raison de cette force herculéenne, il était souvent engagé aux docks. Un jour qu'il finissait de décharger une cargaison particulièrement lourde, deux hommes s'approchèrent de lui et entamèrent une conversation amicale, le félicitant pour son travail remarquable. Les hommes étaient avenants, souriants, et Juan s'était laissé convaincre d'aller prendre une bière avec eux. L'un des hommes avait commencé alors à parler des salaires misérables et des dures conditions de travail des dockers. Juan avait approuvé mais fait remarquer qu'en tant que natif de la Rocinha, il s'estimait heureux d'avoir été engagé et de rapporter de l'argent à la maison familiale.

L'homme avait concédé que c'était une chance, en effet, mais avait surpris Juan en lui disant qu'il pourrait gagner au moins le quadruple de son salaire annuel, en une seule fois, sans risque et sans travailler. Juan avait écarquillé les yeux, incrédule, et avait voulu en savoir plus. Les deux hommes avaient échangé un bref regard et, avec le recul, Juan se disait maintenant, qu'il aurait dû se méfier en interceptant ce regard. Mais tout ce qu'il avait vu, c'était cette somme faramineuse qui pouvait tout changer pour sa famille et pour lui. Il avait posé des questions et les hommes avaient répondu sans hésitation, lui assurant à maintes reprises, qu'avec sa force naturelle et sa corpulence, il ne se rendrait compte de rien et pourrait exercer n'importe quelle activité qu'il lui plairait sans aucun problème.

Il l'avait rassuré en lui promettant qu'il serait opéré et suivi par une équipe médicale des plus pointilleuses. La conversation avait duré deux heures. Ils avaient bu deux autres bières et, finalement, avait trinqué à la nouvelle vie pleine de promesses qui s'annoncerait sous peu pour Juan.

Car celui-ci, sans avoir réellement conscience de ce à quoi il s'engageait, venait de donner son accord et de signer un formulaire mentionnant qu'il faisait don d'un de ses reins. Si Juan avait appris à gribouiller son nom, en

guise de signature, il ne savait ni lire, ni écrire. L'un des deux hommes lui avait donc fait la lecture du document, insistant sur le fait que Juan n'aurait aucun recours, en cas de problème, mais soulignant avec conviction, qu'il ne pouvait, de toute façon, y avoir un quelconque incident.

Rendez-vous avait été pris pour le surlendemain. Juan n'avait donc pas eu le temps de réfléchir plus avant ni, surtout, de se raviser. Il n'avait parlé de cette proposition à personne, préférant jouer de l'effet de surprise en arrivant, un beau jour, avec une petite fortune entre les mains.

Le surlendemain, au lieu de se présenter sur les docks, Juan s'était rendu à l'adresse indiquée par les hommes, à l'autre bout de la ville. Ceux-ci l'attendaient devant l'entrée d'un immeuble terne et, encore une fois, l'avaient félicité de cette décision qui allait changer sa vie. Ils lui avaient remis une enveloppe contenant un tiers de la somme promise, lui assurant qu'il recevrait le reste dès que l'opération serait terminée.

Ils avaient poussé la porte et l'avaient invité à entrer. Si l'extérieur de l'édifice ne payait pas de mine, l'intérieur était joliment décoré. Une charmante hôtesse les avait accueillis et les avait dirigé vers une petite salle d'attente. Des odeurs d'éther flottaient dans l'air. Une musique douce, diffusée par des haut-parleurs camouflés, avaient

achevé de rassurer Juan. Il ne connaissait pas cette clinique, pas plus que ce quartier, mais il lui semblait que tout était correct. Il en fut convaincu lorsque le docteur le reçut dans son cabinet. Les murs ornés de divers diplômes, un bureau en chêne trônant en son centre, une table d'auscultation, cachée par un paravent, posée contre un mur, de lourds rideaux de velours rouge ornant les fenêtres, la pièce était chaleureuse, intime et invitait à la détente.

Le docteur, petit et rond, jovial et souriant, avait plaisanté avec Juan et avait commencé à l'ausculter. Il lui avait posé plusieurs questions et avait fini par lui demander de s'allonger sur la table d'auscultation. Rassurant, le docteur lui avait expliqué qu'il allait lui faire une prise de sang. Il avait fait un garrot autour du biceps musclé de Juan et avait planté une aiguille dans la veine de son avant-bras.

Ce fut la dernière chose dont Juan avait eu conscience. Lorsqu'il s'était éveillé de son anesthésie, il était allongé sur le lit d'une petite chambre, plongée dans l'obscurité, dans un endroit qu'il ne connaissait pas. Et il était seul. En bougeant pour se relever, il avait ressenti une vive douleur dans son dos. Il s'était rallongé, le cœur battant et avait porté une main hésitante au bas de son dos. La douleur

avait été plus vive lorsque ses doigts avaient effleuré un pansement, à l'endroit où sa peau avait été recousue. Refusant de céder à l'angoisse qui l'avait gagné, Juan s'était convaincu que quelqu'un allait venir pour s'assurer de son état. Il s'était dit qu'il devait être dans une chambre de réveil de la clinique et que le docteur ne tarderait pas à se présenter. Mais le temps avait passé sans que quiconque ne vienne. L'endroit était totalement silencieux et semblait désert. Avec maintes précautions et parvenant à maîtriser l'horrible douleur qui lui cisailait le dos, Juan avait fini par trouver la force de se lever. La pièce était sombre et seule une lueur passait par l'interstice d'une porte. Juan s'y était dirigé d'un pas lent et incertain, en serrant les dents. Il était parvenu à sortir de la chambre et avait cligné des yeux sous la violente lumière du soleil, entrant à flots par des ouvertures béantes qui auraient dû contenir des fenêtres. Des gravats jonchaient le sol de béton, des graffitis dénaturaient les murs de pierre.

Il était dans un immeuble abandonné et en état de délabrement avancé. Juan avait toussé sous la poussière qui se soulevait à chacun de ses pas, ce qui avait occasionné une douleur encore plus vive dans son dos. Il s'était soutenu contre un pilier, le temps de la laisser se dissiper assez pour pouvoir continuer son chemin. Il n'avait absolument aucune idée de l'endroit où il se

trouvait, ni comment en sortir. À pas lents, il s'était dirigé vers une des ouvertures et avait pu prendre des repères pour se situer. Il avait vu au loin le Corcovado, portant la statue gigantesque du Christ rédempteur, et il avait su qu'il était très loin de chez lui. Sortir de l'immeuble lui avait pris un temps fou et l'avait amené au bout de ses forces. S'armant de courage, il avait commencé à marcher sous le soleil de plomb, s'arrêtant maintes fois pour reprendre son souffle et calmer la souffrance cuisante qui s'amplifiait à chacun de ses pas. Il avait suivi pendant un long moment un chemin de pierre cahoteux et fini par rejoindre une route asphaltée. S'obligeant à ne penser à rien d'autre qu'à son retour auprès des siens, luttant contre une soif tenace qui le mettait au supplice, il avait progressé aussi loin qu'il avait pu. Mais, à un moment, il avait senti un vertige le gagner et s'était écroulé sur la route, inconscient.

Lorsqu'il était revenu à lui, un homme et une femme étaient penchés sur lui, inquiets et lui parlaient avec douceur. Ils l'avaient aidé à se relever et l'avaient soutenu jusqu'à une voiture dans laquelle ils l'avaient installé. La femme lui avait tendu une bouteille d'eau et Juan l'avait vidé d'un seul trait. Il avait réussi à remercier ses bienfaiteurs, leur dire qu'il vivait à la Rocinha, avant de tomber de nouveau évanoui sur la banquette. Quand il avait repris conscience, il avait été soulagé de voir un

visage connu. Le couple l'avait conduit jusqu'à la favela puis, l'homme s'était enquis de quelqu'un pour l'aider à transporter Juan jusque chez lui. Un carioca s'était porté volontaire et avait été surpris de reconnaître son ami. Il avait assailli le couple de questions sur l'état de Juan, soupçonneux, avant de se rendre compte qu'ils n'en savaient pas plus que lui. Ils avaient porté Juan jusqu'à chez lui et sa mère avait poussé des cris d'effroi en voyant son fils. Ils l'avaient allongé sur l'unique lit de la mesure et, en larmes, sa mère avait remercié le couple.

S'évanouissant et reprenant conscience à intervalles réguliers, Juan avait bénéficié des soins maternels et ressenti un soulagement immense en réalisant qu'il était de nouveau chez lui. Les jours avaient passé et Juan avait pris du mieux pendant que son corps cicatrisait et reprenait des forces. Il avait remis l'enveloppe donnée par les hommes, à sa mère, sans lui donner les explications qu'elle demandait sur la provenance de cet argent.

Grâce à sa force naturelle, Juan avait fini par reprendre le dessus. La première chose qu'il entreprit, dès qu'il fut en état de marcher normalement, fut de retrouver la clinique où il avait été opéré et mettre la main sur les deux hommes afin qu'ils lui donnent l'argent promis. Devant l'immeuble, il trouva porte close. Il tambourina, sonna, sans que

personne ne réponde. Il attendit quelques heures puis rebroussa chemin. Il y revint pendant la nuit, avec deux de ses amis, et en força l'ouverture. L'immeuble était entièrement vide. Disparus la jeune hôtesse, les décorations, les diplômes, la table d'auscultation. Tout était désert.

En proie à une rage mêlée de peur, Juan comprit qu'il s'était fait berner. Retrouver ces deux hommes, dans une aussi grande ville, relevait de l'impossible. La mort dans l'âme, il dut se résoudre à retourner sur les docks. Son patron le réengagea uniquement parce qu'il était l'un de ses meilleurs ouvriers. Si, pendant quelques semaines, tout se passa relativement bien, Juan sentait que ses forces l'abandonnaient. Il n'avait plus la même capacité à soulever des charges lourdes, comme par le passé. Et un jour, il tomba malade. Saisi d'une fièvre intense, vomissant et n'ayant même plus la force de se relever, il subit une grave infection, des suites de cette opération scabreuse, et ne put jamais retrouver sa santé d'antan. Il finit par confier à Pedro tout ce qui s'était réellement passé. Celui-ci en parla à Thomas et l'architecte accueillit Juan chez lui. Il fit venir des docteurs et spécialistes. Le verdict tomba comme un couperet : Juan souffrait d'une insuffisance rénale aigüe. Comble de l'ironie, seule une

greffe de reins pourrait lui redonner sa force ou, à tout le moins, le maintenir vivant.

À ce moment de son récit, Juan s'interrompt, en larmes. Un silence de mort régnait sur le petit groupe. Bouleversée, Annelou croisa le regard de Gabriel. La voix enrouée d'émotions, Pedro déclara d'un ton sombre :

— Ce qu'a vécu mon cousin est au-delà de l'intolérable. Malheureusement, il n'est pas le seul. Quand il m'a raconté tout ça, j'ai commencé à mener une petite enquête. Dans les favelas, peu à peu, les gens ont commencé à parler. De temps à autre, des hommes et des femmes reviennent parmi leurs familles avec les mêmes problèmes de santé que Juan. À eux aussi, un rein a été prélevé. À eux aussi, on a promis des sommes fabuleuses qu'ils n'ont jamais reçues. Mais il y a aussi le pire. Des enfants, des adolescents, de jeunes adultes disparaissent, corps et biens. Quelquefois, on les retrouve. Comme cette petite fille de six ans qui errait en pleurant dans une des favelas, loin de celle où elle était née, réclamant sa mère, deux gros pansements sur les yeux, aveugle. Ou ce jeune garçon, peinant à respirer, à qui on avait prélevé un poumon. Malgré l'horreur de ce qui leur est arrivé, on peut dire qu'ils ont eu de la chance parce qu'ils sont encore vivants. Car, le plus souvent, ce sont des corps que l'on

retrouve. Dépourvus de tous leurs organes. Recousus à la va-vite. Et jetés dans les décharges. Comme ils l'ont fait pour Mercedes.

Pedro s'interrompt, un sanglot dans la voix. Il s'éclaircit la gorge et reprit :

— Quand j'ai rencontré Bryan, il était en voyage ici, pour couvrir le carnaval. En le voyant avec son appareil photo et rédigeant des notes suite aux réponses des gens qu'il interrogeait, j'ai compris qu'il était journaliste. À son accent, j'ai su qu'il était étranger. Alors, j'ai sauté sur l'occasion. Par chance, il parlait portugais, ce qui a simplifié nos échanges. On s'est donnés rendez-vous pour une excursion dans le parc Tijuca. Je lui ai tout raconté. Il semblait à la fois incrédule, horrifié et impatient d'en savoir plus. À sa demande, je l'ai emmené dans toutes les favelas pour recueillir les témoignages des victimes ou de leurs familles. Il est allé très loin dans son enquête. Trop loin, apparemment, puisque du jour au lendemain, il a disparu, sans me donner de nouvelles.

Gabriel prit le relais et confirma :

— En effet. Comme Annelou te l'a dit, il a failli être tué dans un passage à tabac, sans merci. Il avait réussi à retrouver les deux hommes dont a été victime Juan. Ils

marchent en tandem mais ne sont pas les seuls, loin de là. Il semble que nous ayons à faire à un vaste réseau. Quelquefois, ce sont des femmes, qui approchent surtout les enfants, pour endormir leur méfiance. Ce sont des rabatteurs. Ils reçoivent le montant, ou l'équivalent, de celui promis à Juan, paie une partie à la victime pour gagner sa confiance et gardent le reste. C'est une affaire très lucrative pour eux mais, bien sûr, pas autant que pour ceux qui revendent les organes à prix d'or.

Gabriel s'interrompt, jeta un regard à Juan et préféra taire le réel montant qui était en jeu, c'est à dire, au bas mot, dix fois le montant promis aux victimes. Il continua :

— Bryan a pu découvrir une bonne partie du réseau des rabatteurs. Nous devons maintenant remonter la filière et découvrir qui sont les médecins qui pratiquent ces opérations et à qui sont revendus les organes prélevés. Nous en avons déjà une bonne idée, il nous reste à accumuler assez de preuves.

Thomas, qui était resté muet jusqu'alors, demanda :

— Est-ce que je peux vous aider d'une quelconque façon ?

— Peut-être, répondit Annelou. Tes associés sont-ils en contact, intime ou non, avec les notables de la ville ?

— Absolument ! Ce sont mêmes nos principaux clients.

— Très bien. J'imagine alors qu'ils sont invités lors des réceptions données par ces gens, non ?

— Tout à fait. Et oui, je peux vous y introduire sans problème, répondit Thomas, devançant la question d'Annelou.

— Parfait. Ce sera un bon début.

— Nous avons des chirurgiens parmi nos clients, ajouta pensivement Thomas. Il me fait froid dans le dos à l'idée que j'ai pu bâtir la maison d'un de ces criminels.

— C'est malheureusement fort possible, intervint Gabriel. J'espère que nous en aurons bientôt le cœur net. Il se tourna vers Pedro :

— Pedro, pourquoi n'en avoir parlé qu'à Bryan ? Pourquoi ne pas avoir mis au courant de ce que tu savais, des journalistes d'ici ?

— À cause de la peur, j'imagine, de ne pas parler à la bonne personne. Il y a beaucoup de corruption ici. Si je m'étais adressé à la mauvaise personne, je ne serais peut-être pas là, aujourd'hui. Et puis, quand on vient des favelas, on nous tient à l'écart.

— Oui, je comprends.

Thomas remplit leurs verres à nouveau et suggéra qu'ils passent bientôt à table. Le repas s'éternisa en longues discussions et quand Juan manifesta le désir d'aller se coucher, Gabriel se leva aussitôt pour le soutenir, en même temps que Pedro. Ainsi, Juan put regagner dignement sa chambre, tout en étant soulagé des efforts que les bras des deux hommes lui épargnaient. Annelou les regarda s'éloigner avec une profonde tristesse. Au bout d'un moment, Thomas questionna :

— Que dirais-tu si je vous proposais de loger chez moi, pendant votre séjour ? Ce sera toujours mieux qu'à l'hôtel où vous êtes. à moins que vous ne soyez descendus au Copacabana Palace ?

— Non, pas du tout ! Ça ne collerait pas avec nos supposées professions ! Et oui, pour ta proposition, j'accepte avec plaisir. Je pense que Gabriel en sera enchanté aussi. Mais, as-tu encore de la place, avec tout ce monde ?

— De la place, on en trouve toujours, ce n'est pas un problème. Parfait ! Je suis content que tu acceptes ! Je vais demander à Maria de vous préparer des lits et, demain, vous pourrez aller chercher vos affaires et emménager ici.

— Merci beaucoup, Thomas, c'est très gentil à toi.

— Tout le plaisir est pour moi, dit Thomas en se levant.

Gabriel et Pedro revinrent sur ces entrefaites et Thomas ajouta :

— Pedro, tes amis seront mes invités durant leur séjour au Brésil. Peux-tu t'assurer que Maria prépare des lits ?

— Bien sûr ! répondit le carioca, avec un grand sourire.

Thomas se rassit et déclara :

— Dès demain, je verrais avec ma secrétaire quand aura lieu la prochaine soirée où notre bureau sera convié. J'avoue que sans sa vigilance, j'en aurais raté bien souvent. Je ne suis pas très mondain mais ces réceptions sont des occasions inespérées de trouver des investisseurs et de leur parler de nos projets. Notre étude a une excellente réputation et nous sommes souvent sollicités pour des travaux majeurs ou des constructions de luxe. C'est incroyable les sommes qui peuvent circuler ici. Évidemment, en France, je n'évoluais pas dans ces milieux-là, donc je n'y suis guère coutumier.

— La Bretagne ne te manque pas ? demanda Gabriel.

— Si, quelquefois. Et ma famille, surtout. Mais, si tout va bien, je devrais aller les voir pour le prochain Noël. Votre billet de retour est prévu pour quand ?

— Nous avons pris un billet ouvert donc, pas de date fixe. Par contre, on ne peut pas se permettre de rester trop longtemps sans prendre le risque d'attirer l'attention. Je ne crois pas que nous ayons éveillé les soupçons de Perez, mais si c'est le cas et s'il est réellement impliqué dans ce réseau, comme nous le pensons, alors il nous faudra redoubler de prudence.

— Qui est ce Perez ? questionna Thomas.

— Un des néphrologues les plus réputés de la côte Ouest des États-Unis. Nous sommes à peu près persuadés qu'il est partie prenante dans la filière, peut-être même à la tête de ce réseau.

— Un salopard richissime qui s'est enrichi avec les greffes d'organes, précisa Gabriel.

Thomas secoua la tête, incrédule et atterré.

— Dans quel monde vivons-nous où le corps humain est devenu une marchandise ?

— Dans celui de l'horreur la plus abjecte. Et le Brésil n'est malheureusement pas une exception. Tout comme ces crimes ne sont malheureusement pas nouveaux. Combien d'êtres sont morts ou estropiés à vie pour permettre à d'autres de vivre ? Je ne remets pas en cause

les bienfaits de dons d'organes, quand ils sont faits légalement, par réel consentement et, le plus souvent, par donation au décès. Mais ce qui se passe, ici, n'est pas du tout pareil. C'est une véritable boucherie, répondit Annelou.

— La plupart des gens, dans les favelas, ne savent ni lire, ni écrire, intervint Pedro. La seule chose que ces pauvres gens voient, dans ces macabres propositions, c'est qu'ils vont pouvoir sortir de la misère, survivre, sauver leurs familles d'une pauvreté sans fin. J'ai essayé d'en alerter le maximum, à chacun de mes passages, sur le réel danger et sur ce qu'il se passe vraiment, mais j'ai bien peur d'être grillé.

— Que veux-tu dire ? demanda Gabriel, alarmé.

— La dernière fois où je suis allé dans une favela pour interroger un homme qui était tombé gravement malade, après avoir mystérieusement disparu, j'ai vu un groupe s'avancer vers moi. Et ces hommes n'étaient pas des dealers qui voulaient protéger leur territoire, non, ceux-là, je sais les reconnaître. Non, ces hommes-là venaient pour moi, pour me faire taire. J'ai réussi à me sauver et, depuis, je n'y suis pas retourné. Ni dans aucune autre favela. Mort, je ne servirai à rien. J'ai fait courir le bruit que je

recherchais ma petite amie, mais je ne suis pas sûr qu'ils y aient cru.

Annelou et Gabriel échangèrent un regard. Désormais, être vus en compagnie de Pedro représenterait un danger de tous les instants. Évidemment, quand Bryan leur avait parlé du carioca, il ne pouvait se douter que celui-ci avait continué son enquête et autant progressé depuis son départ précipité.

— Peut-être vaudrait-il mieux que nous déclinions ton offre, Thomas, et que nous retournions à l'hôtel, suggéra Annelou.

— C'est hors de question, chérie ! l'interrompit Gabriel. Si Pedro est grillé, nous le sommes aussi peut-être déjà. Ce quartier est une véritable forteresse. Nous serons beaucoup plus vulnérables à l'hôtel qu'ici.

— C'est exact. Gabriel a raison, renchérit Thomas. D'autant qu'ici, il y a des patrouilles policières régulières et permanentes.

Il se leva et s'étira.

— Je vais me coucher. J'ai une grosse journée qui m'attend, demain. Profitez de cette belle soirée. Dès

demain, je verrai quand sont prévues les prochaines réceptions. Bonne nuit, mes amis.

— Bonne nuit à toi, Thomas, et encore merci, répondit Gabriel.

— Bonne nuit, Thomas, ajouta Annelou, perdue dans ses pensées.

Pedro avait pris son téléphone et était en train de parler à Miguel. Le chauffeur de taxi se chargerait de régler la note de leur hôtel et de récupérer leurs bagages.

— Il vaut mieux que vous n'y retourniez pas.

Plus tard, alors qu'elle se brossait les dents, Annelou se figea. Saisie d'un frisson qui n'avait rien d'agréable, elle fit irruption dans la chambre, sa brosse à dents à la main, la bouche barbouillée de dentifrice.

— Gabriel... commença-t-elle. Elle fit demi-tour rapidement, cracha dans le lavabo, se rinça la bouche et retourna dans la chambre.

— Gabriel, je crois que je sais où j'ai déjà vu l'homme au panama.

CHAPITRE 18

L'homme poussa un juron et grommela en tâtonnant dans le noir, pour trouver son téléphone, dont la sonnerie insistante l'avait brutalement tiré de son sommeil.

— Qu'est-ce que c'est ? ! aboya-t-il. Sais-tu l'heure qu'il est ici ? !

— Oui. En fait, non. Je n'y ai plus pensé. Pardonnez-moi, Monsieur. Mais c'est urgent.

— Pour me réveiller à trois heures du matin, il vaut mieux pour toi que ce le soit, en effet !

— Ça l'est, Monsieur. Je crois qu'ils m'ont repéré. Même si je doute qu'ils puissent savoir qui je suis ou quoi que ce soit sur moi.

L'homme au bout du fil resta silencieux un instant, digérant la mauvaise nouvelle, avant de vociférer :

— Moi, je sais qui tu es : rien d'autre que le plus grand connard que la Terre ait vu naître !! Combien de millions de personnes vivent à Rio ? ! Hein ? ! Et parmi tous ces gens, tu as trouvé le moyen de te faire repérer ? ! Merde ! ! Merde ! ! Tu n'es qu'un pauvre abruti ! Un incapable ! ! Attends mes instructions ! !

L'homme raccrocha brutalement et s'assit au bord de son lit. Il passa plusieurs fois les mains sur son visage pour se réveiller tout en analysant la situation. Il n'avait plus du tout envie de dormir. Il était trop tôt pour appeler son patron. Ce dernier serait fou de rage et ce serait bien compréhensible. Il se rassura en se disant que c'était lui qui les avait démasqués et il savait que son patron lui en était reconnaissant. Mais ce serait une bien piètre consolation quand le *boss* saurait qu'il avait échoué. Il se secoua et se leva. Ce n'était pas le moment de s'avouer vaincu. Et, avant d'affronter son supérieur, il lui faudrait trouver une solution d'urgence.

Tout en se rendant à la salle de bains, il se dit avec fierté que, du temps où lui était sur le terrain, ce genre de bévues ne serait jamais arrivé. Sinon, il serait déjà mort à l'heure qu'il est. Les hommes, aujourd'hui, n'étaient que des mauviettes, qui se pissaient dessus à la moindre anicroche. Il soupira, découragé. Remplacer cet imbécile serait trop long. Il n'y avait plus qu'une seule solution pour pallier l'incompétence de son homme de main. Définitive, celle-là.

Une délicieuse odeur de café parvint aux narines d'Annelou et finit par la réveiller complètement, alors que

les caresses et les baisers de Gabriel la tiraient de sa torpeur, depuis un bon moment déjà. Elle s'étira langoureusement et enlaça son cou pour l'attirer contre elle. Il rit doucement contre son oreille, savourant la douceur de sa peau chaude.

— Debout, la marmotte ! On a une leçon dans une heure.

— Hein ? ! Une leçon de quoi ?

— De salsa, chérie, répondit Gabriel en se redressant, après avoir déposé un dernier baiser dans le cou de son amante. Tiens, je t'ai préparé du café.

— De salsa ? bredouilla Annelou, en se frottant les yeux. Tu sais danser la salsa, toi ?

— Non. C'est pour cette raison que nous allons prendre un cours.

Gabriel lui tendit une tasse de café aux arômes envoûtants et sourit d'un air moqueur devant l'air éberlué d'Annelou.

— Bois ça. Ensuite, tu files sous la douche, tu enfiles ta plus jolie robe et nous allons danser.

Annelou se redressa contre les oreillers et prit la tasse en l'observant d'un air suspicieux. Elle avala une gorgée

du breuvage et sourit : le café était excellent, exactement comme elle l'aimait.

— C'est vraiment étrange et inattendu comme sensation, mais tu es plein de surprises, Jackson.

— Agréables, j'espère ?

— Tout à fait. Ton café est délicieux. Annelou but une autre gorgée. Pourquoi la salsa ?

— Parce que tu es une fan de danse et qu'on a raté et devancé la date du carnaval et parce qu'on est à Rio de Janeiro, berceau de cette danse sublime et sensuelle, danse que tu adores. Mais que moi, je ne sais pas danser. Ou disons plutôt, pas très bien.

— Détrompe-toi, Jackson, tu dances très bien.

— Oui. Et toi, tu n'es pas encore bien réveillée. Allez, active. Je t'attends en bas. Pedro nous a préparé un petit déjeuner qui m'a l'air excellent.

Annelou obtempéra et, tout en s'habillant, elle réalisa enfin pourquoi Gabriel tenait tant à l'emmener danser.

Ils déjeunèrent sur la terrasse, sous la tonnelle enveloppée de glycines à l'odeur enivrante. Pedro vint saluer Annelou, les informa que Miguel serait là dans peu

de temps et s'excusa auprès d'eux, pour retourner s'occuper de son cousin.

— Je vous verrai plus tard. Soyez prudents, surtout.

Un crissement de pneus l'interrompit et il sourit largement.

— Voilà votre chauffeur.

— Lui aussi devrait être prudent, avança Annelou avec un sourire mitigé.

— Ne t'en fais pas, Annelou. Miguel est un peu fou, mais il est un conducteur émérite. Vous pouvez lui faire confiance, sur tous les points.

— Bien ! Puisque tu le dis... répondit Annelou en se levant.

Toujours à la même vitesse qu'il dévalait la ville, Miguel, un large sourire fendant son visage, les abreuva de nouveau d'une tonne de mots déferlant à toute allure, leur indiquant des ruelles où manger les meilleurs plats de Rio, leur racontant des anecdotes, riant, les questionnant et parlant sans arrêt.

— Miguel... finit par supplier Annelou, pourrais-tu juste rouler moins vite ? Nous n'avons pas d'avion à prendre, tu sais ?

Miguel éclata de rire et consentit à réduire un peu sa vitesse.

— Désolé, Señora. Je suis réputé pour être le taxi le plus rapide de Rio.

— Ne t'en fais pas. Nous ne dirons jamais que tu n'as pas battu tous les records de vitesse aujourd'hui. J'aimerais juste garder mon petit déjeuner assez longtemps dans mon estomac.

De nouveau, Miguel éclata de rire et lui lança un regard pétillant, gentiment moqueur, dans le rétroviseur.

— Vos désirs sont des ordres, Señora.

S'il réduisit enfin sa vitesse, il n'en fut pas de même pour sa conversation qu'Annelou avait, depuis longtemps, renoncé à traduire à Gabriel, se contentant de hocher la tête et de surveiller la route.

Enfin, le chauffeur s'arrêta, en pilant sec, devant un édifice de pierres.

— Voilà ! Vous êtes arrivés ! La meilleure école de salsa de tout Rio !

Gabriel et Annelou descendirent du taxi et payèrent Miguel qui, de nouveau, reçut leur rétribution avec un grand sourire.

— Appelez-moi quand vous serez prêts à rentrer.

— Oui, sans faute, répondit Annelou en souriant.

Miguel s'éloigna en faisant vrombir son moteur. Annelou et Gabriel échangèrent un regard entendu : plutôt rentrer à pied que de le rappeler de nouveau. Ils poussèrent la lourde porte de bois et furent accueillis par une matrone à la voix tonitruante pour commencer leur première leçon de salsa.

— Où sont-ils, en ce moment ?

— Ils sont en train de danser, Monsieur.

— De danser ? !

— Oui, Monsieur. Ils prennent des cours de salsa.

— Ah ? Bon, ne les lâche pas d'une semelle. Je serai là dans six heures environ.

— Très bien, Monsieur. Voulez-vous que j'aille vous chercher à l'aéroport ?

— Bougre d'imbécile ! ! Tu n'écoutes donc rien ? ! ! Je viens de te dire de ne pas les lâcher d'une semelle ! !

De nouveau fou de rage, l'homme raccrocha et jeta son téléphone sur le siège à côté de lui. Décidément, son homme de main n'était qu'un crétin ! Il le virerait à la première occasion, de ça il était certain. Enfin, peu après, une hôtesse annonça l'embarquement pour Rio de Janeiro. L'homme se leva et rassembla ses affaires en un mouvement impatient. Dieu qu'il détestait ces vols économiques ! Mais il n'aurait pas pu demander à son patron d'affréter son jet personnel sans s'attirer des questions dont il voulait plus que tout se garder d'avoir à répondre. Se noyant dans la foule de touristes, il jugea les passagers s'agglutinant vers la porte d'embarquement, d'un regard méprisant. Il avait hâte d'être arrivé et de régler son compte une fois pour toutes à ce couple d'usurpateurs.

Qui étaient-ils exactement ? Il n'avait pas encore réussi à le trouver. Mais leur couverture était fausse, de cela il était certain. Tous comme étaient vrais les diamants que la fille portait à la soirée et qui lui avaient mis la puce à l'oreille. Qui diable pouvait s'offrir de tels bijoux avec un salaire de secrétaire et de représentant ? Ah, il avait l'œil, lui ! Ses années de diamantaire lui avaient été d'un secours inestimable, à maintes occasions, dans son métier de mercenaire. Et ceux-là, il les avait repérés au premier coup d'œil. Personne ne pouvait le tromper sur ce point. En tout

cas, personne n'osait essayer, et ceux qui l'avaient tenté s'étaient retrouvés morts dans la minute suivante.

Tout en prenant place à son siège et en bouclant sa ceinture, l'homme se dit, une fois de plus, que son patron avait vraiment de la chance qu'il soit à son service. Il payait bien. Très bien, même. Assez pour qu'il envisage de se retirer dans quelques années. Enfin tranquille. Dans une île du Pacifique. Entouré de belles jeunes femmes prêtes à tout pour le servir et le satisfaire.

Fort de ces pensées agréables, l'homme se cala dans son fauteuil et ferma les yeux pour essayer de rattraper le sommeil de sa nuit écourtée par l'appel matinal de son incapable de subordonné.

— Alors, c'était bien ? s'enquit Pedro en souriant.

— Oui, vraiment ! s'exclama Annelou pendant que Gabriel répondait en même temps :

— Trop compliqué !

Pedro éclata de rire et commenta, philosophe :

— Chaque apprentissage apporte le bien que l'on souhaite y trouver, en autant qu'on reste ouvert à cette idée. Bon, reprit-il plus sombrement, Thomas a appelé. Il

a une invitation pour demain soir. Un gala de charité, offert par le directeur d'un hôpital. Il souhaite lever des fonds pour son établissement. Comme s'il ne gagnait pas déjà suffisamment d'argent, cette ordure !

— Un hôpital ? questionna Annelou.

— Oui. Un hôpital. Et tu sais pas le plus beau ? Un hôpital spécialisé. Avec un service high tech et hors pair en chirurgie de néphrologie !

— Et tu crois...

— Non, Annelou ! Je ne crois pas ! J'en suis certain ! Je sais que cet hôpital, son directeur et tous ses chirurgiens trempent allègrement dans le trafic d'organes humains !

Gabriel, à qui Annelou venait de traduire les mots de Pedro, se leva d'un bond.

— Mais c'est super ! C'est absolument génial, chérie ! Nous allons pouvoir être aux premières lignes ! Et qui plus est, tu pourras parler de ta sœur et poser toutes les questions que tu pourras ! Cette fois, nous les tenons, Annelou ! Leurs confidences, paroles, témoignages, tout nous permettra de remonter la filière, j'en suis certain ! C'est une chance inestimable ! !

— Tu as raison. C'est en effet le meilleur moyen de les coincer. Quand Thomas rentre-t-il ? demanda-t-elle à Pedro.

— Dans deux heures, environ.

— Connais-tu ces gens ? Ceux qui donnent la réception et ceux qui y seront invités ?

— Moi ? Un carioca de la Rocinha ? Non, Annelou, plaisanta Pedro avec une pointe d'amertume. Comment pourrais-je les connaître ? Mais Thomas en aura plus à te dire. Du moins, je le suppose. Il prête, le plus souvent, une attention distraite aux gens de ce monde car ils sont trop superficiels à son goût, à moins qu'ils ne soient intéressés à faire progresser ses projets et améliorer la vie des plus pauvres.

— Thomas est un grand homme.

— Oui, vraiment. Certains pourraient le qualifier de doux rêveur. Mais il agit et il a les connaissances et le pouvoir pour faire de ses rêves des réalités.

— Oui, tu as raison. Il va réussir, je le sais. On ne peut pas ne pas réussir quand on met autant d'amour et de passion dans un projet, comme il le fait pour les siens.

— C'est vrai, Annelou. Et ce que vous vous apprêtez à faire et tout aussi louable. Que cesse cette horreur, enfin ! Je ne dors plus en pensant à tous mes amis, et à tous ceux des favelas qui risquent, à tout moment, de vivre ces abjectes et intolérables situations ! Que Dieu vous bénisse, tous les deux, dans la réussite de votre enquête !

— Merci, Pedro. Nous ferons tout en notre pouvoir, pour que s'achève cette ignominie. Une fois cette cruelle réalité déclamée au monde entier, crois-moi, cela va changer beaucoup de choses !

— Je te crois. Je veux te croire. Vous êtes notre ultime espoir.

— Nous ne te décevrons pas, Pedro. Je te promets de tout faire pour que tu sois soulagé à jamais de ton inquiétude du sort des tiens et de tes compatriotes.

— Merci.

Pedro se leva, apparemment très ému, et après un bref signe de tête, s'éloigna vers la cuisine.

— Nous devons réussir, Gabriel. Pour lui et pour tous les autres.

— Bien sûr, chérie ! Il n'est pas question d'échouer. Nous sommes là pour faire éclater la vérité et, d'une

certaine façon, rétablir la justice en dénonçant les coupables.

— Tu as raison. Viens, allons rendre visite à Juan en attendant Thomas. Je pense que ça lui fera plaisir.

— J'en suis persuadé.

— Ne te retourne pas, chérie, mais viens te placer à ma droite et jette un coup d'œil discret à l'homme en face de moi.

Annelou obéit en un mouvement naturel d'amoureuse venant se serrer contre son fiancé. Relevant son verre de champagne pour en boire une gorgée, elle en profita pour suivre les instructions de Gabriel et ne put réfréner un frisson de peur. L'homme qui leur faisait face et discutait avec deux acolytes, répondait en tous points à la description que Juan leur avait donnée sur le chirurgien qui l'avait opéré.

Gabriel enlaça la taille d'Annelou et lui lança un regard. Ils avancèrent vers le petit groupe. Si Annelou marchait normalement, le pas de Gabriel était plus hésitant et tanguait légèrement. Lorsqu'ils furent assez proches du docteur, Gabriel fit un faux-pas, trébucha et déversa

malencontreusement son champagne sur le costume du praticien. Pitoyable et confus, il se perdit en excuses. Annelou vint à sa rescousse en traduisant ses paroles, toute aussi confuse que son fiancé. Le docteur, ulcéré au départ de cette maladresse, finit par sourire d'un air bienveillant.

— Allons, ce n'est pas si grave. Vous paierez ma note de nettoyeur et on sera quitte, finit-il par concilier, magnanime.

— Oh oui, absolument ! Cela va de soi, Monsieur ! balbutia Gabriel d'une voix pâteuse. Il chancela, s'accrocha à la taille d'Annelou, avança plus près du docteur et se retint à son épaule.

— Dé... désolé, vieux !

— Ce n'est rien... vieux, s'amusa le docteur. Ma chère, emmenez-donc votre ami prendre un peu d'air à l'extérieur. Il me semble qu'il a déjà trop bu.

— N... non. Je vous assure que ça va bien, argumenta Gabriel. Enfin... pas pour votre costume, malheureusement. Pour lui, ça va pas trop bien.

Gabriel se mit à ricaner pendant qu'Annelou traduisait ses paroles au praticien, de plus en plus amusé.

— Je vais vous aider, dit-il gentiment à Annelou.

Prenant un bras de Gabriel qu'il passa sur son épaule, il le soutint d'un bras autour de sa taille et les dirigea vers une porte-fenêtre donnant sur une grande terrasse. Il s'approcha d'un fauteuil en rotin dans lequel il assit Gabriel avec précautions.

— Merci, Monsieur ! s'exclama Annelou d'une petite voix contrite. Mon fiancé n'a vraiment pas l'habitude de boire. Aussi, quand il le fait, il se retrouve vite saoul et a, quelquefois, malheureusement, des gestes stupides comme....

— Ne vous en faites pas, Madame, l'interrompit le docteur gentiment. Et puis, vous savez, le champagne tâche beaucoup moins que le vin rouge. Ceci dit, votre portugais est excellent quoique j'y décèle un léger accent que je n'arrive pas à identifier.

— Oh... Merci, je suis flattée, Monsieur ! En fait, j'ai appris le portugais de mon père qui est espagnol d'origine mais de mère portugaise. Il parle donc ces deux langues couramment et m'a élevée en me les apprenant. Mon accent vient du Canada, de la province de Québec plus exactement, où le français est la première langue et où je suis née.

— Ah, je comprends ! Eh bien, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue au Brésil ! Vous plaisez-vous chez nous ?

— Absolument ! Quel pays magnifique ! Si riche de diversité ! Et puis, je vous avoue que je suis une *aficionada* de la danse en général mais de la salsa en particulier. J'ai réussi à convaincre mon fiancé de venir ici pour danser.

— Bravo ! Venir de si loin pour danser la salsa démontre en effet une véritable passion ! Je suis impressionné !

— Oh, nous n'avons pas fait ce voyage uniquement pour la danse, malheureusement. En fait, nous avons fait un détour, si l'on peut dire, par Rio mais nous étions à Los Angeles pour y rencontrer un néphrologue réputé.

Le praticien sembla subitement plus intéressé par la tournure de la conversation. Annelou décela dans son regard une lueur de convoitise.

— Mon Dieu ! J'ose espérer que ni vous ni votre fiancé n'êtes en quelconque difficulté de santé ?

— Non pas du tout. Nous nous portons bien, fort heureusement. Il s'agit malheureusement de ma sœur aînée qui va devoir subir une greffe de rein.

— Oh... J'en suis absolument navré ! C'est une rude épreuve !

— Effectivement, ça l'est.

Le docteur fit mine de réfléchir et observa attentivement Annelou tout en massant son menton. Il jeta un regard à Gabriel affalé dans le fauteuil. Il s'approcha légèrement de la jeune femme et parla à voix plus basse :

— Écoutez... si jamais je peux vous être d'une quelconque utilité, n'hésitez pas à me contacter. Je peux... j'ai, disons, plusieurs sources pour trouver un rein pour votre sœur, si jamais elle ne trouvait pas de donneur immédiat. Je sais que les listes d'attente peuvent être parfois très longues et...

— Vraiment ? l'interrompt Annelou, excitée et fébrile. Mais... comment ? Que...? Gabriel ! Tu as entendu ça ?

— Mmmm ?

— Le monsieur dit qu'il pourrait nous obtenir un rein pour Julia ! Tu te rends compte ? !

— Parle français, chérie, je comprends rien.

— Bien sûr ! Que je suis bête ! Mais comment ? Comment pouvez-vous faire ça, Monsieur ? Je veux dire, il y a tellement...

— Je ne me suis pas présenté. Je suis le Docteur Santiago Silva. J'exerce dans une clinique de Rio et je suis également néphrologue.

— Oh, mon Dieu ! ! s'écria Annelou en tapant des mains. Quel extraordinaire hasard ! C'est tout simplement incroyable ! ! C'est la main de Dieu qui vous a placé sur notre chemin ! Soyez béni, Docteur ! Je suis si heureuse !

Le docteur eut un petit rire attendri.

— Allons, ne vous emballez pas trop vite. Je comprends votre excitation et je partage votre joie. Mais il faut cependant que j'obtienne plus d'informations, que je consulte votre sœur, avant de pouvoir vous affirmer avec certitude que je pourrais l'opérer. Vous comprenez, ce n'est pas le genre de...

— Oh oui ! Bien sûr ! Je comprends tout à fait, soyez en sûr ! Mais, alors que nous étions dans les ténèbres depuis des mois, voilà que, tout à coup, s'éclairent plein de lumières d'espoir. Et tant qu'une seule brillera encore, je volerai vers elle pour sauver ma sœur adorée !

— C'est une très belle image et c'est tout à votre honneur de démontrer un tel amour fraternel, ma chère dame. Voyons... Pourrions-nous prendre un rendez-vous à ma clinique ? Afin d'étudier le dossier de ... de Julia, c'est bien ça ?

— Julia, oui, Julia Martinez ! Oh, quel bonheur ! Oui, évidemment que nous souhaiterions vous rencontrer à votre clinique ! Nous sommes ici pour encore cinq jours environ. Pensez-vous avoir un créneau disponible ?

— Je m'y efforcerai sans aucun problème, soyez-en sûre ! Tenez, voici ma carte. Appelez dès demain et ma secrétaire vous fixera un rendez-vous le plus vite possible.

— Merci ! Merci infiniment Docteur Silva ! Merci !

D'enthousiaste, Annelou sembla se rembrunir sur une pensée qu'elle s'empessa de partager.

— Mais, comment être sûrs... Je suis désolée, Docteur, mais comprenez-moi. Cela fait des mois que nous allons de l'espoir le plus fou à la déception la plus déchirante. Comment être sûrs que vous pourrez vous procurer un rein pour Julia ?

— Ne vous faites aucun souci pour ça. Il n'y aura aucun problème. À partir du moment où j'aurai en mains le

dossier médical de votre sœur et tous les résultats de ses analyses, je saurai comment trouver l'organe adéquat.

— C'est un vrai miracle ! Décidément, cette rencontre, ce soir, me remplit d'espoir ! Merci, Docteur ! Je vous suis tellement reconnaissante !

— Vous me remercirez quand votre sœur sera rétablie. Allons, je vais tâcher de rejoindre mon épouse qui doit se demander où je suis passé.

— Oui, bien sûr ! Je vous accapare depuis si longtemps ! Merci encore pour tout, Docteur Silva. J'appellerai votre secrétaire dès demain.

— C'est parfait. Dès que votre ami sera un peu dégrisé, tâchez de me retrouver. Je vous présenterai Isabel. Bonne soirée à vous deux.

— Encore mille mercis ! Bonne soirée à vous, Docteur ! Et à bientôt ! ajouta Annelou, guillerette, alors que le praticien s'éloignait.

Elle se pencha vers Gabriel, releva son menton affalé contre sa poitrine et croisa son regard amusé. Elle lui traduisit la teneur de sa discussion avec Silva. Gabriel eut un sourire et lui fit un clin d'œil. Il l'attira contre lui et murmura à son oreille :

— Bravo, chérie ! Tu es une championne !

Il l'attira contre lui et lui donna un long baiser. Se sentant observée, Annelou releva légèrement son regard et croisa celui de l'homme au panama qui les regardait du coin de l'œil. Ce soir, il ne portait pas son panama mais Annelou le reconnut aussitôt. Elle mit fin à son baiser enflammé et fit mouvoir ses lèvres jusqu'à l'oreille de Gabriel.

— L'homme au panama est ici et il n'est pas seul, chuchota-t-elle.

— Alors viens t'asseoir sur mes genoux, laisse ta tête dans mon cou et dis-moi ce que tu vois, répondit Gabriel sur le même ton en la faisant venir sur lui, avec les gestes maladroits d'un homme ivre.

Tout en l'embrassant dans le cou, Annelou obtempéra.

— C'est bien lui, même s'il ne porte pas son chapeau. L'homme qui est avec lui est énorme. Un genre baraqué, rasé, avec des yeux comme de l'acier. Le genre à qui tu n'as aucune envie de demander l'heure ou même de lui adresser le moindre mot. Seigneur ! Il me fout une trouille pas possible.

— Relaxe, chérie, je suis là. Où se situent-ils ?

— Je dirais onze heures de ta droite.

— Je visualise, c'est parfait. Continue tes câlins, ma chérie. Dans quelques secondes, je vais essayer de me relever. Tu m'aideras à me tenir debout.

Gabriel n'eut pas le temps d'exécuter son plan que la voix de Thomas retentit :

— Ah ! Vous êtes là, petits cachotiers ! Je vous cherchais partout !

Annelou redressa sa tête et sourit au Breton qui avançait vers eux. Ce faisant, elle croisa les regards des deux hommes braqués sur elle et Gabriel. Ce dernier chuchota :

— Parfait. Aide-moi à me relever.

— Viens m'aider, Thomas ! Je crois que Gabriel est vraiment hors service.

Celui-ci tenta de se redresser et retomba lourdement dans son fauteuil en maugréant :

— Hors ser... service ? Moi ? Attends qu'on soit r... rentrés, ché... rie !

Thomas se pencha pour soulever Gabriel et celui-ci murmura :

— Près de la porte-fenêtre, il y a deux gars. Ils sont un potentiel danger. Fais attention.

— Ok, chuchota Thomas en plaçant un bras de Gabriel autour de son cou avant de le relever.

Annelou l'aida. Gabriel les laissa faire, donnant ainsi la parfaite illusion d'un homme ivre-mort. Chancelant et titubant, au rythme des pas chaotiques de Gabriel, le petit groupe parvint à traverser la terrasse.

Arrivés près des deux hommes, Gabriel eut un hoquet, fit une plaisanterie et se mit à ricaner. Annelou et Thomas éclatèrent de rire.

— Décidément, tu n'es pas sortable ! s'écria le Breton en riant. Tu vas me faire honte devant mes hôtes !

— C'est comme ça à chaque fois qu'il boit ! renchérit Annelou. Tu parles d'un homme, toi ! Et dire que je lui ai promis de l'aimer et de le soutenir toute ma vie ! Je devais être toute aussi imbibée que lui lorsque j'ai dit oui !

Thomas se mit à rire et Gabriel stoppa net. Il regarda Annelou avec des yeux vitreux, chancela un instant, se retint à la taille de Thomas et balbutia :

— Ché... rie, tu crois ... tu penses... vraiment ça ?

— Mais non, mon amour ! C'est juste que tu devrais boire moins. À la longue, c'est fatigant de te porter, tu comprends ?

— N... non, décréta Gabriel. Et en plus, je suis même pas lourd. Allez, les amis... On va... faire la fête ! Ici, c'est nul ! On va dan... danser la salsa... hein ?

— Quand tu arriveras à mettre un pied devant l'autre sans tanguer comme une barque dans l'océan, alors oui, on ira danser, mais pour ce soir, je crois qu'on va te mettre au lit, rétorqua Annelou.

— Je suis... pas saoul.. tenta d'argumenter Gabriel avant de s'effondrer sur le sol comme une masse.

Thomas n'eut pas le temps de le retenir. Il se pencha aussitôt vers le corps inerte de son ami en même temps qu'Annelou. Celle-ci chuchota rapidement :

— Laisse-moi faire. Essaie de le relever mais sans y arriver, ok ?

Thomas s'exécuta et tenta de soulever Gabriel. Annelou se redressa, jeta un regard autour d'elle et apostropha le grand baraqué en portugais :

— S'il vous plaît, Monsieur, pouvez-vous nous aider ? Mon ami est trop saoul pour tenir debout.

L'homme la dévisagea un instant d'un regard glacial et eut un rictus mauvais. Il avança sans un mot et se pencha vers Gabriel qu'il souleva d'une simple poigne, sans effort apparent.

— Où voulez-vous que je l'emmène ?

— À la voiture, répondit Thomas.

— Aux toilettes, répondit Annelou en même temps. Elle jeta un regard à Thomas et confirma : Aux toilettes d'abord. Il va sûrement vomir. Il fait ça à chaque fois.

Gabriel eut un mouvement et un bruit de gorge suggérant que les prédictions de sa fiancée étaient réelles et imminentes. L'homme qui le soutenait fit un écart et Thomas vint à la rescousse de son ami en le soutenant. Annelou en fit autant et elle remercia le géant aux yeux d'acier.

— Merci beaucoup, Monsieur. Je crois que nous arriverons à l'emmener jusqu'aux toilettes sans encombre.

Le trio s'éloigna vers les salles de bains, d'un pas incertain, sous le regard froid du géant. Celui-ci se tourna vers son subordonné et, d'un signe de tête, lui intima l'ordre de les suivre.

Thomas et Gabriel s'enfermèrent dans une des toilettes pendant qu'Annelou faisait les cent pas devant la porte. Du coin de l'œil, elle vit arriver l'homme au panama et fit semblant de se laver les mains. De la toilette émanaient des bruits de gorge peu attrayants et la voix de Thomas encourageant son ami.

L'homme s'accota au comptoir de marbre et attendit que la toilette se libère. Annelou lui jeta un regard, comme surprise de sa présence.

— J'ai bien peur que cette toilette ne soit occupée, Monsieur.

— J'attendrai, répondit nonchalamment l'inconnu en lui jetant un regard.

Annelou pencha sa tête légèrement, comme prise d'une brusque impulsion.

— Nous connaissons-nous, Monsieur ? Il me semble avoir déjà vu votre visage quelque part.

— J'étais avec mon ami quand votre ami s'est écroulé. C'est sûrement là que vous m'avez vu.

— Ah oui, bien sûr ! Mais, je croyais vous avoir déjà vu avant. Sûrement une fausse impression. À moins que vous ne résidiez proche de l'hôtel Cambria ?

— L'hôtel Cambria ? C'est là que vous résidez ?

— Oui. Le premier que nous avons choisi n'était pas de notre goût. Trop de bruit. Et trop sale, aussi. Nous avons déménagé au Cambria qui est beaucoup mieux. Vous le connaissez ?

— Non, pas vraiment, mais si vous vous y sentez bien, c'est le plus important.

— Absolument, confirma Annelou.

Un bruit de chasse d'eau vint à sa rescousse et des bruits étouffés parvinrent de la cabine de toilette.

— Ah ! Je crois que nous allons pouvoir libérer la place, dit Annelou avec un sourire.

— Je crois aussi, en effet, répondit l'homme avec un sourire.

Des bruits et des rires provinrent de la toilette alors que Thomas et Gabriel essayaient d'ouvrir la porte. Ils y parvinrent enfin et sortirent, l'un soutenant l'autre, et se dirigèrent vers le lavabo. Annelou s'en écarta aussitôt et Thomas ouvrit le robinet afin d'humecter et de rincer la bouche de son ami.

L'homme leur jeta un regard appuyé, esquissa un sourire en croisant le regard d'Annelou fixé sur lui et

s'enferma à son tour dans la toilette. Les trois amis en profitèrent pour sortir rapidement et se noyèrent dans la foule. Thomas les dirigea vers un couloir qui menait aux cuisines. Ils sortirent par la porte arrière, se camouflèrent près d'un bosquet en dessous de la grande terrasse et attendirent. Peu après, la voix de l'homme au regard d'acier et celle de l'homme au panama parvinrent à leurs oreilles.

— Où sont-ils ? aboya le premier.

— Heu... je ne sais pas, Monsieur.

— Quoi ? !

— Mais je sais où est leur hôtel ! rétorqua triomphalement le subalterne.

— Dis-moi que c'est pas vrai ! ! Tu ne les as pas réellement laisser filer ? !

— Euh... non. Pas du tout. Mais quand je suis sorti des toilettes, ils avaient disparu. Mais je sais où est leur hôtel !

Le géant, hors de lui, saisit son subordonné de ses deux mains autour de son cou et le souleva de terre en éructant d'un ton glacial :

— Tâche de les retrouver et le plus vite possible. Je rentre. Ne m'appelle que lorsque tu les auras de nouveau dans ton point de mire. C'est compris ? ? !

— Rrrrr... tenta de prononcer l'homme au panama, étranglé par la force féroce de son patron.

Le géant le relâcha d'un coup sec et l'homme tomba à ses pieds. Il porta la main à sa gorge, tout en toussant, essayant de reprendre son souffle. Il vit son chef tourner les talons et se fondre dans la foule avant de disparaître. Il se releva péniblement, épousseta son costume et décida de se rendre à l'hôtel Cambria sans plus attendre.

Annelou et Gabriel virent sortir le grand baraqué et le virent marcher d'un pas rapide vers une BMW de couleur gris foncé dont il fit vrombir le moteur, avant de partir dans un crissement de pneus. Peu après, ils aperçurent l'homme au panama se diriger vers une petite auto italienne et partir à son tour.

— Retournons à l'intérieur, suggéra Gabriel, il nous faut en apprendre plus sur le Docteur Silva et sa clique.

— Je vais vous présenter au Docteur Ribeiro Dos Santos. Je ne crois pas que vous l'ayez rencontré.

— Non, en effet. C'est lui le directeur de l'hôpital, n'est-ce pas ? demanda Annelou.

— Oui. Venez.

Le docteur Javier Ribeiro Dos Santos était un homme petit et maigre à la chevelure grise et abondante et au regard vif et alerte. Étonnamment, son regard était d'un bleu clair et perçant qui intriguait sur ses origines. Affable et courtois, il se pencha cérémonieusement vers ses hôtes étrangers et leur tendit une main amicale. Toutefois, pas un instant, ni son regard ni les traits de son visage ne se détendirent et son sourire, quoiqu'amical, parut figé à Annelou qui l'observait attentivement.

L'homme dirigeait un énorme complexe hospitalier et était un éminent chirurgien, qui avait exercé une dizaine d'années de façon assidue, avant de devenir le directeur et unique responsable du plus grand centre médical de Rio de Janeiro. Il avait réussi, à force de persuasion, à réunir dans son établissement les praticiens les plus renommés de la grande ville. Il avait ainsi fait de son hôpital, l'endroit le plus sûr et le plus avancé technologiquement de tout le Brésil. Et même s'il était très fier de sa réussite, il demeurait prudent dans ses finances et cherchait toujours, par tous les moyens, à faire fructifier son capital et agrandir son ascension. Rio ne lui suffisait plus. Il voulait

créer d'autres hôpitaux et centres hospitaliers de même envergure partout au Brésil et en Amérique du Sud. Il voulait devenir le seul recours possible à tous les patients, le meilleur endroit pour être soigné dans tout l'hémisphère méridional des Amériques. Somme toute, il voulait un contrôle absolu de tout ce qui se faisait de meilleur en médecine et chirurgies de toutes sortes sur cette partie du globe. Son ambition et sa soif absolue de pouvoir n'avaient aucune limite.

Et le genre de soirée qu'il organisait ne visait qu'à obtenir des fonds pour parfaire son but. Il était rare, cependant, qu'il eût des hôtes étranges à ses soirées. Aussi, porta-t-il une attention accrue à Gabriel et Annelou. S'il connaissait Thomas et le bureau d'architectes dont il faisait partie, il ne connaissait rien de ses amis. Aussi, tenta-t-il de leur poser quelques questions dans un anglais hésitant. Mais quand Annelou lui répondit dans un portugais parfait, il en fut surpris et en profita pour approfondir ses investigations. Après tout, pourquoi se limiter au sud des Amériques quand tout le côté septentrional du globe lui était offert ?

D'autant plus qu'il connaissait pertinemment la pénurie récurrente d'organes disponibles et le temps d'attente interminable qui accablaient ses confrères du Nord. Or,

son réseau, savamment élaboré, lui garantissait un approvisionnement infini en organes de toutes sortes, de toutes tailles et pour tous les âges. Cette richesse lui valait déjà une renommée puissante et une affluence continue des patients de toute l'Amérique du Sud. Étendre son empire vers le nord du continent serait un jeu d'enfant, du moins quand il aurait amassé les fonds nécessaires. Après quoi, sa renommée serait telle qu'il deviendrait le seul et incontournable centre médical offrant des greffes sans aucun temps d'attente.

Il se voyait déjà, adulé et encensé par le monde entier, décrit comme étant sans conteste le sauveur de l'humanité, au portrait des plus flatteurs brossé par des journalistes enthousiastes. Il se voyait serrant des mains, recevant des louanges et des expressions émues de gratitude infinie. Il rencontrerait des ministres et des présidents. Et, un jour, sans aucun doute, il se verrait décerner le prix Nobel pour l'ensemble de son œuvre.

Perdu dans ses réflexions de gloire et de réussite, il revint à la conversation quand il se rendit compte qu'Annelou venait de lui poser une question pour la deuxième fois.

— Pardonnez-moi, chère Madame, j'étais égaré dans mes pensées. Oui, pour votre chère sœur, vous n'avez

aucun souci à vous faire. Nous pourrions l'opérer très vite et lui trouver un rein compatible sans le moindre doute possible. L'un de nos chirurgiens pourra la prendre en charge sans délai.

— C'est ce que le Docteur Silva m'a affirmé.

— Le Docteur Silva est l'un de nos plus éminents néphrologue. Votre sœur sera en d'excellentes mains avec lui.

— À propos, connaissez-vous le Docteur Gustavo Pérez ? demanda Annelou à brûle-pourpoint, observant attentivement la réaction du spécialiste.

Celui-ci tiqua imperceptiblement, fronça les sourcils et fit mine de se rappeler à qui était attribué ce patronyme. Son visage s'éclaira d'un sourire, quoique son regard resta de glace.

— Oui, bien sûr ! Il exerce en Californie, n'est-ce pas ?

— C'est exact. À Los Angeles, plus précisément. Il nous a, lui aussi, assuré que Julia pourrait obtenir un rein rapidement et être opérée dans les plus courts délais. Je vous avoue que je trouve tout cela bien étrange.

— Pourquoi étrange ? Que voulez-vous dire ?

— Et bien, voyez-vous, il semble que de ce côté de l'hémisphère, tout se déroule très vite, sans attente. Comme si tout le monde faisait allégrement don de ses organes. Or, chez nous, même s'il y a beaucoup de donateurs – et encore plus depuis quelques années – il y a des listes d'attente très longues, s'étendant sur plusieurs années parfois. Trop longues quelquefois pour certains patients qui meurent avant de pouvoir être greffé. Je trouve ceci intrigant. Cette différence entre nos deux parties du continent.

— Je comprends votre perplexité mais, à vrai dire, je n'y vois aucune explication évidente. Votre pays a été soumis au joug de la religion catholique pendant très longtemps. Peut-être est-ce une des raisons majeures qui retiennent les gens de faire don de leurs organes à leur décès ?

— C'est fort possible. Cependant, l'Amérique latine est aussi imprégnée de religion, sûrement même encore plus que nous. Pourtant...

— Ne vous tracassez donc pas pour cela, l'interrompt Ribeiro Dos Santos. Le plus important est que votre sœur soit sauvée, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Absolument !

— Alors, concentrez votre esprit sur elle et sur sa guérison. Le reste n'est que brouilles.

— Oui, je crois que vous avez raison, Docteur. J'avoue qu'à force, depuis tout le temps que je ne pense qu'à sauver ma sœur, les pensées mènent un combat sans relâche dans mon esprit.

— C'est bien compréhensible. Mais, rassurez-vous. Très bientôt, votre sœur sera guérie et aura recouvré toute sa vitalité. Vous pourrez alors vous concentrer sur vous-même et votre vie personnelle. Sur votre santé aussi. Je crois savoir que vous êtes enceinte, n'est-ce pas ? Voilà une situation qui mérite toute votre attention.

Annelou baissa ses yeux sur son ventre, qu'elle caressa avec douceur, laissant à son cœur le temps de reprendre un rythme normal après le sursaut de frayeur qui venait de la secouer. Comment Ribeiro Dos Santos pouvait-il être au courant de sa grossesse imaginaire ?

Elle réussit à se ressaisir et adressa un sourire resplendissant au praticien.

— Oui, en effet. Et j'attends la venue de mon bébé avec la plus grande impatience.

Le docteur éclata de rire et souligna malicieusement :

— Je le comprends, mais si je peux me permettre un conseil, profitez donc de tous ces précieux moments où vous aurez encore le loisir de dormir jusqu'à l'heure qui vous convient car, toute aussi magnifique que soit la présence d'un enfant dans une vie, ce sont toutes les habitudes qui changent. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vais rejoindre mes autres invités. J'ai un discours à prononcer pour la levée de fonds, dans quelques minutes. Je dois m'y préparer.

— Bien sûr, Docteur ! Merci infiniment du temps que vous m'avez accordé !

— Tout le plaisir est pour moi, ma chère dame. Votre visite ce soir remplit cette demeure de lumière.

Annelou sourit, inclina sa tête pour remercier le docteur de son compliment et lui laissa baiser sa main, avant de le regarder s'éloigner. Un regard échangé avec Gabriel suffit à celui-ci pour comprendre que quelque chose clochait. Il lui tendit un verre de champagne et Annelou lui fit un bref résumé de sa conversation avec Ribeiro Dos Santos. Prenant sur elle pour ne rien laisser paraître de son malaise, Annelou chuchota :

— Il a fait allusion à ma grossesse, alors que je n'ai rien dit de ça à personne, ici. Maintenant, je suis certaine qu'ils sont sur nos traces. Qu'allons-nous faire ?

— Laisse-moi y réfléchir. Gabriel demeura pensif, accusant le coup de cette nouvelle qui n'avait rien d'encourageant.

— Mais tu as bien dit qu'il connaissait Perez, non ? intervint Thomas. Dans ce cas, c'est sûrement lui qui l'a informé.

— Oui, certainement, mais c'est justement ça qui n'est pas normal. Pourquoi Perez aurait-il mentionné que j'étais enceinte ? Quelle importance ? Il a dû donc détailler notre rencontre en long et en large.

— Annelou a raison. Et de toute façon, l'homme au panama et le gros baraqué n'étaient pas là ce soir pour la réception. Nous allons devoir bouger, Thomas.

Il échangea un regard avec Thomas et celui-ci hocha la tête, préoccupé. Il eut cependant un petit sourire en coin et se contenta de dire :

— Je crois savoir comment vous tirer d'affaire. Attendons que Ribeiro ait fini son discours, pour ne pas

éveiller l'attention. Je vais retrouver mes associés et je vous rejoins tout à l'heure.

— Un indice ? demanda Gabriel, intrigué.

— Pas ici, pas maintenant.

— Écoute, Thomas, je ne suis pas sûr du tout que rester ici soit une bonne idée. Le subterfuge d'Annelou sera vite découvert et dès que l'homme aura compris que nous n'avons jamais mis les pieds à l'hôtel Cambria, il va sûrement rappliquer avec son copain.

— Ah oui, je n'avais pas pensé à ça. Venez alors.

Ils se dirigèrent discrètement vers la porte principale, tandis que les nombreux invités refluaient vers l'estrade où leur hôte prenait place pour commencer son discours enflammé, influent et convainquant ses invités de participer à son glorieux et humanitaire dessein.

— Retournez chez moi. Prenez un minimum de vos affaires et suivez Pedro à la Rocinha.

— Quoi ?

— Croyez-moi, malgré les apparences, c'est vraiment l'endroit où vous serez le plus en sécurité. Pedro y restera avec vous et vous sera d'une aide précieuse. Et si vous

devez quitter le pays en urgence, je connais quelqu'un qui pourra nous être utile. Tenez.

Il leur tendit les clés de son auto et ajouta :

— Je me ferai reconduire. Allez chez moi et suivez Pedro. Il nous gardera en contact.

Gabriel attrapa les clés et serra l'épaule du Breton.

— Merci, Thomas. À bientôt.

CHAPITRE 19

Le chaud soleil cognait sur les toits de tôle de la favela, rendant l'air suffocant et irrespirable. Tassée dans un coin d'une misérable cahute, abritée des regards par le grand corps de Gabriel, Annelou faisait une toilette sommaire. Ils se terraient depuis deux jours dans cet endroit misérable que leur avait déniché Pedro. L'endroit était habité par des hommes à la mine patibulaire qui dévouaient au carioca la plus grande considération et la plus haute estime. Pedro avait passé quelques heures avec sa mère après les avoir mis à l'abri puis était reparti chez Thomas, afin de ne pas éveiller l'attention.

Un jeune garçon, prénommé Lino, faisait la navette entre la demeure du Breton et la Rocinha pour aviser les journalistes de toutes informations ou mouvements suspects. Avant de partir pour la favela, ils avaient finalisé leur article en vitesse et en avaient fait une copie qu'ils avaient remise à Pedro, à l'intention de Thomas, avec des instructions précises pour qu'il la fasse parvenir à Richard s'il devait leur arriver quelque chose.

Tendus et sur leurs gardes, ces deux jours leur avaient paru interminables. Ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'attendre. Attendre quoi exactement ? Ils ne le savaient même pas. Peut-être l'arrivée du grand baraqué et de son

homme de main. Peut-être une escouade de policiers véreux, payés grassement par Dos Santos ou Perez, qui les inculperaient sous une raison ou une autre pendant qu'ils auraient le temps d'effacer toute trace de leur commerce honteux. Peut-être encore d'autres hommes, payés pour les éliminer purement et simplement.

Une chose était sûre : leur couverture était détruite et les tenants du réseau de trafic d'organes savaient qu'ils n'étaient pas un jeune couple en quête d'un rein pour la sœur d'Annelou. Savaient-ils, en revanche, qu'ils étaient journalistes, enquêtant sur ce sombre trafic ? Annelou et Gabriel n'en savaient rien mais en étaient convaincus. Aussi redoublaient-ils de prudence et échafaudaient-ils toutes sortes de plans pour sortir du pays au plus vite. Thomas avait promis une réponse rapide quant à l'aide qu'il pouvait leur apporter à ce sujet. Mais l'inactivité et l'incertitude dans laquelle ils se trouvaient mettaient leurs nerfs à fleur de peau.

Annelou se rhabilla rapidement, vida l'eau dont elle s'était servie dans une bassine et se redressa.

— Allons faire un tour. Je n'en peux plus de cette chaleur.

— Ce n'est pas très prudent. Mais j'acquiesce. J'ai grand besoin de bouger. Allons marcher.

Annelou parla avec leurs gardiens qui refusèrent, tout d'abord, de les laisser sortir. Elle fut si convaincante qu'ils finirent par accepter de les laisser prendre l'air. Toutefois, deux hommes se levèrent et indiquèrent qu'ils les suivraient.

Si, à l'extérieur, l'air était chaud, il paraissait telle une brise bienfaisante en comparaison de la touffeur humide de la bicoque. Main dans la main, Gabriel et Annelou marchèrent d'un pas alerte à travers les ruelles de la favela, les deux hommes sur leurs talons.

Gabriel s'immobilisa soudain et entraîna Annelou à l'abri d'une clôture entourant une petite cour. Il venait d'apercevoir deux hommes qui paraissaient incongrus parmi la population grouillante de la Rocinha. Bien vêtus, avenants, ils parlaient avec les cariocas, se déplaçant d'une mesure à une autre.

— Des rabatteurs, chuchota Gabriel à Annelou.

Celle-ci hocha la tête, observant le manège des deux hommes, le cœur empli d'une colère sans nom et du dégoût le plus profond.

Un mouvement se fit alors qu'un cri surgit. C'était l'un de leurs gardiens qui arrivait en courant et hurlait des mots incompréhensibles. Il était suivi, à une centaine de mètres, d'une dizaine d'hommes armés qui tiraient dans sa direction, sans l'atteindre. Aussitôt, les deux hommes qui les avaient suivis, sortirent leurs armes et tirèrent en direction des agresseurs, jusqu'à ce que leur compagnon parvint à les rejoindre et soit à l'abri. Ce dernier, blessé et effrayé, s'effondra à leurs pieds. Annelou s'accroupit et prit sa tête sur ses genoux, essayant de le calmer et de le rassurer. Il lui fit un discours hachuré et précipité de ce qui était arrivé.

Lino était arrivé avec un mot de Thomas et peu après, des hommes avaient fait irruption dans la cahute et avaient mitraillé tout le monde. Il avait réussi à sauter par une fenêtre et à se cacher. Puis à s'enfuir en les cherchant. Il remit un papier tâché de sang à Annelou et il balbutia quelques derniers mots alors que le sang jaillissait de sa bouche à gros bouillons. Il rendit l'âme peu après. Annelou écarquilla les yeux, horrifiée et caressa son visage lui demandant pardon de l'avoir involontairement conduit à la mort. Elle ne pouvait s'arrêter de sangloter. Gabriel prit le papier froissé dans sa main et lut :

"Rendez vous le plus vite possible à la décharge. Pedro y sera. Un homme vous guidera. Vous êtes démasqués, il vous faut partir le plus vite possible. Que Dieu vous garde. Thomas"

— Viens, Annelou, il faut partir.

Tout en parlant, Gabriel souleva Annelou et prit sa main avant de l'entraîner en courant vers la direction de la décharge. Leurs deux gardiens tenaient les assaillants en respect, les arrosant de leurs balles, tout en courant à reculons dans la voie qu'empruntaient les journalistes.

Une rafale de balles et des cris aigus obligèrent Gabriel à pousser Annelou dans une sorte de fossé où ils s'allongèrent. La décharge n'était plus très loin et ils aperçurent Pedro et un homme courant à leur rencontre. Ces derniers plongèrent et se mirent à l'abri auprès d'eux.

Un silence de mort se fit soudain sur la favela. Les assaillants avaient arrêté de faire feu. Tout était désert et beaucoup trop calme. Ils entendirent des martèlements et comprirent que leurs ennemis marchaient sur les toits de tôle.

Pendant ce temps, les rabatteurs, inquiets des coups de feu s'étaient mis à l'abri. Comme plus rien ne se passait, ils

décidèrent de repartir à la conquête de pauvres innocents à convaincre ou à forcer.

C'est alors que tout bascula dans le drame.

Un enfant d'environ cinq ans, inconscient du danger, courrait en poussant un ballon devant lui. Arrivé à la hauteur des rabatteurs, l'un de ceux-ci lui saisit le bras pour l'arrêter. L'enfant se dégagea pour rejoindre son ballon qui roulait sur le sol de terre battue.

Annelou vit le rabatteur faire volte-face et se ruer sur le gamin. Sans réfléchir, elle se leva d'un bond et courut vers l'enfant en hurlant :

— Non !!!

Gabriel n'eut pas le temps de la retenir qu'une salve de balles s'abattaient, faisant hurler les habitants de la favela. Il eut juste le temps de voir l'enfant tomber et une envolée de cheveux cuivrés voler au vent avant de retomber. Fou de douleur, il se leva mais fut aussitôt retenu par le bras ferme de Pedro. Ce dernier, sans un mot, lui indiqua du doigt un mouvement vers les toits, lui signalant la position de leurs agresseurs. Gabriel tenta de se dégager et de parler mais Pedro lui fit signe de se taire. Par gestes, il lui fit part de ses instructions. Gabriel finit par acquiescer, sachant que le carioca ferait pour le mieux pour les sauver.

En deux secondes, tout fut orchestré. Pedro chuchota des ordres aux deux hommes survivants et fit en même temps un signe à Gabriel.

Au moment précis, où leurs deux gardiens et Pedro arrosaient copieusement leurs agresseurs de leurs tirs, Gabriel rampa vers Annelou et la ramena à l'abri. Il s'enfonça dans un recoin et la tint contre lui. Elle était livide et son chemisier était tâché de sang. Elle eut conscience de la main de Gabriel sur son visage, de sa voix chuchotante et affolée. Elle tenta de parler :

— Laisse-moi ... ici, Gabriel. Je suis foutue ... de toute façon, murmura Annelou, d'une voix faible. Sauve-toi avant ... qu'il ne soit trop tard. Si tu peux ... dis seulement à mon père que ... je lui pardonne de ne pas ... m'avoir comprise.

— Tu lui diras, toi-même. Tu as regardé trop de films, chérie. Il est hors de question que je t'abandonne. Que ce soit ici ou ailleurs.

— Le petit... émit Annelou dans un souffle à peine audible mais empreint d'une tristesse infinie.

— Je sais, ma chérie. Chut, maintenant, ne parle plus. Dès qu'on pourra sortir, je vais te porter sur mon dos. Accroche-toi à moi aussi fort que tu peux, d'accord ?

Annelou hocha faiblement la tête, grimaça sous la douleur et tenta de parler à nouveau, d'une voix ténue.

— Gabriel ... si je meurs... je veux te dire ...

Mais elle ne put terminer sa phrase et elle perdit connaissance. Devant son teint blafard et son corps qui s'alourdit contre lui, Gabriel eut un instant de panique terrifiée. Il chuchota d'une voix rapide et angoissée en relevant son visage de sa main :

— Annelou ! Annelou, reste avec moi ! Reste avec moi, chérie ! Reviens ! Ne pars pas, reste avec moi...

De son pouce, il appuya sur la carotide d'Annelou et poussa un soupir de soulagement en sentant battre son cœur. Le pouls était faible mais bien présent. Il sentit les larmes lui monter aux yeux et son cœur se serrer à l'idée qu'elle pourrait mourir à tout instant.

— Ne pars pas, chérie. Je t'aime tellement. Ne me laisse pas vivre sans toi. Tu entends, Annelou ? Il est hors de question que tu meures ou que tu ailles où que ce soit où je ne suis pas. Accroche-toi, mon amour. Je t'en supplie ! Reste avec moi, chérie, reste avec moi, je t'en prie, je t'en supplie. Reste avec moi, Annelou !

La voix de Pedro, même s'il n'en comprenait pas le moindre mot, permit à Gabriel de se ressaisir. Le carioca jeta un œil affolé vers Annelou et reporta son regard sur Gabriel. Les hommes continuaient à tirer vers les agresseurs et ceux-ci se faisaient plus violents dans leurs ripostes.

Un bruit inattendu dans la favela mit un terme momentané aux coups de feu. Pedro serra le bras de Gabriel et lui fit comprendre qu'un hélicoptère survolait la Rocinha, prêt à les accueillir. Il leur fallait faire vite.

Gabriel risqua un regard hors de leur tanière et aperçut, effectivement, un hélicoptère qui faisait une tournée de reconnaissance. Il ne pourrait pas se poser, c'était certain, mais laissait pendre un filin pour les remonter à bord.

Gabriel prit Annelou dans ses bras, la tenant fermement et fit comprendre à Pedro qu'il était prêt. Ce dernier évalua la distance à parcourir, fit un signe de tête affirmatif et, au moment où Gabriel sortit de leur cachette et courut vers l'hélicoptère, Pedro se dressa et arrosa les tireurs de son arme.

Un homme s'avança en courant et aida Gabriel à attacher Annelou après le harnais. Il fit un signe au pilote et, aussitôt, le corps inerte d'Annelou fut hissé dans les

airs. Gabriel et l'homme se couchèrent subitement parmi les tas de détritus alors qu'une salve venait dans leur direction. La remontée du corps d'Annelou parut interminable à Gabriel mais, enfin, il put voir celle qu'il aimait disparaître dans les entrailles du gros appareil. Aussitôt, le filin fut renvoyé et l'homme fit un signe à Gabriel de le saisir.

Ce dernier jeta un regard vers Pedro. Le carioca marchait à reculons, vers l'hélicoptère, sans cesser de tirer. Gabriel saisit le filin et fut remonté vers l'appareil. À peine fut-il à l'abri qu'il vit le carioca, criblé de balles, s'effondrer dans le tas d'immondices.

Gabriel hurla de rage et de douleur tandis que l'hélicoptère prenait de l'altitude et s'éloignait rapidement, échappant aux slaves qui tentaient de l'abattre. Le journaliste s'écroula au sol et fut vite ramené à l'urgence de la situation en avisant le corps inerte d'Annelou. Il rampa jusqu'à elle, qu'un homme soutenait dans ses bras et, remerciant ce dernier d'un regard, il s'adossa contre la porte et la prit contre lui. Il caressa son visage livide d'une main tremblante, mêlant ses larmes à des mots inintelligibles. Le soldat qui lui faisait face et s'était occupé d'Annelou, lui serra l'épaule en guise de soutien. Il attrapa la trousse de soin et tout en soignant la blessure

d'Annelou, il informa, dans un anglais approximatif, que l'appareil se rendrait d'abord à la base militaire la plus proche, afin qu'Annelou soit soignée au plus vite. Puis, les militaires les emmèneraient à Brasilia, d'où les journalistes pourraient prendre un avion pour Montréal. Gabriel hocha la tête, dans un état second. C'était trop loin. Trop long. Tout était trop loin pour l'état dans lequel Annelou se trouvait. Parviendraient-ils, où que ce soit, à temps pour la sauver ? Il le fallait. Gabriel ne pouvait se résoudre à penser autrement.

— Ne me laisse pas, ma chérie. Reviens-moi, Annelou, murmurait-il comme une litanie, conjurant le sort qui s'abattait sur elle.

Le soldat parvint, sembla-t-il, à stopper l'hémorragie. Il tenta de rassurer Gabriel en lui disant qu'il avait déjà vu des blessés par balles à l'abdomen survivre et se remettre. Gabriel lui fut reconnaissant de l'espoir qu'il infusait en lui.

Après une heure de vol, l'hélicoptère se posa enfin sur le ciment brûlant de la base militaire. Avertis par radio, des ambulanciers étaient déjà sur les lieux. Annelou fut aussitôt transportée vers le centre hospitalier de la base. Gabriel fut empêché de la suivre et fut convié à répondre à plusieurs questions. Fort heureusement, un des gradés

parlait suffisamment l'anglais pour prendre et traduire sa déposition. Enfin, on le libéra et un soldat le conduisit auprès du service chirurgical. Personne ne fut en mesure de lui donner des nouvelles d'Annelou.

Il s'effondra sur une chaise et, la tête entre les mains, essaya de nourrir son esprit terrorisé de pensées de guérison. Dès que la pensée qu'il pouvait perdre celle qui l'aimait venait le hanter, il la chassait avec toute l'énergie du désespoir. Il s'en voulait de n'avoir pas su la protéger comme il l'aurait dû. Il en voulait à Richard d'avoir mêlé Annelou à cette enquête. Il en voulait au chirurgien de ne pas venir plus vite le rassurer sur l'état d'Annelou. Il en voulait aux aiguilles de la grosse horloge de prendre tant de temps pour tourner. Il s'affolait de ce temps interminable qui s'écoulait comme les gouttes de sang hors du corps de sa bien-aimée.

Il se leva et se mit à marcher de long en large, comptant ses pas pour détourner son esprit des pensées effrayantes qui l'assaillaient. Enfin, au bout d'un temps indéfiniment long, une infirmière s'approcha et le fit sursauter en lui prenant le bras. Elle lui fit comprendre qu'il devait la suivre. Il se hâta derrière elle et elle le conduisit à une chambre dans laquelle se trouvait Annelou.

Souriante, l'infirmière lui expliqua que l'opération s'était bien passée mais qu'Annelou ayant perdu beaucoup de sang, il leur faudrait attendre quelques jours avant de pouvoir partir. Gabriel ne comprit pas un mot mais l'attitude rassurante de l'aide soignante le soulagea de toute son anxiété. Il se pencha sur le visage d'Annelou et déposa un baiser sur son front. Elle semblait moins blafarde et sa peau était plus chaude. Gabriel remercia l'infirmière du peu de mots qu'il avait appris en portugais et s'assit près du lit. Il prit la main d'Annelou entre les siennes et resta à son chevet.

À la nuit tombée, quelqu'un le secoua légèrement et Gabriel s'éveilla. Un soldat lui remit un plateau de nourriture et lui indiqua, dans un anglais rudimentaire, qu'on lui ferait porter un lit de camp pour dormir dans la chambre d'Annelou.

Gabriel se perdit en remerciements et tenta d'avaler quelques bouchées. Mais les images de cette journée atroce, la vision des corps d'Annelou, de l'enfant et de Pedro s'écroulant sous les balles lui nouaient la gorge et lui retournaient l'estomac.

Annelou put bénéficier d'un rapatriement sanitaire et ils purent donc retourner à Montréal plus tôt que prévu. Malgré ses protestations, Gabriel insista, à leur arrivée, pour qu'elle soit admise à l'hôpital.

C'est là, une heure plus tard, que Richard les retrouva, un énorme bouquet de fleurs à la main. Ses traits tirés, son air grave et ses yeux embués trahissaient l'état d'inquiétude qui était le sien depuis que Gabriel l'avait appelé de la base militaire brésilienne. Il ne put empêcher ses larmes de couler en prenant la main d'Annelou entre les siennes.

— Annou... je suis tellement...

— Je vais bien, Richard, je t'assure. Bien sûr, ça fait mal mais je n'ai rien à faire ici. Dis donc à ce têtard de Jackson que je serais bien mieux chez moi. S'il te plaît.

Richard échangea un regard avec Gabriel et lui montra le couloir du menton. Il se pencha vers Annelou.

— Je te promets de faire mon possible pour te sortir de là au plus vite. Repose-toi en attendant. Je vais parler à Gabriel.

— Très bien. Mais je te préviens : si dans une heure, je ne suis pas chez moi, je m'en irais par mes propres moyens.

— Je vois que tu as retrouvé ta verve habituelle, ma chère Annou. Voilà qui me rassure.

Richard lui donna un baiser sur le front, déposa les fleurs dans le broc à eau et rejoignit Gabriel dans le couloir. Ce dernier l'informa brièvement de tous les événements. Il fut soulagé d'apprendre que Thomas leur avait fait parvenir un colis au bureau.

— Penses-tu qu'elle soit assez forte pour rentrer ? Je resterai avec elle bien sûr, mais...

— J'en suis persuadé. Va obtenir son bon de sortie. Je fais un saut au bureau chercher le colis et je vous rejoins ici pour la ramener chez elle. Par contre, si le docteur émet quelque réticence que ce soit, elle restera ici jusqu'à ce qu'il nous donne le feu vert.

Annelou grimaça en faisant les derniers pas dans sa chambre et Gabriel l'aida à se coucher. Il s'assit sur le lit et Richard l'imita. Gabriel ouvrit le colis et en extirpa son ordinateur portable. Thomas avait joint une lettre très émouvante dans laquelle il parlait abondamment de Pedro. Le Breton ne s'était pas contenté de leur envoyer un

hélicoptère mais avait alerté les plus hautes autorités militaires sur la situation dramatique sur laquelle les journalistes enquêtaient. Il mentionnait qu'il ne faisait pas assez confiance à la police nationale qu'il soupçonnait d'être grassement corrompue par les richissimes dirigeants du réseau. Il ajoutait enfin qu'il leur ferait parvenir leurs valises par le prochain vol à destination de Montréal et qu'il se ferait un plaisir de leur rendre visite dans un avenir rapproché.

Annelou, à qui Gabriel avait caché la mort du carioca, le harcela de questions à la fin de sa lecture et éclata en sanglots en apprenant la triste nouvelle.

— Il ne sera pas mort pour rien, ma chérie. Crois-moi. Toutes ces ordures iront croupir en prison. Du plus petit infirmier au plus haut chirurgien, tout ceux qui ont été complices de cette ignominie n'en sortiront pas indemnes. Je vais finir l'article et nous allons l'envoyer.

— Je veux le faire avec toi.

— Oui. Finissez-le tous les deux. Je vais vous préparer du thé, intervint Richard.

— Je préférerais quelque chose de plus fort, si tu trouves, demanda Gabriel.

Quand l'article fut terminé, Richard le relut une deuxième fois, incrédule et horrifié.

— Mon Dieu ! C'est terrible ! Absolument atroce ! Quand Bryan m'en a parlé, je ne pensais pas que ce trafic s'étendait aussi loin. Mais là, c'est comme...

— Une hideuse pieuvre géante aux tentacules diaboliques, termina Gabriel. Richard, il nous faut également envoyer cet article à l'OMS et à Amnesty International. Partout, où les choses pourront bouger efficacement.

— Bien évidemment ! Ok, j'appelle Henri pour qu'il soit prêt. Courte édition spéciale pour l'instant et l'article complet demain à la première heure. Occupe-toi de l'envoyer à tous les autres.

— Richard...

— Oui, Annou ?

— Tu n'as pas eu de nouvelles de mon père ?

— Non. Mais, à vrai dire, j'étais trop bouleversé pour avoir pensé une seconde à l'appeler. Je suis désolé. Je peux le faire, si tu veux.

— Non, c'est bien. C'est aussi bien comme ça. Quand je serai remise, j'irai le voir. J'ai des choses à lui dire.

— C'est une excellente décision. Bon, préparez cette édition spéciale. J'appelle Henri.

L'article, dédié à Pedro, infiniment émouvant et impitoyablement intraitable, fit la une de tous les journaux, relayé par ceux-ci dès qu'il fut publié par l'éditorial de Richard. Annelou et Gabriel furent invités à plusieurs émissions spéciales, tant à la télévision qu'à la radio. Les enregistrements du micro camouflé dans le collier de diamants furent dévoilés sur la chaîne Youtube du journal, visionnés des millions de fois et partagés en aussi grand nombre.

Les révélations et l'enquête des deux journalistes provoquèrent un tollé mondial et une consternation absolue. Des manifestations s'organisèrent spontanément, à l'échelle planétaire, dans le but d'obliger les gouvernements à agir et réagir contre cet ignoble trafic.

Des enquêtes furent menées pour en révéler d'autres ailleurs qu'au Brésil. À Rio de Janeiro, le réseau de trafiquants fut complètement démantelé. Ce qu'avait soulevé Annelou et Gabriel n'était que la pointe de l'iceberg car ce réseau s'étendait non seulement à toute

l'Amérique du Sud et au sud de l'Amérique du Nord mais également en Europe, en Afrique et à une partie de l'Asie.

Tous les jours, de nouvelles arrestations avaient lieu et tous les jours voyaient apparaître à la télé les visages de néphrologues, de directeurs d'hôpitaux, de chirurgiens plus ou moins renommés, mais aussi de rabatteurs, hommes et femmes qui alimentaient le trafic depuis des décennies.

Accompagnés d'une équipe de caméraman et preneur de son, Annelou et Gabriel retournèrent à Rio de Janeiro et firent un enregistrement du témoignage bouleversant de Juan. Ce dernier les mit en contact avec d'autres victimes, du plus jeune au plus âgé, qui témoignèrent à leur tour de leur sinistre malheur.

Les vidéos furent transmises à Richard qui s'empressa de les publier sur la chaîne. Peut-être encore plus que l'article lui-même, ces enregistrements soulevèrent les populations en un cri d'indignation absolue. Les commentaires, des plus touchants aux plus virulents, s'adressaient autant aux victimes de ce trafic immonde qu'à ceux qui en étaient les instigateurs.

L'équipe repartit pour Montréal mais Gabriel et Annelou restèrent quelques jours chez Thomas, organisant

avec lui une levée de fonds mondiale pour lui permettre de restaurer et rendre viables toutes les favelas du Brésil.

Puis Gabriel obtint de Richard la permission de prendre une semaine de vacances avec Annelou. Il l'emmena dans un coin paradisiaque de la Riviera Maya, au Mexique.

Allongée sur le sable blanc, se laissant bercer par le ressac de la mer turquoise, Annelou, alanguie, profitait des chauds rayons du soleil. Gabriel était parti leur chercher un cocktail. Les premières notes d'une guitare lui firent ouvrir les yeux. Lesquels s'écarquillèrent en voyant l'attroupement autour d'elle.

Des musiciens, vêtus de costumes traditionnels et coiffés de larges sombreros, entamèrent des mélodies de guitares acoustiques, accompagnées de chansons parlant d'amour. Et, au milieu d'eux, Gabriel souriait, tenant à la main un énorme bouquet d'orchidées parfumées. Il tomba à genoux devant Annelou et, avec la plus profonde émotion, lui fit une fervente déclaration enflammée. avant de lui demander sa main. Il éparilla les fleurs sur son corps brûlant et sortit de sa poche un écrin de velours noir qu'il ouvrit devant ses yeux ébahis, et dans lequel brillait une bague serti du plus gros diamant qu'Annelou ait jamais vu.

— Gabriel ! Mais tu es fou !

— Oui, complètement ! Je suis complètement fou de toi ! Accepte, je t'en conjure ou je me jette à la mer !

— En fait... tu devrais plutôt menacer de retourner ramper sous terre, comme un bon petit ver de terre. Mais j'avoue que ce serait dommage. Vraiment très dommage.

— Alors, ça veut dire oui ?

— Eh bien, vois-tu...

Annelou n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'elle fut interrompue par un baiser fougueux tandis que le corps de Gabriel l'emprisonnait, écrasant les fleurs délicates contre leurs peaux et les enivrant de leur senteur entêtante. Gabriel mit fin à son baiser et plongea son regard dans celui, rieur, d'Annelou.

— Tu en veux encore, avant de répondre ?

— Oui, oui, oui et mille fois oui ! Et oui, je veux t'épouser, Jackson ! Je deviendrai ton esclave consentante, à moins que je ne fasse de toi le mien.

— Aucune chance que ça n'arrive ! Pour la deuxième option, je parle. Mais je te promets, au moins, un million d'années de bonheur, de rires, d'aventures et de fantasmes réalisés. Je t'aime, Annelou, de tout mon être. Sens-tu

combien, en cet instant, tu m'appartiens ? Et combien je te désire ?

Et avant qu'Annelou n'ait pu répondre quoi que ce soit, il l'embrassa encore et encore, lui faisant perdre le fil de toutes ses pensées, l'emportant dans un monde merveilleux de sensations inouïes. Elle n'était certaine que de deux choses : Gabriel tiendrait ses promesses et elle était définitivement éperdue d'amour pour lui.

FIN

ISBN n° 978-2-9817618-6-6 - Imprimé

ISBN n° 978-2-9817618-7-3 - Pdf

Achevé d'imprimer en mars 2019

Dépôt légal :2019